

# JOURNAL DE MEDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Française, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

..... Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. ....

*Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.*



DIET 1760.

TOME XIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>te</sup> le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JUILLET 1760.

---

*TRAITÉ des Accouchemens, contenant des observations sur la pratique de cet art ; deux petits Traités, l'un sur quelques maladies de matrice, & l'autre sur les maladies des enfans du premier âge ; quatre Mémoires, dont le premier a pour objet les pertes de sang dans les femmes grosses, & les trois autres sur les dépôts laiteux, par M. PUZOS, chirurgien de Paris, & de l'académie royale de chirurgie ; corrigé & publié par M. MORISOT DESLANDES, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, précédé d'une Dissertation de l'Éditeur, sur un point*

- 4 TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS ;  
*intéressant , relatif aux Accouchemens ;  
& suivi de la traduction d'une Dissertation  
latine de M. CRANTZ , médecin  
Allemand , sur la rupture de matrice ,  
in-4° de près de 500 pages , y compris  
la Préface & la Dissertation qui la suit.  
A Paris , chez Desaint & Saillant , rue  
Saint-Jean-de-Beauvais , & chez P. Alex.  
Leprieur , Imprimeur du Roi , rue Saint  
Jacques , à l'Olivier.*



A grande réputation que s'étoit acquise M. *Puzos* , dans la pratique des accouchemens , pendant près de quarante ans , & ses cours publics à S. Côme , en faveur des sages-femmes , faisoient souhaiter aux gens de l'art en particulier , l'impression d'un Traité sur les Accouchemens , auquel on sçavoit qu'il travailloit depuis long-tems. Quoique l'auteur l'eût mis au net avant sa mort , l'ouvrage cependant n'étoit point en état d'être présenté au public : il avoit besoin d'être examiné auparavant par un homme qui joignît aux connoissances de l'art le talent de mettre plus de clarté & de liaison dans les idées , plus de précision dans le style , plus d'ordre dans la distribution des matieres , & plus de pureté dans l'expression. L'éditeur excuse , aussi honnêtement qu'il peut , M. *Puzos* , d'avoir laissé son ouvrage



dans cet état d'imperfection. « Je n'ai garde, dit-il, » de faire un crimé à M. *Puzos* de » la maniere peu correcte dont son Traité » étoit écrit : peut-être même pourrois-je y » trouver la matiere d'un éloge, puisqu'on » a par-là une preuve que l'auteur s'étoit » livré tout entier à la pratique de son art. » Ne pourroit-on pas croire aussi qu'il avoit » borné sa gloire à exceller dans la pratique » des accouchemens ?

Nous avons tant d'ouvrages sur les accouchemens, que l'on ne doit pas s'étonner de rencontrer, dans un Traité nouveau sur cette matiere, des choses qui ont été dites par d'autres. Il y auroit cependant de l'injustice à mettre dans cette classe, divers points de pratique & de théorie déjà imprimés à la vérité, mais que l'on sçait avoir été recueillis des cours publics que faisoit M. *Puzos* à S. Côme, ou des Mémoires qu'il lisoit dans les assemblées particulieres de l'académie de chirurgie.

M. *Puzos* a commencé son Traité par la description anatomique des parties de la femme, qui sont relatives à son objet. Il n'ignoroit pas qu'elles se trouvent décrites avec une exactitude qui ne laisse rien à desirer dans plusieurs excellens ouvrages d'anatomie, Mais l'auteur d'un Traité des Accouchemens peut présenter des choses nouvelles, en considérant les parties de la femme, qu'il

## 6 TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS,

décrit dans le rapport qu'elles ont à la génération , à la conservation , à l'accroissement du fœtus & à l'accouchement, c'est-à-dire, autant que par leur bonne disposition elles peuvent faciliter toutes ces opérations, ou que , par une disposition vicieuse, elles sont capables d'y apporter des obstacles plus ou moins grands. On trouve en effet dans cette description un grand nombre de remarques très-importantes , en particulier sur les vices de conformation, qui peuvent être contraires à l'accouchement.

Après avoir condamné les mariages des filles nouées ou contrefaites , M. *Puzos* se fait cette objection. « On a souvent vu , dira-t-on , » des femmes accoucher heureux-  
» sement & assez promptement, quoiqu'el-  
» les eussent été nouées, comme il étoit aisé  
» de le voir par la figure irrégulière de leurs  
» jambes. Pour donner plus de force à l'objec-  
» tion, j'ajouterai que le bassin de ces mêmes  
» femmes s'est trouvé, après leur mort, avoir  
» conservé des impressions très-fortes du  
» nouage ; mais , après plusieurs couches ,  
» elles ont été, ou leurs enfans, les victimes  
» de la mauvaise conformation du bassin ,  
» c'est-à-dire , qu'elles ont accouché heureux-  
» sement , toutes les fois qu'elles ont mis au  
» monde des enfans au-dessous de la grosseur  
» ordinaire ; mais l'accouchement a été mal-  
» heureux , lorsque l'enfant s'est trouvé trop

» gros. C'est donc le volume seul de l'enfant,  
 » qui, dans ce cas, fait toute la différence du  
 » bon ou du mauvais succès de l'accouche-  
 » ment.

Presque tous ceux qui ont écrit sur les accouchemens, recommandent le *toucher*, comme un moyen propre à s'assurer si une femme est grosse, ou ne l'est pas.

Quelques-uns même conseillent l'usage de ce moyen indistinctement; dans tous les tems de la grossesse, l'orifice de la matrice, selon ces auteurs, est exactement fermé; dans une femme enceinte, son col est plus court & plus gros, & on le trouve plus tourné du côté du *rectum*, que du côté de la vessie. « Mais, dit M. *Puzos*, il y a des  
 » femmes qui, sans être grosses, ont le col  
 » de la matrice gros & fort court : dans  
 » d'autres, il est fort allongé; à celles-ci, il  
 » est très-resserré; & à celles-là, il est pres-  
 » que toujours un peu béant. Quant à sa  
 » direction, elle est tantôt en devant, tan-  
 » tôt en arriere ou sur les côtés, selon les  
 » attitudes les plus ordinaires d'une femme,  
 » sur-tout lorsqu'elle est couchée.

Notre auteur propose une méthode nouvelle d'exercer le *toucher*, pour s'assurer d'une grossesse équivoque & sa méthode est aussi sûre qu'elle est simple : elle consiste à appliquer une main sur le bas-ventre de la femme grosse, & à introduire en même

## 8 TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS,

tems dans le vagin , un ou deux doigts de l'autre main. S'il y a grosseffe, vraie ou fausse, la matrice se fait aisément sentir au doigt adapté à son orifice, dans le tems de la pression du ventre, par la main qu'on y applique, & on rend également la matrice sensible à la main qui est appliquée sur le ventre, lorsqu'on la souleve avec le doigt introduit dans l'orifice; mais cette façon de toucher ne doit avoir lieu que depuis le terme de deux mois & demi, jusqu'à celui de quatre mois & demi : avant le premier terme, la matrice n'est pas assez gonflée pour sortir du petit bassin, & s'élever au-dessus des os pubis; & à quatre mois & demi, cinq mois, les mouvemens de l'enfant fournissent un signe de grosseffe qui ne laisse aucun équivoque.

On trouve un chapitre particulier sur quelques accidens qui surviennent dans l'accouchement naturel. Il contient quatre articles, sçavoir, le déchirement de la peau des parties externes de la génération, l'enfant qui présente la tête, ayant le visage en dessus, le déchirement total de l'espace qui sépare la vulve de l'anus, & la perforation de la vessie, laquelle a pour suite l'incontinence d'urines.

Dans le déchirement de la peau des parties externes, *Mauriceau* employoit des cataplasmes faits avec le blanc & le jaune d'œuf,

l'huile d'*hypericum* & l'huile d'amandes douces.

M. *Puzos* observa que ces cataplasmes avoient trois inconvéniens : ils fermoient le plus souvent l'issue au sang qui couloit de la matrice , d'où il voyoit naître des suppurations de vuidanges , des étouffemens & des convulsions , qu'on ne venoit à bout de calmer , qu'en procurant un libre cours aux évacuations. Le second inconvénient de ces cataplasmes étoit ; qu'en formant des corps étrangers placés entre les parties divisées , ils s'opposoient à leur réunion. Enfin l'application des remèdes huileux étoit capable de provoquer une suppuration. L'auteur se bornoit donc à faire approcher les cuisses l'une de l'autre , pour que les parties de la peau divisées pussent se réunir.

En général, l'enfant qui paroît venir naturellement , parce qu'il présente le sommet de la tête , mais avec le visage en dessus , est plus long-tems arrêté au passage , que celui qui a le visage en dessous ; mais rien de si difficile , selon M. *Puzos* , que de faire cette différence ; tous les jours les plus habiles y sont trompés : la face en dessus ou en dessous n'a pas de signes sensibles pour qu'on puisse la reconnoître ; c'est toujours le *vertex* ou sommet de la tête , qui se présente à l'orifice de la matrice , dans l'une ou l'autre situation : or , dans les travaux longs &

pénibles, le *vertex* est tellement comprimé & tuméfié, qu'il est presque impossible de connoître si la portion des pariétaux qui le forme, est celle qui tient à l'occipital ou au coronal : on se décide même plus volontiers en faveur de la face en dessous, parce que de cent enfans qui viennent au monde ; à peine s'en trouve-t-il deux qui aient cette fausse situation : il n'y a que la longueur d'un travail déjà avancé, l'inutilité des efforts volontaires & des douleurs, le défaut de cause, connue capable d'opérer un pareil retardement, qui font soupçonner la face en dessus ; & dans ce cas, il ne faut pas balancer à faire usage du *forceps*, pour tirer l'enfant, si l'on veut prévenir sa mort, & ne pas exposer la mere à des chutes de vagin, à des suppurations, à des perforations de vessie, à des incontinenes d'urine, & quelquefois à une inflammation des parties génitales externes & internes, qui devient le plus souvent mortelle. Nous renvoyons à l'ouvrage même pour les deux derniers articles de ce chapitre.

Nous ne pouvons résister au desir de proposer, comme un bel exemple à suivre, un trait de la sincérité de l'auteur : on le trouve dans le treizieme chapitre, qui a pour objet les moyens d'extraire le placenta. Il condamne deux méthodes opposées qu'il avoit suivies d'abord pour l'extraction du placenta.

» J'avoue, dit-il, que dans les premiers tems  
 » que j'ai pratiqué les accouchemens, je  
 » suis tombé plusieurs fois dans deux incon-  
 » vèniens opposés : d'abord, par timidité  
 » pour l'opération, j'agissois avec tant de  
 » force, & si long-tems sur le cordon, que  
 » j'en cassois quelquefois ; ensuite plus expé-  
 » rimenté & moins timide, j'allois chercher  
 » le délivre peut-être trop tôt, & dès les pre-  
 » mières résistances que je sentoïis ; heureu-  
 » sement ces fautes n'ont été suivies d'aucun  
 » accident, & elles ont beaucoup servi à  
 » m'instruire ; elles m'ont appris à attendre  
 » une demi-heure & quelquefois une heure,  
 » l'expulsion naturelle du placenta, dans le  
 » cas où le cordon avoit une force suffisante,  
 » & quand je n'étois pas gagné par l'abon-  
 » dance du sang : j'ai appris au contraire à  
 » prendre le parti d'aller chercher le pla-  
 » centa, dans le cas de la foiblesse du cor-  
 » don : je ne m'y déterminois cependant,  
 » que lorsque j'avois laissé agir quelques  
 » tems les tranchées naturelles ou contrac-  
 » tions de la matrice, après les efforts volon-  
 » taires de la mere, & après avoir fait l'essai  
 » d'une tension modérée du cordon.

Le mérite de ce nouveau Traité d'Accou-  
 chemens n'est pas de renfermer beaucoup de  
 ces pratiques nouvelles, dont la découverte  
 fait une grande sensation parmi les gens de  
 l'art. Ce n'étoit point à de telles découvertes

## 12 TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS ,

que M. *Puzos* fut redevable de ses grands succès dans la pratique , ni la réputation dont il a joui. Il avoit trouvé établis tous les grands principes de l'art ; mais en portant la vue sur une infinité d'objets qui avoient échappé à l'attention de ceux qui l'avoient précédé , sans doute parce que c'est le sort des sciences , de pratique sur-tout , de ne recevoir leur perfection que par une suite des travaux d'un grand nombre d'hommes , il sçut mettre des bornes , tantôt à des conséquences , tantôt à des pratiques auxquelles on avoit donné trop d'étendue ; il en corrigea de défectueuses , & il mit en usage des précautions qu'on avoit négligées. Indépendamment des observations qui sont en grand nombre dans son livre , il n'y a peut-être pas un chapitre qui ne contienne quelque remarque nouvelle , & où l'on ne reconnoisse le praticien consommé & le bon observateur.

Malgré les corrections de l'éditeur , le petit Traité des maladies des enfans , ni même celui qui le précède , sur quelques maladies de matrice , ne remplissent pas , à beaucoup près , comme en convient l'éditeur lui-même , l'idée de la perfection , où il seroit à souhaiter que fussent portés deux ouvrages sur ces mêmes matieres. On sera plus content des trois Mémoires sur les dépôts lacteux , qu'on appelle aussi *lait répandu* :



l'importance de la matiere qui n'avoit été traitée nulle part, avec une certaine étendue, a déterminé l'éditeur à refondre ce morceau en entier, & à le travailler encore avec plus de soin; ce n'est pas la portion la moins précieuse des ouvrages de M. *Puzos*.

Le public doit sçavoir gré à l'éditeur d'avoir consacré les momens que lui laissent ses autres occupations à la révision de cet ouvrage, & d'avoir surmonté le dégoût attaché à un pareil travail. C'est un fait notoire que les médecins de Paris se sont toujours empressés de publier les succès des chirurgiens, & de faire valoir leurs découvertes. Leur zèle pour le bien public ne s'est pas borné à faire l'éloge des grands chirurgiens. Selon Riolan, c'est aux travaux des médecins de la faculté, qu'est dûe l'édition des œuvres immortelles d'*Ambroise Paré*, soit en françois, soit en latin. *Guipatin* nomme le médecin qui eut plus de part à l'édition françoise : C'étoit, dit-il, un sçavant médecin de Paris, nommé maître *Jean Hautin* Altinus, qui mourut ici un de nos anciens (a).

L'éditeur a poussé plus loin son travail : il a ajoûté à l'ouvrage de M. *Puzos* deux Differtations relatives aux accouchemens. Voici l'occasion & le sujet de la premiere.

(a) Lett. 38 à Charles Spon.

Pendant que l'éditeur s'occupoit du manuscrit de M. *Puzos*, il apprit que quelques personnes affectoient de témoigner leur surprise de ce qu'un médecin qui n'est point accoucheur, entreprenoit l'édition & la révision d'un Traité d'Accouchemens. Pour faire cesser des discours qui pouvoient nuire à l'ouvrage, ou pour en détruire l'effet, il composa une Dissertation qui peut être regardée comme la seconde partie de la Préface. L'auteur se propose de prouver que le vrai médecin sçait la chirurgie, quoiqu'il ne la pratique pas, & que sans être accoucheur, il est instruit de tout ce qui concerne les accouchemens. Il emploie deux sortes de preuves pour établir ce qu'il avance, des raisonnemens & des faits; & il fait une liste d'un grand nombre de médecins, dont plusieurs de la faculté, qui, sans en pratiquer les opérations, ont, de l'aveu de tous les gens de l'art, très-bien écrit sur la chirurgie. Dans le tableau où M. Morisot Deslandes expose toutes les connoissances du vrai médecin, on voit un fort beau plan d'étude tracé pour un jeune médecin. Nous croyons que, loin de se décourager à la vue de toutes les connoissances qu'exige la pratique d'une science, qui de toutes est peut-être la plus étendue & la plus compliquée, il sentira, en lisant ce morceau de la Dissertation, redoubler son ardeur, pour parcourir la carrière

immense où il s'est engagé. L'auteur cependant craignant qu'on ne lui reproche d'annéantir le médecin, par les efforts qu'il fait pour en donner une grande idée, un médecin en qui se trouveroient réunies tant de connoissances, pouvant paroître aux yeux de quelques personnes un être de raison, il s'en fait une objection ; & voici comment il y répond.

» Cette difficulté, dit-il, pourra s'élever  
 » dans l'esprit de deux sortes de personnes ;  
 » de ceux qui n'ont de notre art qu'une con-  
 » noissance médiocre, & de ceux à qui il est  
 » parfaitement inconnu. J'invite les premiers  
 » à faire de la médecine une étude profon-  
 » de, c'est-à-dire, à bien étudier les décou-  
 » vertes des modernes sur la physique du  
 » corps humain & sur la matière médicale ;  
 » à lire ensuite avec soin ce qu'ont écrit les  
 » anciens sur la pratique de cet art : ils trou-  
 » veront, sur-tout dans la lecture attentive  
 » des meilleurs ouvrages d'Hippocrate &  
 » de Galien, une réponse solide à leur diffi-  
 » culté, & ils seront contraints d'avouer que  
 » le tableau dans lequel j'ai exposé les con-  
 » noissances nécessaires pour exercer la méde-  
 » cine, ne remplit point encore l'idée que ces  
 » grands hommes avoient du médecin. Il  
 » résultera pour eux de cette lecture, un  
 » autre avantage : si la nature leur a donné  
 » des talens, ils deviendront, en pratiquant,

## 16 TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS,

» de bons médecins, & serviront eux-mêmes de preuve à ce que j'ai avancé. Quant aux autres qui ignorent entièrement la médecine, s'ils sont dans l'habitude de réfléchir, je les prie de considérer de quoi se rend capable dans les arts les plus difficiles, & ce qu'opere en effet tous les jours un homme qui, avec des talens naturels, s'est appliqué fortement à l'étude des principes de l'art auquel son goût l'a porté, & qui sentant accroître continuellement dans l'exercice de cet art le desir qu'il a d'arriver à la perfection, trouve en tout des occasions d'augmenter ses lumières ou de les fortifier, dans ses lectures, dans ses entretiens avec les personnes de la même profession, dans les bons & les mauvais succès des autres, & dans les siens propres.

Le ton d'équité & de modération qui règne dans toute cette Dissertation, a mérité à son auteur l'éloge des docteurs à qui la faculté en avoit confié l'examen; & les vœux qu'il présente sur les maladies des femmes grosses & des femmes en couche, leur font desirer qu'il continue ses observations & ses recherches sur cette matière. La seconde Dissertation traite de la rupture ou crevasse de la matrice par le *fœtus*, dans les douleurs de l'enfantement. Avant M. *Crantz*, médecin Allemand, & auteur de cette Dissertation,

tion, nos connoissances sur ce point de chirurgie, étoient très-bornées. Pendant longtemps, on ne sçavoit qu'il s'étoit fait une crevasse à la matrice, qu'après l'ouverture pratiquée au ventre de la mere, aussi-tôt qu'elle étoit expirée. Il semble même, dit le traducteur, qu'on ignoroit que *Celse* eût décrit les symptômes qui surviennent après cet accident, & qui servent de signes pour le faire reconnoître. Quelques observateurs modernes les ont cependant remarqués; mais dans toutes les observations, il n'y en a pas une où l'observateur ait prédit la rupture, avant qu'elle soit arrivée, où il l'ait même reconnue après l'événement, avant d'avoir fait l'ouverture du ventre. L'auteur, après avoir indiqué toutes les causes capables de faire crever la matrice, a rassemblé les signes auxquels on peut reconnoître cet accident, & même ceux qui donnent lieu de le craindre, avant qu'il arrive. La théorie de M. *Crantz* sur tous ces points, est d'autant plus solide, qu'il n'y a pas une seule cause ni un seul signe diagnostic & prognostic, qui ne soit justifié par une ou plusieurs observations indiquées dans les notes de l'original. Il propose ensuite un moyen aussi prompt qu'assuré, pour prévenir la rupture de matrice, quand on en est menacé. Enfin il entreprend de tracer un plan de curation pour la plaie faite à la matrice, avec déchi-

rement, quoiqu'on l'eût tellement regardée comme mortelle par elle-même, que personne n'avoit pensé à chercher dans l'art, des moyens d'y remédier. M. *Crantz* a le courage d'en proposer. S'il est éloigné d'avoir atteint la perfection, ce qu'il avance, peut être au moins regardé comme un premier effort de l'art, pour traiter un accident jusques-là toujours funeste à la mere; & si le traitement qu'il propose, au moins tel qu'il est présenté, paroît souffrir de grandes difficultés, on ne peut pas juger impossible & absurde l'entreprise de traiter une plaie de cette nature, quand on a lu ce que rapporte *Rouffet*, de quatre ulceres considérables, à la face externe de la matrice, qui pénétoient dans sa cavité, & qui furent traités avec le grand plus succès, après une ouverture faite au ventre, par le moyen du cautere actuel : le traitement de l'un de ces ulceres dura six mois, & le cautere avoit été appliqué sur le fond de la matrice même, laquelle, comme on le juge bien, étoit toute entiere dans le petit bassin (a). Le traducteur qui nous fournit ces remarques, dans une note qu'il a mise à la fin de la Dissertation, a senti, comme l'on voit, ce qui manquoit à ce mor-

(a) *Vide* Francis. Rouffet, *de partu Casareo tractatus*, sect. 4, cap. III, hist. 1., 2., 3 & 4; & *ib.* cap. IV, hist. 2 6.

ceau, pour en faire un Traité complet sur cette matiere, & il invite l'auteur à donner une nouvelle édition de sa Dissertation, où l'on trouve plus solidement établie la possibilité de la cure des plaies compliquées de la matrice. Il croit qu'on peut l'attendre des grands talens de l'auteur, de ses vastes connoissances & de son zèle pour l'avancement de l'art.



## OBSERVATIONS.

*VUES de pratique & Observations sur les maladies des nouvelles Accouchées, par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY, docteur en médecine à Fougères.*

L'observation nous sert très-souvent de guide dans le traitement des maladies extraordinaires; elle n'est, sans contredit, pas moins utile dans celles qui, quoique fréquentes, ne permettent cependant pas au médecin de prendre toujours le juste parti : sa perplexité vient quelquefois de la diversité des sentimens des meilleurs auteurs sur des remèdes opposés entr'eux ; fort souvent aussi elle naît de l'obscurité de la difficulté qui se rencontre, à distinguer la cause & le siège d'une maladie : je n'en trouve point qui mérite, à plus juste titre, être de ce nom-

bre , que plusieurs de celles qui succèdent à l'enfantement ; aussi-bien des femmes y terminent-elles leur carrière : publions donc pour leur conservation ce qu'une pratique réfléchie nous a enseigné sur ce sujet.

Il succede ordinairement à l'accouchement une évacuation appelée *Lochies*. La quantité & la durée en sont différentes , suivant le tempérament & ce qui a précédé ou accompagné le travail de l'enfantement dans la plupart des femmes ; cet écoulement est abondant & fort chargé de sang , les deux ou trois premiers jours ; il diminue ensuite & prend une couleur sanguinolente , jusqu'au huit ou dixieme ; alors il blanchit , devient laiteux , & se maintient toujours , en décroissant quinze , vingt ou trente jours ; mais si , contre les loix de la nature & de la constitution particuliere du sujet , cette évacuation est supprimée en tout ou en partie , elle ne manque jamais de devenir la source des différentes maladies qui arrivent aux nouvelles accouchées ( a ) : *Nisi à partûs purgamentis mulier repurgetur , magno morbo tentabitur , vitæque periculum incurret , nisi quis celeri adhibitâ curatione , convenientem purgationem promoveat.*

Pour troubler la nature de cette opération , il suffira que la masse du sang ait acquis

( a ) Hipp. lib. 2 de natur. puer. sect. IV.



un certain degré d'épaississement, soit par le mauvais régime, soit par un appareil de sucs indigestes dans les premières voies, ou qu'une nouvelle accouchée reste imprudemment exposée à l'air froid, soit tout-à-coup saisie de crainte ou de chagrin, soit conduite à un grand épuisement; quelquefois aussi ce dérangement fera la suite d'un accouchement long & laborieux, pendant lequel la matrice aura été tirillée, excoriée, déchirée, ou même percée par les instrumens de l'accouchement. Les unes de ces causes procurent la suppression des lochies, en ne présentant aux vaisseaux de l'*utérus*, que des molécules trop grossières & disproportionnées à leur calibre, ou en ralentissant assez le mouvement de la circulation, pour que le sang qui aborde à la matrice ne puisse vaincre la résistance que lui oppose la construction naturelle de cette partie après l'accouchement; d'où naît la stagnation du sang dans les gros vaisseaux: les autres produisent le même effet, en occasionnant un si grand froncement dans les nerfs de l'*utérus*, & un tel resserrement de ses fibres charnues, que les vaisseaux par lesquels l'écoulement salutaire devoit se faire, sont exactement fermés, & présentent un obstacle invincible: dans cette circonstance, le sang continuant à aborder en grande quantité à la matrice, distend les artères sangui-

## 22 OBSERV. SUR LES MALADIES

nes au-delà de leur ton naturel , les engorge , oblige l'embouchure des arteres lymphatiques à se dilater & à permettre aux globules rouges du sang de s'y introduire , d'où naît l'inflammation de la matrice ; on la distingue par les symptomes suivans.

La tête , la poitrine & l'abdomen éprouvent des accidens qui leur sont particuliers. A peine la suppression des *lochies* est arrivée , sur-tout par le vice de l'utérus , qu'il se déclare une fièvre synoque ou lipyrie , suivant le degré de l'inflammation ; l'une ou l'autre a souvent des exacerbations irrégulières : le pouls est dur , serré , fréquent ; la langue devient sèche & la soif pressante : le sang par moment , sort par le nez ; les yeux sont couverts d'une espece de nuage : des bourdonnemens se font sentir aux oreilles ; la tête est douloureuse , & sur-tout dans sa partie antérieure : l'insomnie est constante , ou remplacée par un assoupissement accompagné d'un délire sourd ; la respiration devient courte & laborieuse ; la toux est sèche & fréquente ; mais une douleur fixe occupe quelquefois les muscles intercostaux , la plèvre ou le poulmon même : les palpitations sont fréquentes , & quelquefois suivies de syncope ; le sein se tuméfie douloureusement , & quelquefois s'enflamme ; les nausées , le vomissement ou le hoquet sont très-fatigans ; l'abdomen est prodigieusement gon-

flé, & sur-tout la région de la matrice : on y sent des pulsations & une douleur si aigue, que la moindre compression ou le poids seul des couvertures la rend insupportable ; une même douleur se fait sentir tantôt aux lombes, tantôt aux aînes, avec diminution sensible de mouvement & de sentiment dans la cuisse : dans quelques malades, il se déclare un dévoiement de matieres très-fétides ; dans d'autres, le cours des urines est intercepté, ou ne se fait qu'avec peine & goutte à goutte, suivant que l'inflammation, par son siège, avoisine & se communique en partie aux ligamens larges ou ronds de la matrice, & au canal intestinal ou au sphincter de la vessie.

L'expérience m'a souvent confirmé que les vues curatives dans cet état, répondent à celles qu'on doit avoir dans le traitement de toute autre inflammation ; diminuer la quantité du sang, & la force qui la fait aborder à la partie enflammée ; procurer de la souplesse dans les nerfs, & du relâchement dans le tissu fibreux ; laver, atténuer, adoucir la masse du sang. Pour remplir ces différens objets, je fais pratiquer des saignées au bras, en proportion de la grandeur de l'inflammation, des forces & du tempérament de la malade, observant de les précipiter les trois premiers jours. Je me ressouviens qu'en pareille circonstance, une jeune femme

## 24 OBSERV. SUR LES MALADIES

fort sanguine, fut saignée onze fois au bras en quatre jours, & que le danger de sa maladie fut aussi-tôt dissipé, le cours des lochies s'étant rétabli immédiatement après les saignées : la boisson est abondante, & consiste dans une tisane de racines de chien-dent, de feuilles de cerfeuil ou de buglose, sur chaque pinte de laquelle on fait fondre demi-gros de nître : dans les genres intermédiaires, on donne de l'huile d'amandes douces seule, ou mêlée avec l'eau de pariétaire ou de fleurs de coquelicot : tous les soirs on fait usage d'une eau d'orge émulsionnée, nîtrée, & sur chopine de laquelle on mêle demi-once de syrop de pavot blanc : deux ou trois fois chaque jour, on donne un lavement fait avec une décoction de camomille, de mélilot, de mollaïre & de pariétaire, sur chopine de laquelle on ajoûte deux onces d'huile de lys ; si la malade éprouve un dévoiement tributaire de l'inflammation de l'uterus, on y mêle deux ou trois gros de baume tranquille : extérieurement on fait des fomentations avec l'huile de camomille, l'onguent d'althéa & le baume tranquille : on applique des cataplasmes de pulpe de plantes émollientes ; on couvre la région hypogastrique d'un morceau de molton imbu de lait tiède, qu'on a soin de renouveler souvent ; enfin on fait des injections émollientes par le vagin sur

l'orifice de la matrice ; mais la vivacité des douleurs augmentées par le moindre mouvement ou la plus légère compression , ne permet pas toujours l'usage de ces remèdes extérieurs.

Il est rare de ne pas opérer par ces secours la résolution , quand l'inflammation en est susceptible ; & dès-lors qu'on s'en apperçoit par la diminution & le calme des accidens essentiels , on fait passer un minoratif auquel on associe deux onces d'huile d'amandes douces ; le lendemain , on commence à faire prendre trois ou quatre fois , chaque jour , un bol fait avec six grains d'arcanum-duplicatum , trois grains de camphre , deux grains de safran oriental , autant de castoreum , douze grains de blanc de baleine , & suffisante quantité de syrop de pavot blanc. Je ne puis trop recommander ce remède en pareille circonstance ; tantôt il a fait naître & a soutenu des moiteurs ou des sueurs , tantôt il a poussé par les urines ou les selles ; quelquefois il a ouvert les sécrétoires de l'uterus , & procuré l'écoulement laiteux ; évacuations qui sont d'autant plus à ménager , qu'à leur défaut , on voit souvent succéder l'inflammation de la matrice , des fièvres de toute espèce , des pleurésies des peripneumonies , des embarras au foie , à la rate , des hydropisies , des tumeurs & abcès , tant internes qu'externes ; maladies ordinai-

rement dépendantes d'un reste des lochies, qui reflue dans la masse du sang, & auquel on doit toujours avoir un égard particulier dans leur traitement : il arrive aussi quelquefois, que dès le commencement de la suppression des lochies, les unes ou les autres de ces maladies prennent si décidément leur caractère, pendant que d'ailleurs l'état de la matrice ou de ses parties voisines est fort équivoque, qu'on est obligé de les traiter suivant la méthode qui leur est consacrée pour chacune d'elles en particulier, & souvent dans les cas obscurs... *Noctuæ philosophantur Athenis.*

Au mois de Mai dernier, je fus appelé pour voir une fille âgée d'environ vingt-huit ans, secrètement accouchée, trente-six heures auparavant, d'un enfant mort & hydrocéphale ; les peines de l'enfantement avoient été longues & rudes : l'accoucheur fut même obligé de donner issue aux eaux de la tête de cet enfant, pour en pouvoir faire l'extraction : les lochies avoient coulé assez abondamment le premier jour, à la fin duquel s'étant arrêtées, cette malade éprouva tous les accidens essentiels à l'inflammation de la matrice ; un dévoiement très-fétide, accompagné de tranchées, s'étoit déclaré avant l'accouchement, & se soutint tout le tems de la maladie ; elle ressentoit de plus une douleur très-aigue au

côté droit du thorax, depuis la partie moyenne, jusqu'aux dernières fausses côtes : la respiration étoit prodigieusement gênée, petite & entre-coupée ; la toux sèche & fréquente, le visage rouge & enflammé, la tête douloureuse & sans délire ; le pouls petit, dur & fréquent ; le sein desséché : ces accidens donnoient tout lieu de craindre un dépôt dans quelque partie de la poitrine : pour le prévenir, on saigna la malade neuf fois au bras ; on lui fit faire usage des remèdes internes & externes, ci-dessus décrits : on y associa les loochs, les potions huileuses, les mucilagineux, les adoucissans & calmans béchiques ; ces secours furent continués jusqu'au dix de la maladie. Les accidens qui fixèrent le plus notre attention, consistoient dans une oppression constante, une insomnie habituelle, un amaigrissement extraordinaire, une fièvre lente, un peau sèche & brûlante, le ventre mollet & peu douloureux : quelque remède qu'on employât, les forces diminuerent insensiblement jusqu'au 17, que la malade mourut. Le lendemain, je fus présent à l'ouverture de son corps, faite par M. Chauvin, chirurgien de cette ville, fort expérimenté. Il ne nous parut aucun vestige d'inflammation aux muscles intercostaux, à la plèvre ou au poumon ; les deux lobes de ce viscère étoient seulement beaucoup plus petits, que dans tout autre sujet,

mais répondoient à la capacité du thorax fort resserré, sur-tout par le diaphragme qui montoit bien plus haut qu'il ne doit naturellement ; cette situation du diaphragme pouvoit être occasionnée par le prodigieux volume du foie, qui d'ailleurs étoit sain : les viscères de l'abdomen nageoient dans un épanchement laiteux, que nous estimâmes être de quatre à cinq pintes : la matrice avoit un peu plus de volume & étoit plus épaisse qu'on ne la trouve ordinairement ; sa couleur étoit livide : on trouva un déchirement longitudinal d'un pouce, dans la par-postérieure & antérieure de son corps.

La suppression des lochies causée par la lenteur de la circulation & l'épaississement du sang, ne fournit pas, à beaucoup près, des accidens aussi violens que la précédente : le pouls y est ordinairement fréquent & embarrassé ; la langue est humide ; des bourdonnemens se font sentir aux oreilles ; la vue est obscurcie ; le sang se porte par moment au visage, & y fait naître une chaleur & une rougeur passagère ; la respiration est gênée ; la toux importune ; les palpitations sont fréquentes ; les malades ont beaucoup de vents, de rapports de mauvaise odeur, & souvent suivis de nausées ou de vomissemens : l'abdomen est gonflé & tendu ; des douleurs assez vives s'y font ressentir en différentes parties, sur-tout aux lombes & à



la région hypogastrique ; elles augmentent par la compression , mais elles sont bien moins sensibles que dans l'inflammation : les cuisses & les jambes sont engourdies , & quelquefois comme paralysées imparfaitement.

Les indications à remplir dans cette situation , consistent à diminuer une pléthore de stagnation , dans les gros vaisseaux de l'abdomen , rétablir leur ressort languissant par leur distension démesurée , augmenter la vitesse & l'abord du sang sur la matrice , atténuer les globules trop grossiers , lever les obstructions des vaisseaux capillaires de l'*uterus*. Pour cet effet , on pratique une ou deux saignées au pied , suivant le degré de plénitude & la violence des accidens ; s'ils étoient poussés au point de faire craindre une disposition inflammatoire , on commenceroit par quelques saignées au bras : on fait boire très-souvent d'une tisane faite avec les racines de petit houx-fragon , de chiendent & de réglisse , sur chaque pot de laquelle on fait fondre un gros d'*arcanum-duplicatum* ; & sur chaque verre prêt à boire , on mêle plein une cuiller à café de syrop de marube ; chaque jour , on fait recevoir au moins un lavement fait avec une décoction émolliente , sur laquelle on mêle une once de quelque électuaire purgatif , à moins que le ventre ne fût bien libre : soir & matin , on

fait usage d'un bol composé avec 15 grains de trochisque de myrrhe, 6 grains de castoreum, 3 grains de sel ammoniac, 20 gouttes des propriétés, & suffisante quantité de syrop des cinq racines apéritives : on fait boire ensuite un verre d'eau de matricaire & d'armoïse, sur lequel on mêle un scrupule d'extrait de rhue : ces secours continués, on voit le plus souvent le cours des lochies se rétablir ; & si-tôt que cette évacuation est arrêtée, on place un purgatif avec d'autant plus de succès, que dans cette espece de suppression, il y a presque toujours un appareil de mauvais suc dans les premières voies : aussi voyons-nous souvent que la fièvre a des redoublemens périodiques, qui obligent alors d'en revenir plusieurs fois aux émétiques ou purgatifs, suivant l'indication ; & c'est sur-tout par leur moyen qu'on empêche cette fièvre de changer de caractère, & de passer en maligne, pourprée ou miliaire.

Quoi qu'il en soit, il reste à bien des femmes des douleurs violentes, tantôt dans les aines, tantôt dans l'un ou l'autre côté de l'hypogastre ; aux unes, dans quelque articulation ; aux autres, dans les parties musculuses. Ces accidens doivent d'autant plus attirer l'attention, que l'expérience confirme qu'ils ont été fréquemment suivis de dépôts laiteux & d'épanchemens en différentes ca-

pacités : pour y remédier & en prévenir la suppuration, rien n'est plus efficace que l'usage de pilules de savon d'Alicante, auquel on associe les apéritifs, les diaphorétiques ou les purgatifs, suivant que la disposition de la nature invite à donner la préférence aux uns sur les autres : extérieurement on se sert avec un égal succès de ce savon, marié avec les résolutifs & émolliens usités ; enfin, lorsque les moyens & la saison le permettent, on y fait succéder l'usage des eaux, dont la qualité doit être différente, suivant l'objet qu'on se propose alors de remplir.

Au mois d'Avril 1759, la femme de Tual, marchand de cette ville, âgée d'environ vingt-ans, d'une complexion foible & délicate, accoucha de son premier enfant avec assez de facilité : le placenta seulement se trouva si adhérent à la matrice, que l'accoucheur, après bien des secousses graduées, & par moment, réitérées, fut obligé d'introduire sa main dans l'*uterus*, pour le détacher ; mais le placenta s'étant divisé par la moitié, il en retira la partie où étoit implanté le cordon ombilical : il profita de la dilatation de la matrice ; & y ayant introduit de nouveau la main, il détacha par petits morceaux une partie de ce qu'il en restoit, & le tira au dehors : il auroit continué ce travail, sans une syncope alarmante qui survint à la malade, & de laquelle étant

revenue, elle ne voulut point consentir qu'on recommençât l'opération : de l'aveu de l'accoucheur, il pouvoit bien rester dans la matrice le quart de l'arrière faix, dont l'expulsion fut remise aux efforts de la nature aidée par les remèdes emmenagogues. La malade éprouva les accidens ordinaires dans cet état ; tranchées violentes, syncopes, écoulement abondant de lochies, ou plutôt pertes de sang, parmi lequel on trouvoit chaque jour plusieurs morceaux de placenta : le cinquième jour, la malade cessa d'en rendre ; l'écoulement devint laiteux, & se soutint jusqu'au quinze ; cependant vers le milieu de ce tems, la malade avoit commencé à se plaindre d'une douleur fixe dans le côté gauche de la région hypogastrique : cette douleur augmenta insensiblement jusqu'au vingt, qu'on m'appella en consultation. Je trouvai cette femme extrêmement maigre, le pouls petit, serré & fréquent, une insomnie constante, la peau sèche & brûlante, la langue rude & noire, une soif qu'on ne pouvoit appaiser, le cours des urines petit & difficile, la respiration gênée, le sein desséché ; l'abdomen également plein dans toute son étendue, le côté gauche des isles si douloureux, qu'il ne me fut pas possible d'y faire la moindre compression, sans rougeur ni tumeur aux tégumens qui répondoient au siège de la douleur : la malade étoit

étoit toujours couchée sur le dos, la tête & la poitrine élevée, comme si elle avoit été assise, ne pouvant pas faire le moindre mouvement, sans augmenter ses douleurs. Le résultat de notre conférence fut de mettre la malade à l'usage des apéritifs légers, & de fomentations émollientes sur l'abdomen, portant au reste le plus mauvais pronostic de sa situation; en effet, trois ou quatre jours après avoir continué ces secours, les douleurs se calmèrent presque entièrement, le ventre se rida, le pouls devint intermittent, les syncopes revinrent, & la malade mourut le trente. J'assistai à l'ouverture du cadavre, faite par M. Bunel, fils, chirurgien, qui mérite, à tous égards, la confiance du public: à peine les tégumens furent-ils ouverts, qu'une sérosité blanche comme du lait, mêlée d'un pus très-fétide, se répandit de tous côtés: le péritoine & l'épiploon adhéroient fortement ensemble dans toute l'étendue de la partie gauche des isles: sous cette adhérence, nous trouvâmes un kiste ouvert, deux fois grand comme la main, formé à l'extrémité du ligament large de la matrice; son fond étoit parsemé de replis & de gros tubercules, où croupissoit encore du pus très-blanc: le canal intestinal en plusieurs endroits, étoit tombé en mortification; la matrice à l'intérieur comme à

l'extérieur, étoit dans l'état le plus naturel, de même que tous les autres viscères.

La suppression des lochies qui vient à l'occasion du froid, auquel une nouvelle accouchée aura été imprudemment exposée, ou d'un vif sentiment de crainte ou de chagrin, doit être traitée, suivant que les accidens qui en résultent, la mettent dans la classe de l'une ou l'autre espèce dont nous venons de parler : la première a souvent cédé à l'usage de quelque boisson diaphorétique, comme une tisane de chardon béni, de scorfonere, du thé, une potion emmenagogue; dans la seconde, j'ai vu plusieurs fois réussir les lavemens adoucissans, les lotions tièdes des parties inférieures, les bains de vapeurs, les fomentations émollientes, & une potion faite avec l'eau de fleurs de tilleul, l'esprit volatil de corne de cerf, l'extrait de matricaire & le syrop de lys des vallées; mais dans l'une comme dans l'autre, on est souvent obligé d'en venir à une saignée au pied. Quant à la suppression des lochies, qui est une suite d'épuisement, les seuls cordiaux mariés avec les emmenagogues spiritueux, y conviennent.

On voit donc par-là que ce genre de maladie est susceptible d'une assez grande variété de remèdes; cependant le respectable observateur Sydenham dans ses *Processus integri*,

ne nous fait part que d'une seule & même méthode ; la plupart de nos meilleurs auteurs ne nous parlent point de ces maladies , ou en ont écrit d'une façon obscure & peu satisfaisante : le public est dans l'habitude de nous demander indifféremment en toutes circonstances la saignée au pied ; & un chacun sçait combien il en coûte pour se roidir contre ses préjugés. En vain tentera-t-on de lui faire distinguer l'inflammation de la matrice ou de quelque partie qui l'avoisine , d'avec la stagnation du sang dans les gros vaisseaux , par rapport au ralentissement de son mouvement ou à son épaisissement ? En vain lui représentera-t-on l'abord du sang aussi facile & précipité sur la matrice , que son retour en est lent & difficile ? Pour cela , le tronc de l'aorte descendante , ordinairement plus grand dans les femmes que dans les hommes ; les artères spermatiques , les hypogastriques & quantité de ramifications d'autres vaisseaux qui portent le sang à l'uterus , y forment des plexus & des anastomoses , y suivent des routes tortueuses , & enfin les veines qui y manquent de valvules ? En vain lui rappellera-t-on les principes les plus solides de la révulsion & de la dérivation , leurs différens effets dans les engorgemens sanguins ? Il faut des faits pour le convaincre : entre un grand nombre que je pourrois ci-

ter, je me borne au dernier qui s'est présenté dans la pratique.

Au mois d'Août 1759, la femme de Me-dard, menuisier de cette ville, âgée de vingt-quatre ans, bien constituée, d'un tempérament sanguin, fut accouchée à la fin de son terme, d'un premier enfant mort; les douleurs de l'enfantement étant fort éloignées les unes des autres & très-médiocres, M. Bunel, fils, pour les accélérer & augmenter, donna à la malade un lavement, dans la composition duquel entroit du sel & du vinaigre; ce remède procura des selles copieuses, & conduisit effectivement bientôt à un accouchement naturel & facile; cette femme fut ensuite bien délivrée: les lochies coulerent abondamment pendant douze ou quinze heures, après lesquelles il ne parut qu'un suintement d'eau roussâtre: dès ce moment la fièvre s'allume, l'abdomen se tuméfie à vue d'œil, la région hypogastrique devient douloureuse, le cours des urines, petit & difficile, les évacuations par les selles, fréquentes & accompagnées de tranchées vives; beaucoup de vents reviennent par la bouche, la respiration est gênée, le sein grossit & s'enflamme, le visage est rouge, les yeux obscurcis, le devant de la tête, douloureux, la peau sèche & brûlante, les mains tremblantes. Appelé pour remédier



à cet état, mon avis fut de faire donner aussitôt un lavement adoucissant, & de le faire répéter par intervalle de quatre heures ; de faire boire d'une tisane anti-phlogistique, d'user de potions huileuses, d'embrocations émollientes sur l'abdomen, de lotions tièdes aux parties inférieures, & enfin de pratiquer une saignée au pied, si les lochies ne couloient pas plus abondamment, après avoir pratiqué ces remèdes : j'avouerai que je fus sur-tout déterminé à cette saignée ; par la grande confiance que paroissoient y avoir la malade, son mari & les assistans : revenu le lendemain matin visiter cette femme, je trouvai que tous les accidens, ci-dessus marqués, avoient fait un progrès considérable : la malade remise à elle-même, étoit toujours assoupie, & avoit un peu de délire ; tout l'abdomen étoit dans un engorgement inflammatoire ; les lochies s'étoient entièrement supprimées, deux heures après la saignée au pied. Dans ces circonstances, je fis tirer devant moi dix onces de sang au bras : on rouvrit la veine à midi & au soir, pour en tirer autant ; les deux jours suivans, je fis encore pratiquer une saignée au bras, soir & matin : au reste, on employa les remèdes décrits dans l'article de l'inflammation ; le bol même qui y est recommandé, fut répété trois fois chaque jour. Par ces

### 38 ÉRUPTION DE LA PETITE VER.

secours , les viscères se trouverent dégagés , la circulation du sang devint régulière , la fièvre tomba , des moiteurs se déclarerent : il y succéda des sueurs générales , l'écoulement laiteux parut , augmenta les jours suivans , se soutint jusqu'au quinze ; & la malade , après avoir été purgée , fut bientôt parfaitement rétablie.

---

## ÉRUPTION

*De la petite Vérole procurée par les bains ,  
par M. OLIVIER de Saint-Tropez ,  
docteur en médecine , de l'université de  
Montpellier.*

Le nommé Ourdan , âgé d'environ sept ans , fut pris tout-à-coup de convulsions , avec grincement des dents & fièvre , dans le tems que régnoit la petite vérole. Ses parens le crurent pris d'apoplexie. L'apothicaire appelé lui donna une prise d'émétique qui agit assez bien. Les convulsions ne furent pas si fréquentes après l'effet du vomitif ; & sur les quatre heures d'après-midi , il parut une éruption miliaire qui couvrit toute la peau : elle se soutint jusqu'à six heures du soir , que les convulsions reparurent , & les boutons rentrèrent.

Je fus appelé : je rassurai les assistans , en leur faisant espérer que l'éruption prochaine dissiperoit ces accidens , & qu'il ne falloit pas déranger les opérations de la nature , qui faisoit ses efforts par la présence de ces phénomènes effrayans , pour expulser l'humour variolique , & qu'on se donna du tems : ce fut en vain. Alors pour rappeler l'éruption & calmer l'état convulsif , j'ordonnai quelques gouttes de l'esprit volatil de corne de cerf , & les gouttes anodines de Sydenham , dans un peu de véhicule : les convulsions cessèrent pendant douze heures , & les boutons reparurent ; mais l'effet du remède cessant , les convulsions se mirent encore de la partie & effacèrent les boutons. Comme ils étoient nombreux , je présimai que la petite vérole seroit des confluentes & des cristallines , par les symptômes qui étoient l'effet d'une insigne acrimonie dans les humeurs.

Je mis le malade à l'usage de la limonade. Il en usa le deuxième & le troisième jour ; les symptômes se soutenant toujours , j'ordonnai une tisane , avec la décoction de corne de cerf , & quelques gouttes d'esprit de vitriol. J'avois intention de lier par le mucilage de la corne de cerf le piquant de l'acide vitriolique , & d'édulcorer les humeurs. Je n'en fus pas plus avancé. Les

convulsions paroissent & dispa-roissoient plusieurs fois dans la journée : le malade déclinant , le pouls fiévreux n'étoit cependant pas dur ni tendu , ce qui me faisoit conjecturer que l'inflammation ne produisoit pas trop ces effets , & que la saignée ne seroit pas beaucoup salutaire ; que la principale indication devoit être de disposer la peau à recevoir les miasmes varioleux qui se présentoient en foule , & ne pouvoient , par leur abondance , s'y faire jour , comme à-peu-près une foule de personnes qui se présentant en nombre à une porte , & se pressant les unes les autres , forment obstacle à leur sortie : il faut alors diminuer la presse , ce que faisoit la boisson acidule ; mais il convient que les issues soient libres , & la couleur assez blanche de la peau du malade me fit soupçonner qu'elle étoit trop dure , & qu'il falloit l'amollir. En effet j'ai eu occasion d'observer que les chirurgiens trouvent plus de résistance , quand ils saignent des bras dont la peau est extrêmement blanche ; & cet excès de blancheur est l'effet d'un tissu très-serré des fibres , qui ayant moins d'interstices entr'elles , réfléchissent de toute part les rayons de la lumière.

J'ordonnai les bains. Le genre du remède tout nouveau surprit les assistans , & on avoit

peine à s'y rendre. J'insistai, & fus obéi, à condition que je serois présent au bain. Le malade n'y fut pas plutôt, que le délire baissa, & un léger sommeil s'empara de lui : demi-heure de séjour dans l'eau tiède, fit reparoître efficacement les boutons ; l'éruption sembloit pousser à vue d'œil, pendant une heure que dura l'immersion. On retira le malade qui fut tranquille le reste de la journée qui décida de son sort, & favorisa la sortie de la petite vérole qui avança avec cessation des symptômes.

Elle fut confluyente & cristalline, de la durée de dix-sept jours ; mais elle parcourut ses différens états, sans trouble, à l'exception du onzième & du quatorzième, que quelques grincemens des dents & de légères convulsions reparurent : la salivation baissa alors ; quoiqu'il ne soit pas fort fréquent, de l'observer sur des enfans, celui-ci l'eut des plus fortes. J'arrêtai ces retours par une prise de thériaque, & le syrop de diacode dans un peu de vin rouge ; & par-là, je soutins l'enflure des mains & des pieds, si salutaires dans ce cas, selon les observations de Sydenham.



## E X T R A I T

*D'une Lettre de M. FRAISSES, médecin à Ville-franche-de-Rouergue, à M. D'ECLES, capitaine au régiment de Languedoc, dragons, sur un Ver solitaire, d'une espece particuliere.*

Madame d'Ecles n'a pas été traitée pour le ver solitaire ; mais il y a apparence que c'est à force de lui avoir fait prendre plusieurs remèdes , qu'elle a rendu ce ver.

Elle a commencé par rendre par les selles un pot plein de vers entièrement pourris. Il y en avoit un, entr'autres, dont la figure m'effraya : il étoit noir comme de l'encre ; sa tête avoit quelque chose d'horrible : il étoit armé de pieds & de quelque sorte de griffes qui en rendoient l'aspect hideux : outre ces matieres , le bassin étoit rempli de quelque chose , comme de graines , ce qui me fait croire avec fondement, qu'elle a rendu le ver solitaire. Nous regardons en médecine, comme la preuve complete de l'existence de ce ver , les selles qui sont chargées de cette espece de graines de courge , dont est composé ce redoutable insecte.

L E T T R E

*De M. SABATTIER le fils , docteur en médecine , & médecin de la Charité , à Carcassonne , à M. VANDERMONDE , auteur du Journal , sur une maladie spasmodique extraordinaire.*

MONSIEUR,

J'ai cru devoir vous faire part d'une maladie rare , que je n'ai vu décrite dans aucun auteur , & que j'ai observé pour la première fois. Je n'entrerai pas dans un détail théorique , je me contenterai seulement de vous exposer le fait tel qu'il est , de vous dire de quelle façon je me suis conduit , & de vous donner la formule du remède qui a guéri la malade.

Je fus appelé au mois de Juillet 1759 , pour voir la veuve d'un jardinier de cette ville , âgée de trente ans , d'un tempérament sanguin ; si on avoit dû juger de la maladie par l'état de son visage , on ne l'auroit pas cru fort dangereuse , car il étoit bien coloré & fort frais : son pouls étoit bon , égal , tel enfin qu'il l'est dans l'état sain , imparfaitement supérieur , si on en juge par la description que donne M. Bordeu , votre confrère , d'un pareil pouls. La malade

n'avoit mal ni à la tête, ni à la poitrine, ni au bas-ventre : elle alloit à la selle régulièrement tous les jours, dormoit fort bien, avoit très-bon appétit, ne se plaignant enfin d'aucune douleur ni extérieure, ni intérieure. Surpris de voir qu'elle demandât instamment d'être secourue, après toutes les interrogations que je lui avois faites sur ses maux, & auxquels elle avoit toujours répondu négativement, je pensois qu'elle faisoit semblant d'être malade, & qu'elle cherchoit à m'en imposer.

Elle demanda à boire, croyant sans doute que les symptômes dont j'allois être le témoin, m'instruiraient mieux sur son état, que les paroles les plus expressives : on lui apporte un verre d'eau, qu'elle prend elle-même, elle le boit sans répugnance ; mais à peine l'a-t-elle bu, que ses bras, ses jambes, son visage, prennent mille figures différentes, qu'elle se laisse aller sur sa chaise, sans connoissance, faisant un bruit semblable à celui que feroit un homme qui se gargarise. Deux femmes la transportent à l'air, la secouent pendant plus d'un quart d'heure ; elle revient enfin de son assoupissement, ouvre les yeux, & me dit d'une voix encore tremblante, voilà ma maladie ; lorsqu'elle fut un peu remise, je lui demandai si, toutes les fois qu'elle buvoit, elle étoit dans le même état, soit



que la liqueur fût froide ou chaude : elle me répondit que c'étoit toujours la même chose ; elle medit qu'il lui sembloit , lorsqu'elle avoit bu , qu'on lui ferroit le gosier , de façon à l'étouffer ; qu'elle ne pouvoit plus respirer , que très-difficilement , & qu'elle avoit cette incommodité depuis plusieurs jours.

Comme elle n'étoit pas réglée, j'inférai que le sang menstruel , retenu dans la masse du sang , pouvoit bien causer ces ravages : je la fis saigner au pied ; je crus que pour modérer le spasme du gosier & de l'œsophage , il convenoit de lui faire prendre quelques bouillons de poulet , auxquels j'ajoutai quelques plantes légèrement rafraîchissantes & apéritives ; je l'y préparai par une purgation fort douce ; elle fut plusieurs fois à la selle ; mais malgré ces remedes , la malade étoit dans le même état : le laudanum , le castor , les bains domestiques furent employés tour-à-tour , sans succès : j'étois las de voir une maladie si rebelle. Je racontai enfin un jour l'état de cette femme à un de mes amis , qui seul pût me tirer d'embarras. Il me dit qu'une demoiselle de sa connoissance , avoit été guérie radicalement , après avoir employé mille remedes , sans aucun fruit , par la formule qui suit :

*P. Trochisques de myrrhe , de castor en poudre , de chaque un demi-gros , de théria-*

46 LETTRE A M. VANDERMONDE,  
*que deux gros , d'élitr de Paracelse dix  
gouttes , d'eaux de tilleul & d'armoïse , de  
chaque deux onces : mêlez le tout pour une  
prise ;*

ce remede , tout simple qu'il est , fut donné  
à la malade ; elle l'avala tout à la fois ;  
elle éprouva pour la dernière fois les symp-  
tomes accoutumés , mais elle en a été en-  
tièrement délivrée depuis.

On ne peut pas dire que ce mal approchât  
de l'hydrophobie , puisque la malade ava-  
loit l'eau sans répugnance , qu'elle prenoit  
elle-même le verre rempli de quelque liqueur  
que ce fût , & que les convulsions n'arri-  
voient qu'après qu'elle avoit bu.

On n'appercevoit aucun vice local au go-  
fier ; on ne devoit pas même en soupçonner  
dans tout le canal de l'œsophage , puisque la  
liqueur passoit aisément ; on ne peut donc  
attribuer cette maladie , qu'à une sensibilité  
extraordinaire de l'orifice supérieur de l'es-  
tomac ; mais comment , à la suite de ce spas-  
me , sont survenus de pareils symptômes ;  
c'est ce que je laisse à expliquer , de même  
que la façon d'agir d'un remede , qui tout  
simple qu'il est , a pu guérir d'une maladie si  
extraordinaire : il me suffit d'avoir décrit la  
maladie , & d'avoir fait part du remede.

J'ai l'honneur d'être , &c.

## L E T T R E

*A M. VANDERMONDE, auteur du Journal de Médecine, sur l'usage intérieur de la Bella-dona, par M. AMOREUX, docteur en médecine, & correspondant de la société royale des sciences, à Beaucaire.*

MONSIEUR,

Les notes que vous ajoûtez aux curieuses & utiles observations qu'ont fait MM. Lambergen & Darluc, sur l'emploi de la bella-dona, pour détruire le vice chancreux; l'une, donnée en Mars 1757; l'autre, le mois de Décembre 1759, sont comme autant d'invitations pour engager les médecins à produire ce qu'ils ont observé de relatif aux cas proposés.

C'est pour me conformer à vos vues, que je vous adresse cette observation que je vous prie d'insérer dans votre Journal.

L'application que j'ai faite de la bella-dona, n'atteste point l'usage assuré qu'on peut en faire intérieurement, & prouve du moins son utilité pour éteindre le vice cancéreux.

La femme d'un artisan, dans la trentefixième année de son âge, sans avoir eu

# 48 LETTRE A M. VANDERMONDE ;

d'enfant , d'un tempérament vif & fanguin ; de baffe taille , affez replette d'ailleurs , quoique laborieufe , occupée aux fonctions pénibles de fon état , & affujettie au régime qu'il exige , portoit au fein , depuis fa jeunefſe , une tumeur (a) carcinomateuſe d'un mauvais caractère , dont elle attribuoit l'origine à un coup qu'elle avoit reçu à la mammelle droite.

La tumeur reſta dans cet état , juſqu'à ce qu'une frayeur qui lui occaſionna la chute qu'elle fit d'un cheval , ſupprima l'évacuation propre à fon ſexe.

Elle ſe plaignoit quelque tems après , d'une démangeaiſon avec chaleur à la mammelle ; des douleurs ſ'y firent ſentir par intervalle : elles augmentoient , à meſure que la tumeur ſe développoit : tous ces ſignes qui attelloient l'altération des liqueurs , annonçoient une ulcération prochaine ; les élancemens inſupportables engagerent la malade à appeller du ſecours ; mais bien loin de le chercher auprès des perſonnes qui , connoiſſant le danger qui la menaçoit , auroient pu employer ce qui pouvoit le prévenir , elle

(a) M. Malbos , chirurgien très-expert , qui avoit vu la tumeur du commencement , il y a une vingtaine d'années , vient de m'affurer que les vaiſſeaux de la mammelle étoient pour lors variqueux , le mamelon rentré , qu'il avoit jugé que ce mal auroit des ſuites fâcheuſes.

reçoit ,

reçoit , sans distinction , de toute main , quantité de remedes arbitraires , qu'une officieuse , mais ignorante charité , entassoit au détriment de la malade.

Le dernier dont elle fit usage , fut un cataplasme septique , qui emporta avec lui , & non sans une douleur extrême , lorsqu'on voulut le renouveler , une portion de la peau , de la grandeur d'un petit écu , ce qui ne parut d'abord qu'une petite écorchure.

La peau se gerce , se déchire peu-à-peu ; il suinte une sérosité ichoreuse qui imprime son caractère par-tout où elle touche , ronge de proche en proche les tégumens qui couvrent la mamelle ; les vaisseaux variqueux qui se nouent , donnent à la tumeur une couleur livide qui augmente le coup d'œil désagréable qu'elle n'avoit déjà que trop.

M. Troubat , maître chirurgien , & lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi , dans cette ville , chargé du soin de la malade , employa pendant quelques jours tous les remedes que son expérience lui suggéra ; mais le mal éludoit les mieux indiqués : toute application l'irritoit , bien loin de le soulager & d'en empêcher le progrès.

Je fus appelé pour lors , c'étoit au commencement du mois de Décembre 1752 , pour visiter la malade , que je trouvai avec une petite fièvre lente , agitée des plus

50 LETTRE A M. VANDERMONDE ,  
cruelles douleurs ; les vifs élancemens qu'elle éprouvoit , la jettoient dans des anxiétés , jusqu'à la lipothymie.

Un ulcere vaste , profond , fordide & hideux , montrait dans son fond des inégalités ou végétations fongueuses , qui tomboient en fonte baveuse , à mesure qu'elles repulluloient : l'hémorragie paroissoit quelquefois , par la rupture des vaisseaux variqueux , que la pourriture de la propre substance de la mammelle , laissoit sans soutien.

Les bords calleux & renversés changeoient visiblement chaque jour , les limites d'un mal qui n'en eut d'autres que le sternum d'un côté , & l'aisselle de l'autre , sans cependant qu'il y eût dans cette partie aucune glande apparente au tact.

Le mal étoit si rapide , qu'on pouvoit le comparer par ses effets , à un feu dévorant ; la sanie virulente & fétide qui découloit de l'ulcere , étoit plus destructive que le poison des animaux , selon l'expression d'un des plus grands médecins de l'antiquité (a).

Quel remede à un mal si violent ? Il n'y avoit que l'amputation à tenter , ou une cure palliative à mettre en usage.

Je bornai mes soins à émouffer le sentiment de douleur , à modérer l'activité de la matiere chancreuse. J'eus recours aux anodins

(a) *Ætius , Tatrab. 4 , serm. 4 , cap. 43.*

## SUR L'USAGE DE LA BELLA-DONA. § I

aqueux , composés avec les feuilles de la bella-dona , celles de morelle , de joubarbe , de faule , les fleurs de sureau , dont on faisoit une décoction , à laquelle je fis ajouter une tête de pavot blanc.

Je commençai à faire doucher la partie malade , avec une éponge qu'on imbiboit de ce remède , seulement dégourdi , & qu'on exprimait mollement , en forme d'irrigation sur le sein.

Je fis pratiquer en même tems la saignée au pied , secondée des remèdes qu'exigeoit la suppression des règles ; mais ce fut avec le ménagement que demandoit l'état de la malade : ces remèdes eurent leurs effets , sans cependant diminuer sensiblement les douleurs insupportables qu'occasionnoient la dilatation des vaisseaux ou l'irritation de l'humeur cancéreuse sur le système nerveux.

La douche fut rejetée ; la malade l'accusoit d'augmenter son mal , par un sentiment de brûlure qu'elle ne pouvoit soutenir ; rien ne put la décider pour en continuer l'usage : j'eus beau lui représenter que cette vive douleur étoit un symptôme du mal ; que le but qu'on se propoisoit dans l'administration de ce remède , étoit de la modérer , si on ne pouvoit la détruire.

Pour l'amener à la conviction , je lui proposai l'application du lait , qu'elle connoissoit être un remède très doux : je lui fis

## §2 LETTRE A M. VANDERMONDE, 2

promettre que si elle éprouvoit les mêmes douleurs pendant son usage, elle reviendrait à la douche de la décoction anodine : j'eus l'attention d'ordonner le lait seul, crainte que la malade n'attribuât encore ses douleurs à l'application des remèdes qu'elle ne connoissoit pas, défaut assez ordinaire chez le peuple.

Le lait ne calmoit pas mieux les douleurs ; à en juger par les cris perçans de la malade, on eût dit qu'il raviroit le mal ; elle consentit à revenir à la première application, avec résolution de supporter avec fermeté un remède que je l'assurois-devoir calmer ses douleurs.

On étuvoit continuellement le mal avec la décoction où entroit la bella-dona ; il parut se borner le surlendemain ; les bords s'abaissèrent, les chairs fongueuses qui tomboient en bave, se renouvelloient moins souvent : on appliqua pour lors des plumaceaux & des compresses imbibées, ce qu'on n'auroit pu faire auparavant.

Nous crûmes voir, quelques jours après, une disposition à la suppuration qui ne fut pas louable, mais qui s'établit d'un jour à l'autre : quelques pellicules qui commençoient à se former à des endroits favorables, nous inspirèrent quelque confiance, qu'une guérison radicale obtenue dans l'espace d'un mois, après l'usage d'un cerat



fait avec le blanc de baleine, l'huile d'œufs, celle des philosophes, quelques préparations de Saturne, les digestifs & scarrotiques nécessaires a pleinement justifié.

Je n'avois pas vu depuis la malade : j'ai été bien aise, avant de publier cette observation, d'examiner l'état du sein, auquel la maladie n'a laissé d'autres suites que celle qui est inséparable des cicatrices.

Peut-on former quelque doute sur l'existence du vice chancreux dans cette maladie (a) ? Galien, ce médecin qui possédoit l'esprit du pere de la médecine, & qui avoit tant de droit de décider sur les maladies, leve tout doute : lorsque tous ces symptomes, (dit-il) sont si violens, on est unanimement décidé d'appeller cette maladie *Cancer*.

Rien ne favorise tant les tumeurs cancéreuses au sein, que la suppression des règles ou des vuidanges (b). Hippocrate & Galien nous apprennent que pour lors il se forme fréquemment des tubercules qui se durcissent, forment le cancer.

Les observations des praticiens confirment que la plus grande partie de ces maladies sont les suites funestes du dérangement du flux périodique du sexe.

(a) Gal. *Method. med.* L. 14, cap. 9.

(b) Hippoc. *De morb. mul.* L. 2, cap. 20 ; & Gal. *ad Glaucon.* cap. 20, L. 2 & L. 14, *met. med.*

#### 54 LETTRE A M. VANDERMONDE ;

Sans le bouleversement que procura la chute que fit notre malade , elle auroit peut-être porté ( pendant long-tems , ) sans en être beaucoup incommodée , l'engorgement qu'elle avoit au sein depuis une quinzaine d'années.

Ce ne fut que par les inquiétudes qui suivirent le dérangement de la fortune , & l'application indiscrettement faite d'un remède , que le cancer de la fille de Bocane se mit en suppuration , après l'avoir porté cinquante ans , comme nous l'assure (a) Tulpius. Les différens topiques , d'autant plus suspects qu'ils furent mal administrés par notre malade , acheverent de mettre en jeu un vice qui avoit resté long-tems endormi dans les follicules glanduleux de la mammelle ; il auroit mieux valu pour elle , laisser un mal au soin de la nature , que d'y employer des secours contraires :

*Curando fieri quædam priora videmus*

*Ulcera , quæ melius non tetigisse fuit. ( Ovid. )*

(b) Hippocrate , observateur si fidèle de tous les mouvemens de la nature , s'explique formellement sur ce cas , lorsqu'il donne pour maxime de ne pas toucher au cancer non ulcéré.

(a) Tulpius , *Observ. cap. 47 , L. 1 , & Hildan. cent. 3 , observ. 86.*

(b) Hippocr. *Aphor. 38 , sect. 6.*

On ne le traitoit palliativement, que parce que rejetant l'amputation, la plûpart des médecins (a) regardoient le cancer ulcéré, comme incurable.

On avoit recours aux corrosifs, au caustere actuel, qu'Albucassîs & les praticiens éclairés ont sagement rejetés, par la difficulté qu'on trouve à obtenir après des cicatrices.

Grace aux soins des praticiens de nos jours, la chirurgie a non seulement perfectionné les opérations, mais encore elle n'emploie qu'à propos les remedes scarrotiques qu'il falloit éprouver autrefois : on n'applique plus indifféremment le caustique ; on n'en fait l'usage que quand un bouton ou tubercule cancéreux peut être détruit par une seule application, attendu qu'il dégénere facilement en vrai cancer, quand il faut y venir à différentes reprises.

L'extirpation ou l'amputation sont réservées pour les cancers considérables.

Mais tous ces moyens ne sont pas toujours praticables ; quelles suites n'entraînent-ils pas après eux ? Les maux renaissent souvent, parce que la masse du sang infectée, sans donner des signes apparens, cherche à se déposer ailleurs, & ne trouve que trop de

(a) Archigen Ætius, *Tatrab.* 4, *serm.* 4, c. 44. Celle, *cap.* 28, *L.* 5.

56 LETTRE A M. VANDERMONDE ,  
corps glanduleux en état de la recevoir ,  
d'où naissent les cancers aux lèvres , au go-  
fier , au palais , aux aisselles , aux épaules ,  
au sein ou à la matrice , &c.

(a) Van-Heurne , ce sçavant commenta-  
teur d'Hippocrate , a peut-être été le premier  
à nous faire appercevoir du génie ou carac-  
tere du vice chancreux qui participe du pour-  
rissant & du corrosif , ou du corrosif sphacé-  
leux , selon l'école de Stahl.

Ces deux vices réunis ont rendu la cure  
du cancer difficile , & cette difficulté a fait  
multiplier les remèdes ; leur inefficacité a  
forcé de chercher dans ce qu'on n'avoit pas  
encore éprouvé , ce qui manquoit aux res-  
sources ordinaires ; aussi il n'est point de  
maladies pour lesquelles on ait essayé tant  
de remèdes.

Galien , Paul d'Ægine , & tant d'autres  
praticiens qui les ont suivis , ont employé  
extérieurement la morelle. M. Mouton , de  
nos jours , en a tiré des avantages.

Paracelse se servoit avec succès de la  
jusquiame , à laquelle Stahl a substitué la  
nicotiane. Ætius & Fabricius Aquapendente  
ordonnoient intérieurement l'infusion du tri-  
folium bituminosum ; Fallope la Verge  
dorée , Arnaud de Villeneuve , Tragus &  
Jean Bohin ont fait usage du chardon béni ;

(a) Heurnius , *Comment. aphor.* 38 , L. 6.

Borellus mit en échange le Ionopordon feu Acanthium (a), d'après l'emploi qu'en faisoit un empyrique, & que Stahl approuve; Dodonée traitoit avec l'eau distillée, de l'herbe à coton, Gaspar Hoffman, Simon-Pauli & Fabricius Hildanus vantent beaucoup l'herbe à Robert, comme Forestus l'*aster* : Carrichter plein de confiance pour la *lunaria racemosa*, se flatoit de guérir par son moyen le cancer au sein; Lister, ainsi que Garidel, appliquoient le concombre sauvage, & M. Stahl recommande l'érysimum intérieurement & extérieurement, comme un bon remède pour détruire les tumeurs carcinomateuses; remède dont l'efficacité a été confirmée par les observations de M. Bingert, chirurgien à Berlin.

Les végétaux n'ont pas été la seule source où l'on a puisé; les minéraux ont fourni l'arsenic, le réalgar, l'orpiment, l'eau-forte, le corrosif liquide de Kortholtius, & tant d'autres qui seront toujours suspects, comme irritans.

L'observation que nous présente (b) Hildanus d'un cancer qui rongeoit jusqu'aux côtes, pour avoir employé l'onguent *ægyptiac*, dans la vue de le déterger, doit ren-

(a) Que je crois être le *Cardus, capite rotundo tomentoso*, C. B. P.

(b) Hildanus, *Observ. chir. cent. 3, obs. 86.*

58 LETTRE A M. VANDERMONDE ;  
dre suspect , dans cette maladie , tout remède  
actif.

On n'a pas oublié les préparations qu'on  
peut tirer des (a) excréments humains ; on  
a fouillé jusques dans l'analogie ; on a appli-  
qué des écrevisses , des cancrs sur le mal ,  
parce qu'on a cru y trouver une sympathie.

On peut dire qu'on n'a jamais cherché  
tant de moyens ; jamais on n'a donné moins  
d'exemples de guérison : ce qui nous fera  
regretter à jamais cette poudre spécifique  
que (b) Vanhelimont a vu employer à un  
empyrique , & qui s'est perdue avec le pos-  
sesseur.

Quel bien pour la société , si des recher-  
ches sur les vertus de la bella-dona nous  
faisoient retrouver dans cette plante une  
efficacité mieux attestée que celle qu'on a  
perdu dans la poudre empyrique !

Les observations que nous avons sur les  
effets funestes de cette plante , ce qu'en ont  
écrit (c) Simon Pauli (d) , Lobel (e) , l'aca-  
démie des curieux de la nature , & tant de  
naturalistes , ont donné occasion à beaucoup  
de praticiens d'en condamner l'usage interne ,

(a) *Oleum stercoris Haferrefferi ; aqua stercoris  
Weichardi.*

(b) Vanhelm. *De ideis morborum* , num. 38.

(c) *Quadripartit. botan. class.* 3.

(d) Lobel. *Adversar.* 103.

(e) *Decur.* 3 , ann. 7 , obs. 160.

& de traiter d'empyriques ceux qui s'en servoient ; cependant (a) Galien pense que le solanum furieux qui tue , pris à quatre dragmes , peut se prendre à une , sans danger. Matthiole (b) sur Dioscoride , après avoir averti du danger auquel s'expose celui qui prend du fruit de la bella-dona , qui rend insensé , enragé , comme démoniaque , dit qu'on donnoit l'eau de toute la plante à quelques cuillerées , ce que (c) Gesner atteste dans ses Lettres. Il assure que le suc du fruit réduit à consistance de syrop , se donnoit intérieurement par cuillerées , & que la racine prise à la dose de deux dragmes , ôtoit l'appétit. Ce dernier effet étoit connu de Calzalaro , apothicaire à Venise , qui ne dosoit cependant la racine qu'à un scrupule. On a fait dans la suite un badinage de l'emploi de cette racine ; badinage qui , au rapport de (d) Hocchsteter , a eu quelquefois des suites fâcheuses , par les excès dans les doses.

On ne sçauroit être trop scrupuleux à évaluer un remède qui demande de l'attention, & être exact sur les doses qui operent différens effets , suivant les sujets auxquels on le donne (e). M. Thomson , médecin à Montrose ,

(a) Gal. *libr. 8 de simpl.*

(b) Math. *lib. 4 , cap. 67.*

(c) Gesn. *lib. 1 , epist. pag. 34.*

(d) Decad. *observ. 7*

(e) Essais & observations de médec. de la société d'Edinbourg , tom. 4 , artic. 9.

60 LETTRE A M. VANDERMONDE,  
cite l'exemple frappant d'une dame qui,  
pour avoir porté sur sa langue un peu d'ar-  
senic qu'elle trouva parmi plusieurs choses  
d'usage dans une famille, eut des vertiges,  
des convulsions générales si violentes, qu'elle  
faisoit trembler le lit & la chambre : la même  
dose auroit peut-être à peine causé quelques  
sentimens désagréables sur la langue à toute  
autre personne.

Le mauvais effet que peut porter la bella-  
dona prise à une dose outrée, n'est pas une  
raison légitime pour l'exclure du nombre  
des drogues dont on peut tirer avantage.  
N'emploie-t-on pas journellement la gom-  
me-gutte, l'élaterium, le jalap & la scam-  
monée, l'eau de chaux, comme ces reme-  
des ? N'ont-ils pas été rangés par les auteurs,  
dans la classe des poisons, d'où ils ne doi-  
vent sortir que sous la conduite d'une main  
habile (a) ? N'a-t-on pas des observations  
de l'effet mortel du safran, qui entre, non  
seulement dans la composition des remèdes,  
mais encore dans la préparation de nos ali-  
mens ?

Cessera-t-on d'employer la panacée mer-  
curielle, le mercure doux bien préparés,  
parce que le sublimé corrosif qui est un des  
violens poisons connus, entre dans sa pré-  
paration ? Quelle injustice ne seroit-ce pas  
de vouloir priver tant de personnes de l'un

(a) Borelli, *centur.* 4, *observ.* 35.



& de l'autre sexe des avantages qu'on retire du mercure, parce que certains ouvriers qui le traitent ou qui en exploitent les mines, sont quelquefois sujets à des coliques mortelles, à des tremblemens & à des paralyfies !

L'opium qui fait tant d'honneur à la médecine, & la ressource de tant de malheureux, sera toujours regardé comme un puissant spécifique, administré par les maîtres de l'art, quoiqu'il y ait tant de victimes de l'ignorance ou de la témérité qui le prodigue.

Ne s'est-on pas servi avec succès des ellébores, presque depuis l'origine de la médecine, jusqu'au tems de la découverte des remèdes tirés de l'antimoine ; leurs mauvais effets n'avoient pas cependant échappé à la vigilance du sçavant Hippocrate (a) ; ils étoient connus du peuple, n'eussions-nous pour preuve que ce qu'en dit un des plus sçavans poètes Latins, je veux dire Lucrece :

*Præterea nobis veratrum est acre venenum,  
Et cuprîs, adipēs & coturnicibus auget.*

Les préparations qu'exigeoit ce remède pendant sept jours, avant de le prendre, n'étoient-elles pas des attestations qu'il étoit dangereux & à craindre, mal ordonné ; il excitoit des superpurgations, des suffoca-

(a) Hippoc. aphor. 15, lib 4, & aphor. 1, lib. 5.

## 62 LETTRE A M. VANDERMONDE,

tions , des défaillances , des palpitations de cœur , des sécheresses à la langue , au gosier , le hoquet , des tremblemens de tout le corps , des convulsions , la mort même. A-t-on jamais reproché davantage à la bella-dona ? Si elle étoit maniée par des mains habiles , elle pourroit devenir un remede aussi utile , que tant d'autres qui sont restés pendant long-tems suspects.

On a déjà écrit sur cette (a) matiere ; mais les recherches n'ont pas enhardi les praticiens (b). Juncker déclare avoir vu des effets merveilleux de la bella dona , donnée à petites doses méthodiques dans un cancer désespéré ; mais comme il n'a pas beaucoup d'exemples à donner , il ne croit pas devoir exalter ce remede.

Sur de pareils témoignages , un médecin n'osera pas donner avec sécurité un remede que la meilleure attention ne sauvera jamais du vif , mais le plus souvent , du juste reproche de Pline : *Experimenta per mortes agunt.*

Il étoit réservé à MM. Lambergen &

(a) Voyez Dissertation sur la Bella-dona, imprimée à Hales , & la Stychnomanie de J. Matthieu Faber, imprimée à Hausbourg , chez Thophis Gobel , 1677.

(b) Juncker , *Conspectus therupes. tabul. 19 de motuum temper. & conspectus chirurgiæ , tabul. 50 , n. 25.*

Darluc , d'animer la confiance pour ce remede , par l'épreuve qu'ils en ont faite sur eux-mêmes ; quelques simples essais de leur part , auroient mérité nos éloges : *In magnis voluisse sat est* ; leurs entreprises exigent notre reconnoissance.

C'est aux médecins employés dans les hôpitaux , qui offrent tous les jours l'occasion de faire usage du remede , de perfectionner un ouvrage si bien commencé.

Leur lumiere & leur prudence placeront peut-être ce remede parmi les grandes ressources de l'art : que peuvent par eux-mêmes les remedes , sans les connoissances qui en démêlent les vertus , & cette prudente application, qui en fait le mérite :

*Quid rogo distamnum , quid panacea juvent ?*

Gesner termina , par l'essai qu'il fit du doronic sur sa personne , la dispute qui s'étoit élevée parmi les botanistes , pour décider si cette plante fournissoit un poison ou un antidote. MM. Lambergen & Darluc décideront celle de la bella-dona ; ces deux médecins aussi généreux que Gesner , mais plus heureux que lui , ont pris l'infusion de cette plante , & l'ont rendue utile à leurs concitoyens ; n'eussent-ils jamais , pour prix de leurs entreprises , que la satisfaction d'avoir sauvé la vie à deux personnes , ils sentiront leurs peines payées.

# 64 LETTRE A M. VANDERMONDE,

La bella-dona est un de ces remèdes à employer dans les cas pour lesquels il est difficile d'en trouver d'assurés ; c'est un de ceux que Celse autorise, plutôt que de laisser le malade sans secours : l'épreuve en est faite, il n'y a qu'à travailler avec prudence ; avec un tel guide, on peut se flater que si ce remède devient infructueux dans bien des cas, il sera très-utile dans d'autres, sans crainte qu'il devienne jamais funeste.

Les symptômes qu'ont éprouvés MM. Lambergen & Darluc, après avoir pris l'infusion de la bella-dona, d'accord avec ceux que décrit Wepfer (a) ; d'après Camerarius, de cet enfant qui avoit avalé du fruit de cette plante, en confirment l'effet constant, & l'exactitude des observations.

La foiblesse, la perte de la vue que procure la plante prise intérieurement, & même appliquée auprès des yeux, suivant l'observation de Ray, doit engager ceux qui en feront usage, de le faire avec prudence, dans les dispositions à l'amaurosis, le glaucome, le mydriasis & le blepharon.

L'inflammation qui attaqua la jambe de la malade que traitoit M. Lambergen, & qui suspendit l'usage de bella-dona.

L'ulcère qui survint une année après, & qui résista à tous les remèdes qu'on fit à

(a) *Jac. Wepferi historia cicutæ aquat. cap. 17.*  
l'enfant

l'enfant qu'avoit guéri Camerarius, semblent présenter une relation qui demande une attention particuliere des praticiens qui feront usage de ce remede.

C'est au tems & à l'expérience à dévoiler ce mystere:

J'ai l'honneur d'être, &c.

## EXTRAIT

*Des Observations faites par M. GUIARD ;  
médecin de la faculté de Montpellier ;  
demeurant à Sens , sur la grosseur &  
pesanteur de défunt Messire LOUIS  
COUTE, lieutenant particulier au bail-  
liage de Sens.*

Le 15 Avril 1709, il fut procédé à l'ouverture du corps de messire Louis Coute, mort à l'âge de quarante-cinq ans, ayant été attaqué un an, ou dix-huit mois auparavant, d'un léger paroxysme d'apoplexie. Il avoit huit pieds de circonférence, en le mesurant par-dessus l'abdomen, aux environs de la région ombilicale: l'épaisseur de la graisse, après avoir levé la peau, avant de découvrir les muscles de l'abdomen, étoit de treize à quatorze poudces: tout le corps, au rapport de ceux qui l'ont pesé, étoit près

## 66 EXTRAIT DES OBSERVATIONS.

de huit cent pesant ; les intestins n'étoient point altérés , ni plus gros , ni plus gras que dans un homme de bonne complexion : son foie étoit d'une figure triangulaire , & d'un seul lobe , avec une petite scissure dans l'endroit où il est soutenu par les vaisseaux ombilicaux , qui lui servent de ligament suspensoire ; il étoit adhérent au diaphragme , par la partie supérieure , de la largeur d'environ cinq travers de doigts : il étoit tout squirrueux.

---

## OBSERVATION

*Sur une excroissance à la racine de la langue , extirpée par la ligature , par M. GORDART , medecin à Vervier , dans le pays de Liège.*

Je fus appelé en consultation pour voir une femme de quarante-cinq ans , bien réglée & se portant bien d'ailleurs , mais qui avoit sur la racine de la langue une tumeur , de la figure & de la grosseur d'une noix muscade , qui avoit commencé à se former depuis six semaines de tems , sans aucune cause évidente. Le volume & la situation de cette tumeur empêchoient la déglutition des alimens solides , & rendoit même celle des liquides fort difficile ; d'ailleurs la présence de ce corps étranger qui sollicitoit

continuellement les organes de la déglutition, incommodoit beaucoup la malade.

Ces considérations déterminèrent à l'extirper; mais de quel moyen devoit-on se servir pour cela? La situation de la tumeur ne permettoit guères l'application des caustiques; l'amputation n'étoit guères plus praticable, à raison de l'hémorragie qui pouvoit survenir, & qu'il auroit été difficile d'arrêter. Ces raisons me déterminèrent à préférer la ligature que le chirurgien proposoit, d'autant mieux que cette tumeur étoit soutenue par un pédicule qui lui formoit une espèce de col. On la fit en conséquence; la malade vomit pendant & après l'opération, sans doute par l'irritation qui se communiqua à l'œsophage. Le lendemain, la malade se plaignit d'un peu plus de peine à reprendre son haleine, ce que j'attribuai au gonflement que la ligature avoit pu produire. Dans les parties adjacentes, le jour suivant, la tumeur étoit devenue blanchâtre, & l'haleine commença à puer; le troisieme jour, elle paroissoit vouloir s'exfolier, l'haleine étoit encore plus mauvaise: je conseillai à la malade de boire chaud; le quatrieme jour, la malade mangeant une soupe, se sentit tout-à-coup délivrée de sa tumeur, qu'elle avala sans doute: elle fut parfaitement guérie, sans autre accident.

## OBSERVATION

*Sur la cure d'une Ascitique, après trois ponctions, par M. BRIEU, fils, médecin de l'hôpital, à Draguignan.*

L'opération de la paracenthèse a été proposée & pratiquée par les plus anciens maîtres de l'art : le pere de la médecine en fait mention & Albucassis la décrit aussi exactement, qu'on fait aujourd'hui ; mais aussi elle a été condamnée par quelques auteurs, comme Claudius César, Claudinus, Riviere, & autres ; cependant j'ai eu l'occasion d'en observer la nécessité & l'utilité, si elle est soutenue de l'usage de l'eau-de-vie allemande, & des apéritifs fortifiants, au lieu de s'en tenir aux simples corroborans : voici l'exemple.

Mademoiselle Bailler . . . de cette ville, âgée de vingt-neuf ans, étoit sujette, il y avoit du tems, aux pâles couleurs, sans suppression totale, qui la menerent à la cachexie, & cette dernière, à l'ascite commençant : m'ayant envoyé chercher le premier jour du mois de Mars de l'année 1757, je reconnus qu'il y avoit déjà quelque épanchement des sérosités dans le bas-ventre ; la suppression d'une diarrhée séreuse qui reve-



noit de tems à autre , quand l'abdomen étoit tuméfié , avoit , me dit-elle , occasionné fa plus forte tenfion : ce fait quadre fort bien avec cet aphorifme , qui doit s'entendre auffi de l'afcite : [ *Hydrope detento , fi aqua è venis in vèntrem confluerit ,olutio fit* (a) ; ] l'indication urgente , à tous égards , fut celle de lui donner des purgatifs & lavemens hydragogues , lui prefcrivant la diète fèche prefque : nonobftant ces précautions , l'afcite parvint affez rapidement à fon plus haut période , tellement que la malade avoit une extrême difficulté de respirer , fur le point de fuffoquer ; je ne tournai plus mes vues que du côté de l'opération ; nous en convinmes avec M. Colla , lieutenant de M. le premier chirurgien , & très-habile , laquelle il exécuta avec fa dextérité ordinaire , le 29 dudit mois de Mars ; il tira à la malade , au-delà de vingt pintes de férofité citronnée , un peu mucilagineufe : le lendemain , je la mis à l'ufage d'un vin corroborant , du vin d'Alicante , & autres fortifiens décrits dans les Mémoires de l'académie royale des fciences (b) ; mais voyant , le huitieme jour après l'opération , fon ventre groffir de nouveau , je la remis à l'ufage des purgatifs , lave-

(a) Hippoc. aphor. 14, feét. VI.

(b) Voyez les Mémoires de l'année 1703 , pag. 151, édition de Paris.

mens hydragogues, des tisanes & expressions de cloportes ; nonobstant ces puissans secours, l'ascite revint comme avec fureur, & fut un mois & demi après, montée à son comble ; l'on réitéra la ponction, & l'on retira même quantité d'eau, de même nature. Je fis observer à la malade le même régime, mêmes remedes, dans le même ordre ou approchant ; mais un mois & demi après, M. Colla fut obligé de revenir à la ponction ; l'eau fut la même : je n'amusai plus alors la malade par les simples fortifiens, que je ne sçaurois désapprouver pour d'autres cas ; mais continuant de les marier avec les purgatifs, je lui fis reprendre, le troisieme jour après l'opération, deux onces de son eau de vie pendant trois matins consécutifs, & après un jour de repos, auquel elle prit une prise d'eau de cannelle ordinaire ; je lui redonnai deux prises de suite d'eau de-vie, après l'eau de cannelle, ensuite, huit jours consécutifs, la poudre de rhubarbe, le safran de Mars apéritif, & le sel d'absinthe, mêlés à la dose convenable, alors, une prise de son eau de-vie ; après je revins au safran de Mars, & le cinquieme jour, par cette manœuvre, les régles depuis six mois éclipsees, reparurent ; dès cet instant, j'assurai à la malade sa guérison radicale ; je n'y fus pas trompé ; l'abdomen depuis a resté dans son juste état d'affaisse-

ment : (*juxta corporis habitum* ; ) & mademoiselle jouit de la santé la plus parfaite ; nonobstant quoi , elle fait encore usage , de loin en loin , par précaution , de son remède , à moindre dose , assurant qu'elle ressent vraiment que ses digestions en sont rectifiées.

---

## OBSERVATION

*Sur une Hernie inguinale causée par un vomissement , terminée par gangrène , par M. LATTIZE , chirurgien à Nancy.*

Je fus appelé le 17 Février de cette année , pour voir la femme d'un pâtissier de cette ville , qui étoit attaquée depuis trois jours d'un vomissement , dont les secouffes produisirent une hernie inguinale incomplète ; ce vomissement avoit été traité sans succès , avec divers remèdes ; les potions calmantes n'avoient fait qu'irriter le mal , qui augmenta au point que les matières stercorales furent rendues par la bouche ; en conséquence de la chute & de l'étranglement de l'intestin , la malade ressentoit de cruelles douleurs dans le pli de l'aîne , & de violentes coliques ; elle avoit la bouche sèche & infectée du goût des excréments qu'elle venoit de rendre ; son pouls étoit petit & concentré ; tel étoit l'aspect

que présentoit cette maladie. J'examinai la tumeur qui n'étoit pas considérable par son volume, & j'en tentai inutilement la réduction. Avant de prononcer sur l'opération, je fis appliquer les cataplasmes faits avec les farines résolutives, la pulpe des plantes émollientes & l'onguent d'althéa, & donner plusieurs lavemens avec la décoction de ces plantes, & l'huile de lin : le soir, je retournai pour voir l'effet des remèdes, déterminé à opérer, s'ils n'avoient pas agi, mais les symptomes étoient bien moins violens, quoiqu'il ne fût pas possible de faire rentrer les parties, à ce que me dit la malade, car elle ne voulut point me laisser examiner le mal, voyant que cela alloit mieux : je dis donc que l'on continuât les cataplasmes, puisqu'ils avoient procuré du soulagement ; cela fut exécuté jusqu'au 22, qu'on m'envoya chercher de nouveau : l'inflammation qui accompagnoit la tumeur, s'étoit terminée par gangrene, & il s'étoit formé une escarre de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sols, à travers laquelle les excréments se faisoient jour & sortoient en abondance : autour de cette escarre, la peau étoit d'un rouge éclatant, & menaçoit de tomber en mortification : j'appliquai dessus des plumaceaux chargés d'un digestif détersif & un peu suppuratif, & par dessus, l'emplâtre de styrax, avec les fomen-

tations indiquées , pour travailler à détacher l'escarre , qui s'étendit le lendemain sur toute la rougeur : je parvins dans trois jours de tems à le faire , tant avec le digestif qu'avec le bistouri ; ce qui produisit une plaie irrégulière , dont la figure approchoit le plus d'un oval qui auroit son grand diamètre de trois pouces , & le petit d'un pouce & demi : je ne pus sçavoir de quelle grandeur pouvoit être la plaie de l'intestin ; car l'escarre qui l'avoit précédée , étoit tellement confondue avec celle des tégumens , qu'on ne pouvoit la distinguer , & la portion saine resta plus loin que l'anneau , dans lequel je mis un bourdonnet lié , pour en entretenir l'ouverture , ne pouvant amener l'intestin dans la plaie : deux jours après , les matieres stercorales cessèrent de passer , & reprirent leur route naturelle ; il sortit seulement quelque peu de sérosité.

Je fis observer à la malade une diète sévère , à laquelle elle soucrivit les premiers jours ; mais le relâche qu'elle y apporta , fit que je trouvai l'appareil imbibé de ces sérosités , pendant les douze premiers jours des pansemens qui furent très-méthodiques.

Enfin cette humeur cessa de couler , la plaie commença à se cicatrifier ; je crus devoir faire prendre à la malade un minora-tif , mais ce remede produisit un effet auquel je ne m'attendois pas : car il renouvela l'é-

coulement, au point de mouiller une serviette entière, ce qui me fit voir que cette férosité venoit d'entre les intestins & le péritoine, & qu'elle étoit excitée à sortir par l'agitation que le purgatif occasionnoit dans le canal intestinal; cela dura encore l'espace de trois ou quatre jours, de momens à autres, entre lesquels les intervalles étoient par degré plus longs; l'écoulement se tarit, la plaie alla de mieux en mieux, & la malade fut parfaitement guérie dans l'espace d'un mois, c'est-à-dire, pour le 17 de Mars.

---

## OBSERVATION

*Sur quelques maladies régnantes parmi les soldats en garnison au Neuf-Brissack, pendant l'année 1758 & 1759, par M. LORRENT, médecin à Neuf-Brissack.*

Les pustules de la gale altèrent les filtres cutanés, bouchent les tuyaux absorbans & exhalans de la peau, empêchent par conséquent, & la sortie de la matière qui doit transpirer, & l'entrée de celle que le sang doit recevoir dans l'atmosphère; par cette raison, la gale, lorsqu'elle couvre une grande partie de la superficie du corps, peut occasionner des maladies internes, principalement des fièvres; & ces fièvres guérissant le

plus souvent, ou par une sueur critique, ou par une transpiration bien entretenue ; il n'est pas douteux que la cure n'en soit plus difficile dans des sujets galeux, que dans ceux qui ont la peau nette, & propre à donner issue à la matiere morbifique.

Je fus convaincu de ces vérités par le bataillon de milice d'Agénois, que je trouvais à Brisack, à mon arrivée de l'armée, sujet aux fièvres inflammatoires & putrides, pendant que les habitans de la ville étoient exempts de ces maladies. J'en cherchai d'abord la cause dans les injures de la saison, dans le changement d'air & de nourriture, dans la différence du climat de Brisack, à celui du pays natal de ces soldats ; mais je vis bientôt qu'une gale généralement répandue dans tout le bataillon, y avoit le plus de part : la transpiration interceptée par des croûtes épaisses qui leur couvroient le dos, les bras & les cuisses ; le sommeil troublé par la démangeaison qui les tourmentoit sans cesse, étoient les deux sources de ces fièvres ; la qualité du sang vicié par la retenue de la matiere excrémentitielle, qui devoit transpirer ; les organes agités & tendus par les insomnies, en devenoient les causes prochaines ; mais comme la même cause peut avoir un effet plus ou moins rapide, tous ces galeux ne furent pas sujets aux fièvres

aigues ; quelques-uns tomboient peu-à-peu dans la cachexie ; ils séchoient & dépériffoient à vue d'œil : les obstructions dans les viscères , l'épaiffissement & l'acrimonie de la lymphe , les mettoient dans un état encore plus funeste que celui d'une fièvre putride , ou d'une maladie inflammatoire.

Il étoit donc important , pour la santé de la garnison , de détruire cette gale qui provenoit généralement de la contagion , de l'attouchement des soldats infectés , de leurs lits , de leurs habits : en conséquence , je les fis entrer à l'hôpital par chambrées ; & pendant leur traitement , je recommandai de bien nettoyer les cazernes , & de changer les fournitures des lits.

Ceux qui n'avoient encore qu'une gale simple & bénigne , ont guéri dans peu de jours , par une saignée , une purgation , les frictions soufrées , & une tisane de racines de patience , de bardane , & de farcepareille.

Dans le plus grand nombre , une gale sèche , invétérée & négligée , avoit gagné toute la superficie du corps , & contracté un caractère de lépre maligne ; la fièvre lente , avec un desséchement général , s'y étoit jointe : il a fallu ici faire usage des bains , du petit lait , du lait coupé , avec la squine , &c. sans ces remèdes , les frictions ne pouvoient avoir lieu.



La gale humide, dans des sujets cacochymes-phlegmatiques, a cédé aux décoctions d'antimoine, à celles des bois, au soufre pris intérieurement, aux sudorifiques en général, aux purgations réitérées, avec les frictions ordinaires.

L'usage externe & interne du mercure, a guéri généralement toute gale rebelle, sur-tout celle qui tenoit de la lèpre ou de *Pimpetigo*, couvrant de croûtes le dos, les cuisses & les jambes. J'ai vu que les frictions mercurielles emportoient ce que le soufre avoit laissé intacte, quoi qu'en dise M. Pringle, qui prétend avoir vu les galeux guérir de la vérole par le mercure, sans guérir de la gale.

J'ai observé des gales critiques *dépuratoires*, qui se manifestoient dans le déclin d'une fièvre continue; c'étoit un reste de la matière morbifique, qui se jettoit sur la peau: les topiques étant contre-indiqués, je me suis contenté, avec succès, d'une tisane de bardane, de scorfonere & de rapure de corne de cerf.

Quelques-uns de mes galeux ont été guéris par le seul usage du lait. C'étoit des sujets secs, épuisés par de longues maladies, chez qui l'appauvrissement & l'âcreté de la lymphe ne demandoient que des restaurans mucilagineux: la gale disparoissoit à mesure

que les forces & l'embonpoint revenoient.

Un seul sujet m'a fait voir une espèce de gale assez rare, appelée par quelques auteurs, *malum mortuum* : elle consistoit en des croûtes larges, sèches & noires, qui couvroient la jambe droite, le long du tybia : les remèdes généraux & le mercure l'ont détruite dans l'espace de trois semaines.

L'onguent dont je me servis dans les commencemens, étoit fait de quatre parties de pulpe de racine de patience, d'autant de lin doux, & d'une partie de soufre.

Vers la fin, je fis simplement dissoudre ce soufre dans l'huile d'olive, & je remarquai que cela séchoit la gale plus vite.

Ce tems m'a été trop court pour essayer le remède de M. le baron Van-Swieten ; puisqu'il est si souverain dans le mal vénérien, il guérit sans contredit aussi la gale. Un de mes confrères de l'armée, m'a marqué qu'il en faisoit un très-heureux usage dans toutes les maladies cutanées.

La pommade d'extrait de Saturne de M. Poulard, la confection de Hamech, toutes sortes de préparations d'onguens, & quantité d'autres spécifiques que l'on prône pour la gale, me paroissent n'avoir servi qu'à multiplier les êtres sans nécessité.



## L E T T R E

*De M. THOMAS D'ONGLÉE, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, à M. \*\*\*, sur les détails de l'Inoculation, faite à M. le comte de la ROCHE-GUYON.*

MONSIEUR,

Vous m'avez fait connoître plusieurs fois vos doutes sur les effets & les avantages de l'inoculation. Je m'empresse de vous détailler le succès d'un traitement que je viens de suivre très-exactement, & qui doit vous convaincre, comme médecin judicieux & ami de l'humanité. Le sujet est d'un tempérament fort délicat, & auroit été inoculé, il y a quatre ans, & même l'année dernière, si le médecin prudent n'eût encore mieux aimé gagner du tems, dans l'espérance que le jeune homme se fortifieroit de jour en jour. Enfin cette année-ci, après un examen scrupuleux & si nécessaire, M. Hosty, notre confrere, n'a point hésité de le préparer. Voici la gradation ou plutôt un bulletin simple & très-sincere, qui vous instruira de tous les événemens, comme si vous l'eussiez suivi vous même.

M. le comte de la Rocheguyon, âgé de

seize ans & demi , a été inoculé le lundi 31 Mars , avec les vésicatoires , à sept heures & demie du soir.

Le samedi matin , 5 de l'inoculation , la fièvre s'annonça sans frisson ni chaleur. M. le comte sentit le même jour quelques douleurs dans l'aîne , un léger mal de tête , sans envie de vomir , assoupissement , & autres symptômes ordinaires à cette maladie.

Le dimanche ( 6 de l'inoculation , & 2<sup>e</sup> jour de fièvre , ) la fièvre a continué , à-peu-près au même degré : il est survenu un saignement de nez peu considérable.

Le lundi matin ( 7 de l'inoculation , & 3<sup>e</sup> jour de fièvre , ) nous trouvâmes le pouls plus dur & plus fréquent : sur le soir , le pouls se soutint , avec un peu plus de chaleur à la peau , & nous commençâmes à appercevoir quelques signes d'éruption au visage.

Le mardi matin ( 8 de l'inoculation , 4<sup>e</sup> jour de la fièvre , & le premier de l'éruption , ) la fièvre avoit un peu diminué , l'éruption se manifesta assez abondamment ; sur le soir , le pouls devint moins dur & moins fréquent.

Le mercredi matin ( 9 de l'inoculation , 5<sup>e</sup> jour de la fièvre , & le 2<sup>e</sup> de l'éruption , ) la fièvre avoit beaucoup diminué ; à midi , il n'y en avoit presque point , & le soir , point du tout.

Il faut remarquer que le malade a toujours dormi comme en pleine santé, excepté la nuit du lundi au mardi, & du mardi au mercredi, que le sommeil fut interrompu, sans cependant aucune agitation.

Le jeudi ( 10 de l'inoculation, 3<sup>e</sup> jour de l'éruption, & premier de la suppuration, ) le pouls étoit presque dans son état naturel. On examina les cuisses, & on trouva la dernière éruption très-bien faite; nous n'y vîmes pas cependant autant de boutons que nous l'espérions: il y a beaucoup d'apparence que la moiteur qui duroit depuis le commencement de la fièvre jusqu'à ce jour, & la suppuration abondante des plaies, en ont dérobé une partie; mais en récompense le dos en étoit presque rempli; la suppuration des premières pustules commença le même jour.

La nuit suivante ( dans le commencement du 11<sup>e</sup> de l'inoculation, 2<sup>e</sup> jour de la suppuration, ) le pouls s'est un peu élevé; le sommeil a été interrompu par quatre ou cinq felles très-naturelles, sans ténésie ni colique: le sommeil est revenu sur les sept heures du matin, & a duré jusqu'à midi; la suppuration continuoît avec tout le succès possible.

Le samedi ( 12 de l'inoculation, 3<sup>e</sup> jour de la suppuration, & le premier de la dessiccation, ) le sommeil a été assez bon, quoi-

qu'il y ait eu encore deux ou trois évacuations bilieuses ; le même jour , quelques boutons du visage ont commencé à sécher : il survint sur les quatre heures après midi , un saignement de nez qui dura quatre secondes ; le soir , le poulx se trouva dans l'état le plus naturel.

Le dimanche ( 13 de l'inoculation , 4<sup>e</sup> jour de la suppuration , & 2<sup>e</sup> de la dessiccation , ) le malade a très-bien dormi , & dans l'état le plus tranquille , la suppuration & la dessiccation continuant le plus heureusement.

Le lundi ( 14 de l'inoculation , 3<sup>e</sup> jour de la dessiccation , ) même état que la veille : nous apperçûmes quelques boutons qui n'étoient pas encore parfaitement desséchés ; M. Hosty remit la purgation au lendemain.

M. le comte de la Rocheguyon est sorti le surlendemain de la seconde purgation , le lundi 21 du mois d'Avril.

Vous voyez , M. par ce détail , combien l'inoculation est satisfaisante pour le malade & pour le médecin , combien elle est peu dangereuse , combien la suppuration est prompte & abondante. C'est cette espèce de petite vérole que le célèbre *Sydenham* , ce grand & fidèle observateur , nous désigne , lorsqu'il dit : *Notatu interim per dignum est quòd quântò mitior est morbi species , tantò citius pustulæ ad maturitatem , atque morbus ad finem perducitur.*

Je ne vous parle point de l'utilité de cette méthode; on l'a jusqu'à présent assez évidemment démontré : il suffit seulement d'envisager , d'un côté , les suites si fâcheuses de la petite vérole naturelle, & de l'autre, les avantages de l'artificielle. Vous avez sans doute entendu parler du dernier Mémoire lu à l'académie des sciences , le mercredi 16 de ce mois , fait par M. Bernouilly. Quel motif de conversion pour les anti-inoculateurs ? Pouvons-nous douter que , si Rioland , un des plus illustres ornemens de la faculté de médecine de Paris , sur la fin du 16<sup>e</sup> siècle & au commencement du 17<sup>e</sup> , voyoit la chymie dans le degré de perfection où elle est aujourd'hui , la lumière qu'elle porte dans la préparation des médicamens & dans leur usage : pouvons-nous douter , dis-je , qu'il ne se rétractât de toutes ses déclamations contre les chymistes , & sur-tout contre Paracelse ? De même nous devons espérer que l'illustre M. de Haën , & nos sçavans praticiens , se rétracteront & feront les premiers à exalter l'inoculation , & à la pratiquer ; car il est absolument nécessaire qu'il n'y ait que des gens éclairés qui s'en mêlent : sans cela , quel abus n'en résulteroit-il pas ? Nous en avons un exemple frappant à Londres : tout le monde voulut inoculer , & plusieurs enfans en furent la victi-

*Stulti dum fugiunt vitia , in contraria currunt.*

me ; c'est alors qu'on pouvoit dire : Je pense donc qu'il est indispensable que le ministère veuille bien prêter son secours, & travailler à établir un hôpital, le seul moyen pour convaincre le public de son utilité & de son succès, d'autant plus certain, qu'il faut observer que la France est le pays le plus tempéré, & même on peut dire le printems de l'Europe.

Il n'y a eu jusqu'à présent que les grands seigneurs, ou du moins très-peu de particuliers qui ayent donné l'exemple ; mais, à tendresse égale, un homme de qualité n'a-t-il pas plus de raisons pour conserver son enfant, qu'un simple particulier ? M. le duc de la Rochefoucauld n'a pas craint de faire inoculer ses petits-fils : je crois pouvoir, avec tous ceux qui ont l'honneur de connoître cette maison, la proposer pour modele de tendresse paternelle & maternelle, à tant d'autres qui ne connoissent que celle qu'exige leur intérêt, ou dicte la décence politique.

J'ose au moins me flater qu'on ne pourra plus m'accuser de prévention ; l'expérience qui fait ma conviction, fait aussi ma justification & ma défense. Sera-t-on mieux fondé contre ceux qui, pleins de sécurité, ont voulu éprouver cette méthode ? Ne leur reprochera-t-on point une condescendance inviolable, dit-on, pour les Mémoires séduisans d'un académicien, ou une aveugle confiance en la pratique d'un médecin heureux ?



## SUR LES DÉTAILS DE L'INOCULAT. 85

Personne n'ignore les épreuves faites sur plusieurs enfans , rue Mazarine , qui ont déterminé M. le duc de la Rochefoucaud. Il devoit plus que tout autre tâcher de prévenir les effets d'une maladie si funeste à sa famille (a). Jugez à présent si l'on doit balancer entre la certitude physique de tout craindre , & celle de tout espérer.

J'ai l'honneur d'être , &c.

P. S. J'ai appris avec plaisir l'établissement d'un hôpital pour l'inoculation , à Aix ; que nous devons à la générosité de M. le duc de Villars. On donne un louis à chaque enfant qui s'est fait inoculer dans cet hôpital. Plusieurs personnes assurent aujourd'hui qu'il est presque rempli.

---

## A V I S

### *Sur les Eaux minérales d'Aumale.*

Les eaux minérales sont d'un usage très-étendu en médecine. Bien des malades qui sont hors d'état de soutenir les fatigues d'un voyage , ou que leurs affaires retiennent chez eux , sont privés de ce secours , parce qu'on n'a pu jusqu'ici réussir à les rendre transportables , du moins à certaine distance ,

(a) M. le duc de la Rochefoucaud a perdu de la petite vérole six frères & une sœur.

ni les conserver saines, seulement pendant une quinzaine de jours. Celles de Forges qui, dans cette classe jouissent, à juste titre, de la plus brillante réputation, souffrent à peine un transport de quarante lieues. A peine, au bout de cinq ou six jours, donnent-elles quelques foibles signes de minéralité, essayées avec la noix de galle. Celles d'Aumale, dont l'analogie avec celles de Forges, a été juridiquement constatée par le rapport de trois médecins célèbres, dont les vertus ont été établies sur le témoignage juridique des malades qu'elles ont guéris; & l'analyse honorée du suffrage de la faculté de médecine de Paris, ont la propriété de se transporter à quelque distance que ce soit, & de se conserver saines pendant trois mois & plus. On a, à la mi-Mai, fait en présence de M. de Hobécour, médecin, chez M. de Brai de Fleffelles, négociant à Amiens, l'essai d'une bouteille qu'il conservoit dans sa cave depuis la mi-Septembre : l'odeur & le goût étoient les mêmes que si elles venoient d'être puisées; elle a subi les épreuves de la noix de galle, avec autant de succès qu'à la source. Il suffit, pour conserver ces eaux, de tenir les bouteilles à la cave, & couchées.

On y a remarqué un phénomène singulier, c'est que les trois ou quatre premiers jours, qu'elles sont puisées, elles deviennent louches & laiteuses; mais ensuite elles reprennent leur première limpidité.

On doit encore avertir qu'une bouteille une fois décoëffée, & qui a souffert le moindre vuide, doit être bue dans l'espace d'une heure : au-delà de ce terme, elle redevient louche, parce que l'esprit minéral y étant très-volatil, il s'échappe facilement, & abandonne sa base ferrugineuse, qui rend l'eau trouble & vappide. Ces caractères sont des preuves de la subtilité de cet esprit, & du soin qu'on doit prendre de le conserver.

Ces eaux se boivent à deux pintes au plus par jour ; ce qui excède, est de trop. Leur manière d'opérer, est la même que celle des eaux de Forges. Elles s'emploient dans les mêmes maladies, exigent les mêmes préparatifs & la même conduite.

Ceux qui désireront se procurer de ces eaux, pourront s'adresser au sieur *Boulet*, commis à la garde des fontaines. Elles coûteront six sols la pinte, la bouteille comprise ; elles seront scellées d'un cachet, avec cette inscription :

#### EAU MIN. D'AUMALE.

On les fera parvenir à Paris, par le coche d'Eu, qui loge à l'hôtel de Lizieux, rue des Fossés Saint Germain l'Auxerrois.



---

## LIVRES NOUVEAUX.

Introduction à la connoissance des Plantes, par M. *Gauthier*, médecin du Roi, & bachelier de la faculté de médecine de Paris, vol. in-12, de 168 pages. A Avignon & à Paris, chez *Lottin*, rue S. Jacques; la veuve *Robinot*, Quai des Augustins.

Ce Catalogue est un Recueil de toutes les Plantes dont on fait usage en médecine, avec les caracteres qui les distinguent. L'auteur a suivi pour la nomenclature le système de *Tournefort*. Il a distribué les Plantes en six classes, tirées de leurs qualités sensibles dominantes. La saveur douce mucilagineuse forme la première classe; l'odeur agréable ou désagréable, la seconde; la saveur amère fait la troisième; l'âcre compose la quatrième; l'acide, l'austère & l'astringente font la cinquième; la dernière est formée des Plantes qui ont une substance gommeuse, résineuse ou saline. Les propriétés sont établies par M. *Gauthier*, d'après la pratique des plus sçavans médecins. On trouve dans cette brochure, les usages que la pharmacopée de Paris fait de ces Plantes, pour les compositions officinales. L'auteur y a ajouté aussi un article abrégé des drogues étrangères, en suivant la même méthode.

Ce Catalogue qui peut être utile à tout le monde, convient sur-tout à ceux qui suivent le cours de botanique, fait par M. *Gauthier*, dans son jardin, rue S. Jacques.



## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

MAI 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
1	7	14	10	28	1	0	N. méd.	B. de nuag.
2	7	14	8		2		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
3	7	17	13	27	11		<i>Id.</i> à l'E.	<i>Id.</i> Tonn. éclaircs & pl. méd. à 7 h. f.
4	10	17	14		10		O. au S- E. méd.	<i>Idem.</i>
5	12	18	14				S. méd.	<i>Idem.</i>
6	13	19	14				E. <i>idem.</i>	B. de nuag.
7	13	18	14		11		S. <i>id.</i>	Couv. pl. méd. tout le jour.
8	13	16	14	28	0		<i>Idem.</i>	B. de nuag. pl. méd. par interv. tout le jour.
9	13	18	14		1		O. <i>id.</i>	B. de nuag. pl. méd. la nuit.
10	12	15	12				E. au N. <i>idem.</i>	Couv. pl. fine le soir.
11	10	11	8 $\frac{1}{2}$		4		N. fort.	Couvert.
12	6	13	8		$\frac{1}{2}$		<i>Idem.</i>	Peu de nua.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	7	15	11	28	4	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
14	9	17	12 $\frac{1}{2}$		5	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
15	10	17	13		4	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
16	11	20	15		3	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
17	11	19	14		1	$\frac{1}{2}$	O. méd.	B. de nuag.
18	10	17	13			0	N-O. <i>id.</i>	Peu de nua. pl. méd. le soir.
19	9	16	10				<i>Idem.</i>	Couv. pet. pl. par int. tout le jour, grêle à 3 h. du soir.
20	8	15	10 $\frac{1}{2}$			0	O. <i>idem.</i>	B. de nuag.
21	10	15	10	27	9	0	S. fort.	Couv. pl. médioc. par int. tout le jour.
22	8	12	8	28	2		O. <i>id.</i>	B. de nuag. pet. pluie le soir.
23	6	13	9			1	E. au S. méd.	Peu de nua.
24	8	16	11	27	11		E. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
25	9	16	13			9	N. au N- E.	<i>Idem.</i>
26	10	13	12			8	S. <i>id.</i>	Couvert, pl. médiocr. tout le mat.
27	11	15	13			11	<i>Idem.</i>	Couv. pl. méd. par in- terv. le soir.
28	12	16	13	28			O. au S- méd.	B. de nuag. petite pluie

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
29	9	18	15	28	2	0	S. au O.	par interval. le matin. Peu de nuag.
30	13	21	16				<i>idem.</i> S-E. foi- ble.	B. de nuag. pet. pluie le matin.
31	15	22	18		1		<i>Idem.</i>	B. de nuag.

La plus grande chaleur marquée au thermomètre pendant ce mois, a été de 22 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 6 dégr. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du N.  
 1 fois du N-E.  
 5 fois de l'E.  
 3 fois du S-E.  
 9 fois du S.  
 7 fois O.  
 2 fois du N-O.

Il y a eu 24 jours de nuages.  
 7 jours de couvert.  
 15 jours de pluie.  
 1 jour de grêle.  
 3 jours de tonnerre.  
 3 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse pendant tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1760, par M. VANDERMONDE.*

Il a régné pendant ce mois des maladies éruptives de plusieurs especes, des fièvres miliaires accompagnées d'accidens assez graves, de délire, de douleurs aiguës à la tête, à la poitrine & au bas-ventre, avec une éruption très-petite, très-serrée, de boutons rouges & quelquefois blancs; les femmes en couche y ont été particulièrement sujettes. Les saignées au bras & au pied, les poudres tempérantes, l'antimoine diaphorétique à grande dose, le petit lait, les suc's dépurés de bourrache, de buglose avec le nître, ont fort bien réussi, quoiqu'il y en ait qui ayent succombé. La fièvre rouge s'est aussi déclarée parmi les enfans, quelquefois avec tous les symptomes de la petite vérole. Quelques personnes ont conseillé des cordiaux qui ont été très-funestes: la fièvre étoit si violente, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'avoir recours à la saignée, aux lavemens: de-là on passoit avec assez de succès aux émétiques, aux absorbans, au petit lait. Nous avons observé que la chaleur du lit étoit fort contraire à ces sortes de malades, & que quand ils étoient debout, les accidens étoient moins violens.

Il y a eu quelques attaques de rhumatismes & de goutte, qui ont été fort opiniâtres; le lait, les purgations, le régime & la patience adoucissoient le mal.



---

*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois d'Avril 1760 , par  
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu ce mois des variations sensibles dans la température de l'air. Les premiers jours ont été assez froids , le thermometre jusqu'au 5 n'ayant guères été observé le matin plus haut qu'à 1 degré au-dessus du terme de la congelation : du 6 au 15 , l'air a été dans un état de température moyenne ; ce dernier jour , la liqueur du thermometre n'étoit au matin qu'à 3 degrés au-dessus du terme de la glace ; & au contraire , le 20 & le 21 , elle s'est élevée entre le 18<sup>e</sup> & le 19<sup>e</sup> degrés : le tems s'est remis au froid le 25 , & y est resté jusqu'au 30.

Il a plu très-peu ce mois : la pluie n'a été remarquable que trois ou quatre jours vers la fin du mois.

Les vents ont été variables du premier au 22 , quoique le plus souvent *Sud* : depuis le 22 , ils ont été constamment *Nord*.

Il y a eu peu de variations dans le barometre , le mercure ayant été presque toujours observé au-dessus du terme de 28 pouces.

94 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessus de ce terme: la différence entre ces deux termes est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 10 lignes: la différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'E.

1 fois de l'Est.

4 fois du Sud-Est.

1 fois du Sud.

9 fois du Sud-Ouest.

4 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.

3 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué un état moyen entre l'humide & le sec, les premiers jours du mois, & quelques jours vers le milieu, & de la sécheresse le reste du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Avril 1760, par M. BOUCHER.*

La sécheresse du tems & l'âpreté des

vents du Nord, qui ont été les plus fréquens ce mois, ont entretenu & même étendu les pleuropneumonies, les fièvres catarrhales & les gros rhumes. Les pleuropneumonies ont presque toutes été du genre des légitimes ou phlegmoneuses : dans les sujets, auxquels les évacuations sanguines n'ont pu suffire à amener la résolution de l'inflammation, on a réussi à procurer une révulsion salutaire par l'application des vésicatoires aux jambes.

L'intempérie du tems a encore fomenté beaucoup de fluxions rhumatismales ; & il y a eu quelques rhumatismes gouteux avec fièvre.

Nous avons vu diverses espèces de fièvres de l'espèce intermittente, les unes régulières, tierces ou double-tierces, & les autres, anomales : la plus grande partie des malades ont rendu des vers : ces fièvres néanmoins n'ont pas été bien fâcheuses ni opiniâtres.

Il a paru ce mois, ainsi qu'à la fin du précédent, des flux dyssentériques, avec douleur, gonflement & tension au bas-ventre, les uns sanguinolens, & d'autres sans traces de sang : ils ont été quelquefois le symptôme des fièvres, soit continues, soit intermittentes. Dans ces deux espèces de flux, on s'est bien trouvé, après

quelques saignées proportionnées à la force de la fièvre & aux douleurs inflammatoires , d'évacuer à diverses reprises les premières voies , avec une infusion de rhubarbe & de la manne , & de calmer de suite les épreintes au moyen de quelque potion pargégorique. J'ai guéri une femme de soixante ans , d'une vraie dyssenterie , avec deux prises d'ipécacuanha , administrées après une saignée.

---

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Juillet.

A Paris , ce 22 Juin 1760.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Française, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. . . . . Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. . . . .  
*Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.*

---

A O U S T 1760.

---

TOME XIII.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

A O U S T 1760.

---

M E M O I R E S

*Sur divers sujets de Médecine, par M. LE CAMUS, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, des académies royales d'Amiens, la Rochelle, & de la société littéraire de Châlons-sur-Marne. A Paris, chez Ganeau, Libraire, rue S. Severin, 1 vol. in-12. Prix relié 2 livres 10 sols.*

**M** O N S I E U R Le Camus, notre confrere, déjà avantageusement connu par la médecine de l'esprit, & par plusieurs autres petits Traités qui ne lui font pas

moins d'honneur, vient d'enrichir notre art d'une production utile & intéressante. Jusqu'ici il s'est présenté dans ses différens ouvrages, comme un homme d'esprit qui joignoit à l'aménité du style du feu & une imagination agréable. On le voit à présent animé d'un zèle patriotique, s'élever en réformateur de la physiologie & de la médecine-pratique.

L'auteur porte d'abord ses vues sur la génération, dont il s'efforce de débrouiller le chaos. Il croit que la formation des animaux & des végétaux est la même. Les premiers sont produits par une graine qui est le cerveau : le sperme animal contient cette graine, & passe par les nerfs qui prennent leur origine du cerveau. M. Le Camus, dans le système qu'il propose, ne croit pas avoir aplani toutes les difficultés ; il n'attend, pour les combattre avec avantage, que des armes nouvelles, prises dans l'expérience. Il expose la manière dont l'acte de la reproduction se passe du côté de l'homme ; mais il ne s'explique pas sur cet article, au sujet de la femme. La femme fournit-elle un liquide pareil à celui que portent les hommes ? C'est, dit M. Le Camus, ce qui nous reste à connoître. Les nerfs sont-ils les canaux déferens de ce liquide, comme dans les hommes ? Quels sont les nerfs qui servent à cette fonction ? C'est sur quoi l'auteur



n'ose prononcer qu'après des expériences réitérées & d'une exécution difficile.

Après avoir jetté un coup d'œil en physicien sur la formation des corps organisés, M. Le Camus considère séparément en médecin & en chymiste l'emploi qu'il fait des végétaux dans la pratique de la médecine. Il fronde sans ménagement la coutume où l'on est de faire bouillir les plantes dont on se sert pour la guérison des maladies. Il prétend que l'ébullition les décompose. Il distribue les plantes en huit classes générales : les plantes aromatiques ; celles qui portent un alcali volatil ; les plantes acides ; les plantes mucilagineuses ; les plantes astringentes ; les plantes qui ont un sel volatil ; les plantes aqueuses , & les résineuses. Il prétend prouver qu'on ne doit faire bouillir aucune de ces productions végétales , quand on veut en retirer quelque succès en médecine. Il proscriit nos bouillons , nos tisanes , nos apozèmes , & toutes les boissons médicamenteuses , que l'art & la nécessité ont inventées. M. Le Camus assure que quand des plantes , de quelque nature qu'elles soient , ont souffert une ébullition , elles perdent la plus grande partie de leurs vertus , & que l'on donne aux malades une boisson désagréable qui charge leur estomac. Ces mauvais médicamens s'unissent aux mauvais levains de l'estomac , & enfantent des maux

plus grands que la maladie essentielle. Il est certain que la plus grande partie des plantes n'ont aucune efficacité, quand elles ont souffert une ébullition, & qu'une infusion dans l'eau bouillante est le seul moyen de ménager leur force & leur activité, sur-tout lorsqu'elles sont infusées dans un vaisseau fermé. Mais M. Le Camus n'est-il pas un peu trop sévère dans sa réforme ? N'y a-t-il pas des plantes, & sur-tout des racines qui ont besoin de l'action de l'eau bouillante, pour en extraire les parties essentielles ? Au reste, M. Le Camus propose de les faire infuser & d'en tirer le suc : il croit que cette administration est préférable à l'ébullition.

L'auteur s'occupe ensuite d'un objet non moins important, c'est l'usage que l'on fait tous les jours des huileux. Il regarde l'huile comme une substance indigeste, & comme un médicament qui ne passe pas dans les endroits qu'on prétend adoucir ou relâcher. M. Le Camus a raison de prétendre que l'huile prise à plusieurs onces, ne se digere pas dans l'estomac, qu'elle doit même y causer les désordres les plus grands, & qu'il est par conséquent très-nuisible d'en ordonner l'usage à cette dose, si ce n'est dans le cas où le malade seroit empoisonné ; mais l'huile prescrite par cuillerées, se digere, lubrifie les entrailles, passe dans le sang,

l'humefte & le rafraîchit ; elle eft très-appropriée dans certaines maladies de poitrine, fur-tout lorsqu'elle eft unie à des fels, ou qu'on la donne fous la forme de looch. L'expérience journaliere fuffit pour rendre ce fait incontestable. Il eft vrai qu'il y a des tempéramens pour lesquels elle eft mortelle, mais il y en a d'autres où elle fe digere ; la grande quantité & l'activité de la bile dans certains fujets, & l'ufage fréquent qu'ils peuvent en faire en fanté, font qu'elle paffe avec plus de facilité en maladie. Il y a des coliques produites par l'âcreté & l'abondance de la bile, où l'huile réuffit affez bien, à petite dofe. M. Le Camus penfe qu'on en fait un abus dans les inflammations de bas-ventre, dans toutes les douleurs d'entrailles, dans les maladies de poitrine. Il en rejette l'ufage dans tous les cas, & il relegate ce médicament à la pharmacie, pour compofer les onguens, les emplâtres & les lavemens. M. Le Camus foutient enfuite que l'huile ne paffe jamais dans les endroits où on la deftine ; cependant le peu qui s'en digere, s'unit au chyle ; le chyle lui-même n'eft qu'un mélange d'huile, d'eau, de fel & de mucilage ; plus il eft chargé d'huile, plus le fang doit fe trouver adouci, & c'eft ce que l'on obferve quelquefois dans certaines maladies de poitrine, où les médi-

camens huileux font d'une très-bonne ressource. L'on ne peut pas dire que ce soit les remèdes accessoirs, ni la diète qui opèrent la guérison qu'on attribue à l'huile, puisque souvent elle le fait seul, & que ses effets sont même momentanés, selon qu'il y a plus ou moins de tems qu'on en a fait usage. C'est un abus que d'employer l'huile mal-à-propos, & à des doses exorbitantes; mais n'est-ce pas être un peu trop timide, que de la rejeter entièrement de la médecine?

Dans l'article suivant, l'auteur traite de la pierre. Il assure que ce corps dur qui croît quelquefois dans la vessie, a d'abord été liquide dans les voies du corps humain. C'est originairement une glaire enfantée par l'abus des choses non naturelles, ou par la disposition primordiale des humeurs. M. Le Camus donne tous les moyens d'éviter d'être attaqué de la pierre, par le bon usage que l'on fait des six choses non naturelles. Il examine ensuite la nature de la pierre, & prétend que comme c'est un amas glaireux; que tous les médicamens qui tendent à détruire les glaires, doivent seuls être regardés comme les vrais lithontriptiques. Il conseille sur-tout les injections dans la vessie, avec l'eau de chaux d'écailles d'huîtres.

La rage fait aussi l'objet des recherches de

M. Le Camus. Il s'efforce de prouver que cette cruelle maladie doit son principe à un phosphore semblable au feu électrique qui s'allume & se dissipe dans les veines : la matière de l'urine ou de la sueur , engendre ce feu phosphorique. M. Le Camus s'appuie , pour en prouver l'existence , sur des observations de plusieurs personnes qu'on a trouvé consumées & réduites en cendre , sans qu'on ait pu en accuser d'autre cause , qu'un feu intérieur. Il rapporte aussi deux observations sur la rage spontanée , que nous avons publiées dans ce Journal , en Juillet & en Août 1757. M. Le Camus , d'après ces principes , regarde les bains de la mer , comme spécifiques dans l'hydrophobie , quoique l'expérience & la connoissance du vrai caractère de la maladie & du virus hydrophobique semblent prouver le contraire. Il croit même que l'eau de rivière doit être également salutaire , que l'eau de la mer. Il prescrit ensuite la méthode qu'on doit suivre dans le traitement de la rage , & finit par conseiller le camphre , comme un remède approprié à cette funeste & terrible maladie. La poudre de Cobb , qui a produit de si grands effets entre les mains du docteur Nugent , médecin à Bath , est composée , comme on le sçait , de musc , de camphre & d'opium. M. Le Camus ne fait aucune

mention des frictions mercurielles ; elles sont cependant d'une très-grande efficacité dans les premiers tems de la rage ; comme il paroît que l'opium & les anti-spasmodiques sont les seuls remedes convenables dans les derniers accès d'hydrophobie , qui n'est qu'une maladie spasmodique des plus violentes. M. Le Camus prétend qu'on pourroit aussi avoir recours aux alcalis volatils , pour détruire le virus de la rage. Il établit une espece de conformité entre ce virus & celui de la vipere. Nous ne sommes pas éloignés de penser ainsi sur l'effet de ces remedes , dans tous les tems de la rage antérieure à l'hydrophobie ; mais nous les croyons entièrement contraires à l'état convulsif des hydrophobes ; au reste , c'est à l'expérience à décider. Nous pensons que cette idée est assez heureuse , pour engager les médecins à faire des épreuves à ce sujet , quand ils en auront l'occasion & la facilité.

Dans le Mémoire suivant , M. Le Camus fait l'histoire des observations sur le poulx , & quelques remarques sur le poulx des règles & des hémorrhoides. Il passe en revue les ouvrages de Galien , de Prosper Alpin , de Solano , de Nihell , de M. Senac , l'ouvrage profond & ingénieux de notre confrere M. Bordeu , & le Traité de la connoissance du poulx chez les Chinois , par

André Cleyer. M. Le Camus fait des remarques très-utiles dans tout ce chapitre, & y paroît très-pénétré d'une vérité importante, qui est que le poulx est la bouffole du médecin; qu'il doit toujours le consulter avec le plus grand soin; que l'on doit encourager, exciter, remercier même ceux qui s'appliquent à nous le faire connoître, & que les observations sûres & positives sur cet objet, deviendront toujours la base de la bonne médecine-pratique.

M. Le Camus, après avoir parlé en médecin éclairé, se présente en citoyen, & porte toute son attention sur la conservation de l'espèce humaine. Il fait voir avec assez de raison, que les fléaux de la guerre & des maladies moissonnent les plus beaux hommes de l'Etat; que cette perte journalière & rapide énerve chaque jour les forces de l'Etat, & l'éténue au bout de plusieurs années. Les hommes que l'on choisit pour les armées, sont les plus beaux; ceux qui se renferment dans les cloîtres, & qui embrassent l'état ecclésiastique, sont ordinairement bien faits & bien proportionnés. On ne se fait plus servir que par des domestiques de la belle taille. L'auteur propose, pour remédier à cette contagion, & à cette dégénérescence continuelle de l'Etat, de mettre dans le service, des *borgnes*,

des *bancroches* & des *boiteux*, auxquels on donneroit des noms distingués, comme d'Annibal, d'Antigone, d'Agefilas, &c. M. Le Camus dit que, comme dans les batailles, ce n'est pas la force du corps qui décide de la victoire, il est indifférent qu'un soldat soit borgne, bancroche ou boiteux. Il assure que les plus petits hommes sont souvent ceux qui ont le plus de courage. M. Le Camus, que rien n'est capable d'arrêter, quand il s'agit du bien de l'Etat & du salut de ses concitoyens, s'exprime ainsi. « Comme *plusieurs physiolo-*  
 » *gistes* ont allégué des causes fort éloi-  
 » gnées ( qui font dégénérer l'espece hu-  
 » maine ), les digues qu'ils leur ont opposées,  
 » sont sans force & sans efficacité : présu-  
 » mant avoir découvert les vraies causes,  
 » il nous a été plus facile d'indiquer le  
 » remede le plus assuré. Si l'on trouve plai-  
 » santes ces idées que nous avançons sur  
 » ce sujet, nous aurons eu l'avantage d'amu-  
 » ser un peu nos lecteurs.







## OBSERVATIONS.

*Sur les effets pernicioeux des vapeurs des charbons allumés, par M. BOUCHER, médecin à Lille.*

Les propriétés malignes & venimeuses des charbons allumés, sont connues depuis très-long-tems. La funeste mort de l'empereur Jovien, en est un exemple remarquable (a). Les anciens Romains en étoient si convaincus, qu'ils en avoient fait un genre de supplice particulier, au rapport de Valère-Maxime (b). Plusieurs auteurs, tant anciens que modernes, ont pris cet objet en considération, & ont rangé ces vapeurs dans la classe des poisons ou des exhalaisons destructives de l'œconomie animale. Les principaux d'entre les médecins anciens qui en ayant parlé, sont Galien (c) & Cælius Aurelianus (d). Les modernes en rapportent plusieurs exemples funestes.

(a) On le trouva, à son retour d'une expédition contre les Perses, étouffé dans sa chambre, où l'on avoit allumé des charbons, pour le garantir du froid aigu qui regnoit alors.

(b) Voyez les observ. médicin. de M. Raulin; pag. 361.

(c) *Libr. VII de usu partium, cap. 8.*

(d) *Libr. II, cap. 10.*

Entre les plus remarquables, est l'histoire consignée dans les Mémoires de l'académie royale des sciences, de six personnes qui ont été successivement étouffées dans une cave profonde, où un boulanger avoit renfermé des braises de son four, qui n'étoient pas bien éteintes (a). Frédéric Hoffmann fait mention de trois hommes qui ont péri à Jéna, ville d'Allemagne, par les vapeurs d'un foyer allumé dans une chambre étroite & basse, où ils s'étoient renfermés, pour se mettre à l'abri d'un froid rigoureux (b). Je pourrois, ajoute ce célèbre médecin, citer dix autres exemples de cette nature. Peu s'en est fallu que Vanhelmont, au rapport de Ramazzini (c), n'ait péri de la même maniere dans son cabinet, dont il n'eut que le tems de sortir précipitamment, lorsqu'il sentit les vapeurs lui porter à la tête: il tomba comme mort, après avoir passé le pas de la porte.

Ces catastrophes se renouvellent de tems en tems, & sur-tout dans les hivers rigoureux. Il est surprenant que ces exemples n'aient pas encore assez fait d'impression sur les esprits, pour engager les hommes à se garantir, à quelque prix que ce soit, d'un

(a) Année 1710, pag. 17.

(b) *Conspectus medicin. ration. systemat.* I, pag. 229, édit. Genev.

(c) *Opera omnia*, pag. 664.

pareil malheur. Nous en avons eu un, entre autres, il y a cinq ans, dans une maison de campagne des environs de cette ville, en la personne d'un jardinier, qui a péri dans une grande serre, où l'on entretenoit, pendant la rigueur de l'hiver, un foyer rempli de charbons ardens de bois de hêtre ou de *faux*, pour garantir les plantes & les arbrisseaux que l'on y renfermoit : cet homme étant allé un soir se chauffer dans la serre, fut trouvé le lendemain étendu mort sur le pavé, & derriere la porte de la serre, ayant la main étendue, comme s'il avoit voulu l'ouvrir : on lui trouva un peu de bave à la bouche.

Si ceux qui s'exposent aux impressions de ces vapeurs pernicieuses, n'en sont pas toujours absolument suffoqués, elles les jettent du moins dans des syncopes fâcheuses, de violens maux de tête, entre-mêlés de délire, des vertiges, des engourdissemens universels, des affections soporeuses, des accès d'apoplexie, d'épilepsie & de catalepsie, des paralyties ou des tremblemens des extrémités, &c.

Dévoué par état à la science qui a pour objet la conservation de la santé & de la vie des hommes, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de leur représenter les risques qu'ils courent, par l'usage journalier qu'ils font imprudemment de foyers remplis de braise.

allumée, & sur-tout dans des chambres exactement fermées. Je me suis persuadé que rien n'est plus propre à détromper le peuple sur sa sécurité à cet égard, que de rendre publics les effets funestes qui en sont arrivés tout récemment à plusieurs de nos citoyens.

Je fus appelé, au mois de Décembre dernier, chez une tailleuse de cette ville, âgée d'environ trente-cinq ans, que l'on avoit trouvée, quelques heures auparavant, sans connoissance & sans mouvement, dans sa chambre qui est petite, basse & sans cheminée. Une jeune fille qui travailloit avec elle, avoit eu le même sort ; c'étoit l'effet d'un grand réchaud de terre, qu'elles avoient rempli de charbons allumés, pour préparer leur soupe. On fut long-tems occupé du soin de les faire revenir, & sur-tout la maîtresse tailleuse, dont l'état léthargique fut opiniâtre : les liqueurs spiritueuses présentées au nez, & versées dans la bouche, les agitations du corps, les frictions des extrémités ne faisant point l'effet souhaité sur celle-ci, on eut recours à la saignée au pied, qui, au bout de quatre heures ou environ, lui fit reprendre à demi la connoissance : la jeune fille vomit presque au moment qu'elle fut exposée au grand air ; en conséquence, elle revint d'abord à elle, & il ne lui en resta aucune suite. J'arrivai dans ces circonstances :

tances : je trouvai la principale malade fort abbatue , ayant les yeux rouges & comme égarés , la tête pesante & vertigineuse , & retombant de tems en tems dans un affoiffement comateux , entre-mêlé de délire , dont des envies de vomir & des vomiffemens la tiroient par intervalles ; le pouls étoit petit , lent & embarrassé : on avoit cru devoir aider le vomiffement avec de l'eau chaude , à laquelle on avoit ajoûté de l'huile , & dont la malade avoit déjà pris une bonne quantité , lorsque je me rendis auprès d'elle. On s'étoit d'autant plus porté à lui donner beaucoup d'eau , qu'elle avoit témoigné être altérée , quand elle reprit la connoiffance ; elle buvoit même avec avidité : je crus , dans ces circonstances , n'avoir rien de mieux à employer , qu'une mixture composée d'eaux céphaliques fimples , & de quelques fyrops cordiaux , dans laquelle entroit la liqueur minérale d'Hoffmann , & de donner abondamment du thé léger : plus tard , on lui servit un lavement laxatif ; l'embaras du pouls persistant , ainsi que l'abattement & la pesanteur de tête , je revins à la saignée au pied , qui procura un bon effet : un mouvement de fièvre survint , & dura trois ou quatre jours : la malade ne put se tenir debout , que plusieurs jours après ; la tête lui resta foible & ébranlée pendant plus d'un mois , avec des mouve-

mens vertigineux & un mal-aise fâcheux à la région de l'estomac, & les suites n'en étoient pas tout-à-fait dissipées trois mois après. Voici ce que cette fille me dit avoir senti immédiatement avant de perdre la connoissance.

Un grand mal de tête la saisit tout-à-coup : une lassitude générale s'empara de tous ses membres ; sa vue s'obscurcit ; elle se leva pour sortir ; mais elle ne put aller jusqu'à la porte de la chambre , qui cependant étoit à deux pas d'elle : les jambes lui manquèrent dans le moment ; elle tomba & s'évanouit : ces circonstances arriverent en même tems à son ouvrière , de façon qu'elles eussent péri toutes deux, si par hasard l'on n'étoit entré peu après leur chute dans cette chambre fatale. Deux hommes, dont il sera parlé ci-après, & qui se sont trouvés dans le même cas, m'ont déclaré les mêmes circonstances.

Les effets de ces vapeurs sont, pour la promptitude & la violence, non seulement relatifs à l'exclusion plus ou moins exacte de toute communication de l'intérieur de la chambre avec l'air extérieur, mais à la concentration plus ou moins considérable des matières fuligineuses ou sulfureuses que les charbons renferment ; ainsi l'on conçoit que le charbon, destiné à l'usage de nos cuisines, qui est fait avec du bois renfermant beaucoup de matière sulfureuse,

& qu'on étouffe au moment que la flamme cesse dans le bois allumé (a) : on conçoit, dis-je, qu'un pareil charbon doit renfermer beaucoup plus de cette partie fuligineuse, que tout autre qui provient d'un bois consommé en plein air. Il ne faut pas s'imaginer néanmoins que cette dernière espèce de charbon soit tout-à-fait exempte d'inconvéniens, comme on le croit assez généralement en ce pays. Les six personnes dont nous avons fait mention ci-dessus, (page première,) d'après les Mémoires de l'académie royale des sciences, ont été étouf-

(a) Ce charbon se fait ordinairement avec du bois de faux ou du charme. Pour le faire, on arrange le bois coupé par morceaux dans un trou fait exprès dans la terre : on le couvre de terre, de manière qu'il n'y ait de l'air, que pour entretenir le feu doucement, & faire sortir pendant plusieurs jours la fumée. On connoît que le charbon est fait, quand la fumée cesse ; on bouche alors exactement le passage de l'air, afin qu'il retombe sur le charbon, cette fuliginosité qui le rend noir, luisant, sulfureux, en un mot, disposé à recevoir aisément le feu. La flamme blanche ou bleuâtre, que jette ce charbon, quand il est allumé, vient de cette partie fuligineuse, qui est proprement un soufre, & elle le sent aussi : c'est elle qui cause les inconvéniens dont il est ici question. Le vulgaire croit qu'on peut les prévenir, en mettant sur le charbon allumé, quelque morceau de fer. Il faut convenir que cette idée n'est point tout-à-fait dénuée de fondement, puisqu'il est de fait que le soufre s'attache au fer.

fées par les vapeurs des braises , provenant d'un four , & que l'on sçait être , pour ainsi dire , consommées , lorsqu'on les renferme.

L'on a trouvé , tout récemment à l'hôpital général de notre ville un homme mort dans une chambre où il s'étoit enfermé , ayant entre les jambes un foyer rempli de pareilles braises , qu'il avoit prises dans la brasserie de la maison où il travailloit : on n'a pu attribuer sa mort qu'aux vapeurs du charbon , cet homme jouissant d'une bonne fanté , & ne s'étant plaint de rien immédiatement avant de s'enfermer. Peu s'en est fallu que deux enfans de famille de cette ville n'aient péri de la même manière , il y a environ deux ans (a).

La première idée qui se présente sur le mécanisme de l'effet pernicieux des vapeurs du charbon , c'est qu'elles agissent principa-

(a) A ces faits j'en pourrois joindre un tout récent de sept à huit ouvriers , fabricateurs de fil , qui ont failli d'être suffoqués ; en travaillant dans une chambre d'une très-grande étendue , où l'on entretenoit des foyers remplis de charbons ardens , pendant la rigueur de l'hiver ; mais ce fait ne vient pas tout-à-fait positivement à l'appui de ma proposition , parce qu'outre les vapeurs des charbons , la chambre , au moment que ces travailleurs perdirent la connoissance , étoit encore remplie de la fumée d'un fagot , qu'ils avoient jetté dans l'un des foyers . deux d'entr'eux en ont été considérablement affectés de la poitrine pendant plusieurs jours.



lement sur les poumons, & qu'elles interceptent ou suspendent la respiration, & en conséquence, la circulation dans ce viscere, en affaissant les vésicules pulmonaires, & qu'ainsi elles causent la suffocation de la même maniere que le soufre allumé. La circonstance, observée dans le cadavre d'un des fix sujets, dont nous venons de parler, de taches noires sur les poumons (a), vient à l'appui de cette façon de penser. C'est ici le cas, sauf le plus ou le moins de promptitude, des effets de l'exhalaison meurtriere de la Grotte du Chien, près de Naples: on trouve les vésicules du poumon des grenouilles & d'autres animaux suffoquées par cette vapeur, absolument affaissées & vuides d'air (b).

Néanmoins la chaîne des circonstances principales, qui se manifestent dans les effets

(a) Mém. de l'Académ. royale des sciences, hist. pag. 18.

(b) *Examen venenor. mechan. autore Ric. Mead, &c. pag. 161.*

Il y a dans la ville de Rennes un puits, d'où s'élève une exhalaison aussi pernicieuse que celle de la Grotte du Chien. Les Mémoires de l'Académie royale des sciences (an. 1701, hist. pag. 18,) font mention de trois personnes qui ont été étouffées par l'impression de cette vapeur. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'on boit de l'eau de ce puits, sans incommodité.

des vapeurs des charbons allumés , prouvé évidemment que c'est sur-tout en portant au cerveau , & en engourdissant le principe du genre nerveux , qu'elles détruisent ou suspendent les fonctions de l'œconomie animale ; ce qui arrive par l'intermede des nerfs olfactifs , & de ceux qui se distribuent au fond du nez & dans le gosier ; par conséquent , c'est ici au moins autant le cas de l'apoplexie , que de la vraie suffocation.

On trouve la preuve de cette proposition dans les symptomes primitifs & consécutifs qui s'observent dans les personnes qui ne succombent point à l'effet de ces vapeurs. Ceux qui précèdent l'évanouissement , sont , selon ce que nous avons exposé ci-dessus , ( pag. 109 , ) le mal de tête , la vue troublée ou obscurcie , la pesanteur ou l'engourdissement de tout le corps , l'énervation ou la paralysie commençante des extrémités inférieures , &c. Les symptomes consécutifs sont le vertige , l'affection comateuse , des disparates , une lassitude générale , foiblesse dans tous les membres , difficulté de marcher & même de se tenir debout.

L'état d'insensibilité & d'atonie générale , dans lequel les sujets restent plus ou moins de tems , quoiqu'exposés à un air libre , est encore une preuve évidente de ce que nous avançons. L'on va voir dans les ob-

servations qui suivent, des personnes, dont quelques membres dans leur chute avoient porté malheureusement sur le brasier, être brûlées profondément, sans reprendre connoissance, même quelque tems après avoir été retirées du lieu où elles se trouvoient enfermées.

Deux hommes assez robustes & dans la vigueur de l'âge, furent chargés, au mois de Janvier dernier, de garantir des plantes & des arbrisseaux, renfermés dans une serre d'un jardin de cette ville, du froid rigoureux qui se faisoit alors sentir. A cet effet, ils allumoient, chaque nuit, aux deux extrémités de la serre, deux grands foyers remplis de charbon de bois de hêtre, & ils s'y tenoient renfermés toute la nuit, assez près des foyers. Comme cette serre se trouvoit partagée en deux par une cloison simple, & que l'un & l'autre emplacement communiquoient ensemble par une porte commune, ils transportoient les foyers dans la seconde enceinte, quand ils jugeoient que la première se trouvoit suffisamment échauffée : le feu ayant été augmenté, une nuit que le froid étoit plus âpre, l'un tomba tout-à-coup évanoui, & fut secouru dans le moment par l'autre, qui, l'ayant transporté dans l'enceinte où il n'y avoit pas de foyer, le fit aisément revenir de son évanouissement; tous deux ayant ensuite transporté

les foyers à l'ordinaire dans cette dernière enceinte, & s'étant tenus assidument auprès, ils ne tarderent pas à être punis de leur imprudence : bientôt ils tomberent l'un & l'autre, & en même tems sans connoissance, & leurs jambes porterent sur la braise ardente : il étoit alors entre deux & trois heures du matin ; ils ne furent secourus qu'à huit heures, de façon qu'ils resterent près de quatre heures évanouis, aucun d'eux ne s'étant depuis ressouvenu de rien de ce qui s'étoit passé dans ce long espace de tems ; cependant les vapeurs s'étant trouvées affoiblies par la diminution du feu, l'un d'eux reprit la connoissance ; & s'étant relevé, il fut long-tems à chercher la porte pour sortir, l'état d'étourdissement où il se trouvoit, lui laissant à peine le moyen de se soutenir & de rien discerner ; enfin il vint à bout d'appeller quelqu'un du voisinage, avec lequel il se mit en devoir de secourir son compagnon, qu'il crut mort : celui-ci ne revint à lui-même, que demi-heure après avoir été exposé au grand air, & ce fut par la douleur qu'on lui causa, en froissant sa jambe, qui avoit principalement porté sur le foyer, & qui étoit brûlée dans presque dans toute sa partie postérieure ; la plaie n'en étoit pas encore guérie au 15 de Mars, & l'on craignoit beaucoup que le sujet n'en fût estropié, les tendons fléchisseurs de la

jambe se trouvant endommagés : il y avoit aussi une brûlure à l'autre jambe, mais moins considérable ; l'autre sujet eut aussi une jambe endommagée par le feu, mais cette brûlure n'eut point de suites.

L'on peut juger par cet exposé, de la malignité des vapeurs des charbons allumés, & de la force avec laquelle elles agissent sur le *sensorium commune*, puisque l'impression vive d'un brasier ardent sur des parties très-sensibles, n'a pu réveiller le sentiment engourdi. Cette circonstance de l'insensibilité absolue est encore bien plus étonnante dans l'exemple que je vais citer, puisque celui qui en est le sujet, a eu une jambe rôtie jusqu'aux os, sans sortir de sa léthargie, & qu'après avoir été rappelé à la vie par le secours ordinaire de l'air libre : il est mort des suites de sa brûlure.

On amena, vers les derniers jours de Janvier, à mon hôpital de saint Sauveur, un vieillard qui avoit les jambes profondément brûlées : ce malheur lui étoit arrivé par un foyer qu'il tenoit entre les jambes, en travaillant seul dans une chambre basse, à quelque ouvrage des mains, selon la mauvaise coutume de nos tisserands : les vapeurs du charbon lui ayant porté tout-à-coup à la tête, il tomba évanoui, & les jambes porterent au milieu du foyer. Il resta assez de tems en

cet état , pour que le feu lui brûlât la jambe droite , de maniere qu'elle se trouva rôtie dans toute sa partie interne , depuis la cheville du pied , jusqu'au milieu de la cuisse : l'impression du feu avoit pénétré jusqu'aux os , à l'endroit du genou ; de sorte que cette partie en perdit tout-à-fait le sentiment , comme il fut prouvé par des taillades qu'on se crut obligé d'y faire dans la suite , & qui , dans une étendue considérable , ne causerent aucune douleur : la jambe gauche avoit aussi souffert , mais bien moins grièvement ; le malade néanmoins ne se ressouvint point d'avoir eu le moindre ressentiment de brûlure : les soins que l'on en eut , & les attentions spéciales du chirurgien ne purent lui sauver la vie : on n'obtint point de suppurations satisfaisantes & suffisantes ; il se fit des métastases dans l'intérieur , & le sujet ne survécut guères plus de trois semaines à son malheureux accident.

Je pourrois joindre à ces faits celui qui m'a été communiqué par M. Desmilleville , mon confrere , de la servante d'un gentilhomme d'Artois , qui s'étant enfermée seule dans une chambre , pour y faire de la pâtisserie , fut dans le même cas que les deux hommes dont je viens de parler. Ce fut à l'odeur de chair & de hardes brûlées , qui se répandit au dehors de la chambre , qu'elle

fut redevable des secours qu'on lui porta à tems (a).

On est donc exposé en pareil cas à perdre la vie de deux manieres, & par l'effet immédiat de la vapeur du charbon sur les organes essentiels de la vie, & par les suites consécutives des impressions faites sur ces organes.

L'état où l'on a trouvé le cerveau de ceux qui ont été ouverts, après avoir succombé à ces funestes impressions, ne laisse aucun doute sur notre énoncé, au sujet du siège du mal. Les méninges ont été observées extrêmement tendues, leurs vaisseaux gorgés, & la substance du cerveau comme desséchée. De plus, dans un des fix sujets morts dans la cave du boulanger de Chartres (b), l'on a trouvé les muscles des bras, des jambes & des cuisses, tellement relâchés, qu'ils paroissent comme séparés des parties auxquelles ils sont naturellement attachés. Il est visible qu'une pareille atonie des parties musculaires ne pouvoit être, dans ces circonstances, que dépendante de l'affection du cerveau.

(a) Ces observations confirment ce que M. Winslow a avancé dans sa fameuse Thèse sur l'incertitude des signes de la mort, sçavoir, que les épreuves faites avec le fer & le feu ne sont pas suffisantes pour constater la mort.

(b) Hist. de l'Académ. royale des sciences ; an. 1710, pag. 18.

Cet exposé nous conduit naturellement à la connoissance des moyens propres à secourir efficacement les personnes qui, n'ayant pas succombé à l'effet de nos vapeurs empoisonnées, en sont néanmoins assez affectées pour ne pouvoir être rétablies dans leur premier état, par l'impression seule de l'air libre, qui ne suffit à rappeler les fonctions vitales, que lorsque la perte du sentiment & la suspension de tout mouvement, n'est que l'effet d'un simple engourdissement du genre nerveux : en pareil cas, l'on conçoit que les effets salutaires de l'air sont dûs à la force de pesanteur & d'élasticité, agissant sur les houppes nerveuses de la circonférence du corps, & principalement sur les extrémités des nerfs olfactifs, qui étant à nud & fort près de leur principe, peuvent en transmettre plus aisément & plus efficacement au cerveau, les impressions : les fonctions des nerfs partant immédiatement du cerveau, se trouvant ranimées, les forces musculaires, qui sont les instrumens des facultés vitales, en sont rétablies, & spécialement celles qui servent à la dilatation & au resserrement de la glotte ; en conséquence les vésicules pulmonaires affaïssées, sont sollicitées par l'abord de l'air frais, de se relever & de s'épanouir, d'où s'ensuit le rétablissement de la respiration.

Si la cause irritante ou engourdisante a



fait une impression forte, l'exposé anatomique de l'état du cerveau, dont on vient de faire mention, démontre que cette impression consiste principalement dans un spasme violent de la dure-mere, d'où résulte l'étranglement de circulation dans son tissu; & ce spasme fait une telle compression sur tout le contour du cerveau, que l'irradiation du fluide nerval en est généralement interceptée. Ainsi la principale intention que l'on doit se proposer pour la cure, est de chercher à surmonter ce spasme violent; ce qui ne peut guères s'opérer que par des moyens extérieurs, la suspension de tout mouvement & du sentiment dans les malades, ne permettant pas de leur faire rien avaler.

Ces moyens doivent être de nature à pouvoir suppléer à l'action insuffisante de l'air extérieur; telles sont les frictions seches sur toute l'habitude du corps, & principalement aux endroits où les houppes nerveuses sont plus abondantes & plus saillantes, comme aux parties internes des bras & des cuisses, à la paume de la main & à la plante des pieds. On conçoit, par les raisons théoriques alléguées ci-dessus, que les impressions faites dans l'intérieur des narines avec des corps propres à chatouiller ou à irriter les nerfs olfactifs, doivent être d'une effi-

cacité singulière pour rappeler le sentiment, d'autant plus que c'est sur-tout par l'intermédié de ces nerfs, que le désordre a été porté au cerveau. L'on pourra aussi obtenir de bons effets, des volatils spiritueux présentés au nez, tels que les esprits de corne de cerf, de sel ammoniac, &c.

Il y a près de la Grotte du Chien un lac, dans lequel on jette ordinairement les chiens & les autres animaux employés à faire l'épreuve de l'exhalaison venimeuse de la Grotte; la fraîcheur de l'eau les fait revenir promptement, s'ils n'ont pas été exposés assez long-tems à cette exhalaison, pour en être étouffés (a) : l'analogie a fait croire que l'eau fraîche pourroit faire le même effet sur les personnes privées de sentiment & de mouvement, par l'effet des vapeurs des charbons allumés, & c'est ce que l'expérience a justifié : le bain froid, ou l'eau froide répandue subitement & abondamment sur tout le corps, en reveillant les oscillations des membranes nerveuses & les contractions naturelles des fibres musculaires de la peau, a fait revenir des gens que l'on croyoit morts. M. Dehenne, mon confrere, m'en a rapporté un exemple remarquable, qu'il m'a dit tenir de bonne main.

(a) Mead, pag. 158.

\* Le domestique d'un seigneur, habitant de Paris, étant rentré à l'hôtel, vers trois heures du matin, dans le fort de l'hiver, porta dans son galetas un foyer rempli de braises, pour se rechauffer. Cet homme ne paroissant point dans la matinée, à l'heure accoutumée, on alla dans sa chambre; on l'y trouva sans connoissance & sans mouvement: on eut beau l'agiter, il ne donna aucun signe de vie; cependant le médecin ayant été appelé, il le fit descendre dans la grande cour de la maison, & lui fit jeter plusieurs sceaux d'eau à travers le corps; cet expédient rappella le prétendu mort à la vie.

La saignée est aussi souvent indiquée dans ces circonstances, pour rétablir la circulation suspendue; mais l'on ne pourra guères faire couler de sang, que lorsqu'on sentira un commencement de vibration dans le poulx: celle de la jugulaire est préférable, tant parce que le sang a plus de disposition à couler de cette veine, que parce que l'on dégage de près par son moyen les parties affectées: les lavemens âcres sont d'un puissant secours pour retirer le genre nerveux de son état d'engourdissement.

Cet état a souvent des suites auxquelles il faut remédier: le cerveau & tout le genre nerveux restent plus ou moins ébranlés: il

y a de la pesanteur dans tout le corps ; jointe à un sentiment de foiblesse, des lassitudes & de l'engourdissement dans les membres, des vertiges, un sentiment d'oppression, de resserrement ou de pesanteur à la région de l'estomac, avec des nausées, &c. D'abord on excite ou l'on facilite le vomissement, par quelque émétique doux, dans les personnes qui n'ont pas vomi, en revenant à elles, comme cela arrive assez souvent, ( auquel cas les sujets reprennent bien plus vite la connoissance, & les suites de leur accident en sont bien moins fâcheuses ; ) mais en général, l'on doit être réservé sur ce genre de remede, les nausées & le vomissement spontané n'étant ordinairement que symptomatiques & conséquens à l'affection du cerveau : on doit même, lorsque le vomissement continue, le réprimer par des remedes sédatifs, cordiaux & céphaliques en même tems, de la nature de celui que nous avons prescrit à la tailleuse qui est l'objet de notre premiere observation. Les boissons qui conviennent ici, sont du genre des rafraîchissantes, aigrelettes & un peu vineuses ; telles qu'une décoction d'orge & de raisins secs, ou de pommes de reinette, de la limonade, avec de bon vin blanc, de l'eau ou de la tisane rendue aigrelette, avec de l'esprit de sel, des juleps avec les  
eaux

eaux de chicorée, de bourrache, &c. & les fyrops de violette, de groseille, d'épine-vinette : on ne doit donner pendant quelque tems, que des alimens légers & balsamiques, & aider la liberté du ventre, avec des pruneaux, ou par des lavemens émolliens.

Le mal de tête, les éblouiffemens, les mouvemens vertigineux, exigent l'usage intérieur des remedes céphaliques & antispasmodiques, & l'application des topiques tempérans & résolutifs sur le front & sur les tempes : telles sont les compresses d'oxycrat, fait avec quelque vinaigre céphalique ou d'esprit de vin, mêlé avec de l'eau fraîche ; l'application des feuilles de nénuphar & de la jonbarbe écrasée peuvent aussi produire de très-bons effets, lorsqu'il y a chaleur à la tête ; le tout secondé des demi-bains, pour faire révulsion : si ces affections de la tête se trouvoient accompagnées d'embarras dans le poulx, ou de fièvre, on feroit dans la nécessité de tirer du sang du pied ou même de la jugulaire.

Une chose qui n'est point à négliger, c'est de rafraîchir & renouveler l'air de la chambre des malades, en y ménageant de tems en tems un courant d'air du dehors, & quand ils ont repris des forces suffisantes, de les faire promener souvent au grand air.

*Nota.* La méthode curative que M. Bouché propose ici, & les vues qu'il donne dans le traitement de ceux qui ont éprouvé les effets funestes de la vapeur de charbon, sont conformes à la plus saine théorie & à la pratique des meilleurs médecins. Nous avons eu occasion de faire quelques observations dans le cours de notre pratique, que nous croyons devoir publier, qui peuvent servir à jeter un plus grand jour sur cette matière.

On n'est pas toujours sûr de la cause qui réduit les malades attaqués de la vapeur du charbon, dans cette espèce d'état apoplectique. On ne trouve souvent aucun vestige de charbon, personne en état d'éclairer le médecin sur ce qu'il demande ; & l'on peut aisément, en pareil cas, confondre cet état avec une attaque d'apoplexie ; l'erreur est cependant très-dangereuse, comme nous avons été deux fois dans le cas de l'observer. Les apoplectiques sont dans un état d'affaïssement & de relâchement universel : il paroît au contraire que ceux qui sont frappés de ces odeurs fuligineuses, sont dans un spasme violent & une tension générale. Les émétiques & les lavemens âcres & irritans qui conviennent dans les premiers instans de l'apoplexie, ne paroissent indiqués dans le second cas, que quand les accidens nerveux sont calmés, que la connoissance est

rétablie, & que l'on veut remédier aux désordres produits par la stagnation des humeurs. La saignée qui est quelquefois indiquée dans l'apoplexie commençante, est très-contraire dans le premier accès de la maladie produite par le charbon, parce que la stagnation des liquides est si grande, qu'il est à craindre qu'elle ne la favorise; elle n'est profitable & véritablement utile, que quand, par les frictions, les liqueurs volatiles & spiritueuses, l'eau froide, les potions calmantes, on est venu à bout de détruire le spasme en tout ou en partie, & que la circulation commence à reprendre son cours.

Nous avons observé deux signes qui peuvent concourir à rendre le diagnostic plus évident. Les malades atteints de la vapeur du charbon, ont ordinairement tout le corps d'un tiers plus gros, que dans l'état naturel; le visage, le col & les bras sont gonflés, comme s'ils avoient été soufflés, & la machine semble dans l'état de violence qu'auroit éprouvé quelqu'un qu'on auroit étranglé, & qui auroit long-tems combattu, avant de succomber; d'ailleurs le visage a le plus beau coloris du monde, & ne paroît nullement être altéré dans sa forme; au moins c'est ce que nous avons eu occasion de remarquer sur deux sujets atteints de la maladie du charbon.

A l'égard du traitement, voici ce que

nous avons observé. Les saignées faites sur le champ, ou devenoient inutiles, ou rendoient les accidens plus longs & plus opiniâtres. Les émétiques antimoniaux nous ont paru totalement contre-indiqués, par l'augmentation du spasme qu'ils excitoient; ils ne peuvent être prescrits avec succès, que quand la machine est dans le calme, & qu'il y a des indications du côté de l'estomac. Les potions anti-spasmodiques, la liqueur minérale d'Hoffmann, & sur-tout l'opium, nous ont parfaitement réussi, ce qui achève de prouver incontestablement que tout le désordre occasionné par la vapeur du charbon, n'est qu'une suite d'un spasme universel.

Le premier de ces malades pour lequel nous fûmes appelés, étoit un garçon boulanger qui fut attaqué dans sa chambre, des accidens les plus violens, tels que M. Boucher les a si bien décrits. On ne lui donna du secours, que sept heures après qu'il s'endormit. Le chirurgien fut appelé le premier, le saigna au pied deux fois en quatre heures, sans en tirer aucun signe de vie : on lui fit respirer toutes sortes d'odeurs, sans aucun succès : on le saigna à la jugulaire; il ouvrit les yeux, & donna une foible preuve de connoissance. On saisit cet instant, pour lui faire avaler trois grains d'émétique, & immédiatement après, il



retomba dans son premier état. Ce fut dans ce moment que nous vîmes le malade ; nous le fîmes transporter dans son lit au milieu de la cour : nous lui fîmes faire des frictions continuelles sur la plante des pieds , sur les reins & les lombes , avec des flanelles trempées dans de l'esprit de vin : on lui présenta de l'eau de Luce à flairer : on lui jeta de l'eau froide sur la tête & sur la poitrine , & nous lui fîmes respirer du sel de vinaigre , qui paroît avoir plus d'efficacité en ce cas , que toutes les autres liqueurs spiritueuses & volatiles : au bout d'un quart d'heure des frictions & de tous les autres secours que nous mîmes en usage , il recouvra la connoissance ; nous lui fîmes prendre sur le champ une potion calmante & anti-spasmodique où il entroit trente gouttes de laudanum liquide , & un demi-gros de liqueur minérale d'Hoffman ; aussi-tôt qu'il en eut avalé trois cuillerées , le spasme commença à se calmer : le malade ouvrit les yeux , la respiration devint plus libre ; quand la potion fut finie , il étoit presque délivré de tous les accidens ; nous le fîmes cependant saigner le lendemain au pied , à cause de la fièvre qui se déclara , mais qui n'eut pas de suite , ainsi que le reste de la maladie , qui n'exigea que des soins & des remèdes ordinaires : nous eûmes cependant l'atten-

tion de veiller toujours à combattre le spasme, par des potions & des boissons appropriées.

Le second qui fut attaqué de la maladie du charbon, & que nous vîmes, étoit un jardinier : il fut secouru au bout de huit heures ; on le saigna au bras, au pied, on vint à bout de lui donner de l'émétique, ce qui lui fit beaucoup de mal. Quand on nous appella, il avoit un peu de connoissance ; nous le traitâmes comme le premier. L'opium qu'il prit à grande dose, le rendit à la vie sur le champ, & sa santé fut parfaitement rétablie en peu de jours.

Ainsi nous croyons qu'on doit, en pareille circonstance, exciter d'abord le mouvement & le sentiment par tous les moyens si sagement indiqués par M. Boucher ; donner aussi-tôt des calmans, & sur-tout l'opium qui paroît agir avec une rapidité & une efficacité surprenante ; après quoi on peut avoir recours à la saignée au pied, à celle de la jugulaire, aux lavemens : à l'égard du vomissement, comme l'a judicieusement observé M. Boucher, il est symptomatique ; & si on a des raisons essentielles de le provoquer, nous conseillerions de le faire avec des huileux ou de l'eau chaude : le reste du traitement est celui que M. Boucher a tracé, & qu'on doit suivre en tout point.

## OBSERVATION

*Sur la force de l'habitude, par M. SONYER  
DU LAC, docteur en médecine à Saint-  
Didier, en Velay.*

C'est une vérité reçue chez tous les médecins; que pour se bien porter, il ne faut rien tourner en habitude (a), & faire un usage modéré de tout. Mais il n'est pas moins vrai qu'il est très-dangereux de varier ce genre de vie, lorsque la nature semble en avoir formé un (b), par la préférence qu'elle

(a) *Sanus homo qui & bene valet & suæ spontis est, nullis obligare se legibus debet, &c. Celsus, cap. 1, pag. 1.*

(b) *A multo tempore consueta, etiamsi fuerint deteriora, insuetis minus turbare solent. Oportet igitur ad insolita mutare. Hipp. sect. 2, aph. 50. Neque ceritè, inconsideratè agere videtur qui circumspèctè cedit naturæ inclinationibus, &c. Tulpius, obs. med. libr. II, cap. 8, pag. 110. Quidam assuetus tepidæ potui, febriens, coactâ vi, gelidam assumens, singultiens emoritur. Zacut. Luzit. de prax. medic. admirand. lib. III, obs. 100, pag. 516.*

M. de Saint-André, médecin, avoit demeuré à Paris, avec un Bourbonnois & avec un Bourguignon, dont l'un ne vivoit que de potages, d'œufs, de fromage, de lait & de fruits, n'osant manger ni chair ni poisson; & l'autre n'osoit

fait de certains alimens, & par l'horreur (c) qu'elle donne pour tous les autres, puisqu'elle veille sans cesse à notre santé, & qu'elle fait tous ses efforts pour éloigner tout ce qui peut lui nuire (d). Nous ne pouvons, sans courir risque de nous procurer bien des maladies, abandonner le choix, quelque bizarre (e) qu'il paroisse, qu'elle

boire ni vin ni biere, ayant été tous deux tout-à-fait incommodés de maux de cœur & de tête, de vomissement & de fièvre, toutes les fois qu'ils en avoient pris. *Réflexions sur les remedes*, p. 273.

(c) Quant à l'horreur pour certains alimens, on ne sçauroit en avoir une plus grande que celle qu'a pour le veau, M. l'abbé de Labatie, de la ville de Saint-Bonnet-le-Château en Forès. Cette viande, quoique déguisée, masquée & mêlée avec d'autres, à son insçu, devient pour lui un émétique si puissant, qu'il vomit jusqu'au sang, toutes les fois qu'il en mange; c'est un fait dont j'ai été témoin oculaire.

(d) *Naturam esse sanitatis tuticem apud medicos adagium est. . . . Natura est vis animæ, seu facultas animæ. Celeberrimus de Sauvages, in Thesi de animæ redivivâ propugnat. Monspelii, ann. 1741, pag. 24.*

(e) On lit dans les *Ephémér. des curieux de la natur. decad. 1, ann. 2, 1671, collect. acad. tom. III, pag. 50*, qu'un jeune Ecoissois étudiant à Leyde, mangeoit les araignées avec avidité. Il assuroit que ce mets lui étoit très-agréable. Ce jeune homme jouissoit d'une assez bonne santé. Scholzius, qui est l'auteur de cette observation, cite plusieurs médecins qui en ont fait de semblables. *Lisez aussi Platerus, dans ses observations, livr. I, pag. 238.*

fait des alimens convenables à notre complexion & à notre tempérament. L'observation suivante vient en preuve de ce que j'avance.

M. l'abbé de Villedieu avoit eu dès l'enfance une aversion insurmontable pour tout aliment qu'on tiroit de ce qui avoit eu vie. Ni les caresses de ses parens , ni les menaces de ses précepteurs , n'avoient pu , dans un âge encore tendre , lui faire partager son goût : dans un âge plus avancé , ce fut la même répugnance & la même conduite. Les œufs , les différens herbages furent presque la seule nourriture qu'il prit jusqu'à l'âge de trente ans. Sollicité , pressé dans la suite par plusieurs personnes de forcer son goût , notre Baniane (f) commença à prendre du bouillon fait avec le bœuf & le mouton ; il s'habituait insensiblement à l'usage de ces viandes. Il lui sembloit n'en être aucunement incommodé : l'embonpoint augmenta , & la pléthore survint nécessairement ; cet équilibre qui fait la parfaite santé , ne pouvoit subsister plus long-tems. Il est dangereux d'abonder en bons suc , & il l'éprouva. Il perdit le sommeil , tomba peu de tems après

(f) Les Banianes sont des peuples qui ne mangent rien de ce qui a eu vie. *Hist. naturelle de M. de Buffon* , in-12 , tom. VI , pag. 159. Sur leurs Coutumes , lisez *Tulpius* , liv. IV , obs. 6 , pag. 290.

dans la phrénésie , & fut agité par des convulsions (g) ; cela ne doit point surprendre (h). Les nouveaux alimens qu'il prenoit , fournissoient des suc plus abondans & plus succulens : la moindre raréfaction occasionnée par la plus petite fièvre , devoit procurer une distension considérable dans tous les vaisseaux , & plus grande & plus dangereuse encore dans le cerveau , qui remplit exactement sa boîte osseuse , qui offre une résistance invincible ; cela arriva : il ne put s'ensuivre qu'une forte compression dans les petits vaisseaux & dans les nerfs ; en faut-il davantage pour troubler l'œconomie de ce viscere , & y produire l'inflammation , occasionner des convulsions qui devinrent mortelles à notre malade , malgré une saignée au bras , deux au pied & une à la jugulaire , l'usage des délayans & quelques bains qui lui procurerent quelque tranquillité & un sommeil momentané ?

(g) *Pessimum si neque interdiu neque nocte dormiat ; dolor enim , labor ac desipientia ab eo indicantur.* Hipp. prædict. lib. II , cap. 2. . . . *In vigiliâ convulsio & desipientia malum.* Ibid. sect. 7 , aph. 18.

(h) *Qui ciborum consuetudinem antiquam mutant , in iis morbi timendi sunt , & tales quales ille cibus producere natus est.* Fienus de signis medicis , pag. 47.

## O B S E R V A T I O N

*Sur de violens mouvemens convulsifs , occasionnés par le chagrin , par M. DUBRAC DE LA SALLE , docteur en médecine , au Blanc en Berry.*

Sans recourir à aucune autorité , nous sentons qu'il est en nous une substance qui differe de la matiere ; mais il nous est absolument impossible de comprendre comment cet être peut avoir avec la matiere une union si intime , qu'il lui imprime le mouvement & en ranime les impressions : on remarque cependant journellement cette mutuelle correspondance. L'observation suivante démontre à quel point l'ame agit sur le corps.

Un jeune abbé engagé , reçut , quelques jours après son engagement , des coups de plat d'épée de son capitaine , qu'il avoit peu mérités. Il en ressentit un chagrin si vif , qu'il tomba d'abord dans une mélancolie des plus fortes ; quelques heures après , l'imagination continuant d'agir , il poussa des plaintes ameres qui dégénérèrent bientôt en gémissemens profonds ; alors son corps trembla , & peu-à-peu , les secousses augmentant , il lui prenoit , de quatre en quatre minutes , des mouvemens si violens , que quatre hom-

mes des plus robustes ne pouvoient le contenir : sa poitrine s'élevoit prodigieusement , ses plaintes redoubloient , & les mouvemens commençant à la tête , se communiquoient rapidement aux pieds , & excitoient des vibrations ( si on peut ainsi parler ) d'une rapidité infinie , & qu'on ne peut mieux comparer qu'aux mouvemens que se donne un gros poisson jetté sur le rivage : pendant l'intervalle des paroxysmes , le malade gémissoit continuellement ; il joignoit les mains , il avoit le poulx d'une rapidité sans égale : je proposai de le saigner au pied ; le chirurgien n'osa pas le hasarder , tant les paroxysmes se succédoient rapidement , & craignant qu'on ne pût contenir le sang avec la ligature ; de maniere que le malade resta sans secours : ce fut dans ces étranges mouvemens , pendant dix-huit heures , au bout desquelles s'étant un peu calmé , un apothicaire lui donna de l'émétique qui lui fit jetter beaucoup de matiere bilieuse. Il revint enfin à son bon sens & à la tranquillité ; il lui resta seulement une grande foiblesse , suite de l'épuisement & de la grande contraction de toutes les fibres.

Le malade n'a cependant jamais perdu son jugement , quoiqu'il fût beaucoup affoibli ; car il m'a dit que , malgré lui , le traitement qu'il venoit d'éprouver se présentoit à son imagination ; qu'alors il éprouvoit une



ſenſation ſi terrible , que tout ſon corps ſ'agitoit malgré lui.

Quelqu'ingénieufe que ſoit la théorie du pere Malbranche & du ſçavant auteur de la médecine de l'eſprit ſur les opérations de l'ame , on ſent toujours le vuide de ſemblable explication ; & on ne parviendra jamais à faire ſentir démonſtrativement comment l'imagination peut agir ſur le corps , parce qu'il faudroit comprendre par quelles loix l'eſprit eſt uni à la matiere : dans la physique moderne , il eſt moins de cauſes occultes , que dans celle des anciens ; mais il n'eſt guères plus de vérités démontrées : le vulgaire attribue à l'imagination des femmes les enfans qu'apportent les taches en naiſſant , & toutes les autres monſtruoſités : les ſçavans ſentent que la choſe eſt impoſſible , & ne peuvent rendre raiſon des phénomènes étranges qu'on obſerve tous les jours. Pourquoi , par exemple , naît-il tous les jours des enfans mutilés ?

J'ai vu , il y a quelques années , naître un enfant dont le cerveau étoit ſeulement recouvert de la dure-mere ; & il étoit auſſi à nud , que lorsqu'on a enlevé avec la ſcie la calotte oſſeuſe : la peau du viſage , & celle de l'occiput ſe replioit en dedans , & ſembloit ſ'unir avec la dure-mere : cet enfant étoit d'ailleurs très-bien conformé. Je ne pus , par des raiſons , examiner les parties inter-

nes : ce qu'il y a de particulier, c'est que la mere le porta onze mois. Elle avoit eu d'autres enfans, & avoit des signes particuliers qui lui annonçoient sa grossesse, dès l'instant qu'il existoit : cet enfant ne vécut que trois jours.

Je n'ai trouvé jusqu'ici rien de semblable dans aucun auteur : le long séjour que fit cet enfant dans la matrice, au-delà des neuf mois, prouve évidemment que le fœtus ne fait d'effort pour sortir, que lorsqu'il a reçu son entier accroissement, & que s'il l'avoit reçu à huit mois, il feroit ses efforts pour sortir.

## O B S E R V A T I O N

*Sur une Cardialgie convulsive, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, médecin à Aumale, &c.*

L'ignorance rapporte à des causes extraordinaires les maladies dont elle ne peut démêler le principe : elle se conduit, d'après ses préjugés ; & comptant sur l'étendue de ses lumieres, elle s'embarrasse fort peu de l'événement. L'idée singuliere qu'un de ces Hippocrates de village s'étoit faite d'une cardialgie convulsive, prouve combien cette espece de gens est adroite à cacher son igno-

rance, & combien il est dangereux de tomber entre leurs mains.

Un jeune homme de quinze ans souffrit ; au commencement de Février, des convulsions violentes aux extrémités ; elles étoient accompagnées & suivies de rots fréquens, de vomissemens, d'une pituite aigre & quelquefois sanglante, & ensuite des borborygmes, & de l'émission de beaucoup de vents par les voies inférieures. Le chirurgien du lieu trouvant dans la crépature des vaisseaux des indications pressantes de saigner, ouvrit les veines aux bras & aux pieds. L'axiome, *Vomitum vomitione curatur*, le décida à évacuer. Il purgea & émétisa : tout fut inutile ; les paroxysmes se multiplièrent au nombre de quatre ou cinq par jour, & devinrent plus laborieux : ils duroient depuis 13 jusqu'à 50 minutes. Un autre Esculape, l'oracle du canton, fut consulté ; le cas étoit embarrassant pour un homme qui n'avoit ni physiologie, ni pathologie ; sa réputation se trouvoit en échec ; il falloit se tirer d'un mauvais pas : dans l'accès, l'estomac se gonfloit, & ensuite la gorge : à la faveur de ces symptômes, il fut décidé que c'étoit une couleuvre dans l'estomac, qui faisoit effort pour s'échapper de sa prison : une faim canine venoit à l'appui de ce système ; ce vorace reptile absorboit toute la nourriture ; le mal étoit connu,

même démontré ; il n'étoit plus question que d'attirer l'animal au dehors. Je fus appelé pour en indiquer les moyens : témoin d'un paroxysme, je ne pus m'empêcher de rire de la cause à laquelle on le rapportoit, & j'eus quelque peine à désabuser les assistans. Voici ce que j'observai : il y avoit un mois que la maladie présentoit constamment les mêmes phénomènes.

Le malade entroit en convulsion des extrémités : aussi-tôt le ventre, & l'estomac sur-tout, se gonfloient comme un ballon ; l'application de la main y étoit douloureuse : on y sentoît une espece de roulis, qui peut-être avoit fourni l'expédient d'y placer une couleuvre : le malade, en cet état, avoit les yeux fixes & immobiles ; rien ne pouvoit les faire cligner, pas même les approches du doigt ou de la lumière : il ne pouvoit parler ; cependant il voyoit & entendoit : il avoit une continuité rapide de rots, qui partoient avec effort & secousse spasmodique : son estomac étoit comme un éolipyle ; ces rots étoient de tems en tems entre coupés d'un cri, tantôt aigu & comme singultueux, qu'on prenoit pour le sifflement de la couleuvre, tantôt rauque & grave, comme le croacement d'une grenouille qu'on écrase : la respiration gênée devenoit encore plus laborieuse, quand le gonflement subit & considérable de la gorge suspendoit l'explosion

plofion des vents : les rots étoient de tems  
 en tems entre-mêlés d'un vomiffement de  
 pituite claire , & fi corrofive , qu'elle laiffait  
 dans l'estomac & tout le long de l'œfophage  
 l'impreffion d'une acidité brûlante & déchirante : le cardia fur-tout étoit le point d'appui où se réuniffait ce fentiment d'érofion : la fcène fe termina par un court affoupiffement léthargique , & la sortie de beaucoup de vents par l'anuf : le malade revenu à lui , reprit fa gaité ordinaire , & me rendit compte de fon état : ces paroxyfmes ne le travailloient que de jour , les nuits étoient des plus tranquilles ; fa faim étoit dévorante ; il lui reftoit une douleur au côté droit de la tête , & au condyle gauche de la mâchoire inférieure , une grande âcreté à la gorge , & une laffitude dans tous les membres. Il ne voyoit plus ou prefque plus de l'œil droit , depuis les premières attaques ; cependant cet organe n'avoit fouffert d'autre altération fenfible , qu'un peu de dilatation de la prunelle ; les urines troubles & blanches comme le petit lait , ne s'éclairciffient pas , quoiqu'elles dépoſaſſent un ſédiment blanc & inégal. Un phénomène fingulier , c'eſt que ce jeune homme qui avoit beaucoup de cheveux , tomboit en ſyncope , dès qu'on le peignoit du côté droit , & la ſyncope étoit fuivie d'un paroxyfme convulſif. Il avoit , une

quinzaine de jours avant que je fusse appelé ; rendu le sang par le nez ; le vomissement , les selles & les urines , effet assez naturel des contractions convulsives , dans un sujet qui mangeoit beaucoup , & qui ne pouvoit manquer d'être pléthorique.

La complication de tant de symptômes rendoit le diagnostic un peu difficile : on pouvoit soupçonner des vers , sur-tout le tænia. Après m'être assuré que le malade ne rendoit ni strongles , ni portions cucurbitaires , je m'informai de son régime. Il avoit vécu de beaucoup de fruits crus & de laitages : cette considération jointe à l'acidité corrosive des vomissemens , que le malade comparoit au vinaigre le plus fort , me porta à regarder cette maladie comme un cardiogme spasmodique : en effet l'extrême acidité de la pituite contenue dans le ventricule , étoit plus que suffisante pour pincer & crisper les fibres , & jeter ce viscere dans les mouvemens convulsifs & la tension spastique qu'il éprouvoit : or , comme il est le centre nerveux de toute la machine , rien n'étoit moins étonnant que la progression sympathique des mouvemens convulsifs à la tête , à la gorge & aux extrémités.

J'avois deux indications à remplir ; absorber les acides du ventricule & les neutraliser , & calmer le spasme : l'irritabilité de

l'estomac ne permettoit pas , quant à présent , de penser à évacuer : l'inutilité des purgatifs qu'on avoit déjà mis en usage , le mal même qu'avoit fait l'émétique , marquoient assez qu'il ne seroit tems d'employer les évacuans , qu'après avoir affoibli l'activité de l'acrimonié acide : on sçait d'ailleurs combien sont inefficaces les drastiques mêmes dans le *soda* : les yeux d'écrevisses à grande dose , la poudre de guttette , & les infusions de fleurs de tilleul , furent toute ma ressource , proposant de terminer par quelques minoratifs animés d'un sel lixiviel ou sub-alcalin , & par l'usage des eaux ferrugineuses ; au bout de cinq jours , les absorbans & les anti-spasmodiques avoient déjà considérablement amorti les symptomes : les urines étoient redevenues naturelles , les rots & les vomissemens moins fréquens & moins acides : le gonflement de l'estomac & de l'abdomen , moindre & moins douloureux : l'œil droit commençoit à donner des espérances ; il rapportoit les objets bleus : les matieres fécales étoient devenues blanches & comme graisseuses ; la faim se modéroit ; tel étoit le compte que m'en rendoit le chirurgien au 19 Mars. Il a depuis cessé de m'en donner des nouvelles ; mais j'ai appris *novissimè* , par des gens du même lieu , que cet enfant étoit à-peu-près

guéri, & qu'on le voyoit sortir & jouer avec ceux de son âge.

Ce n'est pas la seule fois que j'ai eu occasion de voir accuser des reptiles de tous les défordres que cause une maladie longue. Ceux qui dans nos campagnes se croient en droit d'exercer une profession qu'ils n'ont jamais apprise, ne voient que sorts, que lézards, que crapauds & couleuvres dans les maladies qui sont au-dessus de la sphere de leurs connoissances : ce subterfuge est un expédient dont ils se servent, pour abuser de la crédulité du peuple, & couvrir leur ignorance. Ils se mettent à l'abri de tout reproche, parce qu'on n'exige pas d'eux des remedes contre les sortileges. Il me souvient d'avoir vu, il y a douze ou quinze ans, ouvrir en présence de M. du Caurroi, médecin de Beauvais, le cadavre d'une femme qu'on prétendoit enforcélée. Le mari nous assuroit gravement, sur la foi d'un chirurgien de village, que nous trouverions des couleuvres & des lézards. Il nommoit même le prétendu forcier. Les recherches se terminerent, comme on s'y attendoit, à la découverte d'un empyeme, du côté gauche.





## OBSERVATION

*Sur une Hydropisie & sur une Parotide survenues successivement à une fièvre putride, dans laquelle on prouve incontestablement les effets victorieux du quinquina dans la gangrene, par M. RICHARD, médecin, pensionnaire de la ville de Noyon.*

*Satiùs est vitam prorogare quàm timide ;  
mortem maturare. Tulp. Observ.*

Le sieur Rousseau, cuisinier de M. l'évêque de Noyon, âgé d'environ cinquante ans, & d'une bonne constitution, ayant malheureusement perdu son fils aîné, au printems dernier 1759, sa mort fit sur lui une impression d'autant plus vive, qu'il dissimula politiquement la douleur dont il fut saisi. Une nouvelle disgrâce arrivée quelque tems après, mit le comble à son désespoir, & porta le désordre dans l'économie animale. Il commença par sentir des lassitudes spontanées : son teint devint bilieux ; l'appétit lui manqua : il tomba enfin malade à la mi-Septembre ; nous n'y fûmes appelés que le 5 Octobre.

Il étoit travaillé d'une fièvre putride, pour laquelle on avoit employé, les premiers

jours , deux saignées au bras , une au pied ; & trois ou quatre médecines. Il usoit d'un apozème délayant : on lui donnoit pour boisson un gobelet d'eau de poulet & de limonade alternativement. Nous lui trouvâmes encore une fièvre aigue , accompagnée de mal de tête , de soif , de toux & d'oppression , avec la langue sèche & crasseuse : les urines , dès l'invasion de la maladie , couloient en très-petite quantité , en comparaison du liquide abondant qu'il avoit : elles étoient fort épaisses & briquetées ; la transpiration & les selles n'avoient point suppléé à cette excrétion ; aussi toutes les extrémités étoient-elles œdémateuses , & il y avoit un épanchement remarquable dans le bas-ventre.

Le grand lavage ne servant , dans ces circonstances , qu'à noyer le malade , & à affoiblir le ressort des organes sécrétoires , nous lui substituâmes les sucres dépurés de cresson d'eau , de chicorée sauvage , de cerfeuil , & une tisane composée de racines de chardon-roland , de fleurs d'ortie blanche & de réglisse , à laquelle on ajoûtoit de l'esprit de sel dulcifié , *ad gratam aciditatem*. Ces diurétiques donnés en petite dose , produisirent tout le succès possible : le flux d'urine qu'ils provoquerent , fut si abondant , que l'enflure des extrémités , & l'ascite furent dissipées dans l'espace de douze jours :

la fièvre s'évanouissoit également ; & de tous les symptomes mentionnés , il ne restoit plus qu'un mal de tête , moins violent qu'insidieux : la maladie paroissoit faire place à la convalescence , lorsqu'on apperçut inopinément une parotide éminente & fort douloureuse , au dessous de l'oreille gauche : la fièvre se ralluma avec l'inflammation ; la tumeur fut bientôt accompagnée d'une bouffissure générale de la face : l'œil du côté affligé se ferma presque entièrement : la déglutition devint difficile , la tête extrêmement pesante , & le malade tomba dans un assoupissement mêlé de plaintes & d'agitations.

La violence des accidens auroit demandé la saignée , mais l'affaiblissement de la nature s'y opposoit ; d'ailleurs l'hydropisie ne faisoit que disparoître. On conseilla d'abord un cataplasme fait avec de la mie de pain , le lait & la graisse de porc. La parotide fit un progrès considérable ; son volume surpassoit , dès le second jour , celui d'une grosse noix : l'embarras du cerveau augmentoit à proportion de l'accroissement de la tumeur , parce qu'elle comprimoit les veines jugulaires , & que le sang trouvant un obstacle à son retour , s'accumuloit & croupissoit dans les vaisseaux de la tête. Nous représentâmes à M. de Noyon , que si l'on ne se pressoit pas

d'ouvrir & de débrider la partie engorgée ; avec une traînée de pierre à cautere ; son cuisinier étoit dans un danger imminent de périr de léthargie. Nous rapportâmes , que deux ans auparavant , M. Oyon , procureur fiscal de S. G. avoit été guéri par ce moyen , d'une parotide qui lui étoit survenue après trente jours de fièvre maligne. Quoique notre illustre prélat fût porté pour la médecine expectative , il voulut bien consentir à l'opération.

On appliqua sur la tumeur un emplâtre fenêtré , dont on remplit la fente de pierre à cautere. On réitéra la traînée , trois heures après , afin d'atteindre & de brûler le corps de la glande parotide : elle se détendit le même jour par le dégorgement d'environ deux onces de sang & de lymphe ; l'affoupissement & la bouffissure du visage diminuerent conséquemment : il y eut aussi de la modération dans les douleurs & dans la fièvre ; l'escarre étant tombée , quarante-huit heures après , la gangrene se manifesta le lendemain dans toute l'étendue de la plaie. Ce nouvel orage , trop voisin du cerveau , causa les plus fâcheux désordres , avec une précipitation inouïe , le froid glaçant des extrémités & du tronc , la dépression du pouls , une diarrhée colliquative , un sommeil inquiet & laborieux , avec les yeux à demi-ouverts ,

en un mot , la face hippocratique & les syncopes fréquentes annoncerent la gangrene , avant qu'on s'en fût convaincu par l'inspection du mal. On se servit d'un digestif animé , en mettant par-dessus une compresse trempée dans de l'eau de-vie aiguillée de sel ammoniac. Le malade étant insensible à l'impression de ces remèdes , on toucha les bords & le fond de l'ulcere , avec la pierre infernale ; les ciseaux acheverent ensuite de séparer du vif, ce qui étoit gangrené ; mais tous les secours externes auroient été infructueux , sans les cordiaux & les anti-septiques. On eut recours au vin d'Alicante , à la confection alkermes , & particulièrement au quinquina. ( Nous avons souvent eu occasion de combattre la gangrene par cet anti-septique , si vanté dans les Journaux ; mais nous ne l'avons jamais vu opérer si promptement , ni aussi sensiblement , que dans celle-ci. La suppuration commença à être louable & abondante le second jour de l'extirpation de la gangrene. ) On en a donné , la premiere semaine , quatre prises par jour , d'un gros chacune , réduite en bol , avec le syrop d'œillels : l'usage en a été continué jusqu'à la fin de la maladie , en diminuant peu-à-peu le nombre des prises.

Quelque tems après cette cruelle scène , nous fûmes surpris d'entendre gémir le ma-

lade, en entrant dans sa chambre. Il se plaignit d'avoir souffert toute la nuit des douleurs lancinantes, qui s'étendoient de la plaie aux parties voisines. Nous n'y apprîmes aucun changement : le pouls étoit seulement plus ému que la veille. On fit des mouchetures légères dans toute la circonférence de l'ulcère, autant pour en modifier les bords, que pour couper le filet du nerf, dont le tiraillement nous parut être la cause de cet accident singulier : l'opération réussit : le malade jeta un cri, lorsque la lancette rencontra & trancha la fibre nerveuse, que l'impression de l'air ou du digestif irritoit ; mais la douleur cessa entièrement dans la minute.

Les forces commençoient à revenir avec l'appétit, & le bon état de la plaie promettoit une guérison prochaine ; mais le malheureux chef de cuisine avoit encore d'autres assauts à soutenir. S'étant endormi dans son fauteuil, un jour que le vent du Nord souffloit avec impétuosité, il sentit à son réveil une douleur aigue à la joue, du côté de la parotide : c'étoit le prélude d'un engorgement phlegmoneux des muscles de la mâchoire : leur contraction devint si forte, à mesure que la tumeur prit de l'accroissement, qu'il pouvoit à peine entre-ouvrir la bouche pour avaler.

Il est bon d'observer que les cataplasmes anodins , émolliens & résolutifs , appliqués successivement , ne procurerent aucun soulagement ; ils aigriront au contraire les douleurs , en rendant la tumeur plus considérable. Il survint , par surcroît d'accident , un érysipele parsemé de quelques phlyctènes , qui parcourut toute la tête & le cou : la plaie devint livide & ichoreuse ; cependant le poulx conserva sa bonté , & la fièvre fut toujours modérée , malgré la rencontre de ces deux tumeurs inflammatoires , & le changement subit d'un pus louable en sanie. On redoubla alors la dose du quinquina , la fièvre ne fut pas de longue durée : les fomentations éteignirent l'érysipele , & fondirent insensiblement la tumeur de la joue , contre notre attente. On employa les suppuratifs stimulans , pour ranimer l'ulcère : le digestif simple , & le baume d'Arcéus ont achevé de le consolider , de manière que d'une grande brèche creusée par le caustique , il ne reste qu'une petite cicatrice sans difformité. On a eu soin , dans le cours de cette affreuse maladie , de prescrire au sieur Rousseau une diète convenable , & de le purger à propos. Il étoit convalescent à la fin de Novembre. Il jouit depuis ce tems-là d'une bonne santé.

## REMARKS.

Les parotides qui surviennent à la fin des fièvres putrides-malignes, &c. ne se terminent point par une résolution lente & salutaire, comme les parotides bénignes : elles menacent au contraire d'une délitescence soudaine & presque toujours mortelle, à moins qu'elles suppurent ; mais la suppuration étant ordinairement imparfaite & fort tardive, en comparaison de la rapidité de leurs progrès, y a-t-il de la prudence à attendre tranquillement l'effet incertain des maturatifs, pour en faire l'ouverture ? La mort ne prévient que trop souvent leur opération, sur-tout lorsque la tumeur acquiert en peu de tems, un volume capable de comprimer & d'étrangler les veines jugulaires, ou que les forces sont altérées par la violence & par la durée de la maladie précédente.

La brièveté que demande un Journal, ne permettant pas que nous nous étendions sur cette importante matière, nous dirons seulement que le plus sûr moyen d'enchaîner & d'attirer au dehors l'humeur virulente & fugitive, que la nature dépose dans les parotides malignes, consiste à les ouvrir avant la maturité de l'abcès : on doit même les ouvrir toutes crues, si la véhémence des



symptomes l'exige : on travaille par-là à détourner la métastase & les accidens funestes qui résultent de la suppuration, quand on diffère trop long-tems à procurer une issue au pus.

La pierre à cauter est préférable à l'incision, parce qu'une parotide ouverte avec la lancette, avant que l'abcès soit formé, & que le pus ait séjourné, peut devenir squirrheuse, ou être suivie d'ulceres fistuleux, au lieu que le caustique fond & consume les callosités de la glande : de plus, c'est un excellent attractif qui avance la suppuration par les escarres qu'il produit, & en ranimant l'action organique des solides. Enfin nous osons soutenir, après de grands praticiens, qu'on perd moins de malades, en suivant cette méthode, qu'en restant spectateur oisif, jusqu'à ce que la suppuration soit faite. La nature affoiblie a besoin, dans ce cas urgent, d'être excitée par un aiguillon plus vif que les maturatifs ordinaires. C'est par la même raison que les saignées conviennent rarement dans les parotides qui succèdent aux longues maladies.



## EXTRAIT

*De deux Observations singulieres , l'une sur une abstinence de vingt-six ans , l'autre sur une Colique métallique , occasionnée par du pain cuit dans un four où l'on avoit fait brûler du bois de treillage , par M. VANDERMONDE , auteur du Journal.*

Il y a beaucoup d'exemples d'abstinence forcée & soutenue pendant très-long-tems , sans courir risque de la vie ; mais il y en a peu d'aussi surprenant que celui qui nous a été communiqué par M. Marteau de Grandvilliers , médecin , & attesté par M. Thibault , curé d'Orival. Une femme veuve , nommée Anne Harlay , du village d'Orival , diocèse & généralité de Rouen , est depuis vingt-six ans dans un état bien extraordinaire. Elle ne mange ni pain ni viande , & ne prend aucun autre aliment solide : toute sa nourriture consiste en un peu de lait qu'elle boit tous les jours , & qu'elle vomit presque aussitôt après ; elle vit cependant depuis un si long-tems , & sa santé n'en paroît pas manifestement altérée. Ce fait s'est passé sous les yeux de M. Thibault , curé de ce village depuis

quarante ans , dont nous avons le certificat.

On sçait à combien de maux différens sont exposés les pauvres artisans qui sont obligés de se servir, dans leurs métiers , de litharge & de céruse ; mais on auroit peine à se persuader que le plomb , ce redoutable poison , portât ses effets sur le corps humain , par une voie aussi indirecte & aussi extraordinaire , que celle qu'on a eu lieu d'observer dans les circonstances suivantes.

M. de la Valliere , il y a quelque tems , fit enlever à sa maison de campagne de Mont-rouge , aux environs de Paris , les treillages de ses jardins , pour en faire construire de nouveaux. Le jardinier ayant un four où il faisoit cuire son pain , jugea à propos de se servir de ce bois , pour le chauffer. Les treillages étoient couverts de céruse , & ce poison se répandant dans le four , se communiqua au pain , & produisit des effets très-funestes à neuf personnes qui en mangerent. Les deux premiers sujets qui en furent attaqués , furent traités par un chirurgien , & ils périrent , sans qu'on ait pu au juste s'assurer des symptomes de leur maladie ; les sept autres furent saisis de douleurs de colique des plus violentes , qui firent dès-lors soupçonner qu'il y avoit une cause commune à tous ces accidens. On fit appeller M. Combalufier , notre confrere , qui reconnut les effets d'une colique métallique , & qui , après s'être

informé de la raison qui avoit pu occasionner cette maladie, les traita comme des gens attaqués de la colique des plombiers, & les guérit.

---

## OBSERVATION

*Sur un Bézoard humain, par M. BONTÉ,  
docteur en médecine à Coutances.*

Les bézoards sont des concrétions pierreuses-animales, plus estimées aujourd'hui dans l'histoire naturelle, que dans la matière médicale. Les Indes orientales avoient seules l'avantage de transmettre aux Européens des bézoards dont la rareté augmentoit le prix, & faisoit peut-être tout le mérite. A mesure que les bézoards se sont multipliés, la qualité alexipharmaque qu'on leur avoit assignée, a paru se restreindre dans des bornes plus étroites. Différens animaux des Indes occidentales en ont fourni, & il n'en est peut-être point dans lesquels on n'en puisse trouver quelquefois même dans notre continent.

Le siége ordinaire des bézoards est dans l'estomac : on les y trouve après la mort des animaux. Rarement il arrive qu'ils les rendent pendant leur vie, si on en excepte, selon quelques naturalistes, la gazelle.

L'observation

L'observation que nous communiquons, est l'exemple d'un bézoard humain, rendu par les felles.

M. \*\*\*, curé de la paroisse de \*\*\*, avoit joui pendant long-tems d'une santé assez parfaite. Depuis six mois, elle avoit commencé à chanceler. Il se plaignoit d'une pesanteur dans la région épigastrique, qui lui excitoit souvent des nausées. Les accidens, au bout de deux mois, augmentèrent, au point qu'il étoit obligé de rejeter habituellement les alimens solides & liquides qu'il prenoit, peu de tems après les avoir avalés : ses forces se trouverent épuisées ; l'embonpoint qu'il avoit eu, étoit presque changé en un vrai marasme : l'habitude du corps étoit jaunâtre ; les urines quelquefois claires, d'autres fois jaunes & brique-tées ; souvent il éprouvoit une chaleur dans la paume des mains, & dans différens tems de la journée, des mouvemens de fièvre. Il avoit beaucoup de flatuosités, & souvent le hoquet succédoit aux vomissemens : tous les jours il devenoit plus languissant : quelques accès de goutte irréguliers lui avoient fait penser que son malheureux état en dépendoit : les choses allant tous les jours de mal en pis, je fus engagé à l'aller voir. Il me fit part de tous les accidens énoncés plus haut : j'examinai la région épigastrique.

& celle des hypocondres ; elle me parut dure , tendue , & rénitente au toucher : on ne pouvoit même y faire de preffion , fans augmenter la douleur ; la conftipation étoit habituelle : je ne balançai point à penfer que des obstructions bilieufes donnoient occafion à cette maladie. Je crus devoir m'attacher d'abord à calmer les vomiffemens par des potions anti-émétiques & narcotiques , afin de pouvoir faire prendre quelque nourriture , & de faire retenir les médicamens qui me paroiffoient indiqués. Je recommandai des lavemens réitérés , émolliens & laxatifs , des fomentations relâchantes , l'ufage du petit lait , des huileux & un purgatif ; après avoir infifté quelques jours dans l'ufage de ces médicamens , malgré la potion anti-émétique , le vomiffement n'étoit calmé que pendant quelques heures , & il revenoit enfuite avec plus de violence : le purgatif pafla & opéra même affez bien , fans apporter cependant aucun foulagement fenfible. Je confeillai de ne point fe rebuter de cette méthode , qui fut encore continuée & fuivie d'un nouveau purgatif , dont le fuccès fut bien différent de celui du premier. Il arrive d'abord une anxiété confidérable dans la région épigaftrique , à laquelle fuccede bientôt un calme inefpéré , qui devient le prélude d'une guérifon com-

plette. Les bouillons ne reviennent plus ; une douleur assez aigue se répand successivement dans les différentes régions du bas-ventre ; enfin la douleur & la pesanteur du fondement annoncent le passage d'un corps dur & étranger : le bruit que la chute de ce corps produit , en tombant dans le bassin , rend le malade curieux d'y regarder : sa surprise fut mêlée d'effroi , lorsqu'il y aperçut une pierre fort considérable , environnée de glaires : la cause de ses douleurs devient pour lui un objet , de curiosité qu'il garde avec un soin précieux. J'appris cet événement , peu de tems après qu'il fut arrivé , & je l'invitai aussi-tôt à me céder une portion de cette pierre , qu'il eut la bonté de partager avec moi.

La portion qui m'a été envoyée , est hémisphérique , & fait partie d'une sphere de treize à quatorze lignes de diametre ; sa surface est polie & assez égale , à une éminence près , située à l'endroit de sa plus grande convexité : sa couleur est jaunâtre , brillante à quelques endroits , comme parsemée de parcelles talqueuses ; elle est légère , grasse au toucher , inflammable , se fondant , en brûlant comme la cire : à cacheter , & répandant une odeur résineuse , elle surnage dans l'eau : sa consistance est assez ferme , quoiqu'elle se laisse couper

comme du favon : les couches de cette pierre ne sont point concentriques ; elle paroît formée comme par rayons qui , partant d'un centre commun , deviennent divergens à la circonférence : le noyau est très-dur , quoiqu'il se laisse cependant couper , sans s'éclater.

La pierre dont il est question dans cette observation , a eu , sans difficulté , son origine dans la vésicule du fiel : elle réunit tous les caractères essentiels des pierres biliaires ; mais elle n'y a certainement pas acquis tout son volume : il auroit été impossible que le canal cholédoque eût cédé au point de la laisser échapper dans le duodenum. A quelles douleurs n'exposent pas les malades , des concrétions pierreuses-biliaires , beaucoup plus petites ? Les symptômes qui précèdent leur sortie , menacent souvent d'un danger de mort évident. Il est donc vraisemblable que le noyau de cette pierre aura passé encore assez petit dans l'intestin duodenum ; il y aura été retenu , près l'insertion du conduit cholédoque , par quelques mucosités ; son poids aura même formé un cul-de-sac , dans lequel il aura été engagé : les sucs biliaires dégénérés , devenus plus visqueux & grossiers que dans l'état naturel , l'autont par degrés augmenté. On voit à la portion de cette pierre qui m'a été



envoyée, une petite éminence oblongue, qui pourroit être un appendice qui s'étendoit jusqu'à l'insertion du canal cholédoque. Les accidens occasionnés par la présence de cette pierre, n'ont besoin d'aucun éclaircissement. C'est aux secousses des purgatifs, & à la fonte des mucosités qui la retenoient, que le malade en doit la sortie & la cessation de ses douleurs. On peut comparer la formation de cette pierre à celles de la vessie qui, descendues des reins dans la cavité de ce viscere, encore fort petites, y prennent un nouvel accroissement, & forment par leur pesanteur, dans les parois de la vessie, un cul-de-sac, dans lequel elles sont retenues & enkistées.

---

## M A L A D I E S

*Régnantes parmi les soldats en garnison à Bitche, & Observations sur trois différentes Hydropisies survenues à la suite de maladies aiguës, l'une desquelles a été guérie par l'usage du lait ; par M. LANDEUTTE, médecin du Roi, en son hôpital militaire de Bitche, membre du collège royal des médecins de Nancy.*

### PREMIERE OBSERVATION.

Les fatigues excessives de toute espece

qu'ont essuyé nos troupes pendant la campagne dernière ; leur long séjour sous la toile , même pendant les tems les plus affreux de l'arrière-saison ; un même camp qu'elles ont été obligées de garder très-long-tems , peut-être en position mal-saine ; toutes ces choses ont pu facilement donner naissance à plusieurs sortes de fièvres & de maladies , causées pour la plûpart par l'appauvrissement & l'épaississement des humeurs. A ces causes physiques , certains régimens peuvent ajouter des marches longues qu'il a fallu qu'ils fissent par des pluies continuelles , pour rentrer en France , immédiatement après la séparation de l'armée : celui de Piémont a été de ce nombre , & nous a laissé , en passant par cette ville , ainsi qu'il l'a fait ailleurs sur sa route , beaucoup de soldats malades.

Les différentes maladies qu'ils ont eu , étoient des fièvres ardentes , des continues avec redoublemens , dont quelques-unes étoient malignes , enfin des inflammatoires ; produit trop ordinaire des peines , des travaux & de la façon de vivre des soldats.

Comme il n'est point extraordinaire de voir dégénérer les maladies aiguës en chroniques , soit parce que le relâchement des solides est toujours , en raison du degré de tension où ils ont été , soit par la trop grande dissipation des esprits , soit par l'acrimonie

& l'épaississement augmentés des liqueurs, qui se sont engorgés par le feu de la fièvre, dans une partie de leurs couloirs. Je n'ai pas été surpris de voir trois de ces soldats de Piémont, devenir hydropiques, à la suite des fièvres qui venoient de les travailler.

Le premier d'entr'eux étoit un nommé Labraux, de la compagnie de Dauphin, âgé d'environ quarante - cinq ans, d'un tempérament sec, atrabilaire, homme par conséquent très-vif, dont la fibre forte étoit accoutumée, avant ses épuisantes fatigues, de broyer & de pousser en avant des liqueurs naturellement terreuses, inflammables, disposées à une plus grande densité, capables, l'ayant une fois acquise, d'engorger les vaisseaux où elles circulent, de maîtriser à leur tour leur action, d'entraîner enfin mécaniquement des maladies de langueur.

Telles furent les causes originaires & procatarctiques internes de l'hydropisie ascite & tympanite que je décris. Les procatarctiques externes ont été l'abus des fix choses non naturelles; & en effet, est-il un état qui occasionne plus le mauvais usage, que le métier de la guerre ?

Ce fut le 31 Janvier de cette année, que ledit Labraux fut déposé avec ses camarades, à notre hôpital. Il étoit attaqué d'une

fièvre ardente bien caractérisée, tant par des dégoûts, des envies de vomir, de grandes lassitudes, une langue fort sèche, la peau brûlante, que par des anxiétés, une soif inextinguible, des insomnies, une respiration vîte & gênée, une toux pressante ( qui paroissoit dépendre d'un engorgement inflammatoire au foie, que l'on pouvoit aussi soupçonner d'obstructions, vu le tempérament atrabilaire du malade, démontré par une peau toujours très-bise, des cheveux noirs & une constipation presque habituelle. ) Je satisfis de mon mieux aux différentes indications : la maladie paroissoit céder aux remèdes ; la convalescence commençoit ; l'appétit se fortifioit ; encore un pas, le malade étoit guéri : il ne se fit pas. Il essuya au contraire tout à coup, le 21<sup>e</sup> du même mois, un revers qui débuta par une sorte d'affaissement, avec affection comateuse, le pouls presque insensible : ce fut-là comme le moment marqué de relâchement, après une trop forte & trop longue tension, en annonçant en même tems un grand épaisissement dans les différentes espèces d'humeurs, & trop de lenteur dans leur mouvement progressif. Je fis face à l'événement ; la nature se releva ; enfin le malade toucha de nouveau à la convalescence. A peine fut-il mieux, que les pieds

& les jambes s'enflerent ; les cuisses furent bien vîte de la partie : je lui fis faire un vin apéritif & une tisane diurétique , dont l'effet ne répondit point à mon attente. Je fus contraint , le quatrième jour , de changer de batterie ; l'œdeme des extrémités inférieures avoit précipitamment disparu : le malade étoit attaqué d'une colique inflammatoire , avec tension très-douloureuse du bas-ventre ; un pouls petit & concentré ; les urines supprimées : la circonstance étoit alarmante ; le secours devoit être prompt : il me sembla qu'on n'en devoit attendre que des adoucissans & des calmans : je les employai avec fruit , tant intérieurement qu'en topiques : la chose ayant été prise à tems , l'érétisme diminua assez vîte , les douleurs se calmerent , la respiration devint plus aisée , les urines reparurent ; elles furent très-rouges les deux premiers jours , déposant un sédiment non briqueté , mais de la plus belle & de la plus tendre couleur de roses : le gobelet où j'en faisois garder matin & soir , en étoit teint à la hauteur des urines ; ce sédiment se détachoit difficilement des parois ; il y étoit d'autant plus intimement incrusté , qu'il se présentoit sous la forme d'une poudre extrêmement fine , capable par conséquent de s'ajuster au diamètre étroit des pores du verre.

Ce nouvel incendie éteint, fut immédiatement suivi d'une hydropisie ascite, combinée avec une tympanite, toutes deux parfaitement caractérisées; l'enflure des jambes reparut; en un mot, toutes les parties inférieures augmentoient de volume, les supérieures prodigieusement desséchées, en faisant, pour ainsi dire, les frais.

Mes réflexions sur le tempérament du malade, sur ce qui avoit précédé ses maladies, sur leur nature, sur leurs différens événemens, sur la manière dont elles avoient fait leur invasion; d'ailleurs quelques douleurs sourdes & par fois aiguës, ressenties dans certains points de l'abdomen, depuis la double hydropisie déclarée, ne me permirent point de douter qu'elle ne fût du nombre de celles qui viennent par érosion, laquelle reconnoît pour cause déterminante la qualité corrosive des fluides: partant de cette indication, je ne vois point d'autre parti, comme je l'avois déjà heureusement expérimenté trois autres fois, que de mettre le malade à l'usage du lait, qui devenoit ici médicament alimentaire: je prescrivis pour boisson ordinaire le petit lait clarifié, dans lequel, faute de cloportes vivantes, on en fit bouillir de sèches: on y dissolvit ensuite de l'*arcanum-duplicatum*: le malade prit, matin & soir une dose

de lait pur, bien écrémé ; trois fois le jour, un bol absorbant & légèrement apéritif ; tous les six jours , deux onces de manne ; sa nourriture ne fut que de la crème d'orge au bouillon, les premiers jours , ensuite au lait : par ces différens moyens, les urines coulerent abondamment ; les douleurs spasmodiques intérieures cessèrent ; la liberté du ventre se rétablit , & se soutint ; les vents sortirent avec bruit, la grande soif céda , l'enflure se dissipa , & le malade fut bien guéri.

Le lait, dans cette espèce d'hydropisie-ci, étoit donc l'unique moyen de guérison ; ses principes étant propres à corriger les sels trop actifs des liqueurs, à en émousser les pointes par leurs parties onctueuses, à les délayer, & en brider l'activité par la partie séreuse.

## SECONDE OBSERVATION.

Le nommé Boyer, de la compagnie de Tasque, a donné lieu à ma seconde observation. Il pouvoit être âgé de trente ans, d'un tempérament pituiteux, mélancholique, d'une humeur douce : il avoit le teint olivâtre : son entrée à l'hôpital, datée du même jour que celle de Labraux, il y fut conduit pour une fièvre continue, avec redoublemens & point de côté ; la malignité

s'en mêlâ ; il fut difficile de faire prendre le dessus à la nature ; elle éprouva plusieurs rechutes ; enfin la maladie devint chronique : l'anasarque se déclara, fut confirmée, une ascite peu considérable parut s'y allier. ( On voit rarement de leucophlegmatie, sans un léger épanchement dans l'abdomen ; la poitrine même paroît quelquefois s'en ressentir : j'en ai soupçonné celle de Boyer, qui étoit parfois tourmentée d'une petite toux, avec difficulté de respirer. )

Cette hydropisie étant probablement venue par infiltration, transudation, à la suite du relâchement des solides, de la fixation des liqueurs, sur-tout d'une consistance trop visqueuse de la lymphe : mes indications furent d'atténuer, diviser & détourner les humeurs, de restituer l'élasticité aux solides forcés : pour les remplir, je fis d'abord faire des frictions avec des linges chauds sur tous les membres du malade, pendant plusieurs jours : je lui fis prendre une potion sudorifique, pour tâcher d'ébranler les liqueurs figées : je le mis à l'usage d'une tisane diaphorétique & diurétique ; il prit ensuite chaque jour, en quatre doses, une mixture composée de cinq onces de décoction de chardon-bénit & de scabieuse, d'un scrupule d'*arcanum-duplicatum*, de cinq grains de kermès minéral, d'un demi-gros de tein-



ture de Mars apéritif, & d'une demi-once de fyrop de *rhamno carthartico* : ce remede fit un merveilleux effet ; il ouvrit les voies aux évacuations ; les urines sur-tout furent des plus abondantes ; la respiration devint libre ; la bouffissure de tout le corps se dissipa en quinze jours, ( pendant lesquels il prit deux petites médecines ; ) les forces revinrent, & le malade obtint une guérison parfaite.

### TROISIEME OBSERVATION.

Va-de-bon-cœur, de la compagnie précédente, nous vint le 10 Février de Veissembourg, où il étoit resté à l'hôpital, pour une pleurésie, me dit-il : on l'y avoit saigné une douzaine de fois : se croyant bien rétabli, il se mit en route, & n'alla pas loin : il eut même toutes les peines du monde à gagner cette ville ; il vint le lendemain à l'hôpital, augmenter le nombre de ceux qui y étoient du même corps : il étoit attaqué d'une fièvre continue-redoublante, vermineuse, avec une forte de pleuro-péritneumonie, & les signes les plus démonstratifs des premières voies farcies : venant d'être prodigieusement saigné, je me gardai bien d'employer ce remede ; j'envisageai l'embarras inflammatoire de la poitrine, comme provenant uniquement de la saburre de l'estomac ; en

effet, deux vomitifs & quelques purgatifs doux la dégagerent ; les autres symptomes furent plus rénitens : ils s'accrurent, varièrent, malgré l'usage des delayans atténuans, des anthelmintiques entre-mêlés de légers laxatifs : de nouveaux incidens parurent & se présentèrent sous les dehors de la malignité, tels que des délires plus ou moins suivis, des soubresauts de tendons, une langue sèche, tremblante, un pouls quelquefois élevé, dans d'autres momens, d'une foiblesse extrême ; enfin, il se déclara un cours de ventre bilieux, si fort, qu'il fallut le mitiger & recourir aux cordiaux, pour soutenir le malade : cet état fut bientôt suivi d'une enflure considérable des jambes, des cuisses ; elle parut se communiquer au bas-ventre qui se gonfla médiocrement, & dans lequel on sentoît déjà un peu d'ondulation ; la main gauche devint même très-œdémateuse ; le malade se tenoit pourtant couché, sur les deux côtés indifféremment : quoique tout me parût presque désespéré, je tentai l'usage des légers apéritifs, des diurétiques unis aux toniques astringens : ces remèdes furent pris sous la forme solide & en potion ; la potion étoit celle dont je m'étois servi pour Boyer, en y changeant cependant le syrop de *rhamno*, en celui des cinq racines apéritives, & en en retranchant deux grains

A LA SUITE DE MALAD. AIGUES. 175  
de kermès. Ce qui se prenoit aussi chaque  
jour , sous forme solide , étoit trois petits  
bols , dans la composition desquels entroient  
un scrupule de rhubarbe , autant d'écorce  
du Pérou , douze grains de safran de Mars  
apéritif , dix grains de cannelle , huit de  
cloportes , trois de kermès minéral , & le  
syrop de chicorée composé : ces deux seuls  
remedes , dont l'usage fut soutenu environ  
trois semaines , aidés de deux minoratifs ,  
d'une tisane appropriée , & d'une nourriture  
analeptique , guérirent Va-de-bon-cœur , &  
le mirent en état d'aller joindre son régiment  
en Flandres.

---

L E T T R E à M. \*\*\* ,

*Sur l'usage des eaux de Barèges , dans les  
maladies vénériennes , par M. FRAN-  
ÇOIS DE BORDEU , médecin à  
Barèges.*

MONSIEUR ,

Vous avez été surpris des observations  
que j'ai eu l'honneur de vous envoyer , &  
que vous avez inferées dans le Journal du  
mois de Mars 1760 : l'efficacité qu'elles  
paroissent indiquer dans les eaux de Barè-  
ges , pour le traitement des maladies véné-

riennes ; est assurément merveilleuse , & semble un peu contraire aux idées qu'on s'est formées sur la nécessité du mercure dans ces maladies ; mais ces observations ne sont pas les seules. En relisant le *Journal de Barèges* (a) , j'en ai trouvé qui constatent la vertu de nos eaux , pour adoucir , calmer , diminuer & même faire presque entièrement cesser des symptômes jugés véroliques. Je vais , Monsieur , vous parler de quelques-uns de ces cas , pour satisfaire à votre juste curiosité.

1<sup>o</sup> Les suites ordinaires du virus négligé , les tumeurs aux glandes , les caries des os , les tremblemens qu'on voit souvent résister au mercure , guériront très-souvent par l'usage de nos eaux : ces faits sont prouvés par un grand nombre d'observations éparfes dans *notre Journal* , & je puis assurer qu'il n'est aucun médecin ni chirurgien de la pro-

(a) On donne ce nom à un Recueil d'Observations des maladies que les eaux de Barèges guérissent , & de celles qui résistent à leur vertu. MM. de Bordeu , pere & fils , médecins de l'hôpital militaire , & intendant des eaux , sont les premiers & les seuls qui aient fait ce Recueil , dont ils sont chargés d'envoyer chaque année , des copiés au ministre de la guerre , & au premier médecin : ce qu'ils ont fait régulièrement depuis 1749.

vince ,

vince, qui n'ait vu ou pu voir les effets dont il est question.

Vous sçavez, Monsieur, combien les symptomes sont opiniâtres, combien surtout ils résistent à l'action du mercure; & vous n'ignorez pas que souvent un attachement trop scrupuleux à quelques préceptes reçus, fait employer & réitérer les frictions mercurielles, tant qu'il reste le moindre accident. Combien de fois la maladie qui n'est plus du ressort du mercure, est-elle aigrie, rendue plus rebelle & quelquefois incurable par la réitération d'un remède qui ne lui convient plus, & qui n'est jamais indifférent, faisant toujours un grand bien ou un grand mal? On voit sans doute de quelle importance il est de s'opposer à de pareils inconvéniens. Il est aisé d'appercevoir le danger. Les observations faites à Barèges, offrent un moyen de le prévenir.

2<sup>o</sup> Les mauvais effets du mercure, tels que les étranglemens des muscles de la face, les ulcères à la bouche & au gosier, les délabremens des gencives, la maigreur & la foiblesse qui ne sont que trop ordinairement la suite de l'usage du même remède, sont aussi dissipés très-souvent par l'effet de nos eaux. Cette remarque avoit déjà été faite par M. *Default*, médecin de Bordeaux.

Tous ces accidens sont le plus souvent

excités par un défaut de ménagement du mercure, lorsqu'on le donne en trop grande quantité & trop subitement, dans la vue d'exciter une salivation; cependant on les voit quelquefois survenir dans certains tempéramens foibles & sensibles, lors même qu'on a employé le mercure avec beaucoup de précautions, qu'on a évité de le faire porter à la bouche, & qu'on a suivi, en un mot, la méthode de l'extinction. Mon pere m'a assuré avoir vu quelques-uns de ces pauvres malades, vrais squelettes vivans dans une extrême langueur, pâles, décharnés, ayant de la peine à se soutenir, qui, par l'usage de nos eaux, reprenoient peu-à-peu leur appétit, leur force & leur embonpoint: les ulcères sont guéris avec une facilité admirable; cette vertu est une des plus remarquables & des plus anciennement reconnues dans nos eaux. Cependant, Monsieur, ces mêmes ulcères, effets d'un mercure trop actif, combien de fois n'ont-ils pas été des signes suffisans pour condamner les malades aux frictions?

3<sup>o</sup> Nous avons vu souvent des écoulemens de semence ou d'une sorte de purulence, qu'il est difficile de bien caractériser, que le mercure ménagé par les grands maîtres, & à diverses reprises, n'avoit pu arrêter, céder en peu de tems à l'usage des

mêmes eaux. Il faut en dire autant des carnosités dans le canal de l'uretre.

De tous les symptomes de la vérole, les gonorrhées sont, sans contredit, les plus difficiles à guérir, à déraciner entièrement; les préparations mercurielles blanchissent, & on est obligé souvent d'avoir recours à des astringens, dont l'effet n'est pas constant, ni toujours exempt de danger. Il n'y a pas les mêmes inconvéniens à craindre, en traitant les gonorrhées avec nos eaux: on évite l'alternative cruelle, ou de remettre le malade à l'usage inutile du mercure, ou d'avoir recours à des médicamens, dont l'effet le plus complet peut avoir des suites fâcheuses. Nos eaux (les Bonnes, comme celles de Barèges,) prises en boisson, en bain, en douches, & jointes à l'usage du lait, dans les commencemens des gonorrhées virulentes, rendent en peu de jours l'écoulement bien libre & louable. Mon pere, depuis plus de quarante ans, n'emploie pas d'autre tisane, que ces eaux, dans ces maladies: on n'a encore que des présomptions au sujet des effets qu'elles produiroient, étant continuées seules: on a coutume de leur joindre l'usage des mercuriaux, sur-tout sur la fin des maladies.

4<sup>o</sup> Nous avons des observations de malades attaqués depuis long-tems d'une vérole confirmée, avec chancres, bubons, exosto-

ses, caries, ulceres, &c. chez qui l'usage seul de ces eaux a singulièrement diminué ces symptômes, fondu & détruit presque en entier jusqu'aux exostoses.

Il est enfin difficile de refuser à nos eaux quelque vertu anti-vénérienne. Je suis cependant bien éloigné de vouloir les comparer au mercure, & encore moins de les lui substituer : je pense au contraire qu'elles doivent lui être associées, sur-tout quand on est à portée de le faire, de même qu'on l'a fait dans le traitement des écrouelles ; on pourroit par-là favoriser son action, le rendre plus traitable, les suites de son usage moins fâcheuses, & son effet plus assuré.

Je ne dois pas oublier de vous dire que plusieurs personnes voyant l'efficacité de nos eaux dans le traitement des maladies vénériennes, dans la guérison des symptômes, des accidens & des embarras qui les suivent ou les accompagnent, ont pensé qu'elles contenoient du mercure, d'autant mieux qu'elles ont quelquefois fait saliver les malades qui en usoient en certaine quantité : cette prétention sera vraisemblablement entièrement détruite & dissipée par l'excellent médecin-chymiste, que M. le premier médecin a chargé de l'examen des eaux minérales du royaume ; pour nous, notre place & notre devoir nous réduiront à examiner les maladies que ces eaux peu-



vent combattre. Il restera à déterminer s'il n'est pas possible d'obtenir dans les maladies vénériennes une parfaite guérison des remèdes qui ne contiennent point de mercure , & notamment de nos eaux ? S'il n'est pas quelquefois utile ou nécessaire de s'abstenir tout-à-fait de ce spécifique ? Si , lorsqu'on s'en sert , il n'est pas important de varier la forme de l'administration ?

J'ai l'honneur d'être , &c.

---

### *A V I S.*

M. Dugès , chirurgien-herniaire à Paris , donne avis au Public , qu'il a imaginé un Bandage d'une construction nouvelle , propre à contenir les hernies inguinales & crurales. Ce Bandage , dont le ressort n'exige point , comme les autres , de ceinture de fer , contient les descentes , de manière à ne gêner aucun exercice du corps , & de quelque délicatesse que peuvent être les personnes. Il se porte sans la moindre gêne : son action & sa force sont toujours les mêmes , vu les ressorts qui le composent.

Ce Bandage a été agréé de la faculté de médecine de Paris , & de l'académie royale de chirurgie.

*Approbation de la faculté de médecine de  
Paris.*

Messieurs *Vasse, Boulland, Bertrand & Petit*, qui avoient été cominis par la faculté, pour examiner ce Bandage à ressort, nouvellement inventé par M. Dugès, en ayant fait leur rapport à la faculté, le mardi, premier du présent mois de Juillet, & ledit Bandage en conséquence, ayant été approuvé par ladite faculté, je lui ai délivré le présent Certificat.

A Paris, ce 3 Juillet 1760.

*Signé BOYER, de l'ordre du Roi,  
doyen de la faculté de médecine.*

*Extrait des registres de l'académie royale de  
chirurgie, du 22 Mai 1760.*

M. De la Faye qui avoit été nommé par l'académie, pour examiner un nouveau Bandage pour les hernies inguinales & crurales, présenté par M. Dugès, chirurgien - herniaire, en ayant fait son rapport, l'académie a jugé que ce Bandage pouvoit convenir à beaucoup de ces hernies, & leur être plus avantageux que les autres bandages.

En foi de quoi, j'ai signé le présent Extrait de nos registres, le 23 Mai 1760.

*Signé MORAND, secrétaire perpétuel.*

---

 LIVRES NOUVEAUX.

*Dominici Vandellii philosophi & medici, Dissertationes tres, de Aponi thermis, de nonnullis insectis terrestribus, & zoophitis marinis, & de vermium terræ reproductione atque tania canis. Patavii, 1758, ex typographiâ Conzalti.*

Des trois Dissertations que contient ce volume, il n'y a que la première dont nous nous proposons de faire mention. Plusieurs sçavans, entr'autres, *Fallope & Jean de Dondis*, ont déjà parlé de ces eaux minérales, qui, s'il en faut croire l'auteur, furent découvertes & mises en usage pour la première fois, par un de ses ancêtres, nommé *Jérôme de Vandeli*. Parmi la multitude de sources d'eaux chaudes qui ruissellent de toutes parts aux environs d'Apone, l'auteur en distingue cinq, dont quatre coulent précisément vers les quatre points cardinaux, & une cinquième coule obliquement. Il en a estimé la chaleur avec un thermomètre gradué arbitrairement, à 80 parties; & comme cette graduation n'est relative à aucun thermomètre connu, nous nous contenterons d'indiquer avec l'auteur, que l'une de ces sources est éminemment chaude, par comparaison aux quatre autres, tellement qu'il l'appelle *aqua fervens*, & qu'il propose non seulement d'en faire des étuves, mais encore de construire des serres pour les plantes qui recevraient leur chaleur des vapeurs de cette source. Il est vraisemblable qu'en proposant cette idée, M. Vandeli a oublié que les vapeurs chaudes & humides de l'air renfermé, sont un obstacle à la végétation.

Sans nous arrêter au détail des expériences chimiques, mises en œuvre pour reconnoître les parties constituantes de ces eaux thermales, nous

concluerons avec M. Vandelî, qu'elles contiennent du soufre, du fer, une terre calcaire & du sel. La nature de ce sel n'est pas approfondie par l'auteur. Il remarque seulement que les pierres qui forment le rivage du ruisseau par où s'écoulent ces eaux minérales sont le matin, semées de petits cristaux salins & brillans; mais qu'à mesure que le soleil paroît, ces cristaux s'évanouissent, & ne laissent qu'un peu de terre blanchâtre. En considérant le peu de lumieres chymiques, que l'auteur répand sur toute son analyse, & l'espece d'ignorance où il paroît être sur les effets les plus connus du sel de Glauber, ne pourroit-on pas soupçonner que c'est en effet un sel de cette nature qui se trouve dans ces eaux, & qu'un meilleur chymiste y auroit découvert?

Un phénomène assez rare qui se trouve dans les eaux d'Apone, c'est que leur chaleur est assez considérable pour durcir des œufs, & pour faire périr les insectes ou autres petits animaux qu'on y plonge; néanmoins ces eaux ont leurs habitans, pour qui la chaleur est nécessaire, puisqu'ils meurent dans l'eau froide. Ces habitans sont entr'autres, des Buccins, dont la forme differe un peu des buccins ordinaires, des petites squilles pareilles à l'espece de ver, dont *Gædart* a donné la figure.

À l'égard du *tania* ou du ver solitaire qui se trouve dans le chien, l'auteur semble conclure de ses expériences, que ce n'est pas un composé de plusieurs vers, mais un seul animal qui ne doit pas son existence à la réunion de plusieurs autres.

*Joseph. Ludov. Roger, med. doct. Monspelienf. &c. Specimen physiologicum.* L'auteur prétend prouver avec beaucoup d'esprit dans cette These, que nos fibres sont dans tous les instans de notre vie, dans une palpitation & une vibration continue & insensible: par ce moyen, il explique assez ingénieusement tous les phénomènes de la machine humaine. A Paris, chez *Ganeau*, rue S. Severin.



## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- nes.	par- ties.		
1	16	23 $\frac{1}{2}$	19	28	1	$\frac{1}{2}$	S-S-E. foible.	Peu de nua.
2	17	24 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$			0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
3	17	25 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$		2		S-E. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
4	18	22	19 $\frac{1}{2}$				<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> pet. pl. éclaircs, tonn. méd. à midi & à minuit.
5	16	23	18		1		O. fort. le soir.	B. de nuag. tonn. le mat. pl. méd. la nuit.
6	14	16 $\frac{1}{2}$	14		2		<i>Id.</i> méd.	Couvert.
7	14	17	15				<i>Idem.</i>	B. de nuag.
8	15	20	17		3		O. au N.	<i>Idem.</i>
9	15	23	20		2	$\frac{1}{2}$	O. méd. N. au E. <i>idem.</i>	Peu de nua.
10	17	25	20			0	E. au N. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
11	16		20		1	$\frac{1}{2}$	N. fort.	<i>Idem.</i>
12	14	21 $\frac{1}{2}$	15				<i>Idem.</i>	Serein.
13	12	18	14		0		<i>Idem.</i>	Peu de nua.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
14	9	17	13	28	2	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
15	12	20	14	27	11	$\frac{1}{2}$	N-O. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
16	12	18	13	28	0		O. <i>id.</i>	B. de nuag. pet. pluie le mat. par in- tervalles.
17	11	17	12		1		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
18	8	6	14 $\frac{1}{2}$	27	11	0	O. au S. <i>idem.</i>	Couv. pet. pl. par int. le matin.
19	14 $\frac{1}{2}$	19	13 $\frac{1}{2}$	28	0	0	<i>Idem.</i>	B. de nuag
20	12 $\frac{1}{2}$	16	12		1		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pl. mé- dioc. par in- terv. le mat. & la nuit.
21	12	17	15				<i>Idem.</i>	Couvert, pluie forte la nuit.
22	12	18	13	27	11	$\frac{1}{2}$	S. méd.	<i>Id.</i> pluie forte à 4 h. le soir.
23	12	13	12		7	0	<i>Id.</i> fort.	Couv. pl. médioc. par int. tout le jour.
24	11 $\frac{1}{2}$	14	11		6		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
25	10	10	12		9		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
26	11	17	15	28	0	0	<i>Id.</i> méd.	B. de nuag.
27	13	16	14	27	9		<i>Idem.</i>	Couv. pet. pluie dès le mat. jusqu'à 4 h. du soir.
28	14	18	13	28	1		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>

# MÉTÉOROLOGIQUES. 187

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.		Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.		
29	13	18	14 $\frac{1}{2}$	28	4 $\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	B. de nuag.
30	14 $\frac{1}{2}$	21	17		5 0	<i>Id.</i> au S- E.	Peu de nuag.

La plus grande chaleur marquée au thermomètre pendant ce mois, a été de 25 $\frac{1}{2}$  dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 8 dégr. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 17 $\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.  
2 fois de l'E.  
5 fois du S-E.  
13 fois du S.  
10 fois O.  
2 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems serein.  
20 jours de nuages.  
9 jours de couvert.  
2 jours de tonnerre.  
2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse pendant tout le mois.



---

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1760, par*  
*M. VANDERMONDE.*

On a observé parmi les enfans de l'un & l'autre sexe, des toux quinteuses, accompagnées d'une petite fièvre tierce ou quarte. Ceux qui en étoient attaqués, avoient la langue chargée, le ventre dur & ferré, les urines fort rouges, la respiration gênée, & suivie de siflemens. Une petite saignée ou deux, des tisanes très-legeres de bourrache, des purgations répétées, & quelquefois pour calmer les symptomes, quelques béchiques incisifs unis aux huileux, achevoient le traitement. On a remarqué aussi de véritables coqueluches, annoncées par un enrrouement qui s'étendoit jusqu'à la poitrine, suivi d'une petite toux qui devenoit insensiblement violente & convulsive, des lassitudes universelles, une difficulté très-grande de respirer, sans fièvre cependant & sans mal de tête. Les tisanes béchiques & incisives, l'ipecacuanha, les absorbans & les nitreux, les purgations douces & répétées étoient les seuls instrumens de la guérison. Quelques enfans éprouvoient des éruptions miliaires qui paroissoient à la fin de la maladie, & qui sembloient annoncer une dépuration complete de la matiere morbifique. Ces maladies n'ont pas été rebelles aux remedes, & n'ont été accompagnées d'aucun accident fâcheux.

Il y a eu parmi les adultes des ophthalmies, des fluxions sur les dents, sur le visage, des diarrhées qui n'ont exigé que le traitement ordinaire.



*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois de Mai 1760 , par  
M. BOUCHER , médecin.*

Les variations dans la température de l'air n'ont point été moins remarquables ce mois, que le précédent. Le tems a été froid les quatre premiers jours : du 5 au 10, il y a eu quelques jours assez chauds ; le thermometre, le 6, a monté à près de 19 degrés : l'air a été à un état de température moyenne les jours suivans , jusqu'au 16, que le thermometre a monté jusques près de 20 degrés : du 18 au 24, le tems a été encore au tempéré ; & de ce dernier jour, jusqu'au 31, la chaleur a toujours augmenté, de maniere que, le 30 & le 31, le thermometre a été observé l'après-dîner, à 21 degrés & au-delà.

Il y a eu de grosses pluies d'orage le 5, le 6 & le 7 ; elles ont repris le 19, & ont continué les trois jours suivans : ( nos campagnes en avoient grand besoin. ) Il y a eu encore, à la fin du mois, quelques jours de pluie.

On n'a pas observé de grandes variations dans le barometre ; il y en a eu plus dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de

190 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

21 $\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 4 degrés: la différence entre ces deux termes est de 17 $\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes: la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'E.

4 fois de l'Est.

3 fois du Sud-Est.

5 fois du Sud.

5 fois du Sud-Ouest.

2 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

2 jours de grêle.

2 jours de brouillards.

4 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1760, par M. BOUCHER.*

Le développement des premières chaleurs a causé, au commencement du mois, des

crachemens de sang & des squinancies phlegmoneuses. Les pleurésies & peripneumonies légitimes ont encore persisté. La crise de cette dernière espèce de maladie avoit lieu, partie par les sueurs, & partie par les selles.

Nous avons aussi observé des pleuro-pneumonies bilieuses, & quelques-unes de l'espèce putride. La saignée, dans l'une & l'autre espèce, devoit être très-ménagée. Les boisons acéscents savonneuses; le petit lait doux & édulcoré avec le miel, l'oxymel, les décoctions de tamarins, les mixtures absorbantes où entroient les syrops anti pleurétiques employés à tems, ont paru remplir le but proposé. Beaucoup de gens de diverses conditions, mais sur-tout les pauvres, ont été molestés de diarrhées bilieuses & de *cholera morbus*, les uns sans fièvre, les autres avec fièvre.

Il a régné diverses sortes de fièvres, tant à la campagne qu'à la ville; des fièvres continues, de la nature des vraies synoques-putrides, & des intermittentes, les unes tierces, & les autres double-tierces. Un émétique employé au commencement de la maladie, a souvent bien fait dans l'une & l'autre espèce: la plupart des malades avoient des vers.

Il y a eu parmi le petit peuple, & dans la garnison, quelques fièvres très-malignes,

portant sur-tout à la tête, & accompagnées le plus souvent de cours-de-ventre, qu'il étoit dangereux de réprimer ; car pour lors le ventre se gonfloir, devenoit sensible, & tous les symptômes s'irritoient ; plusieurs en sont morts. ( Cette fièvre, dans quelques sujets, a paru tenir de la fièvre lente nerveuse. ) Le remède qui m'a le mieux réussi, est l'infusion de quinquina dans du petit vin, ou la décoction dans de l'eau, animée par la liqueur minérale d'Hoffmann. J'ai donné à quelques sujets affaiblis ce spécifique en substance, dans une mixture cordiale. On a eu besoin aussi, dans ce dernier cas, de l'aiguillon des cantharides. J'ai employé avec succès, dans le gonflement du bas-ventre & la suppression des selles, le kermès minéral dans une potion huileuse.

Nous avons eu quelques enfans attaqués de la fièvre rouge, mais qui n'étoit point maligne.

#### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Août.

A Paris, ce 20 Juillet 1760.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Françoisse, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. . . . .

*Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.*

*De Robecourt medecin*

SEPTEMBRE 1760.

TOME XIII.

1760



*à amicus*

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

SEPTEMBRE 1760.

---

HISTOIRE

*De la Santé & de l'Art de la conserver, ou  
Exposition fidelle de tout ce que les médecins & les philosophes, tant anciens que modernes, ont prescrit de plus intéressant pour la conservation de la santé, avec un choix des meilleures règles à observer dans cette vue, & une idée des principes qui leur servent de fondement, par M. JACQUES MACKENSIE, D. M. ci-devant médecin à Worcester, membre du collège royal, à Edinbourg;*

*traduit de l'anglois , sur la seconde édition , avec cette épigraphe :*

Plusieurs sont morts par intempérance ; mais celui qui y prendra garde , prolongera sa vie. *Ecclesiast. XXXVII, 34.*

*A la Haye , chez Daniel Aillaud , Libraire , dans la grande Salle de la Cour , 1759.  
A Paris , chez Durand , Libraire , rue du Foin , in-8° de près de 400 pages.*

**L**E corps humain destructible par sa nature , n'est conservé que par l'action de certains agens , qui existent pour la plupart hors de lui , & auxquels Galien , & , à son exemple , les médecins de l'école , ont donné le nom de *choses non naturelles* , parce que , disent-ils , quoiqu'elles ne découlent pas de la nature du corps , elles concourent à sa conservation , ou accélèrent sa destruction par le bon usage ou l'abus qu'on en peut faire. Ces choses sont , 1° les alimens ; 2° l'air ; 3° le mouvement & le repos ; 4° le sommeil & la veille ; 5° les excréments évacués ou retenus ; 6° les passions & les affections de l'ame.

C'est à l'exposition de l'usage que les hommes ont fait de ces six choses non naturelles , ou des règles que les médecins & les philosophes ont prescrites relativement à cet usage , que M. Mackenzie a donné le nom d'*Histoire de la santé , & de l'art de la conserver*. Cette histoire n'est présentée , à pro-



prement parler, que dans la première partie de son ouvrage ; la seconde est consacrée à montrer dans le mécanisme du corps humain les raisons qui servent de preuves & de fondement aux règles que les médecins & les philosophes ont établies sur l'art de conserver la santé.

Il ne paroît pas qu'avant Hippocrate, on eût encore travaillé à donner des règles détaillées sur l'usage des six choses non naturelles ; du moins ne nous reste-t-il aucun monument qui le constate. Malgré cela, M. Mackenzie a cru devoir remonter jusqu'à la création. Il recherche d'abord qu'elle avoit été la nourriture du premier homme, avant sa chute. Il conjecture qu'elle étoit la même que celle dont il usa depuis son péché, mais qu'il prévint les mauvais effets que ces alimens pouvoient produire, en mangeant du fruit de l'arbre de vie, que Dieu avoit placé dans le paradis terrestre. Après sa chute, privé de cette ressource, & condamné à manger son pain à la sueur de son front, il inventa l'agriculture, & rassembla des troupeaux pour pourvoir à ses besoins & à ceux de sa famille. Cet art se perpétua sans doute parmi ses descendans ; mais les hommes qui passèrent les premiers dans la Grece, soit pour éviter l'oppression, soit pour se dérober à des peines qu'ils avoient méritées, s'étant trouvé

dépourvus des instrumens nécessaires à la culture de la terre, furent obligés de vivre des productions des forêts & des campagnes. Il n'est donc pas étonnant que leur postérité oubliât jusqu'à l'existence de l'agriculture, & que les gens qui nous ont transmis l'histoire des autres nations, aient imaginé que tous les hommes s'étoient d'abord nourris de gland, & des autres fruits que la terre donne, sans être cultivée; mais bientôt la nécessité, mere de l'industrie, leur fit retrouver l'art de se procurer, en cultivant la terre, une nourriture plus saine & plus assurée. C'est à Cérès, qu'on attribue communément cette invention.

Après ces discussions, M. Mackensie examine quand & comment les hommes ont commencé à faire usage de la chair des animaux. Il décide sur un passage de la Genèse, que ce n'est que depuis le déluge, Dieu en ayant donné la permission à Noé. C'est à cette même époque qu'il rapporte l'invention du vin, à laquelle succéda, peu de tems après, celle de la biere.

Le quatrieme chapitre de cette premiere partie, contient une liste fort succinte, ou, pour mieux dire, très-imparfaite, des auteurs qui ont écrit sur les alimens, depuis Moïse jusqu'à nous.

Dans le cinquieme, M. Mackensie, trace en peu de mots l'origine de la médecine.

cine. Il s'arrête principalement à ce que quelques hiftoriens nous ont confervé de la doctrine des Babylonniens & des Égyptiens fur l'art de conferver la fanté. Il cite quelques exemples du foin que les anciens ont pris de la fanté dès vieillards. Il indique les préceptes de Pythagore fur la tempérance, & termine ce chapitre par l'invention de la gymnaflique médicinale, par Herodicus, à qui on attribue fans fondement les trois livres de la Diète, qui fe trouvent parmi les œuvres d'Hippocrate.

Tout le fixieme chapitre eft confacré à faire connoître la doctrine d'Hippocrate fur l'art de conferver la fanté. Il a en effet traité fort au long des fix chofes non naturelles, & a donné des préceptes qu'une expérience de deux mille ans n'a pas encore démentis. Auffi M. Mackenfie entre-t-il dans les plus grands détails. Tout ce chapitre n'eft qu'un extrait des différens ouvrages, dans lesquels ce grand maître a parlé de l'air, des alimens, de l'exercice, &c.

Polybe, gendre d'Hippocrate, continua d'enseigner fes difciples. Galien lui attribue le petit livre de la *Diète pour les gens en fanté*, qui fe trouve parmi ceux d'Hippocrate. A Polybe fuccéda Diocles de Caryste, dans l'ifle d'Eubée, qu'on nomma le fécond Hippocrate, & qui s'attacha fur-

tout à prévoir les maladies , pour les prévenir. On ne trouve rien sur l'art de conserver la santé , dans les fragmens qui nous restent des médecins qui ont fleuri depuis Diocles , jusqu'à Celse qui vécut sous Tibere , c'est-à-dire , trois cens ans après. Ce dernier , plus méthodique qu'Hippocrate , a rangé toutes les règles relatives à la santé sous trois chefs. D'abord il parle de la manière dont les personnes robustes doivent se conduire , pour se conserver dans cet état heureux ; ensuite il indique aux personnes délicates & valétudinaires les mesures qu'elles doivent prendre pour rectifier les défauts , tant acquis que naturels , de leur constitution. Enfin il insiste sur diverses précautions particulières & relatives aux nouveaux incidens qui arrivent aux différens âges , aux différentes saisons , aux différentes infirmités. M. Mackensie donne un précis de ces règles , qui occupe la plus grande partie de son septieme chapitre. De-là il passe aux préceptes que Plutarque donne sur le même sujet , & finit par faire mention de la doctrine d'Agathinus sur les bains froids ; doctrine qui nous a été conservée par Oribase.

Galien est de tous les médecins de l'antiquité , celui qui a le plus & le mieux écrit sur l'art de conserver la santé. On trouve dans ses Œuvres six livres sur ce sujet , &

divers autres Traités, tant sur les qualités & sur la nature des alimens, que sur la diversité des tempéramens. M. Mackenzie en a extrait les principales règles, celles surtout, qu'on ne trouve ni dans Hippocrate ni dans Celse, & en compose tout son huitieme chapitre. Il discute dans le neuvieme la doctrine de Porphyre & de tous ceux qui interdisent l'usage de la chair, ce qui lui donne occasion de faire une critique peu mesurée des écrits du docteur Cheyne, son compatriote, qui paroît avoir adopté en quelque sorte les idées de ce célèbre Pythagoricien.

Le dixieme chapitre est destiné à faire connoître les écrits d'Oribase, d'Ætius, & de Paul d'Egine. On y trouve qu'Oribase a été en quelque sorte le premier qui ait expressément recommandé l'exercice du cheval, comme un moyen de se bien porter. Il assure que cet exercice l'emporte sur tous les autres, pour fortifier l'estomac, pour nettoyer les organes, & rendre les sens plus aigus. Actuarius & les deux Bacon semblent n'avoir traité de l'art de conserver la santé, que pour célébrer certaines panacées, ou des pratiques qu'aucune expérience n'a jamais justifiées.

Après avoir passé en revue tous les médecins Grecs, notre auteur vient aux Arabes. On sçait qu'ils ont été pendant long-tems

les seuls qui se soient appliqués à la médecine. Nous avons d'eux un grand nombre d'écrits , parmi lesquels on en trouve plusieurs sur la matiere qui fait le sujet de l'ouvrage que nous examinons. Rhafès fut le premier des "médecins Arabes , dont les écrits sont venus jusqu'à nous , qui s'occupa de cet objet. Nous avons de lui un *Traité sur la conservation de la santé* , dans lequel on trouve un abrégé des meilleures règles qu'on puisse donner sur cet objet ; & quoique ces règles soient prises de la doctrine des médecins Grecs , M. Mackensie a cru devoir en donner une idée à ses Lecteurs , & les leur présenter en peu de mots. Il ne juge pas si favorablement d'Avicenne , dont les écrits ont cependant dominé pendant long-tems dans l'école. Il lui reproche de n'avoir rien ajoûté à la doctrine des Grecs , qu'il s'est appropriée.

Pendant que les Arabes tenoient en quelque sorte l'empire de la médecine & des sciences , deux Juifs composèrent , par ordre de Charlemagne , un livre qu'ils intitulerent le *Tacuin* ou *Tables de la santé* : cet ouvrage qui est extrêmement rare , n'est qu'un amas indigeste de choses singulieres ou très-communes , & qui ne méritent aucune attention. Il n'en est pas de même de l'école de Salerne , composée dans le onzieme siècle , pour l'usage de Robert , duc de Normandie ,

fils de Guillaume le Conquérant. Car, quoi-  
 qu'elle soit bien inférieure à tout ce que  
 nous avons des médecins Grecs, & à tout  
 ce qu'on a écrit depuis le renouvellement  
 des Lettres, on est obligé de convenir qu'elle  
 est admirable, pour le tems où elle a été  
 composée. Des six choses non naturelles,  
 l'article des alimens est celui qui fait propre-  
 ment le sujet de l'école de Salerne. Si l'on  
 y parle des autres, ce n'est que par occa-  
 sion, & comme en passant. Jean de Milan,  
 auteur de cette école, n'est pas le seul méde-  
 cin qui ait donné en vers des règles pour  
 la santé. M. Mackensie parle de deux autres  
 poètes qui ont couru la même carrière, Cas-  
 tor Durante Halien, & le docteur Armf-  
 trong, Anglois. Il célèbre avec raison leurs  
 écrits, sur-tout l'*Art de conserver la santé*,  
 que nous devons au dernier.

La prise de Constantinople par les Turcs ;  
 est, comme on le sçait, une époque fameuse  
 dans l'histoire des Lettres. Les Grecs chassés  
 de leur patrie, trouverent en Italie & en  
 France des protecteurs qui les accueillirent,  
 ce qui fit renaître dans ces parties de l'E-  
 urope, le goût de l'étude & du sçavoir. Mar-  
 file Ficin, admirateur, fameux & sçavant  
 traducteur de Platon, fut le premier des  
 médecins qui, après cette renaissance des  
 Lettres, écrivit sur la santé ; mais trop pré-  
 venu en faveur de la doctrine des Platon-

ciens, il a associé par-tout la subtilité de ces philosophes aux préceptes de Galien; & ce qu'il ajoûte de son fond, ne fait honneur ni à son goût ni à son siècle. Il n'est pas le seul qui ait donné dans ces rêveries. M. Mackensie ne cite cependant que le docteur Martin Panfa, qui dédia en 1615 son *livre d'or sur les moyens de préserver la vie* au sénat de Leipfick. Dans ce livre, il attribue aux planetes la plus grande influence sur la santé. Il veut qu'on étudie avec soin les aspects & les conjonctions des astres qui sont favorables ou nuisibles, suivant le tempérament dont on est, afin de s'établir & de se domicilier dans les lieux sur lesquels ils versent leurs plus favorables influences : malgré cela, on trouve dans son livre des préceptes utiles, & qu'on chercheroit inutilement dans les auteurs qui l'ont précédé; tels sont ceux qu'il donne aux gens de Lettres. Nous ne dirons rien de Gazius ni de Platine, dont M. Mackensie ne fait mention, que pour ne pas laisser ignorer à ses Lecteurs, que leurs noms ne lui étoient pas inconnus. Il dit cependant qu'il croit que Platine est le premier des médecins qui ait recommandé de bien mâcher ses alimens, comme un moyen capable de contribuer à une bonne digestion.

Peu de tems après parut le célèbre Louis Cornaro, noble Vénitien. Tout le monde



connoît son *Traité de la vie sobre & réglée*. M. Mackensie lui associe le fameux jésuite Lessius, dont nous avons un ouvrage composé, à l'imitation de celui de Cornaro, sous le titre d'*Hygiæsticon*, ou *véritable méthode de conserver la vie & la santé jusqu'à la vieillesse la plus réculée*.

Le seizième siècle vit naître un grand nombre d'écrivains qui s'occupèrent de l'art de conserver la santé. M. Mackensie fait mention de Thomas Philologue, de Ravenne; de Vidus Vidius, de Jérôme Cardan, d'Alexandre Trajan Petrone, de Levin Lemnius, de Jason Pratenfis, d'Antoine Flumanel, de Jean Valverd de Hamusco, de Guillaume Gratarole, de Henri Rantzaw, d'Æmile Dufius, de Ferdinand Eustache, & de Oddo de Oddio. Thomas Philologue est le premier, selon notre auteur, qui ait osé élever sa voix contre la pernicieuse coutume d'enfermer les cimetières dans les villes; & personne, avant Cardan, n'avoit spécifié les signes qui annoncent une longue vie. Tous les autres n'ont fait que copier les anciens; ou s'ils ont ajouté quelque chose à leurs préceptes, ce sont pour la plupart des spéculations singulières & bizarres, telles, par exemple, que celle de Oddo de Oddio, qui a fait un *Traité sur la proportion entre le dîner & le souper*.

Sanctorius vint ouvrir une nouvelle

route. Vers le commencement du 17<sup>e</sup> siècle, il entreprit de déterminer les loix de l'insensible transpiration, & son influence sur la santé, par les variations du poids du corps ; & ce qu'il y a de singulier, ses expériences statiques le conduisirent aux mêmes règles que les anciens avoient trouvées, en observant la nature. MM. Dodart, en France ; Keil, en Angleterre ; de Gorter, en Hollande, ont vérifié depuis les expériences de Sanctorius, & corrigé quelques erreurs qui s'étoient glissées dans ses calculs. Ces mêmes expériences ont été répétées en Irlande, par un gentilhomme, dont M. Roger a publié les travaux, dans son Essai sur les maladies épidémiques : enfin M. Lenet les a tentées à Charles-town, dans la Caroline méridionale. Après cet exposé, M. Mackenzie présente le tableau de la doctrine de Sanctorius, & en donne un abrégé qu'il divise en sept sections. La première traite du poids de la transpiration insensible ; la seconde, de l'air & des eaux ; la troisième, du manger & du boire ; la quatrième, du sommeil & de la veille ; la cinquième, de l'exercice & du repos ; la sixième, du commerce des femmes ; la septième, des passions.

Nous ne le suivrons pas dans ces détails, & nous allons passer rapidement sur les deux derniers chapitres qui terminent cette pre-

mière partie; l'avant-dernier, c'est-à-dire, le 17<sup>e</sup> est intitulé, *des auteurs étrangers à la Grande-Bretagne, qui ont écrit sur la santé depuis Sanctorius*; & dans l'énumération qu'il en fait, il ne nomme que Rodrigue Fonseca, Aurelius Anselme, François Ranchin, Rodolphe Goclenius, Claude Diodati, Jean Jonhston, Pierre Lotichius, & Bernardin Ramazzini. Le 18<sup>e</sup> a pour titre, *des auteurs de la Grande-Bretagne qui ont écrit sur la santé*. Il cite le chevalier Thomas Elliot, Thomas Morgan, Edmund Holleyngs, Guillaume Vaughan, Thomas Venner, André Boorda, Edward Mainwaring, Thomas Player, Guillaume Baileyn, François Fuller, les docteurs Wainwright, Welsted, Burton, Arbuthnot, Lynch, & Mead. On est surpris, au premier coup d'œil, que l'Angleterre ait produit tant d'écrivains sur cette matière, à proportion du reste de l'Europe; mais on n'a pas de peine à s'appercevoir que l'érudition de notre auteur est presque bornée aux limites de sa patrie; c'est un défaut qui lui est commun avec beaucoup de ses compatriotes. S'il eût eu quelques connoissances en cette partie, il n'auroit pas manqué de faire mention d'une très-grande quantité d'auteurs François qui ont écrit sur l'Hygiène: sans en vouloir donner une liste chronologique, nous nous contenterons d'en

citer plusieurs , tels qu'*Alziari* , sur le boire & la glace ; *Le Laumier* , du vin & du cidre ; *Meyssonier* , sur les effets du vin ; *Arnaut de Villeneuve* , régime pour la santé. Nous rappellerons également l'art de conserver la santé , par l'école de *Salerne* , traduit en vers françois ; le *Thréfor de santé* ; le *Régime de vivre* ; le *Traité des alimens de Lemery* ; les *Maximes de santé* , par *Meyssonier* ; le *Bonheur de la vie* , par *Dalicourt* ; le *Secret de retarder la vieillesse* , par *Dalicourt* ; la *Maniere de régler sa santé* , par *Michel Bicaïs* , l'*Art de vivre long-tems* , par *Jacques Melot* ; la *Prolongation de la santé* , par de *Monginot* ; le *vrai Régime de vivre* , par *Léonard Lessius* ; la *Sobriété nouvelle* par la *Bonardiere* , l'*Anti-cornaro* , &c. &c. &c.

Il est tems que nous passions à la seconde partie. L'auteur s'y propose de déduire du mécanisme du corps humain les raisons des règles que les anciens & les modernes ont proposées pour la conservation de la santé. Pour cet effet , il expose d'abord le mécanisme de la digestion , & celui de la circulation , d'après les idées de *Boerhaave* , qu'il ne fait qu'abréger ; ensuite il présente les conséquences qu'il croit en sulter : en voici quelques - unes. 1<sup>o</sup> Il suit , dit-il , de l'idée générale que nous venons de donner de la digestion , que tous  
les

les alimens que nous prenons, se convertissent en un fluide vital, destiné à nourrir & à soutenir notre machine; 2<sup>o</sup> que quand nous prenons plus d'alimens que nos facultés digestives ne peuvent en assimiler, ces alimens ne sçauroient se convertir en une bonne nourriture; 3<sup>o</sup> que les alimens de trop haut goût portent dans le sang des principes plus capables de détruire la santé, que de la conserver; 4<sup>o</sup> que l'exercice est indispensablement nécessaire pour broyer & mêler les alimens; 5<sup>o</sup> qu'on ne doit jamais manger sans appétit; 6<sup>o</sup> enfin qu'il est essentiel de bien mâcher les alimens, avant de les avaler, si l'on veut les bien digérer. Enfin l'auteur récapitule en six chapitres toutes les règles qu'il avoit déjà rapportées dans la première partie de son ouvrage, d'après les différens auteurs dont il a examiné les travaux. Il les accompagne des raisons physiques sur lesquelles il les croit établies, & termine son dernier chapitre par l'histoire des succès de la transfusion du sang, dont il regrette beaucoup la pratique, quoiqu'elle soit totalement discréditée dans l'esprit des meilleurs médecins.

Tel est le plan de l'ouvrage de M. Mackenzie. On souhaiteroit, en le lisant, que l'auteur se fût plus renfermé dans son sujet; qu'il eût un peu plus rapproché les matières les unes des autres; qu'il eût mis plus d'ordre

& de liaison dans ses idées , & qu'il n'eût pas été si souvent au-dessous de son ouvrage. Sa seconde partie nous a paru absolument inutile ; puisqu'elle ne contient aucun précepte , aucune règle qui n'eût déjà été rapportée dans la première. Les fondemens sur lesquels notre auteur a prétendu les étayer , ne sont rien moins que solides ; car outre que l'explication qu'il donne de la digestion , n'est pas exacte , les corollaires qu'il en tire , sont plutôt des faits qu'on doit à l'observation , que des conséquences qui naissent de la théorie qu'il a voulu établir. Nous disons plus ; il seroit très-difficile de montrer quelque liaison entre ces prétendues conséquences & la théorie de l'auteur. On en peut dire autant de la circulation dont il paroît que les véritables effets lui sont parfaitement inconnus. Pour dire, en un mot, ce que nous pensons de cet ouvrage , nous n'y avons rien trouvé qui lui donne le moindre avantage sur tant d'autres traités qu'on a déjà publiés sur cet objet , & dans lesquels les matieres sont souvent mieux développées. D'ailleurs le traducteur qui doit sans-doute être un étranger , paroît ignorer également la matiere qu'il traite , & la langue dans laquelle il écrit. Sa version est défigurée par plusieurs barbarismes , des contre-sens & des phrases louches.



## OBSERVATION

*Sur la Typhomanie , par M. ALLIET ;  
médecin à Gisors.*

Un jeune homme , nommé le Roux , jardinier de son métier , de la paroisse de Gifancour , à deux lieues de Gisors , fut attaqué au mois de Septembre 1758 , d'une fièvre intermittente anormale. Cette fièvre céda à une saignée au bras & à un purgatif ; mais elle laissa après elle des dépôts à la peau , sous la forme de furoncles , qui se firent appercevoir en grand nombre , aux jarrets sur-tout , & aux fesses : le malade en outre resta foible , languissant & abbatu. A ces dépôts , que le malade fit disparaître avec des emplâtres de poix de Bourgogne , succéda , vers la mi-Novembre de la même année , une gale la mieux caractérisée & la plus étendue. Bientôt les bras du malade , entr'autres parties , furent si couverts de boutons & d'écailles , ou croûtes noires , qu'ils devinrent roides , douloureux & comme gommés , & que le patient pouvoit à peine faire le plus facile de son ouvrage. Il éprouvoit encore de grandes lassitudes , & beaucoup d'accablement ; il dormoit d'un sommeil inquiet ; cepen.

dant il mangeoit beaucoup , & avec appétit.

Le chirurgien qui avoit traité le malade dans la fièvre du mois de Septembre , ayant été appelé , en revint à la saignée & à la purgation. Il administra ensuite des frictions , avec différens onguens dont j'ignore la composition. Au moyen de ces frictions , qui n'étoient soutenues d'ailleurs d'aucun régime & d'aucun autre remede , la gale disparoissoit & reparoissoit alternativement. Enfin , au mois de Janvier 1759 , elle se montra une dernière fois au dehors , avec le même degré de méchanceté & la même étendue. Le chirurgien , sans se déconcerter , en revint aux frictions , avec ses onguens ordinaires , qu'il voulut seconder alors d'une boisson de tisane de racines de chiendent , & de quelques prises de bols , dont la composition m'est encore inconnue , c'est-à-dire , qu'il travailla à faire rentrer une dernière fois , & à animer l'humeur de la gale , qui , sans cependant disparoître tout-à-fait à l'extérieur , causa pour lors des ravages singuliers ; peut-être aussi que le malade y contribua pour quelque chose , par des excès dans le vin. Quoi qu'il en soit , il devint constipé le 20 Janvier , jusqu'au point de ne pouvoir rendre d'excrémens , qu'avec des tentatives & des efforts souvent réitérés , & des douleurs



excessives. Il se vit en même tems tourmenté d'une chaleur ardente aux gros doigts des pieds. On pourroit croire qu'un voyage qu'il fit de Pacy à Vernon, avec peine, surtout, parce qu'il étoit chaussé de souliers courts, qui lui gênèrent beaucoup le bout des pieds, détermina dans cette partie ce symptôme qui va devenir très-remarquable dans la suite. Cette chaleur brûlante n'incommoda cependant le malade dans les gros orteils, que pendant huit jours : elle passa dans la région des reins, où elle se fit sentir en forme de rhumatisme, l'espace de trois semaines ; enfin elle monta jusqu'au bras gauche : le malade n'avoit encore cessé alors de vaquer plus ou moins à son travail ordinaire, malgré les grandes incommodités qu'il ressentoit de cette chaleur & de la paresse du ventre, qui se soutint jusqu'au 24 Février ; cette constipation avoit déjà donné lieu à la sortie du rectum, accident qui n'a disparu qu'avec la maladie, & qui étoit si effrayant, que le rectum sorti, éga-loit en grosseur le fond d'un chapeau.

Les chaleurs ardentes dont nous venons de parler, se porterent de nouveau vers les parties inférieures ; elles attaquèrent les pieds en entier, & sur-tout la plante des pieds : les cuisses & les reins furent sujets à un tremblement, & devinrent comme paralysés : le rectum continua de sortir ;

non seulement quand le malade alloit ou vouloit aller à la selle , mais encore quand il urinoit ; derniere fonction dont il ne pouvoit d'ailleurs s'acquitter qu'avec peine , & dans l'attitude propre à rendre les gros excréments , à la maniere des campagnards , ou encore les mains & les genoux appuyés sur terre ; le malade dans ce fâcheux état , conservoit une faim dévorante ; bientôt il perdit jusqu'à un certain point la tête : un assoupissement & une espece de phrénésie , lors sur-tout qu'il éprouvoit des accès de chaleur aux pieds , s'emparerent alternativement de lui.

Le Chirurgien épouvanté de ces accidens qui n'auroient pas dû lui paroître surprenans , après la conduite qu'il avoit tenue dans les maladies précédentes ; n'eut d'autre ressource que la saignée au pied , funeste & d'autant plus dangereux remede , qu'on y a recours trop souvent , & qu'il est presque toujours en la disposition de gens qui ne connoissent que lui , la purgation & la tisane de chiendent. Le lendemain , le malade fut transporté à Gisancour , chez ses parens , où il ne fut pas plutôt arrivé , qu'un chirurgien du canton , qui fut appelé pour le voir , lui ouvrit deux fois la saphene , ayant laissé un jour d'intervalle entre ces deux opérations ; c'est toujours le même & le seul secours par lequel on prétend soulager le malade ; mais

que s'ensuit-il ? Les accès de chaleur que le malade ressentoit aux pieds, deviennent plus vifs que jamais, & le jettent dans des extravagances & des fureurs horribles. On consulte un charlatan ou *médecin aux urines* du canton, (il y en a par-tout plus qu'on ne le croiroit; on jugeoit d'ailleurs le malade enforcé ou charmé : ) ce charlatan répond qu'il faut faire boire au malade d'une tisane faite avec les racines de chiendent & d'oseille, & appliquer sous ses pieds une poule ouverte vive, l'espace de sept heures : on ajoûte foi à l'oracle ; mais le patient, loin d'en tirer du soulagement, tombe dans une phrénésie si violente, qu'on le croit mort. En effet cet accès furieux est suivi d'une si grande foiblesse, qu'on administre au malade les derniers sacremens : l'application du topique pendant trois heures seulement, avoit suffi pour donner lieu à cette scène. Le malade, après ce malheureux essai de guérison, laissa passer un mois entier, sans rien entreprendre pour sa santé ; mais voyant que sa maladie alloit de pis en pis, & ayant appris que je venois de me fixer à Gisors, pour y exercer la profession de médecin, il se détermina à m'appeller le 3. Avril ; voici l'état où je le trouvai.

Le corps décharné & sans forces, pouvant à peine se soutenir ; un visage pâle & bouffi ; des yeux pleins de sang, ce qui peut-

être étoit l'effet des coups que se donnoit le malade dans les paroxysmes de son mal : des boutons petits & secs sur tout le corps ; sans être fort nombreux ; nul sentiment dans les parties génitales ; perclus, pour ainsi dire, des jambes, des cuisses & de toute la région lombaire ; le rectum sortant toujours, comme je l'ai dit ci-dessus, toutes les fois que le malade vouloit aller à la selle & uriner, & ces besoins se faisoient sentir souvent ; des excréments endurcis & pelotonnés avec des déjections glaireuses fort abondantes ; c'étoit toujours, selon le malade, ces glaires qui l'excitoient souvent à aller à la garde-robe : des urines assez copieuses & un peu colorées, sans sédiment, sans nuage : les pieds secs & brûlans ; un air assoupi & hébété : un penchant indomptable pour le sommeil, & cependant un sommeil inquiet, agité, accompagné de songes turbulens, avec des tremblemens & des soubresauts dans différentes parties du corps, & sur-tout dans la tête & dans le bras gauche : le malade se couchoit toujours sur le ventre, & dans le tems de son assoupissement, la bouche verfoit de la salive : on appercevoit sur le bras gauche, vers la partie supérieure & antérieure, une espece d'érysipele, avec des boutons assez éminens, fort douloureux, & dont quelques-uns laissoient échapper une liqueur rousse & fort âcre. Lorsqu'on

éveilloit le malade ; il paroissoit surpris & comme stupéfait ; malgré son assoupissement , il parloit & répondoit à propos. Enfin le malade subissoit souvent de violens accès de chaleur aux pieds : ces chaleurs sembloient lui monter à la tête , le jettoient dans le désespoir & la fureur , & lui faisoient commettre mille extravagances , comme de battre ses parens , de se battre lui-même , de se désoler , de pleurer , de crier , de jurer , & de forcer les assistans & les portes , pour s'échapper & courir les champs : peu de chose étoit capable d'exciter ces sortes d'accès : un cri , un bruit un peu fort , l'abboyement d'un chien , un réveil subit & forcé , suffisoient pour les renouveler : dans les accès violens , il perdoit le jugement & la mémoire : l'appétit étoit émuë , & le malade prenoit peu de nourriture ; cependant aucun aliment ne lui paroissoit fatiguer son estomac : le pouls étoit petit , dur & fréquent. Quand le malade éprouvoit des accès d'ardeur aux pieds , on venoit assez facilement à bout de les calmer , par un moyen qui doit être remarqué , & qu'une industrie naturelle ou que le hasard avoit fait trouver ; c'étoit en lui gratant la plante des pieds , ou en la lui frottant fortement avec des linges neufs. C'est ainsi qu'on s'opposoit encore à la phrénésie , qui suivoit ordinaire-

ment ces accès, ou du moins qu'on en diminuoit la violence.

Après avoir attentivement examiné le malade, & avoir sérieusement réfléchi sur son état, je crus appercevoir la première cause de sa maladie, dans la fièvre qui l'avoit attaqué, au mois de Septembre en 1758, ou plutôt dans la gale qui lui étoit survenue à la suite de cette fièvre, & qui avoit été répercutée. C'est de-là d'où je partis, pour tirer ma principale indication, sans avoir égard ni à l'espèce, ni au nom de la maladie, suivant en cela les principes de mon grand maître (M. Ferrein.) Pour remplir cette indication générale, je prescrivis d'abord les bains domestiques, avec un régime convenable, une tisane légère de racines de patience sauvage & de bardane, avec les fleurs de violette, & après quelques bains, un purgatif avec la manne & le sel végétal, dans un gobelet de tisane. La sécheresse des excréments, & le feu qui dévorait le malade, m'obligèrent à ces préparatifs, pour placer un purgatif fort nécessaire. Le malade soutint assez bien les bains, si ce n'est qu'il souffrit beaucoup de la situation gênante qu'il étoit obligé de garder dans la baignoire, qui n'étoit autre chose qu'une cuve fort étroite, ce qui fit encore qu'il resta peu de tems dans chaque bain, & qu'il fut

attaqué aux genoux, d'une douleur sourde qui ne céda que sur la fin de la maladie. Le malade se baigna pendant quinze jours, & s'en trouva soulagé jusqu'au point de n'avoir plus de paroxysmes qui lui fissent perdre la tête & la raison. Les accès de chaleur aux pieds, étoient rares, moins forts & plus faciles à calmer.

Le malade, après neuf à dix bains, m'ayant paru avoir le ventre moins serré & même un peu libre, je le purgeai avec la rhubarbe, le sel végétal & la manne; ce purgatif fut presque sans effet. Le malade étant parvenu au quatorze ou quinzième bain, se sentit tourmenté de coliques assez violentes, au bas-ventre, sans doute parce qu'il observoit peu de régime, & qu'il n'apportoit point dans l'usage des bains les attentions prescrites.

( J'avois tout lieu de le soupçonner, d'autant plus que j'avois à combattre tout à la fois dans le malade, & la maladie, & son humeur brusque & bourrue, & l'idée que ses parens & lui avoient conçue, qu'il ne pouvoit être guéri, depuis le jugement sur-tout qu'en porta sur l'exposé de la maladie un médecin de cette ville, & enfin le peu d'aisance & d'intelligence d'un pere & d'une mere, sur l'âge, & peu au fait de gouverner une maladie. ) Pour remédier à cet accident, j'en revins à la purgation,

que je crus d'autant mieux indiquée ; que les premières voies me parurent très-chargées. J'ordonnai de la manne & du tartre stibié, dans quatre verres de tisane, pour faire prendre au malade par verres, dans un moment favorable & avec des intervalles convenables entre chaque prise, afin d'éviter le vomissement : ce purgatif ne produisit qu'une foible évacuation, sans néanmoins troubler le malade, & ne dissipa point les coliques. Je pris la résolution de mettre le malade à l'usage du petit lait clarifié, que je fis préparer à ses parens, le plus exactement qu'il me fut possible : on faisoit bouillir dans ce petit lait, en le clarifiant, la racine de patience sauvage & les feuilles de cerfeuil : le malade en prit deux grands verres le matin, & autant l'après-midi. J'ordonnai en outre d'essayer de lui donner des lavemens avec le miel, dans une décoction de feuilles de violette dans le petit lait. Il n'en fut pas beaucoup soulagé, ne pouvant les recevoir qu'en petite quantité, & les garder longtemps.

L'usage du petit lait ne pouvant calmer les coliques qui tourmentoient toujours le malade, je réitérai la purgation avec la manne, à grande dose, & un demi-paquet de sel de seignette. Les coliques céderent enfin à ce purgatif, & tous les autres accidents de la maladie diminuèrent considéra-



blement : l'ardeur des pieds étoit toujours le symptôme le plus opiniâtre : les *pediluvia* ne l'affoiblissoient pas sensiblement ; il falloit toujours , pour le calmer , se servir du moyen indiqué ci-dessus. Ce changement dans mon malade , me déterminâ , sans cependant abandonner le petit lait , à passer à l'usage des bols fondans , apéritifs & diaphorétiques , dont je fus bientôt obligé d'interrompre l'usage. Ces bols pris à doses trop grandes & trop suivies , contre mon ordonnance , rappellerent en deux ou trois jours les accidens de la maladie dans toute leur force. Le pere du malade , désolé de cette rechute , désespérant de la guérison de son fils , & perdant courage aussi-bien que son fils , pour l'exécution de mes ordonnances , revint aussi-tôt & me consulta. Je relevai leurs espérances , avec le plus de fermeté qu'il me fut possible. Je fis cesser sur le champ l'usage des bols , & fis continuer encore pendant quelques jours celui du petit lait , qui répara presque entièrement l'accident. Je mis le malade au lait pour toute nourriture ; son estomac le soutenoit à merveille , & je lui fis prendre tous les jours un apozème préparé avec les racines de patience sauvage , de bardane & d'aunée , & les feuilles de cerfeuil , de chicorée sauvage & de fumeterre. Après quelques jours d'usage de cet apozème , je purgeai le malade avec la

manne seule , dans un gobelet du même apozème , dont je lui fis ensuite continuer l'usage pendant trois semaines ; mais les progrès de sa guérison ne devenant point sensibles , il s'en rebuta , ainsi que du lait que je lui faisois souvent couper avec cette décoction.

Ce fut alors que je me vis obligé , pour venir à bout d'une entreprise , dont je m'étois promis le succès , de prendre un parti , qui étoit la dernière ressource que j'avois en vue. Je me tournai vers les emplâtres vésicatoires : mon premier dessein fut de les appliquer le long de l'épine du dos , pour empêcher les chaleurs des pieds de porter à la tête , & parce que je croyois que la matiere morbifique se portoit davantage dans les parties inférieures , que dans les supérieures ; mais ayant remarqué que l'érysipele qui paroissoit au bras gauche , étoit plus opiniâtre & plus étendu qu'auparavant ; que ses boutons suintoient d'avantage ; que la douleur se faisoit sentir vivement dans cette partie , vers l'articulation de l'humerus avec l'omoplate ; en un mot , que ce bras & la tête étoient celles de toutes les parties qui étoient les plus sujettes aux tremblemens , je crus seconder la nature , en faisant appliquer l'emplâtre vésicatoire sur cette partie même , c'est-à-dire , sur le bras gauche , à l'endroit de l'érysipele , malgré les inconvéniens qui

pouvoient en résulter , & la douleur que devoit en ressentir le malade. Le premier emplâtre qui fut appliqué , ne produisit aucun effet ; il étoit mal préparé : je le fis remplacer par un autre des plus actifs , qui , en douze heures d'application , mordit avec force , & fit cruellement souffrir le patient : il le jetta même dans des fureurs violentes , dont les assistans prévenus ne furent ni surpris ni attendris. Lorsqu'on leva l'appareil , il s'écoula à-peu-près une chopine d'une liqueur rousse & fort âcre. On pansa d'abord la plaie avec les feuilles de poirée & le beurre frais ; mais la suppuration voulant s'arrêter , je fis appliquer le basilicum saupoudré de poudre de Sabine , dont on fut obligé de continuer l'usage , jusqu'au moment où je jugeai à propos d'arrêter la suppuration. Le malade , malgré sa répugnance , fut tenu à l'usage de l'apozème , ci-dessus indiqué ; & la suppuration étant bien établie , je le purgeai avec la manne.

Déjà le malade parut renaître ; le sommeil fut calme , l'affoupissement & tous les autres accidens disparurent presque entièrement. Le malade que j'avois forcé , quelque tems auparavant , après des instances réitérées , d'appliquer sa main garnie d'un tampon de linge contre l'anus , lorsqu'il vouloit uriner , pour l'opposer à la sortie du rectum , d'uriner dans l'attitude ordinaire , & de

s'affeoir sur un bâton placé horizontalement, & fort élevé, lorsqu'il vouloit aller à la selle ou uriner, commença alors de s'acquitter de ces fonctions naturelles, dans la situation accoutumée, & sans rechute du rectum. Il est vrai que depuis quelque tems, la sortie du rectum n'étoit pas fréquente, ni, à beaucoup près, aussi sensible que je l'ai fait observer d'abord; mais d'un autre côté, j'avois à combattre alors des hémorrhoïdes internes, que l'inspection de l'intestin sorti, m'avoit annoncé depuis long-tems, & qui cependant céderent facilement à une pommade faite avec l'huile d'olives & la chaux de plomb. Enfin le malade reprit courage. Il parut néanmoins succomber à une foiblesse générale, qui fut l'avant-coureur des forces, dont il sentit bientôt la vigueur; cette débilité affecta cependant les genoux plus que toutes les autres parties, par la même raison que ces parties étoient restées foibles & douloureuses, depuis la situation gênante où elles s'étoient trouvées dans le bain: le malade n'étoit plus agité, que lorsqu'on négligeoit de panser l'ulcere formé par le vésicatoire, ou encore lorsque la suppuration diminueoit beaucoup: le pus étoit assez bien conditionné; mais au commencement de la suppuration, il exhaloit une odeur fétide. Le malade amené à ce degré de guérison, fut purgé tous les huit jours, d'abord

d'abord avec la rhubarbe, les follicules de féné & le syrop de fleurs de violette, & ensuite avec la poudre cornachine & la rhubarbe. Je lui fis quitter l'usage du lait pur & de l'apozème dont nous avons parlé, & je lui fis prendre tous les matins le lait coupé avec une décoction de racine de squine, dans laquelle on faisoit infuser le bois de sassafras. Sur la fin de Juillet, le malade ayant enfin recouvré l'appétit, un sommeil tranquille & profond, & des forces suffisantes pour reprendre son ouvrage ordinaire, je cicatrisai l'ulcère du bras en deux ou trois jours, avec une décoction de feuilles de sauge & de miel dans le vin rouge. Le malade est très-bien rétabli, & jouit d'un embonpoint parfait. On ne trouve chez lui aucune fonction lésée. Il ne ressent aucune incommodité, si ce n'est de tems en tems un peu de douleur dans le bras gauche, sur-tout lorsqu'il a travaillé. Je pense que cette incommodité se dissipera à la longue, & à l'aide des bains aromatiques, que je lui ai conseillé.

En consultant les auteurs, & en réfléchissant sur cette maladie, je pense qu'on peut l'appeller *Typhomanie*, *Coma vigil*, puisque, selon ces auteurs, la typhomanie est une maladie qui tient de l'assoupissement & de la veille, accompagnée de grandes

inquiétudes, ou bien de la léthargie & de la phrénésie. Mon dessein n'est point de discuter avec eux cette maladie, & de déterminer si elle forme une espece particuliere de maladie, ou si elle est seulement un symptome de phrénésie, qui participe de la veille & du sommeil. Je n'ai pour but, en donnant cette observation, qu'on a trouvée digne de paroître au jour, que d'augmenter le nombre des faits qui servent à conduire dans la pratique de la médecine.

---

## OBSERVATION

*Sur les suites d'un vomissement de sang, par  
M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS,  
médecin à Aumale.*

Anne Harlé, veuve Damien, du village d'Orival, s'étoit excédée jusqu'à midi aux travaux de la moisson. Pressée de la soif, elle but à discrétion d'un cidre nouveau & très-verd, fait de fruits qui étoient éloignés de plus de deux mois de leur maturité. Demi-heure après, elle fut saisie d'une violente colique d'estomac, qui se termina par un copieux vomissement de sang, au moment duquel elle sentit comme un craquement dans la cavité de ce viscere, avec une forte d'ex-

plosion. Elle guérit de cette maladie ; mais dès ce moment , il lui fut impossible de soutenir d'autre nourriture que le lait. Il se cailloit , & elle le rendoit , deux heures après , sans effort. Il y a toute apparence que le pylore étoit obstrué : cette femme n'alloit plus à la garde-robe depuis ce premier accident. Il y avoit vingt-six ans qu'elle étoit en cet état , lorsque je l'appris. J'eus la curiosité de la voir , & c'est d'elle-même & de ses enfans , que je tiens ce détail , qui m'a d'ailleurs été confirmé par le curé de la paroisse ; ce que cette femme m'ajouta , me parut étrange. Elle avoit , au bout d'un an , essuyé une grande maladie , & une seconde depuis. Toutes les deux fois , elle n'avoit pu soutenir le lait , sa nourriture ordinaire. Elle gardoit très-bien le bouillon & le cidre , & la liberté du ventre s'étoit rétablie. Le vomissement du bouillon & du cidre fut à chaque fois le signe de la convalescence. Le ventre se resserra , pour ne plus s'ouvrir. Elle a encore vécu trois ou quatre ans après ma visite. Elle a toujours joui d'une bonne santé , excepté les six dernières années de sa vie , qu'elle étoit devenue plus infirme.



## O B S E R V A T I O N

*Sur la propriété qu'a le Quinquina de guérir certaines maladies périodiques, par M. DE SAINT-MARTIN, vicomte de Briouze, docteur en médecine, & médecin à Domfront.*

Messieurs de Haen, Vandermonde & plusieurs autres auteurs nous ont fait connoître dans le quinquina des propriétés nouvelles. Les observations de ces Messieurs m'en rappellent une que j'ai faite, il y a environ sept à huit ans. Dans ce tems, je fus consulté par une demoiselle, sur une maladie fort singulière, dont elle étoit attequée depuis quelques jours. C'étoit une douleur à l'œil, qui occupoit non seulement le globe, & toutes les parties contenues dans l'orbite, mais encore le sinus sourcilier, & s'étendoit tout le long du sourcil, jusques vers l'os temporal. Cette douleur étoit extrêmement vive; la malade, pour m'en donner une idée, me disoit qu'il falloit se représenter que si on lui eût enfoncé un couteau entre l'orbite & le globe de l'œil, & qu'on eût ensuite fait tourner le couteau circulairement autour de l'orbite, pour lui arracher l'œil, on ne lui auroit pas



fait des douleurs aussi vives, que celle qu'elle ressentait. L'œil étoit larmoyant; mais il n'y avoit ni inflammation, ni rougeur considérable. Tous les jours, sur les deux ou trois heures après-midi, cette douleur se passait totalement & sans qu'il en restât le moindre vestige, & revenoit le lendemain matin, sur les huit heures, avec la même violence. Si cette maladie eût été continue, je l'aurois regardée comme une affection rhumatismale, & l'aurois traitée en conséquence de cette indication; mais les intermissions & les retours périodiques de ce mal me firent jeter mes vues du côté du quinquina. J'en fis faire usage à la malade, après avoir employé les remèdes généraux: ce remède fut suivi d'un soulagement subit, & d'une guérison radicale, en deux ou trois jours.

---

## M E T H O D E

*Pour traiter avec succès l'Hydropisie ascite, par M. DEPLAIGNE, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, médecin & conseiller du Roi, aux hôpitaux militaires, à Valenciennes.*

Les auteurs anciens & modernes ne laissent rien ignorer sur la nature & la cause de

l'hydropisie ascite. Cette maladie est décrite avec netteté & sans confusion dans tous leurs ouvrages. Les symptômes caractéristiques y sont rapportés avec tant d'exactitude, & les signes si faciles à saisir, qu'il ne reste aucun doute sur son existence. Ces idées lumineuses qui sont le produit du travail assidu du médecin physicien, donnent de grandes connoissances sur les moyens de combattre & détruire cette maladie qui ravage & moissonne une partie du genre humain, à tout âge, & de tout sexe.

Dans la théorie, l'art de raisonner trouve un vaste champ & une ample carrière. Dans la pratique, l'art de guérir, qui est cette partie essentielle de la médecine, n'a pas toujours les mêmes avantages. Le spéculateur habile établit des hypothèses, explique & rend raison de tous les phénomènes. Il connoît d'un coup d'œil le dérangement des organes, dont l'harmonie & l'équilibre font le précieux trésor de la vie : il leve les obstructions, facilite les sécrétions, donne le mouvement, porte le baume au sang. Le praticien trouve plus d'obstacles au lit du malade, que dans les livres ; & son plan d'opération est souvent renversé par le peu de succès ; les favorables changemens qu'il attend de l'administration de ses remèdes, ne sont pas toujours le fruit de ses travaux. C'est de l'heureux accord de l'art & de la

nature, d'où résulte le souverain bien, qui est la santé.

On sçait que l'hydropisie ascite est un amas ou collection d'eau dans le bas-ventre, formée par les engorgemens de différens couloirs, fomentée par un dérangement habituel, ou par des obstructions plus ou moins invétérées, à la suite d'une maladie qui a laissé des impressions fortes sur les viscères. Donner un libre cours aux eaux épanchées & ramassées dans cette cavité, empêcher une nouvelle production de sérosités, fortifier l'estomac, & rendre le ressort naturel aux solides, c'est le point de guérison, mais épineux; les remèdes sur ce sujet sont multipliés: si le corps humain est exposé à une foule de maux qui l'affoiblissent, & qui sont inséparables de la structure, du mouvement & de l'action des parties qui le composent, l'auteur de la nature lui a fourni & prodigué sans réserve, des ressources & des moyens efficaces pour les déraciner.

Comment donc dévoiler ces mystères cachés? Les médecins dont le zèle infatigable est toujours occupé du bonheur & de la santé des hommes, ont prouvé, par des cures brillantes & surprenantes, la vaste étendue de leurs lumières & les ressources infinies de leur art, & ont frayé à leurs successeurs le chemin qui conduit à ces connoissances sublimes qui font tant d'honneur à l'esprit

humain. La plupart des anciens ont enfoui leurs talens, ont laissé dans le silence & dans l'oubli des secrets & des spécifiques, faute de voix pour les publier. La terre, cette mere féconde & dépositaire des dons du ciel, semble réveiller l'attention des modernes. Elle ouvre son sein, elle étale ses facultés ignorées : une noble émulation s'excite dans tous les cœurs, & encourage les esprits à travailler pour le profit de l'humanité. Productions nouvelles, observations, succès dans le traitement des différentes maladies, tout est mis au jour dans le plus grand ordre. On répand des richesses avec désintéressement ; on transmet à la postérité des trésors inestimables ; le bien de la société fait toute l'étude & l'occupation ; chacun à l'envi se fait gloire, en vrai pere, de prouver son amour pour ses enfans, de mériter l'estime de ses concitoyens, & de consacrer ses veilles & son tems pour le repos public

Dans ces vues, & à l'imitation de ces observateurs zélés, qui, par leurs recherches & leurs découvertes, ont enrichi & perfectionné la médecine, ont étouffé les préjugés & l'envie, & qui aujourd'hui célèbrent les triomphes de cette science, en lui donnant un nouveau lustre ; tous les médecins s'animent & font tous leurs efforts pour cueillir les mêmes lauriers, D'une voix unanime ils

offrent leurs ouvrages & leurs observations pour l'ornement & l'embellissement d'un livre (a) qui a pour objet la santé & la vie des hommes, & qui promet des avantages réels à toutes les nations, sans autre récompense, que la seule conservation de leurs frères. Animé & conduit par les mêmes sentimens, je me fais un devoir de rendre publics les moyens que j'emploie contre ce destructeur de l'espèce humaine, dont les bons succès sont confirmés par l'expérience.

L'hydropisie ascite bien connue, avec les symptômes qui la caractérisent, par quelque cause qu'elle soit produite, demande pour sa guérison deux conditions ; le rétablissement des organes sécrétoires & excrétoires dans leurs fonctions, & l'évacuation des eaux épanchées dans le bas-ventre. Quelle est la voie la plus facile & la plus certaine ? La question n'est pas décidée. Le médecin fait les premières tentatives, la nature achève l'ouvrage.

Parmi les remèdes dont on fait choix, on sçait que ce ne sont pas les purgatifs qui combattent le plus efficacement cet ennemi juré du genre humain : les hydragogues, les apéritifs, les diurétiques ; les stomachiques & toniques offrent des armes plus décisives. Je commence la cure par une tisane faite

(a) Le Journal de Médecine.

## 234 METHODE POUR LE TRAITEMENT

avec l'arrête - bœuf, la scolopendre, la racine d'esquine & un peu de réglisse, à laquelle on ajoûte, selon les cas, le sel de nître ou de polycreste. Je donne le soir, pendant douze ou quinze jours, un bol hydragogue, composé avec dix grains de scamonée, cinq grains d'antimoine crud, & cinq grains de safran de Mars préparé avec le soufre, le tout incorporé avec le syrop de nerprun ou d'absynthe, ou des cinq racines apéritives. Pendant l'usage de ces remedes, suivant que les humeurs sont plus ou moins préparées, je purge le malade tous les trois ou quatre jours, avec une once de syrop de nerprun dans quatre onces d'infusion de scolopendre, ajoûtant quelquefois dix ou douze grains de jalap en poudre.

A ces premiers secours préparatifs & dispositifs, je fais succéder les stomachiques & toniques; une infusion d'absynthe & de scolopendre dans du vin du Rhin, & à son défaut, du vin rouge un peu clair; j'y joins un demi-gros de sel de geneft ou d'arcantum-duplicatum. Les premieres voies sont-elles chargées de saburre disposée & préparée? Dix grains de jalap en poudre, la rendent plus efficace. On peut aussi se servir de quelqu'autre vin lixiviel, décrit dans les pharmacopées, suivant les indications. Comme il arrive souvent que ces premiers

remedes ne font qu'ébranler les liqueurs, & donner une secouffe générale aux solides, on doit réitérer les bols, la potion hydragogue, les infusions & le vin lixiviel, & continuer toujours la même tisane, pour parvenir au but qu'on s'est proposé.

Ces remedes appliqués successivement & alternativement, fortifient l'estomac, donnent plus de jeu & de ressort aux organes, ouvrent les couloirs, charrient & procurent l'évacuation des sérosités par les selles, par les urines, & même par les sueurs. Par cette méthode, plusieurs soldats hydropiques & désespérés, ont été guéris radicalement, au grand étonnement de plusieurs chirurgiens-majors de différens régimens, qui s'étoient décidés pour la ponction, regardant cette opération hazardée, comme la dernière ressource de ces infortunés.

Supposé que ces remedes n'ayent pas tout l'effet qu'on se promet, tant par rapport à la grande quantité d'eau épanchée, qui ne trouve point de cours ni d'issue, que par le défaut des viscères qui, imbibés & imprégnés de sérosités, reprennent difficilement leur ton naturel, ou par l'abondance des liqueurs qui abordent continuellement dans la cavité du bas-ventre, qui compriment & resserrent les vaisseaux sécrétoires & excrétoires, & qu'on soit obligé d'en venir à la paracenthese, ( ce qui est rare, ) du

moins ils contribuent toujours beaucoup à une guérison radicale , & préviennent les rechutes si fréquentes après l'opération , eu égard à l'appauvrissement & au peu d'union , qu'ont entr'eux les principes du sang. Ils conviennent également dans l'hydropisie de poitrine , mais avec plus de ménagement & de circonspection. Les succès en sont encore plus favorables dans la leucophlegmatie ou anasarque , qu'on connoît par le séjour & épanchement de la lymphe dans toute l'habitude des cellules graisseuses , faute de filtration. Comme les symptomes sont moins dangereux , la maladie est plus susceptible de guérison , d'autant qu'elle survient presque toujours à la suite des maladies aiguës ou des fièvres intermittentes maltraitées ou négligées.

---

## M E M O I R E

*Sur la CrySTALLISATION des Sels neutres à base de sel alcali-fixe , & à base de terre calcaire , dans lequel on donne un procédé nouveau pour faire le tartre énétiqûe , par M. BAUMÉ , maître apothicaire à Paris.*

La crySTALLISATION des sels neutres est une opération familière , & que l'on a fréquem-



ment sous les yeux dans les laboratoires de chymie ; la mécanique de la crySTALLISATION est néanmoins aussi mystérieuse à découvrir, que la plupart des autres causes premières : aussi je ne m'arrêterai point à deviner comment, & par quel mécanisme un sel affecte une figure plutôt qu'une autre, & comment des sels de différentes natures, mais point susceptibles de se décomposer mutuellement ; dissous ensemble dans la même eau, ne se confondent point, en se crySTALLISANT.

Ce sont-là de ces questions difficiles à résoudre, & qui cependant jetteroient beaucoup de lumières sur la crySTALLISATION des sels, si on démontreroit les moyens que la nature emploie pour opérer ces phénomènes. Nous devons, en attendant que la chymie soit plus avancée, nous en tenir aux faits, & hazarder tout au plus quelques conjectures : c'est le parti que je me propose de prendre, quant aux faits, & d'être très-réservé sur les conjectures.

Plusieurs habiles chymistes se sont occupés de la crySTALLISATION des sels neutres, tels que Stahl, Juncker, &c. Ils ont prescrit pour la préparation de ces sels composés d'un alcali fixe & d'un acide, de n'employer jamais que les justes proportions de ces sels, qui étoient nécessaires pour leur saturation réciproque ; & ils ont nommé

*point de saturation* l'instant où ces deux sels sont dans des proportions telles, qu'ils ne laissent appercevoir aucun excès ni de l'un ni de l'autre de ces sels. Ils ont même recommandé d'observer avec grand soin ce point de saturation, parce qu'ils le croyoient très-essentiel.

Les chymistes que je viens de nommer, ont encore reconnu que les sels, en se crySTALLISANT, retiennent une plus ou moins grande quantité d'eau dans leurs crySTAUX, & que c'est elle qui facilitoit la réunion d'un plus grand nombre de molécules salines, par la liberté qu'elles ont à se mouvoir dans un liquide. Ils ont nommé eau de la crySTALLISATION, celle qui reste dans les crySTAUX; mais les chymistes ne se sont point expliqués sur la nature de cette eau, si elle est différente ou semblable à celle de la dissolution.

M. Rouelle a donné plusieurs Mémoires à l'Académie sur la crySTALLISATION des sels. Dans celui qui se trouve inséré dans le volume pour l'année 1754, sur les sels avec surabondance d'acide, M. Rouelle rapporte une expérience sur le tartre vitriolé, par laquelle il croit avoir combiné une surabondance d'acide avec ce sel.

J'avois remarqué un très-grand nombre de fois, que lorsque je préparois des sels neutres, & que je voulois avoir de beaux crySTAUX, j'étois toujours obligé d'employer

ou une surabondance d'acide, ou une surabondance d'alcali, suivant l'espece de sel que je préparois, & que néanmoins les sels que j'en obtenois, quoique crySTALLISÉS dans une liqueur acide ou alcaline, étoient parfaitement neutres, & n'altéroient en aucune maniere la couleur bleue du syrop violat & celle de la teinture de tournesol. Ces observations que j'ai constatées par une très-longue suite d'expériences, ne se sont jamais démenties. Je ne les ai pas publiées, parce que je les croyois connues de tous ceux qui se sont occupés de la crySTALLISATION des sels; & ce n'est que depuis l'impression du Mémoire de M. Rouelle, que j'y ai fait attention. Ce n'est point à dessein de contredire M. Rouelle, que je mets mes observations au jour; ce n'est que pour arrêter une erreur dans sa course, qui peut devenir préjudiciable au progrès de la chimie dans cette partie qui paroît tenir à d'autres loix plus générales que celle de la crySTALLISATION des sels.

Ce que j'ai à dire de neuf sur la crySTALLISATION des sels, consiste à faire une distinction plus précise de ce que l'on doit entendre par eau de la crySTALLISATION, & de démontrer que tous les sels neutres qui ont pour base un alcali-fixe ou une terre absorbante, ne peuvent jamais, par aucun moyen connu jusqu'à présent, se combiner par sur-

abondance avec les acides, ni les acides se combiner par surabondance avec les alcalis & avec les terres absorbantes.

Voici l'expérience de M. Rouelle, rapportée dans son Mémoire inséré dans le volume de 1754, pag. 586. « J'ai traité » ensemble, dit M. Rouelle, au feu de » réverbère, dans une retorte, quatre onces » de tartre vitriolé en poudre, & deux » onces de bonne huile de vitriol ordinaire ; » le mélange s'est échauffé fortement, & il » s'est excité un mouvement : afin de m'affu- » rer si ce mouvement n'étoit point occa- » sionné par l'eau de la crySTALLISATION du » tartre vitriolé : j'ai desséché ce sel parfai- » tement ; ensuite je l'ai mêlé avec de l'huile » de vitriol, & tous deux se sont échauffés » de même ; c'est donc ici une effervescence » qui est causée par l'union de l'excès d'a- » cide avec ce sel ; cette distillation ne pré- » sente rien que d'ordinaire : j'ai tenu la » retorte rouge pendant une heure entière, » lorsque les vapeurs blanches ont cessé, » pour être sûr qu'il ne passoit plus d'acide ; » la masse saline qui s'est trouvée dans la » retorte, a fondue : elle pesoit cinq onces » un gros ; la liqueur qui a passé dans le réci- » pient, pesoit six gros, je n'ai perdu qu'un » gros : la cessation des vapeurs est donc une » marque sûre du point de saturation de la » surabondance d'acide vitriolique.

» Ce

» Ce tartre vitriolé qui a excès d'acide ;  
 » attire l'eau de l'atmosphère. Il tombe en  
 » *deliquium* ; dissous dans l'eau , il crystal-  
 » lise , il a des propriétés très-distinctes du  
 » tartre vitriolé qui est parfaitement neu-  
 » tre. . . ce sel change en rouge la teinture  
 » de violettes ; il fait une vive effervescence  
 » avec les alcalis fixes & volatils. On sçait  
 » que le tartre vitriolé qui est dans le juste  
 » point de saturation , ne change pas la cou-  
 » leur des violettes , & ne souffre aucune  
 » altération avec l'alcali fixe & le volatil.

Cette expérience m'ayant paru singulière ,  
 & les phénomènes qui l'accompagnent ,  
 n'étant point conformes à tout ce que j'a-  
 vois fait sur la crySTALLISATION des sels , &  
 particulièrement sur celui-ci : je résolus de  
 la répéter , quoique j'eusse pu m'en dispen-  
 ser , puisque ce sel attirant l'humidité de  
 l'air , comme M. Rouelle en convient dans  
 son Mémoire , c'étoit une preuve suffisante  
 que l'acide surabondant n'étoit pas combiné  
 avec ce sel ; mais comme on ne doit jamais  
 prononcer condamnation sur des faits , à  
 moins qu'on n'ait répété les expériences soi-  
 même , je la répétai , afin de n'avoir rien  
 à me reprocher , parce que je pensois qu'il  
 pourroit bien se faire que cette espèce de  
 calcination combinât une certaine quan-  
 tité d'acide par surabondance avec le sel  
 neutre , tandis que cela n'arrive pas par la

voie humide. J'ai suivi son procédé de point en point, & j'ai remarqué, comme M. Rouelle, que les crystaux que j'ai obtenus de la masse saline, étoient acides, parce qu'ils avoient crySTALLISÉ dans une liqueur acide, ce qui ne me surprit point du tout; mais ayant mis ce sel égoutter sur du papier gris, & dans un endroit frais & humide, l'acide qui n'étoit point combiné, s'imbiba dans le papier qui devint fort acide; & lorsque le sel a été séché par égouttement, & non pas par évaporation, il s'est trouvé être parfaitement neutre; ne faisant aucune effervescence avec les acides, il n'altéroit en aucune maniere les couleurs bleues du syrop violat & du tournesol.

Une seule expérience de cette nature ne m'ayant pas paru suffisante pour établir une théorie certaine sur l'impossibilité d'avoir des sels neutres avec surabondance d'acide, quoique crySTALLISÉ dans des liqueurs acides, j'ai cru devoir faire celles qui suivent.

J'ai mêlé quatre gros de sel de tartre avec deux livres d'acide vitriolique bien concentré: j'ai fait chauffer le mélange, pour que le tartre vitriolé ne crySTALLISÂT pas sur le champ.

D'une autre part, j'ai mêlé une dissolution de tartre vitriolé, avec de l'acide vitriolique ordinaire.

J'ai mêlé aussi une bonne dose d'acide nitreux avec du nître que j'ai fait dissoudre dans cet acide.

Enfin j'ai mêlé du sel alcali fixe avec deux ou trois fois plus d'acide marin, qu'il n'en falloit pour saturer l'alcali.

Je n'ai point cru devoir essayer le sel marin ordinaire, puisque l'acide y étant moins bien combiné que dans les autres sels neutres, il attire trop l'humidité de l'air : le tout seroit tombé en *deliquium* ; & je n'aurois pu rien voir, au lieu que l'alcali fixe, uni à l'acide marin, forme un sel qui n'a point cette propriété.

J'ai mis tous ces mélanges dans un endroit favorable & dans des vaisseaux convenables à la crySTALLISATION ; tous ces sels ont parfaitement bien crySTALLISÉ : ils étoient fortement acides, parce qu'ils étoient enveloppés par des liqueurs dans lesquelles ils avoient crySTALLISÉ. Je les ai enveloppés dans des papiers gris, pour les garantir de la poussière : je les ai laissé égoutter dans un endroit frais, lorsqu'ils ont été parfaitement secs par succion de l'humidité qui les enveloppoit, & non pas par évaporation, ce qui fait une grosse différence : ils se sont trouvés être parfaitement neutres ; ils ne rougissoient plus les teintures de violettes & de tournesol, même le tartre vitriolé qui avoit crySTALLISÉ dans l'acide vitriolique concentré.

D'où je conclus que M. Rouelle a pris pour une surabondance d'acide, dans son tartre vitriolé, la portion d'eau acide qui enveloppoit les cristaux, & qu'il aura fait

fécher sur ce sel , d'autant plus que toutes mes expériences démontrent que cette prétendue surabondance d'acide , dans ces fortes de sels neutres , n'est qu'interposée , & qu'on peut l'en séparer , sans rien déranger de la figure des cristaux. Le lavage dans l'eau , ainsi que la dissolution & la cristallisation , ne sont pas même nécessaires , quoique très-efficaces , pour se débarrasser de cette prétendue surabondance d'acide.

Il m'est arrivé quelquefois d'avoir fait fécher ces sels rapidement au soleil : alors ils conservoient leur acidité ; mais en les exposant après dans un endroit frais , la portion d'acide qui les enveloppoit , attiroit l'humidité de l'air , & s'imbiboit dans les papiers , comme à l'ordinaire.

J'ai remarqué encore qu'il n'étoit pas nécessaire que les cristaux se fussent formés bien régulièrement ; car ayant répété ces expériences un très-grand nombre de fois , j'ai eu des cristallisations où les sels s'étoient déposés par un refroidissement trop prompt , en de très-petits cristaux. Ils ont néanmoins suivi le même ordre que la nature semble avoir établi dans la cristallisation de ces sels ; ils se sont trouvés parfaitement neutres , après qu'ils eurent été égouttés.

Tout ce que je viens de dire sur les sels qu'on fait cristalliser dans des liqueurs acides , est applicable à ceux de ces mêmes sels



qu'on fait crySTALLISER dans des liqueurs alcalines, de même qu'à tous ceux des sels à base de terre calcaire, qui sont susceptibles de crySTALLISATION.

J'ai répété ces expériences un grand nombre de fois, elles m'ont toujours réussi : il faut de même les mettre égoutter sur du papier gris, ou tout autre papier qui pompe bien l'humidité, & les exposer dans un endroit frais, ou même un peu humide, ils se débarrassent également de la liqueur alcaline qui les enveloppe ; & lorsqu'ils ne mouillent plus les papiers, c'est-là le point où ils sont parfaitement neutres : ils n'altèrent plus les couleurs bleues du syrop violet, &c.

On pourroit m'objecter que le borax fait avec les crySTaux de soude, conserve une surabondance d'alcali, puisqu'il verdit les couleurs bleues des végétaux ; mais il est certain que cette surabondance d'alcali n'est qu'apparente, & qu'elle n'est dûe qu'au sel de soude, qui, comme l'on sçait, crySTALLISE seul ; en sorte que, dans cette occasion, la quantité surabondante de sel de soude, crySTALLISE pêle-mêle avec le borax.

Je puis donner deux preuves de ce que j'avance ici : c'est que si on ajoûte au borax ainsi préparé une quantité convenable de sel sédatif, on le rend par ce moyen à l'état de neutralité parfaite. La seconde preuve

est qu'en préparant le borax avec l'alcali fixe ordinaire, il n'y a pour lors aucune surabondance d'alcali, pourvu qu'on égoutte les crystaux, par la méthode que j'ai indiquée.

Il y a des sels qui ne fournissent de très-gros crystaux, relativement à leur nature, que lorsqu'on conserve les liqueurs dans lesquelles on les fait dissoudre un peu alcalines, tels sont le sel de seignette; le sel végétal, le tartre vitriolé, & la terre foliée de M. Baron; c'est le sel végétal formé par l'union des crystaux de soude avec le vinaigre distillé: ce dernier sel, ainsi que celui que l'on nomme sel végétal, ne fournissent que très-peu de crystaux, & même ils n'en fournissent quelquefois point du tout, lorsqu'on ne conserve point la liqueur un peu alcaline: tandis qu'au contraire on ne peut obtenir le sel sédatif du borax, qu'en ajoutant à la liqueur qui tient les sels en dissolution, une surabondance de l'acide qu'on emploie pour le dégager; & j'ai remarqué plusieurs fois, que lorsque je conservois la liqueur au point juste de saturation, ou un peu en-deçà, par le moyen d'acide, les crystaux qui en provenoient, avoient presque la figure du sel sédatif; ils étoient mêlés de petits crystaux taillés en pointe de diamans, lorsqu'on a employé l'acide vitriolique, pour décomposer le bo-

rax : enfin ils n'étoient ni sel sédatif, ni borax, ni sel neutre formé de l'alcali marin du borax avec l'acide employé ; mais ils étoient un mélange qui avoit quatre corps pour principes, en supposant que le sel sédatif soit lui-même un composé de deux, comme il y a tout lieu de le présumer.

La surabondance d'alcali dans la préparation des sels dont nous venons de parler, paroît opérer son effet, en diminuant ou même en supprimant l'adhérence que les sels neutres peuvent avoir avec leur eau de dissolution, & avec les matieres huileuses des sels végétaux, dans lesquels on fait entrer le vinaigre ou la crème de tartre.

Dans la décomposition du borax, il paroît que la surabondance d'acide opere le même effet, & qu'elle détruit l'adhérence que peut avoir le sel sédatif avec le sel neutre qui résulte de l'alcali marin & de l'acide qu'on emploie. Le sel sédatif qui en résulte, quoique crySTALLISÉ dans une liqueur acide, n'en est pas moins neutre, lorsqu'on le laisse égoutter, comme je l'ai dit à l'égard des autres sels.

Toutes ces observations prouvent d'une maniere satisfaisante, que l'on doit faire une meilleure distinction que celle qu'on avoit faite jusqu'à présent entre l'eau de la crySTALLISATION & celle de la dissolution. Il paroît qu'on les avoit toujours regardées, comme

étant de même nature ; on avoit seulement distingué l'eau de la crySTALLISATION, comme faisant partie de la configuration des crISTAUX.

Les chymistes qui ont le plus travaillé sur la crySTALLISATION des sels, ou ne se sont point expliqués sur la nature de cette eau ; ou s'ils l'ont fait, ce n'est que d'une manière qui ne me paroît pas suffisamment précise.

M. Rouelle qui a beaucoup travaillé sur la crySTALLISATION des sels, s'explique de cette manière dans son Mémoire inséré dans le volume de l'académie pour l'année 1744, pag. 356. « J'appelle, dit M. Rouelle, » l'eau qui entre dans la formation des » crISTAUX, eau de la crySTALLISATION, afin » de la distinguer de l'eau qui se dissipe par » l'évaporation, à laquelle je donne le nom » d'eau surabondante à la crySTALLISATION, ou » eau de dissolution ; car c'est cette dernière, » qui est proprement l'instrument de la dissolution.

Afin de ne rien négliger de tout ce qui peut donner quelque éclaircissement sur ce que j'ai à dire sur ce sujet, je vais rapporter mon sentiment, qui, ce me semble, ne doit point être regardé comme une répétition de ce que les chymistes ont dit avant moi, sur l'eau de la crySTALLISATION.

Je nomme, avec tous les chymistes, eau de la crySTALLISATION, celle que les sels retien-

nent, en se cryftallifant, & eau de diffolution, celle qui tient les fels en diffolution avant leur cryftallifation ; mais pour une plus grande précision, j'ajouterais que l'eau de la cryftallifation est une eau pure, & peut-être d'une plus grande pureté qu'on ne peut se l'imaginer ; enfin elle est absolument de nature différente de celle qui tient les fels en diffolution, & il n'est plus possible de confondre ces deux liqueurs.

La question de sçavoir pourquoi un sel dissous dans de l'acide vitriolique très-concentré, ou dans une liqueur alcaline très-concentrée, a la propriété, en se cryftallifant, d'être parfaitement neutre, me paroît du nombre de celles auxquelles il est très-difficile de répondre.

Il me paroît qu'on peut préfumer que dans le tems même que les molécules salines se réunissent pour former des crystaux, il se fait à travers ces mêmes molécules une filtration d'une liqueur pure. Je suis d'autant plus en droit de soupçonner que c'est par quelque moyen de filtration, que les fels produisent ces effets que tous les jours on voit, sans qu'on y ait jamais fait beaucoup d'attention, des liqueurs salines très-rousses, & même colorées par des matieres végétales & animales, fournir néanmoins très-souvent des crystaux de sel très-bleus, & sans aucune couleur étrangere.

Voilà toutes les conjectures que je me

mais permis de hasarder ; elles ne résolvent pas , à beaucoup près , la question en entier. Je laisse aux phyficiens le soin de l'expliquer.

*La suite sur la préparation du Tartre stibié , au Journal prochain.*

## HISTOIRE

*D'une Plaie accompagnée de différens symptômes , par M. GODART , docteur en médecine , à Vervier , pays de Liège.*

Un homme de moyen âge , d'un tempérament cholero-sanguin , se donna , en tombant , un coup de couteau , immédiatement au-dessous du grand trochanter , tirant vers le derriere de la cuisse : la direction de la plaie étoit de bas en haut ; sa profondeur devoit être , au rapport du malade & de ceux qui virent le couteau ensanglanté , environ de six doigts.

Deux chirurgiens , pere & fils , furent mandés avec un médecin , pour le traiter. Le médecin débuta par faire saigner le malade une seule fois. Il lui ordonna ensuite des potions anti-spasmodiques rafraîchissantes. Les chirurgiens mirent les plus forts astringens en œuvre , pour arrêter l'hémorragie , mais sans aucun succès ; ce qui , après des tentatives bien des fois réitérées , les détermina à faire une petite incision à la plaie , mais qui , par-là même , fut éga-

lement infructueuse. En effet l'hémorragie ne cessa de revenir trois ou quatre fois par jour, donnant certaines fois une quantité prodigieuse de sang.

Elle étoit constamment précédée d'un symptôme, par lequel le malade étoit averti qu'elle alloit arriver.

Ce symptôme consistoit dans une espece de crampe, ou contraction spasmodique extrêmement douloureuse, qui se faisoit sentir à la partie supérieure interne de la cuisse blessée, & s'étendoit jusqu'à l'aîne voisine.

L'hémorragie subsistoit depuis seize jours, lorsque je fus appelé en consultation, avec un chirurgien.

Je trouvai le pouls du malade fort plein, très-dur & accéléré. Il se plaignoit d'accablement, de foiblesse; il avoit eu pendant quelques jours des nausées continuelles, qui cependant avoient cédé au dernier mélange, que son médecin lui avoit ordonné; mais il n'avoit pas été à la selle depuis onze jours, & ses urines étoient d'une grande crudité.

L'appareil ôté, nous trouvâmes la plaie très-sèche, sans apparence de suppuration, d'ailleurs en assez bon état, c'est-à-dire, que les bords n'étoient ni attaqués d'inflammation considérable, ni menacés de gangrene: ils étoient vraiment noirs comme du charbon; mais on appercevoit aisément que cette noirceur provenoit des remèdes

vitrioliques & astringens, dont on s'étoit servi, pour arrêter l'hémorragie, par conséquent qu'elle ne méritoit aucune considération.

Ces styptiques avoient donc empêché le progrès de l'inflammation, & la suppuration qui en est la suite, ce qui doit paroître assez singulier dans un cas où la fièvre est de la partie, & où la lésion est si considérable : la force de ces styptiques contrebaloit apparemment, ou plutôt surpassoit celle de la fièvre, & durcissant les fibres des vaisseaux, bouchant leurs extrémités ouvertes, elle les garantissoit du degré de diastole, requis pour produire l'humeur purulente, & en empêchoit la sortie & l'accumulation dans un lieu propre à la mûrir en véritable pus.

Il s'agissoit principalement dans cette consultation, de trouver un moyen d'arrêter l'hémorragie qui, par son énormité, la fréquence de ses retours, sa durée, sembloit devoir enlever le malade dans peu de jours.

Le malade remercia son médecin & deux de ses chirurgiens. Je fus mandé seul, avec le chirurgien ordinaire. Celui-ci appuyé de l'expérience qu'il avoit des merveilleuses vertus de son styptique, dont il me faisoit un secret, (quoique je reconnusse d'abord que c'étoit la pierre médicamenteuse de Crollius ; il se flata de pouvoir venir aisément à bout de l'hémorragie ; mais avant



d'appliquer ce remede, nous convînmes de faire une saignée ; elle nous parut absolument indiquée par la plénitude, dureté & véhémence du poul, comme aussi par le peu de succès que les autres avoient eu.

L'appareil ne fut pas si-tôt appliqué, que notre malade se plaignit de la crampe, & nous avertit que dans l'instant l'hémorragie alloit commencer, ce qui ne fut que trop vrai. Nous ne levâmes pourtant pas l'appareil ; on se contenta d'appuyer assez fort sur la plaie, ce qui suffit pour arrêter le sang presque aussi-tôt ; du reste, j'ordonnai un lavement émollient pour l'après-midi : la constipation de onze jours, le rendoit, ce me semble, indispensablement nécessaire. J'avois différé à modérer la violence de la fièvre, le lavement devoit y concourir avec le régime rafraîchissant que je prescrivis, joint aux remedes de même qualité. Comme je trouvai l'après-dîner le poul aussi dur ; aussi vite que le matin, la saignée fut réitérée, & le sang n'en fut pas meilleur ; il étoit si coéneux, que le couteau avoit peine à le diviser.

La nuit du même jour, l'hémorragie recommença, précédée, comme de coutume ; de son symptôme précurseur.

Le lendemain, l'après-midi, en levant les compresses, nous trouvâmes encore des indices de saignement ; c'est pourquoi nous laissâmes le bourdonnet trempé du stypti-

que, dans la plaie : on le rafraîchit seulement, en versant par-dessus de la même liqueur ; & vu que la fièvre persistoit toujours dans la même violence, il fut saigné pour la troisième fois.

Cette saignée donna un aussi mauvais sang, que les deux autres, qui par conséquent demandoit d'être rafraîchi & corrigé. C'est en cette vue, & à raison de la paresse du ventre, que je fis réitérer le lavement, ordonnai de la crème de tartre dans ses bouillons, & quelques poudres absorbantes nîtreuses.

Le jour suivant, nous trouvâmes l'appareil baigné d'un sang beaucoup plus séreux, qui auparavant étoit en bien moindre quantité ; du reste, la fièvre & la constipation persévéroient : c'est pourquoi il fut de rechef saigné ; mais la saignée ne nous donnant pas du meilleur sang, une fois que l'autre, & la fièvre n'en étant pas moindre, il fut conclu de n'en plus tirer, crainte de jeter le malade dans un trop grand épuisement ; mais d'un autre côté, le ventre restant serré, on résolut de lui faire prendre un lavement émollient par jour, jusqu'à ce qu'il allât de lui-même à la selle.

Les jours suivans, il ne parut plus de sang. On tira le bourdonnet de la plaie, & nous apperçûmes à ses bords quelque commencement de suppuration. Cette sécheresse qui avoit disparu dans le second jour, étoit rem-

placée par une humidité qui suintoit des chairs, & qui les rendoit très-vermeilles. Le tout alloit bien, si ce n'est que la compresse étoit abreuvée d'une liqueur assez puante, & qui la teignoit d'un brun tirant sur le noir.

Quelques jours se passerent, sans qu'il survînt un grand changement. La fièvre conservoit toute sa force, les urines restoient crues, le ventre ne s'ouvroit pas, & le malade continuoît à se plaindre d'une douleur sourde, dans l'endroit où la crampe lui prenoit dans le tems de l'hémorragie. Les vues restant les mêmes, on ne changea que la formule des remèdes.

Enfin le malade a commencé à aller une fois à la selle; d'une, il en est venu à deux ou trois par jour, ce qui a toujours augmenté, de façon qu'il a été jusqu'à quarante fois, en vingt-quatre heures. Les matieres qu'il rendoit, étoient d'une puanteur horrible, & de couleur noire au commencement: ces évacuations se faisoient sans tranchées; les matieres changerent ensuite de couleur: elles devinrent bilieuses & âcres; plusieurs jours se convertirent en purulentes.

Les urines subirent à-peu-près le même sort. De crues & tenues qu'elles avoient été jusques-là, elles devinrent troubles, puis déposèrent un sédiment très-abondant, qui prit de plus en plus la nature de pus: elles

étoient en même tems couvertes d'une pellicule saline onctueuse.

La plaie fournit pendant ce tems, une matiere assez louable; les bourdonnets étoient visiblement chargés de pus; mais de tems à autre, on y trouvoit une espece de sanie épaisse, noirâtre & fort puante.

Le chirurgien faisoit journellement des injections, avec les vulnéraires animés de teinture de myrrhe & d'aloës. Il chargeoit son plumaceau & son bourdonnet de digestif, méloit par-dessus un emplâtre de minium, & enveloppoit le tout de compresses d'eau vulnétaire ou de vin chauffé.

Ce période dura environ trois semaines, & donna le tems à plusieurs réflexions sur la nature de ce dévoiement.

Il est certain que la constipation de onze jours, occasionnée sans doute par la trop grande tension des fibres, & entretenue par l'ardeur de la fièvre, devoit avoir accumulé quantité de matieres excrémentitielles, qui s'étant, par un trop long séjour, corrompues, invitoient la nature à s'en décharger. Les intestins mis en mouvement, auront attiré de la masse du sang des particules purulentes, & quelque peu de teinture aloëtique, que la plaie ne manquoit pas de lui fournir : de-là, il est aisé de comprendre que ce qui a sorti en premier, devoit être noir, comme brûlé; qu'ensuite de la décharge des  
boyaux,

boyaux, la bile amassée dans ses réservoirs, a dû suivre, & enfin, que la matière qui a sorti en dernier lieu, devoit se ressentir de la purulence. Le même raisonnement, à quelque chose près, peut avoir lieu pour les urines.

J'employai, pour combattre le dévoiement dans ses différentes causes, la rhubarbe, les coraux, le nître, le quinquina, les absorbans, l'esprit de nître, les anodins; mais il résista à tous, quoique diversément combinés, & continués avec constance pendant un si long tems.

Enfin pourtant les choses changerent de face, par la sortie des lambeaux de chairs pourries, de sang caillé & d'une sérosité noire, d'une puanteur abominable, que la plaie nous fournit pendant trois jours; dès-lors le dévoiement se modéra, & la fièvre disparut. Cette sérosité marquoit le linge d'une tache presque ineffaçable, & coloroit la sonde d'argent d'un noir de différentes couleurs, de bleu tirant sur le rouge. Le malade avoit peine à supporter la puanteur qui sortoit de sa plaie, lorsqu'on venoit à le panser.

Tel étoit l'état des choses aux plus fortes chaleurs de l'été, ce qui nous fit craindre avec raison le sphacele, parce que le fond de la plaie étoit gangrené. Nous recourûmes donc au plus vite à l'usage du quinquina.

quina, & nous vîmes avec plaisir la plaie donner, au bout de trois jours, un pus louable & en si grande quantité, que par-là seul, je reconnus qu'on pouvoit avoir accusé juste, en nous disant que le couteau étoit entré de plus d'un demi-pied (a) dans les chairs; cependant il convenoit de s'en assurer par la sonde. Cet examen nous apprit que le coup passoit sous le fémur transversalement, & alloit se terminer au côté interne de la cuisse, précisément à l'endroit où le malade avoit tant senti de douleurs dans le commencement de sa blessure.

Cette découverte nous fut d'un grand secours, pour rendre raison de la cause du phénomène dont nous avons fait mention, & répandit beaucoup de lumières sur ce qui concerne celle de l'hémorragie. Il résul-toit de-là que la plaie étoit aussi profonde, qu'on nous l'avoit annoncé; que la crampe provenoit de la piqueure d'un nerf ou d'un muscle, & il n'étoit pas bien difficile de décider à laquelle des deux on devoit la rapporter; car si c'eût été un nerf qui, par sa blessure, eût excité ces contractions spasmodiques, elles ne se seroient pas bornées à un si petit espace; les muscles de la cuisse, de la jambe, & même du pied, s'en seroient ressentis.

C'étoit donc un muscle lésé qui causoit cette douleur continuelle, & qui donnoit

(a) Le pied est ici de dix pouces.

occasion aux crampes : on peut même , si l'on fait attention à la situation de la douleur , qui ne s'étendoit que de l'aîne droite au petit trochanter , du même côté , avancer que c'étoit un de ceux qui appartiennent au triceps : la sonde concouroit aussi à vérifier la justesse de ce diagnostic ; car , lorsque pour reconnoître l'étendue du caractère de la plaie , on l'introduisoit dans sa cavité , on venoit contre ce muscle , les douleurs , depuis long-tems apaisées , se reveilloient.

Pour avoir une idée complète de la nature de cette hémorragie , il restoit à sçavoir si c'étoit elle qui donnoit la crampe , ou au contraire si la crampe excitoit l'hémorragie.

La crampe ayant cessé dès que la plaie n'a plus donné de sang , & n'ayant jamais tourmenté le malade , que dans l'instant que le sang alloit sortir , il paroît que c'étoit le sang qui la produisoit. En effet la plaie étoit remplie de sang caillé , dès les premiers jours , ainsi que la sonde qui n'a pu entrer que fort peu , l'a prouvé : d'un autre côté , le vaisseau ouvert se trouvant au-delà , puisqu'il ne se monroit pas en dehors , il est clair que le sang échappé dudit vaisseau devoit se frayer passage à travers le tissu de ce coagulum , ce qui ne pouvoit s'exécuter , sans faire quelque violence aux parties ; lorsque le sang venoit à s'échapper

du vaisseau, il devoit nécessairement, en élargissant le fond de la plaie, distendre le muscle blessé, qui ne pouvoit souffrir une pareille extension, sans s'irriter; & c'est dans cette irritation même que consistoit la cause de la convulsion qui formoit la crampe.

Il s'ensuit de ceci, que la différence des astringens n'a pu beaucoup, ( pour ne pas dire du tout, ) contribuer à la cessation de l'hémorragie : assurément leur vertu n'est pas suffisante pour pouvoir se transporter à travers un coagulum si épais; & quoiqu'on accorde qu'ils agissent de très-loin, par un certain retrécissement qu'ils procurent aux fibres, cependant leur vertu ne peut pas être estimée capable de réformer une fente si considérable, dans un vaisseau si gros & si éloigné. De plus, les astringens mis en œuvre, par ceux qui avoient dirigé la cure avant nous, étant supposés de moindre vertu, que le secret du dernier chirurgien, ils auroient au moins dû modérer l'hémorragie, ce qu'ils ne faisoient pourtant pas; par conséquent c'est particulièrement à la précaution que nous avons eu, de laisser plusieurs jours le même bourdonnet dans la plaie, au lieu de le tirer à chaque retour de l'hémorragie, comme on le pratiquoit auparavant, que nous croyons devoir rapporter la gloire de notre heureuse réussite. De fait, cette méthode étoit très-propre à donner au sang, le tems suffisant pour former dans la



plaie un caillot capable de résister au torrent, & de soutenir celui de la fente du vaisseau qui, dénué, faute de cette attention, d'un point d'appui, cédoit à son effort.

Le dévoiement modéré, & la plaie continuant à donner un pus louable, qui en prenant de la consistance, diminueoit de jour en jour, dans la proportion requise, notre malade commença à se plaindre d'un mal de poitrine; ensuite il lui survint un symptôme bien singulier: il rendoit de l'écume par la bouche, ce qui l'incommodoit beaucoup.

Je soupçonnai que des vers dans l'estomac pouvoient en être la cause. Mon soupçon fondé, tant sur le genre de vie très-grossier du malade, que sur la nature de l'accident, & sur ce que le patient me dit qu'il étoit sujet aux vers: là-dessus, j'ordonnai des anthelmintiques, entr'autres, le mercure doux, sous la formule qui suit:

*R. C.C. pphe. ppt.*

*Corallin. marin.*

*Corall. rubr.*

*Terr. sigillat.*

*Cort. peruv.*

*Mercur. dulc*

*Syrup. papav. alb.*

*Conserv. ros. rubr. q. s. m. f. electuar.*

*aa 3 j*

*gr. x.*

*3 j ʒ.*

le malade en prenoit la grosseur d'une noix muscade, six fois par jour.

Mon but étoit de détruire en même tems le peu de dévoiement qui subsistoit, & que j'attribuois à un relâchement des intestins, contracté par la durée de cette évacuation; mais je fus bientôt obligé d'en faire désister l'usage : le flux d'écume augmenta à un tel point, que j'appréhendois la salivation.

Ne connoissant pas la cause de ce symptôme, j'abandonnai la nature à elle-même; & j'eus la satisfaction de voir l'accident se modérer peu-à-peu, & ensuite totalement disparaître; en sorte que réfléchissant sur la grande habitude que cet homme avoit de fumer, laquelle il n'avoit point satisfaite depuis son incommodité, je crus que ce flux de bouche écumeux, provenoit de ce que la nature fortifiée, déchargeoit les conduits salivaires d'une sérosité visqueuse, qui s'y étoit accumulée par la longue abstinence de la pipe.

Ce symptôme n'eut pas plutôt disparu, qu'il fut aussi-tôt remplacé par un autre. Ce fut une chaleur de poitrine très-incommodé; une espèce de fumée chaude se répandoit de tems en tems dans la poitrine, & menaçoit à chaque fois le malade de suffocation & d'étouffement.

Il me dit qu'il avoit encore eu autrefois le même accident dans une de ses maladies, & que son médecin le lui avoit fait passer avec une petite bouteille qui contenoit une

liqueur claire comme de l'eau de fontaine. Je soupçonnai d'abord que c'étoit l'esprit de nître dulcifié, & l'événement justifia ma présomption ; car dès que cette vapeur, dont la chaleur lui étoit si insupportable, l'attaquoit, il en prenoit quinze à vingt gouttes dans un peu d'eau, & elle cessoit aussitôt, ce qu'il a continué jusqu'à ce qu'elle ait été entièrement dissipée.

Cette affection me paroît être ce que les anciens appelloient intempérie chaude du foie ou de quelqu'autre viscere, & je comprends que ce n'est rien d'autre qu'une certaine sensibilité du genre nerveux, jointe à l'acrimonie des humeurs. Une fièvre de si longue durée que celle-ci, ne manque guères de développer les sels de nos humeurs, & d'en exalter les soufres, pendant que par la tension spasmodique, qu'elle entretient dans les parties membraneuses des viscères, elle rend les nerfs beaucoup plus vibratiles, plus susceptibles d'ébranlemens, que dans l'état naturel ; & cette théorie est applicable aux organes des sucs gastriques, si l'on veut trouver quelque rapport entre ce phénomène & celui qui l'a immédiatement précédé. Or, un remède tel que l'esprit de nître dulcifié, vient fort à propos dans pareil cas ; il déprime les soufres trop développés, détruit l'alcalescence des sels, & bride les émotions auxquelles les nerfs se

laissent emporter. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait produit ici de si bons effets. J'ai vu à-peu-près le même symptôme dans une autre personne, à la suite d'une fièvre, & je l'ai dissipé par le quinquina allié avec le nître & le succin; mais comme celui-ci avoit pris du quinquina en abondance dans cette maladie, j'ai cru devoir donner la préférence à un remède dont il avoit déjà éprouvé les bons effets. Du reste, le grand épuisement du malade, l'ataxie du genre nerveux me détournèrent d'éprouver ce qu'auroit fait la pipe dans l'une ou l'autre de ces deux occasions.

Après ce symptôme, les choses parurent enfin venir au terme désiré. Le dévoiement cessa entièrement, les urines devinrent naturelles, la plaie commença à se cicatriser, & le malade parut de jour en jour reprendre ses forces & son embonpoint; mais un froid auquel il s'exposa par imprudence, nous ramena encore un symptôme à combattre. Ce fut une fluxion de poitrine; accompagnée d'une toux qui ne lui donnoit de repos ni jour ni nuit, & qui résista aux mixtures & électuaires pectoraux, qu'on a coutume d'ordonner contre ces sortes de catarrhe, mais qui céda enfin à des poudres adoucissantes anodines.

Notre malade ayant repris encore un peu plus de force, fut purgé, pour terminer une cure qui a duré environ deux mois.

L E T T R E

*De M. DEMACHY, apothicaire, gagnant  
maîtrise de l'Hôtel-Dieu de Paris, à  
M. STORCK, médecin à Vienne, sur  
l'Extrait de Ciguë, du 14 Juin 1760.*

Dès l'instant, Monsieur, où le Journal de médecine de Paris eut fait connoître votre Traité sur l'usage intérieur & l'efficacité de la ciguë, plusieurs médecins de cette capitale, frappés de cette nouveauté, & curieux de tout ce qui peut enrichir l'art de guérir; en voulurent essayer les effets, & confièrent à différens apothicaires, le soin de leur en préparer l'extrait. Voici comme j'ai procédé à cette préparation, d'après votre prescription, à ce que je pense: j'ai pris de la ciguë verte, bien succulente; j'en ai retiré les grosses côtes & les feuilles mortes ou fanées; je la pilai dans un mortier de marbre, en y versant de tems en tems un peu d'eau, pour rendre la pulpe plus fine & plus exacte: je la mis dans un linge, & en tirai par la presse, une liqueur verte & abondante: la plus legere chaleur en procura la clarification; je la filtrai, & la liqueur claire fut évaporée, dans une capsule de verre, au bain-marie. La quantité

de deux livres , poids de France , de ciguë bien épluchée , m'a fourni deux gros & demi d'extrait.

Le hazard a voulu que vers le même tems , un autre apothicaire négligea de clarifier son suc exprimé de ciguë ; & au lieu d'un extrait , il obtint une masse en forme de cataplasme pulpeux & verdâtre. J'assurai qu'une pareille préparation n'étoit rien moins que conforme aux règles de l'art ; mais il prétendit , & avec lui quelques médecins , qu'il avoit suivi votre intention , que votre Traité ne faisoit pas mention qu'il fallût défécer le suc , mais le faire évaporer tout récemment exprimé. Il ajoûtoit que vous paroissiez vous en être expliqué formellement , lorsque vous dites , qu'en faisant bouillir la ciguë dans l'eau , on en obtient un extrait moins efficace que le vôtre , mais qui n'est pas entièrement à rejeter ; que par conséquent une partie de la vertu de votre extrait résidoit dans la fécule de la ciguë , puisque l'auteur lui-même déclaroit qu'un extrait sans fécule , étoit moins efficace.

Indépendamment des vues médicales , qu'il ne m'appartient pas d'approfondir , guidé par les seules lumières de la pharmacie , voici ce que je répondis à ces raisons. Il est de toute évidence que l'intention de l'auteur est de préparer un extrait. Or , sous

le nom d'extrait, on entend la réunion de toutes les substances, d'un végétal, par exemple, dissolubles ou dans un menstue, ou dans le suc propre de la plante; ces substances salines, gommeuses, extractives, se rapprochent, lorsqu'on fait évaporer ce suc, & sont dissolubles de nouveau dans un menstue. Considérons maintenant la fécule d'une plante passée avec le suc exprimé; elle n'est qu'en suspension dans le liquide; loin d'y être dissoute, la plus légère chaleur, celle même de l'atmosphère la sépare; elle n'est donc point de nature à entrer dans les extraits quelconques, elle ne doit donc pas se trouver dans l'extrait de ciguë.

Si d'ailleurs l'auteur avoit eu dessein qu'on conservât la fécule dans son extrait, il est hors de doute, qu'instruit des règles de la pharmacie & des loix de l'art de formuler, il l'auroit prescrit expressément, à cause de la rareté & même de la nouveauté de la chose. Le tout considéré, il me semble que l'extrait de ciguë ne doit point ressembler à un cataplasme.

Pour ce qui est du second argument où l'on profite de vos propres paroles sur l'extrait de ciguë, préparé par la décoction de la plante, il est évident que voici les causes de sa déperdition de vertu. L'ébullition détruit le tissu d'une plante, en résout le muc-

lage , en décompose les fels , ou du moins les chasse de leur base terreuse ou muqueuse ; tous accidens qui emportent l'altération , la diminution ou la destruction des vertus d'une plante.

D'ailleurs il est vraisemblable que l'auteur n'a pas conservé la fécule dans son extrait , puisqu'il ordonne qu'on prenne de la poudre de ciguë , pour le réduire en pilules. Or mon extrait prend partie égale de cette poudre , tandis que le prétendu extrait avec fécule , quoiqu'en proportion trois fois plus volumineux que le mien , a encore besoin de poudre de ciguë , pour avoir la consistance pilulaire.

Vous voyez , Monsieur , combien il importe d'avoir votre avis sur ceci , tant pour déterminer une maniere invariable de préparer votre extrait , que pour empêcher les observateurs de se trouver par cela même en défaut , & pour n'avoir vous-même rien à désirer sur une chose aussi importante.

Si le hazard vouloit que je fusse dans l'erreur , je n'en publierai pas moins votre réponse , parce qu'il n'y aura rien d'humiliant pour moi , d'avoir interprété votre silence , à l'avantage des loix les plus scrupuleuses de la pharmacie.



*Réponse de M. Storck, à M. Demachy, du  
6 Juillet 1760.*

Personne ne peut douter, Monsieur, que vous ne soyez très-scrupuleux à composer vos médicamens, & qu'en particulier votre maniere de préparer l'extrait de ciguë ne soit en tout point conforme aux règles de l'art. Je pense néanmoins que dans le cas présent, une si exacte défécation n'est pas nécessaire. Je me suis contenté de passer mon suc récemment exprimé, par un morceau de drap, ou de le laisser un peu reposer, pour en séparer les matieres grossieres. Il n'est pas besoin non plus d'un appareil si recherché : vous voyez par mon livre, que je me suis contenté d'un vaisseau de terre, pour réduire mon suc en consistance d'extrait, sur un feu doux.

C'est avec cet extrait grossier, (*rudiori*), que j'ai réussi très-bien dans une infinité de circonstances, & j'ai éprouvé qu'il produisoit de meilleurs effets, que celui qui seroit préparé avec toute l'exactitude pharmaceutique.

Ce ne seroit pas, suivant moi, une faute ou une ignorance de la pharmacie, de la part d'un médecin qui ordonneroit pareil extrait. Au reste, je vous laisse à juger de ma réponse, suivant votre prudence, & vous prie de m'honorer de vos lettres.

*Précis de quelques observations faites par  
M. Demachy , en préparant l'extrait  
de Ciguë.*

1° Au plus léger degré de chaleur ; la fécule se sépare de la liqueur ; elle se précipite au fond , en s'agglomérant par rayons qui commencent vers le centre & les bords , où la chaleur est plus sensible.

2° Lorsque la liqueur est claire & filtrée , on apperçoit , à mesure qu'elle s'évapore , des molécules blanchâtres & d'autres brunes , qui naissent & se tiennent suspendues dans le liquide ; ces molécules me paroissent devoir en grande partie leur origine à la destruction du muqueux de la plante.

3° La ciguë a un sel essentiel assez abondant , & il est pour la plus grande partie nîtreux ; car il fuse sur les charbons.

4° La cendre de la ciguë est très-alcaline , & son alcali-fixe bien pur , ne paroît en rien différent de celui des autres plantes.

5° La racine de la ciguë ne m'a pas paru aussi âcre , que l'expérience de M. Storck paroît le prouver. Peut-être la différence vient-elle des climats ou des saisons diverses.

6° Cette même racine desséchée , est d'une odeur approchante de celle de l'impé-  
ratoire.

7° La fécule qui demeure sur le filtre , lorsqu'on clarifie le suc de ciguë , y acquiert

une couleur verte très-foncée, & fait le plus petit poids du total ; la fécule de fix onces de suc, pesoit à peine 18 grains : cette même fécule conservée dans le suc, augmente considérablement le poids & le volume de l'extrait qui en résulte, parce qu'elle en conserve le muqueux.

8<sup>o</sup> La poudre de ciguë bien préparée, pourroit bien équivaloir à l'extrait féculent de M. Storck, du moins les mêmes principes s'y trouvent-ils ; mais c'est aux praticiens qu'il appartient de vérifier le doute ; la saine physique le fait naître, l'expérience le confirmera.

9<sup>o</sup> Trois livres de ciguë verte, n'ont pesé, après l'exsiccation, que quatre onces & demie : une livre & demie de ciguë, fournit quatre gros d'extrait féculent, qui, pour être formé en pilules, prend encore deux gros & demi de poudre : la quantité de deux livres, donne deux gros & demi d'extrait clarifié, qui prend poids égal de poudre de ciguë.

10<sup>o</sup> Le marc de la ciguë dont on a exprimé le suc, brûle & fournit une cendre assez alcaline, mais pas, à beaucoup près, autant que la ciguë entière.

11<sup>o</sup> Lorsqu'on fait évaporer le suc de ciguë, même au bain-marie, les premières vapeurs qui s'exhalent, ont une odeur pénétrante & nauséabonde, elle passe promptement ; & c'est alors que naissent les pre-

mieres molécules qui nagent dans l'extrait ; l'odeur qui suit, n'a rien de particulier.

12° L'extrait de ciguë, préparé avec la fécule, est sujet à un accident qui le rend peu propre à être conservé : au bout de six semaines ou même plutôt, il se moisit par places, & ne cesse de contracter ce moisi, que lorsqu'il est absolument sec.

13° Si donc on vouloit faire quelques essais relatifs aux différens moyens d'employer la ciguë, sans se servir de l'extrait fait suivant les règles de l'art ; M. Storck demandant que ses pilules soient du poids d'un grain, & l'extrait qu'il emploie, étant, suivant ma remarque, n° 9, le quarante-huitieme de la ciguë, dont on le tire, on pourroit donner cinq grains de la poudre elle-même, qui se trouveroit être dans la proportion respective, puisque la même quantité de ciguë donne un quarante-huitieme d'extrait, ou un dixieme & demi environ de poudre sèche.

14° On pourroit encore dessécher parfaitement l'extrait féculeux de M. Storck, & alors il diminue d'un bon sixieme ; il est certain qu'en cet état, il n'est point sujet au moisi.

15° On pourroit faire plusieurs autres remarques à ce sujet. Je me suis contenté d'exposer celles qui m'ont paru être les plus importantes.

L E T T R E

*De M. LEBAS, de l'académie royale de chirurgie, sur une Vipere qu'on prétend être sortie par l'anüs d'un malade, adressée à M. VANDERMONDE, auteur du Journal.*

MONSIEUR,

Le prétendu phénomène qui vient de paroître, fait l'histoire du jour. Les personnes crédules y ajoutent foi; les amateurs de la vérité en doutent; les connoisseurs en plaisantent. Vous sçavez que le nombre de ces derniers est le plus petit. N'y a-t-il point de risque à contredire la foiblesse des premiers? Je me hazarde à tout événement.

Le nommé Simon Arnichar, âgé de quarante-cinq ans, de tempérament atrabilaire, servoit, en qualité de domestique, M. de Lalsac, gentilhomme de M. de Bouillon. Des affaires appellerent son maître en 1757 aux environs d'Avignon, où il le suivit. Le séjour qu'il fit dans cette contrée, fut d'un an & plus. Les occupations de cet homme n'étant pas considérables, il passa apparemment la plus grande partie du tems à dormir. Son sommeil, en apparence, ne fut pas exempt de songes singuliers. Je mets au nombre des plus intéressans, celui qui lui fit imaginer avoir avalé une vipere ou coulen-

vre. Voilà en effet sa maladie, dont la cure me paroît difficile.

De retour à Paris, son imagination, Monsieur, ne fit que se détériorer. Persuadé enfin que le reptile s'étoit prodigieusement accru dans ses intestins, & lui ôteroit quelque jour la vie, s'il ne faisoit usage de remèdes appropriés à son expulsion, il prit, de l'avis d'un jeune chirurgien, élève de l'hôpital de la Charité, où il en avoit fait la connoissance, des sucs de rue, d'ail & de romarin, & se présenta sur un bassin rempli de lait tiède. Il ne se détermina, m'a-t-il ajoûté depuis, à prendre ce parti, qu'eu égard à l'inutilité des moyens mis plus d'une fois en œuvre, pour la guérison des maladies dont il avoit été soupçonné, telles que le *cholera-morbus*; coliques néphrétiques, &c. Le succès qu'il assure en avoir eu, ne lui a pas encore accordé la tranquillité qu'on auroit dû en espérer. La sortie en effet d'une vipère, de la longueur d'une demi-aune, & de la grosseur de deux pouces, rendue par l'anus, sans qu'il l'ait néanmoins sentie, n'a tout au plus servi que de palliatif. Il se persuade en avoir encore une légion, & ne peut être détrompé, quelque chose qu'on fasse, sur la tromperie, dont on s'est probablement servi pour calmer ses esprits troublés. Ce malade m'est actuellement confié, est gardé à vue, & je suis dans le cas de vous informer dans la suite, des événemens.

Des auteurs crédules ou apocryphes, nous ont fait part de plusieurs contes de cette nature ; on en berce sans cesse le pauvre malade : en voilà plus qu'il n'en faut, pour le rendre opiniâtrement persuadé que son ventre est farci de vipères.

Il est simplement question, Monsieur, pour détromper le public déjà prévenu, d'examiner s'il y a apparence de possibilité dans ce fait.

L'animal qu'il a rendu, est une vipère. La dissection que j'en fis en votre présence, celle de MM. Ferrein, Cantwel & Tenon, mon confrère, ne nous a rien présenté qui ne la caractérise. M. de Jussieu, auquel je la fis voir, immédiatement après vous avoir quitté, est de même sentiment. Cet animal avoit, comme vous le sçavez, une tête plate, des marques noires sur le corps. J'y ai découvert depuis, les parties bifurquées de la génération, qui caractérisent son sexe masculin ; des dents aux mâchoires, à l'exception des deux longues, fendues en forme de plumes à écrire, à la base desquelles se trouve dans l'état naturel, une vésicule qui contient un venin très-subtil. Il est à présumer qu'elles avoient été arrachées avant l'opération. On nous en apporte même de Normandie, auxquelles cette extraction a été faite, & qui, malgré cette défectuosité, vivent très-bien : la gueule offroit un con-

duit, dont l'extrémité interne aboutissoit aux poumons, dans lequel étoit contenu un dard affaîlé, & qui tenoit par sa base aux parties latérales du conduit, que le microscope me fit appercevoir musculeuses : l'ouverture du corps n'offroit qu'une masse, en partie graisseuse, en partie mucilagineuse, & qui parut hors de la capacité des intestins, de la structure desquelles nous ne pûmes avoir une parfaite connoissance, par rapport à la putréfaction. La préparation du squelette, à laquelle je travaille, ne me fait découvrir rien de plus que ce qui s'observe dans celui d'une vipere.

Peut-on conclure qu'il soit probable qu'un animal de cette nature, en quelque petit volume qu'il soit, puisse s'introduire par la bouche ou par l'anus ? Ce seroit une absurdité. On ne peut pas plus supposer que le malade en ait avalé un œuf ; la vipere est un animal vivipare. Nous pouvons nous en rapporter à ce qu'en disent les naturalistes sur cet article.

Pourroit-on même raisonnablement se figurer qu'un œuf, après avoir été avalé, pût éclorre dans l'estomac ? La chaleur de ce viscere fût-elle analogue avec celle qui a la faculté de développer les parties d'un œuf quelconque, à l'exception de ceux qui naissent des vers, ou, au moins, supposition faite, qu'elle puisse les faire éclorre, ne s'opposeroit-elle pas à leur accroissement ? Un examen scrupuleux sur les corps que l'on



s'est figuré avoir trouvé dans les matieres rendues par haut ou par bas , auroit fait connoître l'erreur où l'on a été sur leur espece. Mais la plupart des personnes de l'art , qui ont ajoûté foi à ces déjections , émerveillées peut-être de l'action des remedes qu'elles avoient prescrits , en ont admiré l'effet , sans s'appliquer à reconnoître la nature des matieres ; ou pleines d'eux-mêmes , dans la folle persuasion où elles étoient , que rien ne pouvoit échapper à leur pénétration , quelque léger que fût l'examen, elles ont admis comme réel ; ce dont elles ne vouloient pas se donner la peine de pénétrer l'obscurité.

On ne peut , à la vérité , révoquer en doute la présence de certains animaux dans le corps , qui ne sont autre chose que des vers : l'expérience nous le confirme ; mais les seuls qui puissent y exister , ne sont que de trois especes , sçavoir le *tænia* , vers plat ou solitaire , qui est encore de deux especes , l'une , à anneaux longs , l'autre , à anneaux courts ; les *ascarides* & les *strongles* , qui ressemblent assez aux vers de terre. On a donné le nom de cucurbitains à une autre espece , que l'on ne doit regarder , suivant M. de Jussieu , que comme des portions du *tænia*. Ce célèbre naturaliste dont les lumieres sont sans bornes , n'a point d'autre sentiment.

Le ver solitaire s'étend quelquefois dans toute la longueur du canal intestinal. Un

malade qui m'étoit confié, en rendit un en 1747, de la longueur de 36 pieds; son mouvement dans ces parties les rend convulsives : or si un animal dont le diametre ne s'étend pas au-delà de huit lignes, occasionne par sa mobilité un pareil accident, celle, à plus forte raison, d'une vipere, de la grosseur de deux pouces, en feroit-elle naître de bien plus étonnans, sur-tout dans sa sortie ? Mais, de l'aveu du malade, elle s'est faite sans douleur, sans même aucune impression, que conjecturer ?

Les ascarides ont la figure de petites aiguilles, ils sont cylindriques, courts & pointus par les deux extrémités; leur tête est, à peu de chose près, semblable à celle des strongles; celle du tænia figure celle du serpent; c'est cette ressemblance qui a souvent induit en erreur, sur-tout lorsqu'il est arrivé que la partie supérieure de ce ver, s'étant détachée de son tout, a été rendue, de la longueur ordinaire d'une couleuvre ou d'une vipere.

Les strongles ou lombricæux sont les plus communs, & connus universellement; on en trouve de couleur rouge & de blanche; ce sont de tous, les moins dangereux.

On nous parle des sangsues trouvées après la mort, dans l'estomac d'un homme sujet à un vomissement de sang considérable. L'on a conjecturé qu'elles avoient été avalées, & s'étoient attachées à la paroi interne de ce viscere, où elles avoient déchiré quelques

vaiffeaux : ce fait me semble poffible ; mais je penfe que le féjour de ces animaux aquatiques dans l'eftomac , ne peut être de longue durée , avant que la mort s'enfuive ; cet événement doit paroître certain , à moins que l'animal ne foit étouffé dès l'inftant de fon entrée dans le ventricule.

Les nouvelles découvertes fur toutes les parties de la médecine , recueillies en 1679 , par de Bligny , nous fourniffent la relation d'une maladie finguliere , furvenue à un Capucin , qui rendit par la verge une quantité de petits vers , & un entr'autres , de la longueur de la paume de la main , pefant deux onces romaines , après avoir refenti des douleurs très-aigües , lequel , vers la tête , avoit la forme de celle d'une vipere ; mais il ajoûte que la corruption s'oppofa à fa diffection , que l'on ne tenta que quelques jours , après , l'avoir laiffé pendant ce laps de tems dans l'eau , ce qui détruit l'idée que l'on auroit pu avoir que c'étoit une vipere , les os de la tête & de l'épine de cet animal pouvant réfifter long-tems à la pourriture.

Mon malade ne nous a encore rien fourni que de chymérique. Je defire que la fuite nous préfente quelque découverte qui mérite attention. J'aurai l'honneur de vous en inftruire , ne cherchant que l'occafion de vous renouveler l'eftime & confidération parfaites avec lefquelles j'ai l'honneur d'être , &c.

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1760, par M. VANDERMONDE.*

Les maladies qui ont régné pendant ce mois , étoient des diarrhées plus ou moins séreuses , accompagnées de tenesme & de quelques envies de vomir. Les malades rejetoient par la bouche une liqueur acide & glaireuse. Il y avoit rarement de la fièvre dans le commencement : les urines étoient crues ; sur la fin , elles devenoient bourbeuses : il survenoit une petite fièvre , c'étoient les signes de guérison. Les absorbans , les incisifs , les doux apéritifs , les amers , & sur-tout le simarouba en décoction , unis aux purgatifs , terminoient le traitement. On a aussi observé des cholera-morbus accompagnés de douleurs ponctives , dans l'estomac & dans les intestins , de cardialgies , d'un vomissement & d'une évacuation abondante de matière acide ou putride. Les eaux de poulet , les décoctions d'orge , les émulsions , quoique très-bien indiquées , ne produisoient pas des effets bien prompts. Nous nous sommes bien trouvés , après les premières évacuations , d'un looch fait avec la gomme arabique , la magnésie , l'huile d'amandes douces , le syrop de diacode , & les eaux de cerise noire & de primevere , le tout uni avec le jaune d'œuf. Les lavemens émolliens , les narcotiques ont très-bien réussi. La liqueur minérale anodine , loin de calmer , augmentoit les accidens , sans doute , parce que l'estomac étoit rempli d'aigres , dont la liqueur minérale augmentoit l'activité. Il n'en étoit pas de même de la thériaque , qui sembloit être appropriée à cette maladie. Sur la fin du mois , on a remarqué des fièvres intermittentes , tierces & quartes , qui cédoient très-facilement à la méthode ordinaire.



## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	15	22 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	28	5	0	N. méd.	B. de nuag.
2	14	23 $\frac{1}{2}$	20		4		Idem.	Idem.
3	15 $\frac{1}{2}$	24	20		2		Idem.	Idem.
4	16	24	18 $\frac{1}{2}$				O. id.	Idem.
5	15	26	20		1		Idem.	Id. Eclairs, tonin. petite pl. à 9 h. f.
6	16	22	16		3		S. fort.	B. de nuag. quelq. gout. de pl. à 1 h. du soir.
7	15	22	17 $\frac{1}{2}$				O. idem.	B. de nuag.
8	15	19	14		4	$\frac{1}{2}$	Idem.	Couvert.
9	12	19	14 $\frac{1}{2}$				Id. méd.	B. de nuag. pet. pl. par interv. le f.
10	13	19	15		2	0	Idem.	Couvert. pl. fine par interv. tout le jour.
11	14	18 $\frac{1}{2}$	13		1	$\frac{1}{2}$	N - O. fort.	B. de nuag.
12	13	16	14		4		N. idem.	Idem.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	12	19	15	28	5	0	N. méd.	Idem.
14	12	21	17		4		Idem.	Idem.
15	15	22 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
16	16	23	20		4	0	O. foib. & calme.	Idem.
17	17	24	20 $\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	Idem.	Vapeurs étouff. sans nuages.
18	18	27	21		4	0	Idem.	Idem.
19	19	27 $\frac{1}{2}$	23		3		S-O. id.	B. de nuag.
20	19	19					Idem.	Idem.
21		22	19		$\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	N. méd.	Serein.
22	15	19	15 $\frac{1}{2}$		4	0	N-O. id.	B. de nuag.
23	14	13 $\frac{1}{2}$	11		2		N. idem.	Id. Pet. pl. le soir.
24	11	18	13		4		Idem.	Peu de nuag.
25	11	17 $\frac{1}{2}$	13		2	$\frac{1}{2}$	O. id.	Id. Petite pl. à 9 h. du soir.
26	12	13	11		1	0	Idem.	Couv. pet. pluie tout le jour.
27	11	15	13			$\frac{1}{2}$	N-O. id.	B. de nuag. pl. méd. le matin.
28	11	18	14		4		Idem.	B. de nua- ges.
29	12	20	15 $\frac{1}{2}$		3	0	N-E. id.	Serein.
30	13	22	20	27	10	$\frac{1}{2}$	Idem.	B. de nua- ges.
31	17	21	18		9	0	S. foi- ble.	Couvert, petite pl. à 8 h. du mat.

## MÉTÉOROLOGIQUES. 283

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois , a été de  $27\frac{1}{2}$  dég. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 11 dég. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de  $16\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

2 fois du N-E.

2 fois du S.

2 fois du S-O.

11 fois O.

4 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.

25 jours de nuages.

4 jours de couvert.

9 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse pendant tout le mois.



---

**LIVRES NOUVEAUX.**

Essai sur l'Hydropisie & ses différentes especes, par M. *Monro*, le fils, D. M. traduit de l'anglois sur la seconde édition, & augmenté de notes & d'observations, par M. S. D. M. P. médecin du Roi & de marine à Brest. A Paris, chez *Ganedu*, rue S. Séverin. un vol. in-12. Prix relié, 2 l. 10 s.

Découverte d'un remede purgatif, fondant & calmant, ou Traité sur un nouveau sel neutre, par M. *Ducroizilles*, apothicaire à Dieppe, &c. A Rouen, chez *Besongne*; à Dieppe, chez *Dubuc*, fils, Libraire. Cette brochure qui a 66 pages, contient des certificats de guérisons sans nombre, faites par l'usage de ce sel fondant & purgatif. Ces certificats ont été délivrés par des médecins & des chirurgiens très bien connus; par des religieux, par le premier président de la cour des comptes, aides & finances de Rouen, & par beaucoup de personnes de toutes sortes d'états & conditions. Tous ces témoignages tendent à prouver que ce sel neutre est purgatif & fondant, qu'il agit, sans irriter, & qu'on peut l'employer comme celui de seignette, qui a eu tant de vogue parmi les médecins. L'académie de Rouen, dont M. Lecat est secrétaire, a aussi donné son approbation à ce remede. D'ailleurs ceux qui connoissent M. *Ducroizilles*, nous ont assuré que c'étoit un galant homme, & qu'on ne pouvoit, sans injustice, le soupçonner de charlatanerie.

Dissertation sur l'usage de la Ciguë, traduite du latin de M. *Antoine Storck*, médecin à Vienne, & de l'hôpital de Sainte Marie de la même ville, brochure de 99 pages. A Paris, chez *Valleyre*, fils, Libraire, rue S. Jacques. Prix broché, 1. l. 10 s.

---

**E R R A T A.**

Page 118. C'est ici au moins autant le cas de l'apoplexie, &c. *lisez*, de l'apoplexie spasmodique.



*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois de Juin 1760 , par  
M. BOUCHER, médecin.*

Nous avons effuyé de vives chaleurs au commencement de ce mois. Le thermometre (a), dès le premier, a monté à 23 degrés au-dessus du terme de la congelation : le 3, il s'est élevé à  $24\frac{1}{2}$  degrés ; & le 4, à près de  $25\frac{1}{2}$  ; le 6, le chaud a diminué considérablement, la liqueur du thermometre ne s'étant portée qu'à 16 degrés ; l'air est resté à un état de température moyenne, jusqu'au 30 ; le thermometre, dans cet espace de tems, ne s'étant pas élevé jusqu'à 18 degrés, finon le 10, qu'il a été observé à 23 degrés, & le 11, à  $21\frac{1}{2}$  ; le 30, il s'est élevé à 20 degrés.

Le mercure dans le barometre a été observé tout le mois au-dessous de 28 pouces, si ce n'est le 8 & le 13, qu'ils s'est trouvé précisément à ce terme, & les deux derniers jours du mois, qu'il a monté à 28 pouces 1 ligne ou ligne & demie ; aussi avons-nous eu des pluies assez copieuses, mais qui n'ont commencé que le 15 : de ce jour, jusqu'au 30, il n'y a eu que deux jours sans pluie.

Le vent du premier au 4, a été *Est* ;

(a) J'ai commencé à observer le premier de ce mois les degrés de chaleur, avec un thermometre qui m'a été envoyé de la part de M. l'abbé Nollet,

ensuite *Nord*, & le plus souvent *Nord-Est*, jusqu'au 18, que s'étant jetté au Sud, il s'y est fixé le reste du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $25\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés: la différence entre ces deux termes est de  $17\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre a été de 28 pouces  $1\frac{1}{2}$  ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $2\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord. 10 fois du Nord vers l'Est. 4 fois de l'Est. 5 fois du Sud-Est. 10 fois du Sud. 8 fois du Sud vers l'Ouest. 3 fois de l'Ouest. 3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux. 15 jours de pluie. 3 jours de brouillards. 6 jours de tonnerre. 2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué la grande sécheresse presque tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juin 1760, par M. BOUCHER.*

La maladie la plus commune de ce mois a été une fièvre bilieuse, de la nature des rémittentes, avec grand mal de tête, accablement considérable, chaleur vive à la peau, la langue blanche & jaunâtre sur la base, & souvent chargée d'une salive écumeuse, toix, soif, angoisses ou oppression à la région

épigastrique, nausées ou vomissemens : la diarrhée se joignoit souvent à ces symptomes dans le progrès de la maladie, & beaucoup de malades ont eu des aphtes : le sang tiré des veines n'étoit pas ordinairement inflammatoire ; il s'en séparoit une sérosité assez abondante & jaune : cette fièvre n'a pas été aussi fâcheuse ni aussi opiniâtre, que la violence des symptomes devoit le faire craindre : du petit lait, de la tisane nîtrée, de la limonade, de l'orgeat, avec quelques décoctions de tamarins, ensuite d'une ou de deux saignées, ont ordinairement achevé la cure. Il n'en a pas été de même, lorsque la fièvre a été l'effet d'obstructions inflammatoires dans le foie, marquées par un sentiment de pesanteur, ou plutôt de *barure* à la région épigastrique, s'étendant dans les hypocondres, par des douleurs de ponction ou des élancemens sourds, à l'hypocondre droit, par quelque élévation ou tumeur de ce côté, par un teint jaune, &c. On conçoit que cette fièvre a dû être traitée par la méthode anti-phlogistique : j'ai remarqué néanmoins que les malades ne soutenoient pas bien des évacuations sanguines abondantes. Les acides savonneux du genre végétal, l'oxymel, les tisanes nîtrées, entremêlées de potions absorbantes, où entroit la liqueur minérale d'Hoffman, ont paru remplir les indications souhaitées. Il étoit essentiel de ne pas confondre cette dernière espece de fièvre, avec la vraie fièvre putride.

maligne, dont elle prenoit le caractère, à plusieurs égards, dans le progrès de la maladie. C'est sur-tout parmi le petit-peuple & dans la garnison, que ces fièvres ont régné, ainsi que les *cholera morbus*, qui ont persisté une partie du mois. On n'a guères vu chez les honnêtes gens, que des fièvres tierces & double-tierces, dont les accès étoient violens à la vérité, mais sans danger.

La petite vérole qui avoit assailli un petit nombre de personnes, les mois précédens, s'est étendue celui-ci; mais elle a été bénigne. Il en a été de même de la fièvre rouge parmi les enfans. Il y a eu encore d'autres especes d'éruptions cutanées: j'en ai vu dans quelques enfans d'une espece singuliere, & qui en impositoient pour de la petite vérole. C'étoit de gros bourgeons rouges qui sortoient indistinctement, & à diverses reprises, de toutes les parties du corps, avec un sentiment de cuisson, & qui abscédoient en assez peu de tems: la matiere purulente, fort âcre, perçoit d'abord l'épiderme, & le desséchement du petit ulcere s'ensuivoit bientôt: cette éruption dans un enfant, a été accompagnée d'une fièvre forte, qui a persisté après le desséchement des pustules: dans d'autres, elle a été sans fièvre apparente, & sans symptomes fâcheux.

---

#### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Sept. A Paris, ce 20 AOÛT 1760.  
POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Française, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. . . . .

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

---

OCTOBRE 1760.

---

TOME XIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

OCTOBRE 1760.

---

RÉFLEXIONS

*Sur la Dissertation de M. DE HAEN, professeur en médecine, à Vienne en Autriche, au sujet de la Colique de Poitou, insérée dans le Journal de médecine du mois de Juin 1759, par M. DOAZAN, docteur en médecine de l'université de Montpellier, agrégé au collège des médecins de Bordeaux, membre de l'académie de cette ville, de la société & royale des sciences de Montpellier, en forme de Lettre, adressée à M. VANDERMONDE, auteur du Journal.*

MONSIEUR,

**L**A Dissertation de M. Tronchini, professeur de médecine, à Geneve, *De Colicâ Pictonum*, & l'examen critique qu'en

ſçavant médecin de Paris & vous en avoient fait paroître, peu de tems après, m'avoient engagé à approfondir, ſans aucune prévention, l'ouvrage des uns & des autres. Il étoit queſtion d'éclaircir un cas de pratique, très-important, & de choiſir entre deux méthodes oppoſées, qui avoient chacune des partisans, & des défenſeurs d'un grand mérite. J'avois conſulté une partie des auteurs cités dans l'ouvrage de M. Tronchin. J'avois lu avec toute l'attention dont j'étois capable la ſçavante Theſe de feu M. Dubois, *An colicis figulis venæ ſectio* (a), écrite d'après ſa propre expérience, & ſoutenue avec applau-diſſement dans les écoles de médecine de Paris en 1751. Je l'avois comparée avec la Diſſertation de M. de Haen, compoſée ſur le même ſujet, imprimée à la Haye en 1745 (b). En un mot, ne voulant laiſſer aucun nuage, qui pût me dérober la vérité que les auteurs ſembloient avoir cherchée par des routes toutes oppoſées, je m'étois déterminé à ſuivre dans l'hôpital de la Charité de Paris le traitement des perſonnes

(a) M. Dubois conclut pour la négative.

(b) Ce premier ouvrage de M. de Haen ne renferme, à-peu-près, que les mêmes idées que M. Tronchin a détaillées dans ſa Diſſertation imprimée à Geneve en 1757, & qui a donné naiſſance aux différentes critiques, publiées en 1758.



attaquées de cette maladie cruelle , & à en observer avec exactitude les bons ou mauvais effets.

La lecture réfléchie de tous ces différens ouvrages , jointe à l'expérience que j'avois acquise auprès de soixante-dix malades au moins , que j'avois vu traiter à la Charité , pendant près d'une année , avoit déjà fixé mes idées sur la nature de la colique de Poitou , & m'avoit entièrement décidé pour le choix de la méthode active qu'on y emploie depuis près de 40 ans , avec succès (a). Il ne me restoit donc plus de doute , lorsque M. de Haen jugea à propos de faire insérer dans votre Journal du mois de Juin 1759 une nouvelle Dissertation , dans la vue d'ajouter encore , par quelques raisonnemens appuyés d'observations plus récentes , un nouveau degré de clarté & d'authenticité à la doctrine qu'il avoit publiée en 1745.

Sur la simple lecture de cette Dissertation , il ne m'étoit pas difficile de juger de la question , & de prononcer même , puisque mes recherches m'avoient fait reconnoître la cause de la diversité d'opinions qui divisoient plusieurs médecins célèbres. Mais connoissant l'autorité que s'est acquis en médecine M. de Haen , & persuadé encore plus de la

(a) Il faut observer que cette méthode est presque en tout semblable à celle qui est recommandée par le plus grand nombre des praticiens.

pureté des vues qui l'ont déterminé à réclamer une seconde fois contre le sentiment des auteurs respectables, dont le nombre s'étoit encore accru, & à rejeter leur méthode active, dont je voyois tous les jours des succès éclatans, pour en proposer une purement émolliente, j'ai cru qu'il ne me restoit plus qu'un seul moyen pour décider irrévocablement la question, & fixer un procédé curatif, sûr & invariable ; c'étoit de laisser parler, & d'écouter l'observation seule.

Je me suis donc engagé de nouveau dans le pénible travail d'observer jour par jour l'état des malades, de recueillir de leur propre bouche l'aveu de leurs souffrances, de rapporter fidèlement sur le papier tous les symptômes que j'ai vus chez chacun d'eux en particulier, d'écrire tous les remèdes qu'on leur a administrés tous les jours, & l'effet de ces remèdes, enfin de noter exactement le jour qu'ils sont sortis de l'hôpital.

C'est dans le mois de Juillet 1759, que j'ai commencé mon Journal. Depuis cette époque, jusqu'à la fin de Juillet de cette année, j'ai recueilli cinquante-trois observations scrupuleusement détaillées, qui toutes concourent à confirmer incontestablement l'efficacité du traitement qu'on administre dans cette maison.

J'avouerai que c'eût été prendre une peine assez inutile , si je n'avois eu à écrire & à rassurer que les médecins de Paris, ou ceux qui, comme moi , ont pu consulter chaque jour , & lire dans le livre vivant de la nature ; mais il est une infinité de médecins en France , & dans l'étranger , qui n'ont pas été à portée de voir traiter ces maladies , & qui , sur l'autorité de MM. de Haen & Tronchin , n'hésiteroient pas à adopter leur sentiment , & à mettre leur méthode en pratique. Ils y seroient portés d'autant plus volontiers , que j'avouerai moi-même , que quoique j'eusse lu Ramazzini , Riviere & quelques autres auteurs sur ce sujet , avant de suivre l'hôpital de la Charité de Paris , j'ai vu , dans le commencement que je fréquentois cet hôpital , employer les émétiques & les purgatifs violens , recommandés par ces auteurs , avec cette prévention , cette terreur même , si j'ose le dire , qu'une analogie trompeuse de la colique minérale avec les autres coliques , semble devoir inspirer à quelqu'un , qui n'a pas pu présider lui-même à l'administration de ces remèdes , & juger de leurs effets salutaires.

Je puis donc assurer qu'il est démontré par le résultat de mes observations , dont l'authenticité pourroit être attestée par les deux médecins de l'hôpital de la Charité ,

& par tous les jeunes médecins que l'envie de s'instruire y appelle chaque jour depuis un an , que le procédé curatif qu'on emploie dans cette maison , est le seul vraiment efficace pour guérir promptement & sûrement la colique minérale , ( qui est l'espèce la plus commune du genre de la colique de Poitou ) & prévenir ses suites fâcheuses. C'est d'après ces succès , presque toujours heureux , & si souvent multipliés , que M. Dubois , à qui on avoit confié le soin des malades de cet hôpital , retraça une théorie si lumineuse , & proposa la méthode curative , qui est si sçavamment présentée dans sa Thèse. L'une & l'autre ont été depuis très - profondément discutées dans l'examen critique du livre de M. Tronchin , par un sçavant médecin de Paris , qui avoit succédé à M. Dubois , dans sa place de l'hôpital. Cet ouvrage imprimé à Paris en 1758 , est vraiment digne de son auteur , & justifie bien le choix éclairé que le public a fait de lui , pour placer sa confiance.

Mes occupations , & des circonstances particulières ne me donnant pas le loisir de communiquer le détail de mes observations , qui , joint aux réflexions prises du sujet , & grossi par différentes explications , formeroit un ouvrage de trop longue haleine & trop volumineux , pour pouvoir être inséré dans votre Journal ; jaloux

cependant de ne pas laisser plus long-tems les médecins dans l'indécision sur la nature & la cause de cette maladie, & sur le choix des remèdes qui lui sont appropriés, je me bornerai pour le présent à suivre & à résoudre, à l'aide de mes propres observations, les difficultés proposées par M. de Haen, dans sa nouvelle Dissertation, insérée dans votre Journal du mois de Juin 1759. Je présenterai aussi un tableau clair, mais précis, des symptômes qui accompagnent ordinairement cette maladie, avec un abrégé méthodique du traitement. Ce travail sera bien suffisant pour tous ceux qui, étouffant tout préjugé, & plus sensibles encore aux cris de l'humanité, que touchés du plaisir de ce nouveau système, n'écourent que le vrai, se font un devoir de ne travailler que pour la plus grande utilité des malades.

Je me propose de communiquer dans un ouvrage particulier mes observations, avec les idées qu'elles m'ont fait naître sur la nature de la cause de cette maladie, & de détailler plus en grand la méthode curative, avec toutes les précautions qu'elle exige.

Il est nécessaire de remarquer que la nouvelle Dissertation de M. de Haen n'est, à proprement parler, qu'un abrégé de sa doctrine publiée en 1745, présentée sous

un point de vue plus particulier à la pratique. Il s'attache seulement à rechercher la cause prochaine & matérielle de la colique de Poitou, & rapporte quelques observations qui l'ont aidé, dit-il, à en bien mieux développer le caractère, qu'on ne l'avoit fait jusqu'à lui. Il ne me fera pas difficile, en retraçant la vraie route qu'on doit suivre, pour guérir promptement & sûrement cette maladie, de faire voir, d'après les observations que rapporte ce médecin, que si sa méthode a eu quelque succès : on le doit à la confusion qu'il fait de la colique de Poitou avec les coliques bilieuses ou spasmodiques, qui reconnoissent toute une autre cause. Cette erreur est une suite nécessaire de la multiplicité d'espèces qu'il a voulu ranger sous un même genre, & auxquelles il assigne un même traitement, quoiqu'en effet leurs causes prochaines matérielles soient très-différentes.

On pourra juger aussi, d'après les courtes réflexions que je placerai à propos, que le procédé curatif employé à la Charité de Paris, pour le traitement de la colique minérale, n'est point empyrique, & qu'il est sujet à une méthode, comme celui des autres maladies traitées & guéries par des spécifiques.

M. de Haen convient, pag. 505, « qu'il n'a lu les ouvrages de MM. Duhois, Gra-

» huis, Tronchin, & même les observa-  
 » tions critiques & profondes d'un sçavant  
 » médecin de Paris, publiées dans le dessein  
 » d'apprécier l'ouvrage de ce dernier au-  
 » teur, qui sont tous postérieurs à sa Dis-  
 » sertation de 1745. Il reconnoît, d'a-  
 » près la lecture réfléchie de ces ouvrages,  
 » & d'après même ses propres réflexions,  
 » que d'une part, la cause de la maladie  
 » est assez peu développée, & que de l'au-  
 » tre, les remedes émétiques & les forts  
 » purgatifs, qu'y ont apporté, Citois, Sen-  
 » nert, Riviere, Junken, Baglivi, Boer-  
 » haave & plusieurs autres, quoique bons,  
 » ont le défaut de ne pouvoir pas convenir  
 » dans tous les cas.

M. de Haen n'a donc pas fait attention  
 que ces remedes ne sont pas les seuls qu'ont  
 employés ces différens auteurs. Ils ont sçu à  
 propos les allier; ils recommandent même de  
 les marier avec des tisanes sudorifiques, les  
 opiatiques & les cordiaux toniques. En effet,  
 pour bien traiter cette maladie, il faut sça-  
 voir ménager ces différens secours; tempé-  
 rer l'activité des uns, par l'action calmante  
 des autres : il faut, en un mot, raisonner sur  
 le traitement. Qui ignore que les spécifiques  
 les plus reconnus ne demandent, dans leur  
 administration, des modifications particu-  
 lieres, eu égard aux différentes circonstan-  
 ces ? Le mercure lui-même, si généralement

regardé comme l'antidote du virus vénérien, n'exige-t-il pas des précautions, avant d'être administré, & même souvent des correctifs, pendant son administration ?

Après avoir rapporté les trois différentes méthodes qu'ont adopté les différens auteurs, & qu'il range sous trois classes; celle des émétiques & des violens purgatifs; celle des émolliens, aidés des purgatifs; & celle des huileux & émolliens, favorisés par l'opium, M. de Haen revient toujours à recommander celle qu'il avoit choisie en 1745. Il regarde les émolliens & les huileux, & tout ce qui peut envelopper le levain de la colique, comme le seul remède qu'on doive employer dans ce cas. Il fait plus; il entreprend de combattre la méthode des émétiques & des purgatifs violens, par un raisonnement appuyé de son observation.

» Il assure qu'il a été à portée d'examiner  
 » un grand nombre de maladies de cette  
 » espèce dans tous leurs périodes & dans  
 » tous leurs symptômes, & prononce avec  
 » assurance que ce sont des matieres dures,  
 » tenaces, allongées, globuleuses, privées  
 » de tout suc, qui, séjournant dans les intes-  
 » tins, sur-tout dans le *colum* & l'*ileum*,  
 » causent les tourmens de ces sortes de  
 » malades. . . . De quel secours fera, dit-  
 » il, pour chasser ces matieres, l'usage de



» l'émétique & des violens purgatifs ? S'ils  
 » les chassent, ce sera avec des efforts &  
 » des convulsions terribles & dangereuses ;  
 » le danger augmentera, si malheureusement  
 » la dureté des excréments résiste aux effets  
 » du vomitif.

Je vais tranquilliser M. de Haen, & éclaircir ce fait par mes observations. Il est certain que plusieurs malades sont sujets à une constipation forcée, même quelques jours avant de souffrir ; qu'ils rendent, pendant le traitement, des matieres durcies, globuleuses, allongées, &c. qui sont une suite nécessaire de cet accident ; mais il en est plusieurs qui, non seulement n'ont point éprouvé de constipation, avant d'être tourmentés de la colique, mais même qui se sont plaints, pendant tout le cours de leur maladie, d'un flux de ventre, qui n'allégeoit guères leurs souffrances. J'ai trois ou quatre observations qui m'ont convaincu de ce fait. Il en est d'autres qui, pendant leurs souffrances, & même avant de souffrir, n'étoient point du tout constipés, mais alloient à leur ordinaire, une fois par jour ; & ces derniers sont en assez grand nombre.

Ainsi cette cause prochaine matérielle, reconnue & assignée par M. de Haen, est insuffisante. Je dis plus ; elle ne peut être regardée que comme l'effet d'une cause plus immédiate, qu'il n'a pas établie : c'est

l'impression des vapeurs métalliques, ou bien la présence des particules minérales, ou d'autres, peut-être à-peu-près semblables, qui produisent tous les fâcheux symptômes qu'on observe dans cette maladie ; la constipation elle-même, lorsqu'elle existe, n'est aussi que l'effet de cette impression sur les intestins. Si d'autres parties, telles que les poumons, la tête, & même la matrice, ont été frappées de ces émanations, elles sont violemment tourmentées, & procurent des symptômes particuliers, eu égard à leurs fonctions respectives, qui se rapportent très-bien, quant à leur cause, à ceux que l'affection des premières voies occasionne ; ces cas ne sont pas sans exemple (a).

(a) J'ai été à portée d'observer sur deux ou trois sujets différens les effets des impressions métalliques sur la tête & la poitrine, sans que le ventre parût affecté. M. Verdelhan, docteur de la faculté de Paris, & médecin de son altesse le prince de Condé, qui est, sans contredit, un habile praticien, & un observateur judicieux, a eu la bonté de me communiquer plusieurs observations semblables, qu'il a faites à la Charité, depuis neuf ans qu'on l'a chargé du soin des malades de cet hôpital. Entre plusieurs cas rares, il m'a rapporté aussi celui de la femme d'un plombier lamineur, qui avoit éprouvé une vive douleur de matrice, en forme de colique, pour avoir mis dans sa chauf-frette des petits charbons mêlés de scories de plomb, & en avoir reçu inconsiderément les vapeurs. Il l'a traitée & guérie par notre méthode.

Mais comme M. de Haen n'a particulièrement cherché qu'à déterminer la cause de l'affection violente du ventre, & des suites qui l'accompagnent, je me bornerai comme lui, à ne parler que des effets de la cause prochaine que je viens d'assigner, & des accidens qu'elle fait naître, lorsqu'elle porte son action, uniquement sur les premières voies; & ce sont les cas qui se présentent le plus ordinairement dans la pratique.

Je renvoie à détailler dans mon autre ouvrage les symptômes qu'excitent les molécules minérales, lorsque les premières impressions se font ressentir sur d'autres viscères, que ceux du bas-ventre. J'y joindrai aussi un Essai théorique de l'action de ces molécules sur les parties intérieures du corps; & je ferai en sorte de déterminer si en effet d'autres matières que des minéraux, peuvent donner naissance au genre particulier de colique de Poitou. Je me restreins donc à cette seule colique de Poitou, qui est occasionnée par les particules métalliques; elle est, suivant M. de Haen, l'espèce la plus commune du genre qu'il a établi.

M. de Haen convient lui-même » que » ce n'est pas chose étonnante de voir ainsi » des matières dures séjourner long-tems » dans les intestins, quoique d'ailleurs les » sécrétions ne soient pas dérangées. » Effectivement on voit beaucoup de personnes

bien portantes , qui sont constamment reffermées du ventre , & pour qui l'action d'aller à la selle est un travail fâcheux. Elles sont assez communément sujettes aux hémorrhoides , & quelquefois aux maux de tête ; mais rarement éprouvent-elles des coliques de la plus simple espece : elles devroient cependant être tourmentées de coliques , & même de l'espece de celle de Poitou , puisque la cause assignée par M. de Haen , étant donnée , l'effet doit nécessairement en être la suite.

Mais , ajoûte ce médecin , « quand , par  
 » des purgatifs violens & des émétiques ,  
 » on chasseroit , après des efforts & des  
 » convulsions terribles & dangereuses , une  
 » partie de ces matieres qui occupent le  
 » milieu de la capacité des intestins , & qu'on  
 » soulageroit le malade . . . oseroit-on affir-  
 » mer qu'on l'a guéri parfaitement ? L'expé-  
 » rience n'apprend que trop le contraire ;  
 » les parois des intestins restent infectées de  
 » la matiere dure , capable de donner aux  
 » excréments naturels la même solidité ,  
 » & de faire renaitre la colique , avec des  
 » symptomes peut-être plus funestes . . .  
 » Que seroit-ce donc , si malheureusement  
 » la dureté des excréments résistoit aux effets  
 » du vomitif , &c. &c ?

Ces terreurs me paroissent une preuve bien convaincante , que M. de Haen a peu médité

médité la Thèse de M. Dubois, & le traitement que cet habile médecin propose, d'après sa longue expérience, qui a acquis encore un nouveau degré de certitude & d'évidence dans la sçavante Dissertation du médecin de Paris : son raisonnement, & les doutes qu'il propose, me conduisent naturellement à donner un tableau succinct des symptômes qui accompagnent le plus communément la colique métallique, du traitement méthodique qu'on emploie pour la combattre, & à justifier par-là, que notre méthode est susceptible de modification.

*Tableau des symptômes les plus généralement observés, lorsque la cause de la colique métallique porte son impression sur le bas-ventre.*

On juge, presque du premier coup d'œil, de l'état des malades. 1<sup>o</sup> Leur langue est épaisse & chargée d'un enduit blanchâtre. 2<sup>o</sup> Ils sentent un goût amer, quelquefois cuivreux dans la bouche. 3<sup>o</sup> Ils ont vomi, ou éprouvent des envies de vomir. 4<sup>o</sup> Ils se plaignent souvent d'une constipation opiniâtre, accompagnée de vents qui roulent dans les boyaux, & jusques dans l'estomac. 5<sup>o</sup> Ils souffrent des douleurs cruelles dans le ventre qui, se rapportant plus particulièrement à une seule partie de cette cavité, comme vers la région de l'estomac ou vers

celle de l'hypogastre, s'étendent bientôt après, jusqu'aux extrémités, qui sont fatiguées dans les premiers tems, par des roideurs & des crampes quelquefois violentes; mais il n'est pas ordinaire de voir le nombril retiré en dedans (a). 6<sup>o</sup> Les malades sont presque toujours sans fièvre; & l'on peut même ordinairement leur tâter le ventre, sans augmenter leurs tourmens, si cependant on n'a pas débuté par leur faire essuyer un mauvais traitement. 7<sup>o</sup> Les douleurs des extrémités changent, au bout de quelques jours, de nature, & se convertissent, à mesure que celles du ventre diminuent, en de vraies douleurs d'irritation, qui sont quelquefois *lancinantes*; d'autres fois *rongeantes* & comme brûlantes, & qui, lorsqu'elles portent sur les articulations, y font ressentir comme un resserrement violent, ou une compression très-forte; (ce dernier accident est plus rare que les autres.) 8<sup>o</sup> Enfin ces douleurs peuvent laisser une paralysie sur les membres, ou exciter des mouvemens convulsifs, & même l'épilepsie, si on les néglige, ou qu'on entreprenne mal la cause de la maladie qui les procure (b).

(a) Plusieurs auteurs regardent ce symptôme; comme pathognomonique.

(b) Je n'ai vu survenir ces derniers accidens, qu'une seule fois; & je ne conçois pas comment

*Symptomes essentiels de la Colique  
métallique.*

Des tourmens affreux du ventre qui n'augmentent pas, quoiqu'on le presse même assez fortement, & dont les impressions se font cependant sentir jusqu'aux extrémités; le peu d'altération qu'on observe dans le pouls, malgré la violence de tous les symptômes; enfin le changement qui arrive peu de tems après, dans l'espece de douleur qu'éprouvent les membres, me paroissent présenter le caractère essentiel de la colique métallique. On ne sçauroit le méconnoître, si les malades sont par leur état exposés à manier des minéraux, tels que le plomb, & ses différentes préparations, le verd de gris, le mercure, l'orpiment, &c. ou bien s'ils ont été assez malheureux, pour boire du vin altéré de litharge.

*Procédé curatif.*

On s'applique d'abord à calmer les symptômes les plus pressans, sans négliger la cause du mal. On soupçonne des matieres

de graves auteurs ont pu, pour désigner le caractère d'une maladie, se fixer à des symptômes qui ne sont réellement que des accidens, qui peuvent arriver à la suite de la maladie, mais qui ne se présentent presque jamais au commencement, ni même dans son état.

durcies dans les gros boyaux, qui retiennent peut-être des particules métalliques appliquées contre leurs parois, ou du moins qui contribuent à entretenir la fâcheuse impression que les vapeurs métalliques ont fait éprouver aux nerfs du bas-ventre. On administre sur le champ un lavement fortement purgatif, qui, évacuant une partie de ces matieres, sans jamais augmenter les douleurs, entraîne des molécules minérales, ou fait éprouver aux nerfs une secousse salutaire, & devient tout à la fois préparatoire à l'action de l'émétique : on a même la sage précaution de donner, trois heures après, un lavement calmant (a), (qui, quelquefois même devient narcotique,) toujours dans la vue de détremper ces matieres durcies, s'il y en a, & d'adoucir les irritations : on fait boire au malade beaucoup de tisane composée avec les bois, qui, en soutenant le ton des fibres, le dispose encore à supporter sans trouble, l'effet des émétiques, & facilite même leur action.

Les malades sont bien soulagés, après ces premiers remèdes; & comme le pouls est communément sans fréquence & presque

(a) Ce lavement est composé de vin rouge & d'huile de noix, de chaque, quatre onces; de décoction émolliente, six onces : mêlez le tout avec un jaune d'œuf.



naturel , on n'hésite pas à leur prescrire le lendemain l'émétique en deux verres , à dose doublée de celle qu'on fait prendre dans un état ordinaire (a). Ils vomissent presque toujours , sans faire de grands efforts , des matieres porracées , jaunâtres ; puantes , ameres , d'un goût cuivreux , que les huileux & les émolliens n'auroient fait qu'altérer davantage , & dont ils auroient même augmenté la quantité. Les malades , après l'opération du remede , se trouvent singulièrement foulagés du ventre ; & pour rétablir encore mieux le calme , on ne balance pas à leur faire prendre le soir un bol de thériaque , avec un grain d'opium ou demi-grain , eu égard à la violence des douleurs.

C'est le lendemain de ce remede décisif , que le plus souvent les douleurs des extrémités , qui n'étoient jusqu'alors que des crampes , augmentent , ce qui fait dire à ceux qui ont acquis par plusieurs rechutes une fatale expérience de cette maladie , que la colique leur a descendu dans les cuisses , les jambes , la plante des pieds , & quelquefois dans la boîte de l'articulation du genou : [ j'en ai vu peu qui ressentissent des douleurs vives dans les bras (b). ]

(a) La dose de l'émétique est de six grains , s'il est préparé suivant le codex de la faculté de Paris.

(b) C'est cependant les bras qui sont les premiers affectés de paralysie , disent les auteurs.

On ne néglige pas les lavemens purgatifs & calmans, suivant les circonstances ; on en prescrit au moins un chaque jour , & l'on purge le surlendemain les malades , avec une potion fortement purgative.

Les douleurs des malades sont bien diminuées , après l'opération de ce remède , même celles des extrémités ; mais ils ressentent encore des vents , qu'ils ont de la peine à rendre. On insiste sur l'usage de la tisane sudorifique & du bol de thériaque , le soir , avec l'opium , ou sans ce calmant , eu égard aux douleurs : on réitère de deux en deux jours les purgatifs ; on a même recours de nouveau aux émétiques , s'il y a encore des indications de faire vomir ; & ordinairement , dans dix ou douze jours , ces victimes infortunées de leur métier , sortent de l'hôpital bien guéries , sans aucun reste de stupeur ou de paralysie sur les membres : il seroit à propos qu'ils pussent continuer pendant quelque tems chez eux l'usage de la tisane tonique.

Mais , pour que notre méthode soit couronnée d'un prompt succès , il est nécessaire que les malades n'aient point été saignés , & sur-tout qu'on ne leur ait point fait prendre des médicamens huileux ; car alors la fièvre s'allume , les douleurs sont plus cruelles , & tous les symptômes deviennent bien plus opiniâtres ; quelquefois même les mala-

des payent bien cherément, & font les tristes victimes de la timidité & du mauvais traitement que leur a fait éprouver celui en qui ils avoient placé d'abord leur confiance; leur état fâcheux exige cependant les mêmes remedes, mais plus longuement administrés; & avec bien plus de ménagement.

J'ai recueilli jusqu'au premier d'Août 1760 cinquante-trois observations exactement détaillées, qui toutes concourent à justifier l'efficacité de la méthode dont je viens de retracer une idée générale. Elles m'ont fourni aussi trois ou quatre exemples, qui démontrent sans réplique l'insuffisance, & le danger même des remedes huileux dans cette maladie.

Je pourrois rapporter ici deux cas, à-peu-près semblables, d'un peintre & d'un cordonnier pour femme, qui, pour avoir usé, chacun chez eux, de ces remedes, ont éprouvé des tourmens cruels, & ont languï à la Charité, près d'un mois, avant d'être guéris. Voici un troisieme cas, pris d'après l'histoire de la maladie d'un sculpteur en statues, qui ayant été traité chez lui, avec des huileux & des saignées, pour guérir de violentes coliques, accompagnées d'engourdissement dans les membres, auxquels il étoit sujet, depuis près d'un an qu'il avoit fondu beaucoup de statues de plomb, étoit toujours

languissant ; ses maux lui donnoient de tems en tems quelque relâche , pendant dix ou douze jours , pour le reprendre ensuite avec plus de violence. Ennuyé de souffrir , il se fit transporter à la Charité , le premier Août 1759. Le médecin le traita par les remèdes ordinaires , en pareil cas ; & il en sortit guéri , le 20. du même mois , &c. &c.

Je le répète encore , & j'ose donc dire avec cette vérité que tout homme consacré au public doit porter jusqu'au scrupule , que je n'ai jamais vu démentir le succès de notre méthode. Elle doit même , ce me semble , acquérir un nouveau degré d'authenticité , par le détail de la mort infortunée d'un pauvre malade qui fut porté à l'hôpital , le 12 Avril 1760. C'est le seul des cinquante-trois , dont j'ai écrit le traitement , ( que j'ai pris au hasard , tels qu'ils se présentoient à l'hôpital , ) qui ait succombé. Il étoit plombier de profession , & avoit éprouvé trois fois la colique minérale , dont il avoit été bien guéri à la Charité. Il fut pris pour la quatrième fois , du même mal , & fut saigné chez lui sept fois. On lui avoit prescrit , me dit-il , des médecines douces ; ( ce sont ses expressions. ) Le 13<sup>e</sup> , on commença le traitement à l'ordinaire ; mais la nuit du 16<sup>e</sup> , il fut pris d'hémorragie par le nez , qui fut suivie de convulsions , & mourut à dix heures du même jour. On l'enterra ,

fans que nous pussions examiner son cadavre. On a dit depuis , que sa femme lui apportoit tous les jours une bouteille de vin d'Alicante,

Peut-on regarder , après tout ce que je viens de dire , notre procédé curatif, comme dangereux, ou du moins, comme insuffisant ? J'en appelle aux médecins impartiaux ; j'en appelle à M. de Haen lui-même. Est-il possible de se persuader qu'un traitement aussi actif puisse laisser des doutes d'insuffisance , tandis que , suivant ce médecin , des émoliens , tels que l'eau chaude , le petit lait , l'eau de miel , procurent une guérison parfaite ? N'est-il pas plus vraisemblable de faire retomber cette accusation sur l'administration de remèdes aussi doux ? On ne pourroit tout au plus , que redouter la trop grande efficacité de nos médicamens , & craindre des effets prompts & funestes de leur activité , si une expérience constante ne devoit rassurer sur toutes ces terreurs.

Je dois convenir que j'ai vu apporter à la Charité des malades attaqués de la colique métallique, qui y avoient été soignés & guéris précédemment , & qui sont de nouveau retombés dans les mêmes accidens. Un peintre Allemand , par exemple , qui avoit été traité & bien guéri , au mois de Juillet 1759 , y est revenu le 9<sup>e</sup> de Juin de cette année , attaqué des mêmes symptômes

### 314 EXAMEN ET RÉFLEXIONS

que l'année précédente. Il en est sorti en très-bon état, le 23<sup>e</sup>. Deux autres peintres encore, qui avoient éprouvé avec un plein succès le traitement, deux mois avant, sont rentrés malades à l'hôpital, le 14<sup>e</sup> de Juillet de cette année; ils en sont sortis tous deux le 29<sup>e</sup>, en bonne santé. Les cas de rechute dans cette maladie ne sont pas rares, puisque plusieurs de ceux même qui ont fourni le sujet de mes observations, ont été tourmentés plusieurs fois de la colique métallique. J'en ai vu un ce mois de Juin, peintre de profession, âgé de quarante ans, qui l'avoit eu vingt-six fois : un plombier lamineur, sept fois ; un autre peintre, huit fois : ils ont cependant été bien guéris ; mais que peut-on conclure de toutes ces rechutes, sinon que ces pauvres gens, obligés par nécessité de reprendre l'exercice de leur métier, & s'exposant de nouveau à la même cause de maladie qui les avoit affectés précédemment, doivent succomber infailliblement tôt ou tard ?

Cela me paroît moins surprenant, que plusieurs cas particuliers, observés par les praticiens qui rapportent avoir vu des personnes, qui, tous les printems, étoient exposées à avoir la même maladie, des pleurésies, par exemple, des fluxions de poitrine, &c. Peut-on soupçonner que celle de l'année précédente avoit été mal guérie ?

Non sans doute ; car elles avoient joui un an entier d'une santé parfaite. Triller (a) & plusieurs autres auteurs nous ont transmis des observations semblables. Ces pleurétiques finissent, disent-ils, par être emportés brusquement dans une rechute, ou éprouvant un genre de mort plus lent, ils meurent phthisiques. Comme aussi ces gens, si souvent tourmentés de colique, expirent dans quelques violens accès, s'ils ne deviennent languissans & perclus de tous leurs membres.

Ne suis-je donc pas en droit de conclure victorieusement de cette parité, en faveur de notre méthode curative, puisque dans les cas des pleurétiques ce n'est que la disposition particulière du sujet & la constitution générale de l'air, salutaire même pour tout autre, qui occasionnent ces maladies à ces infortunés ; au lieu que pour les peintres, par exemple, la cause est bien plus immédiate : ils sont guéris d'une maladie que leur travail leur avoit donné : ils reprennent souvent, même trop tôt, les mêmes occupations ; nouveau levain qui doit les affecter de nouveau.

Mais, sans aller chercher plus loin des objets de comparaison, combien n'y a-t-il

(a) *Traſſatus de Pleuritide & Peripneumoniâ*, A Francfort, 1740.

pas de gens , qui étant bien guéris de la vérole qu'ils avoient mérités , mais qui oubliant bientôt après , les fermes résolutions que leur avoit fait former l'ennui du traitement , se livrent de nouveau à un commerce impur , & payent souvent dès la première fois la peine de leur foiblesse ? Dirai-je pour cela , que le traitement de la vérole est insuffisant , ou qu'ils avoient été manqués ?

Examinons maintenant la méthode curative de M. de Haen , & rapprochons ses effets connus & avoués de tout le monde aux cas particuliers où il l'emploie. Il la regarde comme très-appropriée pour tous les cas de la colique de Poitou , qu'il a été à portée de voir & d'observer , dit-il , plusieurs fois dans tous leurs périodes & tous leurs symptômes.

Il me permettra de lui dire que je ne conçois pas comment des relâchans , des huileux , peuvent convenir dans les engourdissemens , les stupeurs , la paralysie même , qui ne sont le plus communément qu'une suite funeste du mauvais traitement des douleurs du ventre & des extrémités. De quel secours peut être un remède qui est de sa nature contraire à l'indication pour laquelle on l'emploie ? Redonnera-t-il cette force , ce ton aux fibres , qui , déjà affoiblies avant les souffrances , s'altère encore plus dans



le tems de leur violence, & qui se détruit presque en entier, lorsque leur durée se prolonge ? Non sans doute.

C'est-là cependant un des avantages de notre traitement ; il calme le mal dans son principe ; & entretenant toujours le ton des fibres, il en prévient les suites fâcheuses. L'expérience vient sans cesse à l'appui de mon raisonnement, car c'est elle qu'il faut écouter. Pas un de mes malades n'est demeuré affecté de paralysie, ni même de foiblesse dans les membres. J'en ai vu à la vérité un, qui s'est rendu à la Charité, ayant depuis fort long-tems une foiblesse dans les muscles extenseurs des poignets. Il conservoit toute sa force dans ceux du bras, & travailloit toujours. Il étoit peintre-barbouilleur, & éprouvoit pour la huitième fois la colique métallique ; ou, pour mieux dire, il n'avoit cette fois aucune douleur dans le ventre, mais en ressentoit de vives dans les extrémités, *comme si on l'écorchoit, disoit-il.* Il est sorti, quinze jours après, bien guéri de ses douleurs, mais ses poignets sont restés dans le même état. Il est bon d'observer que la foiblesse dans les poignets, n'avoit point été précédée de colique, mais seulement d'une espèce de rhumatisme dans les épaules & les bras, qu'on auroit sûrement guéri, en lui faisant subir le traitement prescrit ci-dessus, & le

tenant long-tems à l'usage de la tisane sudorifique.

Il me reste à justifier une assertion que j'ai établie au commencement de ces réflexions, & qui servira de preuve à tout ce que j'ai avancé. J'ai dit que je pensois que la méthode de M. de Haen n'a eu quelquefois du succès, que parce qu'il a trop généralisé le genre de la colique de Poitou. Les remèdes dont il exalte l'efficacité ; avec transport, & deux observations qu'il rapporte, pour la justifier universellement, en font une preuve non équivoque.

Il dit donc, page 507 : Quelque recette » qu'on emploie comme antidote, soit émé- » tique, soit purgatif, soit tout autre, sa » réussite est incertaine, toutes les fois qu'on » ignore la nature du venin qu'on a à com- » battre. Il n'est qu'une pratique certaine ; » l'eau chaude, le petit lait, l'huile, l'eau de » miel, administrés abondamment & de tou- » tes les manières possibles, sont les anti- » dotes universels & efficaces de quelque » poison que ce soit, connu ou inconnu, &c.

Ne diroit-t-on pas que M. de Haen, éclairé du flambeau de ses propres observations, veut contredire, & prouver même l'inutilité de toutes les recherches profondes des médecins instruits sur la nature particulière des venins, & de leurs antidotes ? Car avancer que le petit lait, l'eau chaude, &c.

font l'antidote universel de quelque poison que ce soit, connu ou inconnu, c'est en recommander l'application, sans restriction, dans tous les cas de poisons quelconques. Mais M. de Haen se persuaderoit-il que les poisons stupéfiants, par exemple, pourroient être altérés par ses remèdes ? Ne doivent-ils pas être exceptés de la règle générale qu'il a établie ? Peut-il penser que les médecins éclairés abandonneront l'usage sûr & très-efficace des acides, & sur-tout du vinaigre, que l'expérience constatée par plusieurs observations, a démontré être les seuls convenables pour détruire les fâcheuses impressions de cette espèce de poison ? Doit-il se flater de pouvoir combattre le poison amer du laurier cerise, ou celui des amandes amères, avec des huileux ? Il affecte si singulièrement les nerfs, qu'il produit en peu de tems des convulsions terribles, suivies d'une paralysie générale, qui fait bientôt périr l'animal. Aussi, d'après ses expériences multipliées, faites sur des animaux vivans, avec de l'eau de laurier cerise, chargée de son huile essentielle, Richard Mead nous apprend dans son Traité, *Dævenenis* (a), qu'on les calme tous très-

(a) *Afficiuntur, dit Mead, exemplò spiritus animales.... omnium organorum nervis sua vis perit.... Hinc fit quòd animalia quæ hæc morte pereunt, universali paralyfi post vehementes con-*

parfaitement avec l'alcali volatil, pris intérieurement. M. Bernard de Jussieu, conduit par l'analogie, a guéri très-promptement un jeune médecin Allemand, assez imprudent, pour avoir voulu faire sur lui-même l'essai, à grande dose, des vertus de la fève de S. Ignace, qui est un poison amer. Il osa en avaler plus de 40 grains : il éprouva, demi-heure après, des mouvemens convulsifs, des défaillances, dont il fut promptement soulagé par l'alcali volatil, pris tous les quarts d'heure, à la dose de six ou sept gouttes, dans une liqueur appropriée. Que répondre à l'expérience de MM. Mead & Bernard de Jussieu (a) ? Mais du moins,

*vulSIONES pereunt . . . quodque sufflaminato sanguinis circuitu, sanguis in venis perfectè fluidus perflat . . . In diffectis, nulla intus membranarum inflammatio conspicienda erat.* (Appendix ad tentamen de opio.)

(a) C'est M. Bernard de Jussieu lui-même, qui m'a fait l'honneur de me communiquer, il y a un an, ce cas particulier. Tout le monde sçait que c'est à lui, à qui nous devons l'utile observation, fruit de beaucoup d'expériences, qu'il avoit tenté sur des oiseaux & des quadrupèdes, qui décide la question si long-tems agitée ; sçavoir si l'alcali volatil est l'antidote du venin de la vipère. Il a détaillé le succès de ce remède, dans les Mémoires de l'académie des sciences, année 1746. C'est une des moindres découvertes, qu'ait fait ce médecin respectable, que la nature semble avoir choisi avec une prédilection toute particu-

je

je n'imaginerois pas que M. de Haen étendît encore l'efficacité de ses remèdes émoulliens, jusqu'à les conseiller dans le cas du venin de la vipere, & pour suffoquer ou détruire le virus hydrophobique.

Voici le premier cas de pratique, que détaille M. de Haen, dans la vue de justifier les effets merveilleux des huileux & émoulliens, pour guérir la colique de Poitou. Il dit, page 507 :

» Plus de cent trente personnes de la  
 » Haye, après avoir mangé des faillicoques,  
 » se trouverent attaquées de convulsions,  
 » de vomissemens, de dyssenteries & de  
 » sueurs putrides : les uns attribuoient cet  
 » effet à un insecte nommé, lièvre marin,  
 » qu'on avoit cuit avec des faillicoques;  
 » d'autres, à la saumure, dans laquelle on  
 » avoit fait bouillir ces poissons, & qui avoit  
 » séjourné dans du cuivre. Quoi qu'il en  
 » soit, de tous ceux à qui on donna l'éme-  
 » tique, les anodins & les alexiteres, deux  
 » moururent, & les autres furent long-tems  
 » incommodés : il ne périt aucun de ceux  
 » que M. Schwenxe traita avec le lait, l'huile

liere, pour lui dévoiler ses secrets les plus cachés, & qui, loin de s'enorgueillir de cette faveur, se fait un devoir & un vrai plaisir de les communiquer à tout le monde, avec cette modestie qui annonce bien le caractère d'un vrai sçavant.

» & les lavemens ; tous furent guéris en peu  
 » de tems.

Il range donc cette espèce particulière de maladie, dans le genre de celle de la colique de Poitou. Je ne vois pas qu'elles ayent ensemble presque aucune analogie. Il me paroît que cet état se rapproche bien davantage de celui d'une violente indigestion, accompagnée d'inflammation de bas-ventre, ce qui n'est pas sans exemple. Les praticiens ont observé plusieurs fois des accidens semblables, qui arrivent à certaines personnes qui ont mangé copieusement de poissons à coquille, comme la moule & autres, ou de ceux qui sont à écaille, tels que les écrevisses, les crabes, les faillicoques, &c. Plusieurs autres à la vérité n'éprouvent qu'une fièvre scarlatine, qui se termine d'elle-même dans vingt-quatre heures ; cependant, dans le cas dont parle M. de Haen, le grand nombre de personnes attaquées du même mal, sembleroit prouver qu'il s'y étoit joint effectivement une cause étrangère, sur-tout si les accidens qu'il rapporte, sont arrivés à tous ceux qui ont mangé de ces poissons : la saumure empreinte de verd de gris peut bien en avoir altéré la qualité, au point d'occasionner des symptômes terribles ; mais dans ce cas l'état des malades se rapprochoit bien plus de celui

qui suit l'administration à grande dose des poisons corrosifs, comme de l'arsenic, par exemple, ou de la ciguë aquatique, tel que nous l'a détaillé Wepfer dans son *Traité De cicutâ aquaticâ*, que de la colique de Poitou.

J'accorderai même pour un moment, qu'à une bien moindre dose, ces saillicoques venimeuses n'auroient dû faire éprouver qu'une vraie colique de Poitou. Peut-on en conclure l'inutilité ou le danger des purgatifs forts & des émétiques dans le traitement de cette maladie, parce qu'ils n'ont pas été couronnés du succès dans l'observation dont s'étaye M. de Haen ? Non sans doute. Les méthodes les plus appropriées souffrent, exigent même des modifications qu'un médecin-praticien doit saisir. Le peu de succès des émétiques dans la maladie particulière, décrite par M. de Haen, est la preuve victorieuse de leur utilité dans toutes les circonstances où la colique est bien constatée. On doit en effet bien distinguer ces deux cas ; ou celui où un poison quelconque est pris à une très-petite dose à la fois, & produit par conséquent des effets proportionnellement lents ; ou celui où on a le malheur de les avaler à grande dose : dans le premier cas, comme chez les peintres, par exemple, le poison s'attache, divisé en molécules presque insensibles à toute la surface

des fibres de l'estomac & des intestins, leur fait éprouver une impression sourde, mais durable, & les affecte de telle façon, qu'il les engourdit, & retarde singulièrement leur mouvement péristaltique, ce qui est démontré par les symptômes de la colique métallique : dans le second cas, au contraire, une grande quantité de poison en masse, frappe ça & là des faisceaux de fibres nerveuses & tendineuses, les irrite puissamment, à raison de sa quantité, les ronge même, & portant la destruction par-tout, excite des mouvemens violens qui sont suivis de coliques inflammatoires, d'une soif ardente, de convulsions, de vomissemens, de diarrhée dysentérique, &c. Sans contredit, dès que ce poison corrosif s'est développé & a opéré par des vomissemens terribles, & des diarrhées, avec des tourmens affreux, les émétiques ne feroient plus qu'ajouter à leur intensité. La nature qui travaille toujours à se délivrer de ce qui l'irrite, n'excite déjà elle-même que des efforts trop violens, & par conséquent inutiles à son soulagement. L'action du poison sur les premières voies tend donc à son expulsion, mais avec trop de force & de violence, pour que les parois des intestins n'en soient pas endommagés : il faut, dans ces circonstances, apaiser ces efforts redoublés de la nature ; il faut prémunir les parois de l'estomac &



des intestins contre l'érosion; il faut calmer les mouvemens convulsifs, qui, loin de contribuer à chasser le poison, ne servent qu'à le retenir plus long-tems, en logeant des parcelles dans les replis de la membrane veloutée. C'est là, sans contredit, où doit triompher l'huile, le petit lait, l'eau de miel; mais, dans le premier cas, où, à raison de leur ténuité, les molécules du poison adhèrent à la membrane veloutée des intestins; ne doit-on pas, loin de les enduire par des huileux, & de les préserver, par des couches grasses, de l'impression des alimens mêmes, qui pourroient les entraîner; ne doit-on pas, dis-je, secouer ces fibres qui sont déjà dans l'atonie, réveiller le mouvement péristaltique presque entièrement éteint, & exciter des secousses répétées & suffisantes pour déloger ces molécules?

Mais comment concevoir que les intestins souffrent des douleurs cruelles, lors de la colique métallique, & qu'ils sont cependant dans un état d'atonie? C'est une explication que je renvoie à ma Dissertation.

Que les poisons pris à grande dose, ou à des fractions très-petites, n'agissent différemment, ou du moins ne présentent des symptômes bien différens; c'est ce que l'expérience justifie bien.

N'y a-t-il pas eu des empiriques, qui ont

fait prendre de l'arsenic , pour guérir les fièvres quâtes ? N'ont-ils pas eu des succès trompeurs de cette méthode ? Ils ont guéri la fièvre quarte ; mais ils ont procuré une fièvre lente , une éthisie , suite funeste du poison.

N'administre-t-on pas aujourd'hui l'extrait de ciguë , à petites fractions , sous les yeux de M. de Haen ? N'a t-elle pas du succès ? Produit-elle les mêmes symptômes , que si on la donnoit à grande dose ?

Je suis donc en droit de conclure , pour ne pas rejeter en entier l'observation de M. de Haen , que les faillicoques rendues vénéneuses par le verd de gris , qui ont fait éprouver des symptômes de poison , n'auroient , à une bien moindre quantité , procuré qu'une colique de l'espece des minérales.

On voit tous les jours des cordonniers pour femme , des peintres , qui en sont attaqués ; les uns , pour avoir employé l'orpiment , qui est une espece d'arsenic , dans la préparation des passe-talons jaunes ; les autres , le verd de gris dans leurs couleurs. J'ai deux observations qui confirment ce fait. L'orpiment & le verd de gris , pris en vapeur ou en molécules très-subtiles , mais en petite quantité , occasionnent très-souvent la colique métallique ; si on en avaloit en grande quantité , ils exciteroient des convulsions ,

des vomissemens affreux, des sueurs froides, &c. On administre à ces cordonniers pour femme, & à ces peintres, le même traitement, & avec le même succès qu'à leurs camarades, qui sont devenus malades pour avoir fait des passe-talons blancs, en employant le blanc de plomb; les autres, pour avoir usé de la ceruse dans leurs couleurs. Si on avoit voulu combattre leur maladie par des huileux, des saignées, & qu'on se fût opiniâtré à ce traitement, elle auroit peut-être dégénéré en paralysie, s'ils ne fussent pas morts dans les violentes douleurs.

M. de Haen assure, pag. 508, « que c'est » d'ordinaire dans les mines d'où on tire le » plomb, le fer ou l'argent mêlés d'arsenic, » que les ouvriers sont attaqués de la colique de Poitou. » C'est un fait dont je renvoie la discussion à ma Dissertation; » mais » il connoît des mines où, depuis treize ans, » personne ne s'en est ressenti, parce qu'on » y suit le conseil qu'y a donné un certain » particulier, de déjeûner avec du lard sur » du pain, & de manger des viandes grasses. Ce particulier n'a pas eu de peine à imaginer ce préservatif, qui est recommandé par Fridéric Hoffman, à l'article de la colique métallique, & bien antérieurement à lui, par Samuel Stockhufius, médecin de Gos-

lar (a) ; mais encore , que voudroit conclure de-là M. de Haen ? que les huileux & les matieres grasses sont appropriés , dans le cas où l'on est tourmenté de la colique. Cette conséquence n'est pas juste ; car tout le monde sçait que les meilleurs remedes prophylactiques sont le plus souvent inutiles , & quelquefois très-contraires , lorsque le mal qu'on vouloit prévenir , est arrivé : je conçois que , par le long usage des matieres grasses , il peut se former chez des gens bien portans un enduit sur les intestins , qui les défendra de l'impression des particules métalliques ; mais les poumons & la tête en seront-ils préservés ? D'ailleurs ces particules métalliques sont déjà adhérentes aux parois des intestins , & cantonnées dans les replis de

(a) Il dit à la page 128 : *Dum de præservatione & cum lithargirum , frigiditate suâ , nimiaque siccitate ventrem obstruat , pingua humectantia meritis aliis sunt præferenda. Attamen ne ea sint nimis frigida , cavendum.... Valent igitur præ reliquis jura pingua è carne bubulâ oleum amygdalarum dulcium , olivarum.... illorum loco , præservationis gratiâ , pauperes , oleo seminis papaveris nigri , uti solent , quo ne faciliè lithargiri substantia ipsis inhærescat.... meliori autem fructu lardum nostrum , sive crudum , sive coctum , à jejuno ventriculo commestum ipsis egenis concedendum. Stockhufius , medicus urbis Gossariæ , in libro de Lithargiri summo noxiò morbifico , &c. pag. 128. Gossariæ , anno 1656.*

la membrane veloutée. Les matieres grasses peuvent-elles les en chasser, ou du moins en altérer la qualité ? Au contraire, elles servent à les enduire, & à les appliquer plus intimement aux parois des intestins.

C'est avec raison que M. de Haen regarde sa méthode émolliente, comme très-salutaire dans les dyssenteries opiniâtres, &c. mais qui en doute ? Il y a érosion dans cet état ; le mouvement péristaltique est puissamment sollicité par les matieres âcres & caustiques qui détruisent le mucus des intestins : il ne faut dans ce cas, particulier, que calmer, envelopper & défendre les houppes nerveuses, contre l'irritation de ces matieres : il faut prévenir ou guérir l'inflammation, & l'exulcération des intestins. Je pourrois, d'après le traitement même de la dyssenterie en général, employer un argument victorieux, pour prouver qu'il est des douleurs de colique, que les émétiques guérissent, en chassant promptement hors de la cavité des intestins les matieres irritantes. En effet, combien de cas de dyssenterie, qui cedent à l'administration de l'ipécacuanha. Tout est rapport dans la pratique de la médecine ; les moindres circonstances exigent des remèdes quelquefois opposés.

On ne peut qu'approuver M. de Haen, lorsqu'il conseille, dans la colique de Poi-

tou, l'usage de l'opium, & qu'il se range,  
 malheureusement pour cette partie seule du  
 traitement, à l'autorité de Riviere, de Sy-  
 denham, Huxham, &c. ce remede produit,  
 sans contredit, de bons effets : ils sont con-  
 statés par mes observations ; mais ce qui  
 me fournit toujours un nouveau sujet d'é-  
 tonnement, c'est que, pour prouver l'effi-  
 cacité de ce remede dans cette espece de  
 colique, il donne le détail du bon succès qui  
 a suivi son administration dans la maladie du  
 fils du premier médecin de l'archevêque de  
 Passaw. « Il étoit, dit M. de Haen, tour-  
 »menté d'une colique, & rendoit par la  
 »bouche les excréments, & même les lave-  
 »mens, tels qu'on les lui administroit : on  
 »lui donna, pour alléger ses souffrances,  
 »moins qu'à dessein de le guérir, une po-  
 »tion d'eau, & d'esprit de menthe, sur-  
 »chargée de teinture anodine de Syden-  
 »ham ; l'usage de cette potion calma les  
 »symptomes : les excréments prirent leur  
 »cours ordinaire ; & en peu de tems, l'en-  
 »fant fut parfaitement rétabli.

M. de Haen paroît surpris du prompt  
 succès qu'a eu l'opium dans le cas qu'il rap-  
 porte. Il n'ignore cependant pas que c'est  
 avec ce même remede ou d'autres du même  
 genre, que Sydenham, Riviere, & plu-  
 sieurs autres praticiens, ont entrepris &

guéri cette maladie. Je pourrois même y joindre encore ma propre expérience, si elle pouvoit ajoûter quelque poids à l'efficacité de ce procédé curatif ; mais pas un de ces médecins n'ont prétendu, je pense, traiter une colique de Poitou, en travaillant à guérir cette maladie. Ils l'ont nommée & désignée sous le nom de *ilos*, *convolvulus*, *miserere mei*, *cordapson* ; en françois, de passion iliaque. Ils ont tous recommandé de fuir l'usage des purgatifs dans le cours de la maladie ; car ils deviennent émétiques, disent Sennert, Etmuller, Sydenham, & la raison de cet effet est facile à déduire ; mais quel symptôme a pu faire prononcer à M. de Haen, que c'étoit une colique de l'espece de celle de Poitou ; ou du moins, à propos de quoi, traitant de cette colique, rapporte-t-il une pareille observation ? N'est-ce pas une nouvelle preuve de ma premiere assertion, qu'il veut ranger toutes les especes de colique sous le genre très-distinct de celle de Poitou ?

Enfin M. de Haen termine sa nouvelle Dissertation par quelques idées qu'il propose, pour nous faire connoître la cause des effets de cette maladie, qui sont la paralysie, les coliques, &c. « Il l'attribue au » nerf intercostal, ou grand sympathique, » qui ayant son origine, suivant le respecta-

» ble Winslow, dans les ganglions répandus  
 » le long des vertebres, & qui sont comme  
 » autant de petits cerveaux, peut être affecté,  
 » & causer des paralyfies sur les membres,  
 » fans déranger la tête, parce qu'il n'a point  
 » son origine dans le cerveau, & qu'il est  
 » plus immédiatement attaqué par la matiere  
 » dure que cause dans les intestins, la colique  
 » que de Poitou. » C'est donc-là la cause  
 prochaine des effets de la colique de Poitou,  
 que ce sçavant medecin a imaginée ? Il m'a paru  
 qu'elle avoit été indiquée dans les leçons de Boerhaave, qu'il rapporte lui-même  
 dans sa premiere Dissertation, page 11 : *Paresis enim tantum à nervis abdominalibus affectis. Quid mirabilius quàm quòd nervi in mesenterio aut intestinis afficiantur, & inde pereat actio dictarum partium, &c.* Mais il falloit expliquer, 1<sup>o</sup> pourquoi ce nerf grand sympathique affecté, procure des paralyfies sur les membres ; 2<sup>o</sup> pourquoi ce n'est que l'espece seule de colique de Poitou, qui présente ordinairement le phénomène étonnant d'occasionner des douleurs vives aux extrémités, qui peuvent, par le mauvais traitement, dégénérer en paralyfie ; 3<sup>o</sup> d'où vient que dans le *volvulus*, le *cholera-morbus*, les coliques stercoreuses, les dyffenteries, l'inflammation même des intestins, on ne voit jamais de pareils symp-



tomes, ou du moins très-rarement; 4<sup>o</sup> pourquoi, dans la colique minérale, il n'y a jamais, ou presque jamais de fièvre, malgré l'atrocité des douleurs; 5<sup>o</sup> pourquoi rarement augmente-t-on les douleurs de ces pauvres gens, en leur pressant le ventre, ce qui arrive au contraire dans les autres especes de coliques, lorsqu'elles ont le caractère inflammatoire; 6<sup>o</sup> d'où dépend la constipation opiniâtre qui accompagne ordinairement cette espece de maladie. Peut-on assigner, pour rendre raison de toutes ces différences, le séjour des matieres durcies dans les intestins, & l'affection du nerf grand sympathique? N'est-il pas souffrant dans les autres especes de coliques, ou est-il affecté & modifié différemment dans le genre de la colique minérale? C'est ce que j'examinerai dans ma Dissertation.

Je finis par cette réflexion qui se déduit naturellement de mes observations. La méthode de la Charité de Paris est spécifique; cela est démontré par le succès qu'elle a: elle est seule bonne: les observations de M. de Haen le prouvent incontestablement; car il a pu voir cette maladie cruelle dans tous ses périodes: il a traité beaucoup de paralysies, survenues à la suite de la colique de Poitou; il les a guéries, ou du moins soulagées beaucoup par l'électricité;

il a été à portée de consulter M. Tronchin, sectateur de sa théorie & de sa pratique, qui a fait tant d'ouvertures de cadavres : *Invitus per mortis experimenta feci*, dit ce dernier dans l'avis au lecteur de son ouvrage. Ceux qui suivent cette méthode, ont donc été plus malheureux que nous; leur malheur justifie bien l'efficacité de notre conduite, & prouve qu'elle est la seule convenable, puisque de plus de 150 malades, que j'ai suivi pendant deux ans à la Charité de Paris, il n'en est mort que trois ou quatre, dont le médecin de l'hôpital n'avoit pas commencé le traitement, & aucun des autres ne sont restés paralyisés, à la réserve d'un seul dont j'ai déjà parlé, qui a conservé une foiblesse dans les poignets, qu'il éprouvoit depuis long-tems; & ce qui fait le complément de la preuve que je veux donner, c'est que des cinquante-trois, dont j'ai écrit jour par jour le traitement, depuis le mois de Juillet 1759, un seul ayant été mal traité chez lui, (comme je l'ai exposé plus haut,) est mort, trois jours après avoir été porté à la Charité, & tous les autres en sont sortis bien guéris.

Je suis surpris, & je ne conçois pas même que M. de Haen, qui se fait honneur, avec raison, d'être le disciple de Boerhaave, qui convient que personne n'a mieux re-

tracé le tableau de la colique de Poitou , & n'a eu des idées plus claires sur cette maladie , que cet homme recommandable , qui rapporte lui-même dans sa Dissertation de 1745 l'extrait des leçons où son maître assure avoir vu plus de cent malades atteints de cette maladie ; je ne conçois pas , dis-je , comment il a pu rejeter sa méthode active , pour adopter celle des émolliens. Accuseroit-il Boerhaave d'inconséquence dans la pratique ? ou bien penseroit-il qu'il n'a jamais traité lui-même de ces maladies , & qu'il a adopté trop légèrement le procédé curatif , proposé par les auteurs célèbres qui l'ont précédé ? Ce soupçon seroit d'autant moins fondé , ce me semble , que ce grand homme a exercé très-long-tems la médecine dans cette province , qui a été le berceau de la pratique de MM. de Haen & Tronchin , ses élèves & ses contradicteurs dans ce genre de traitement.

*P. S.* Crainte de donner trop d'étendue à ma Dissertation , & n'écrivant que d'après ma propre observation , je me suis dispensé de citer tous les ouvrages qui parurent en 1758 , sous le titre d'Examen de celui de M. Tronchin , ou de Lettres sur le même objet , quoiqu'ils aient concouru à m'éclaircir le point de doctrine qui faisoit l'objet de mes recherches. Tels sont l'excellente Lettre de M. Poissonnier Desperrières , & l'Examen critique de M. Lavirote , insérés dans le Journal des Sçavans , &c.

## SUITE DU MEMOIRE

*Sur la Crystallisation des Sels neutres à base de sel alcali fixe, & à base de terre calcaire, dans lequel on donne un procédé nouveau pour faire le tartre émétique, par M. BAUMÉ, maître apothicaire à Paris.*

Ce que j'ai à dire de nouveau sur le tartre émétique, est absolument dépendant des observations précédentes, c'est ce qui m'a engagé à placer à la suite de ce Mémoire ce que j'ai observé sur ce médicament. L'émétique est, comme on le sçait, un remède des plus importans dans la médecine : il est d'un usage fréquent, & ses effets ne sont jamais les mêmes, lorsqu'il a été préparé suivant les procédés connus jusqu'à présent, & cela, quelque exactitude qu'on apporte, en le préparant, il se trouve toujours ou plus fort ou plus foible, parce qu'on ne peut apprécier au juste la quantité du verre d'antimoine, qui reste combinée avec la crème de tartre. Ce médicament m'ayant paru important à perfectionner, j'ai cru devoir chercher une manipulation, par laquelle on pût l'avoir toujours de même vertu,

vertu , quoique préparée par des personnes différentes.

Je passerai rapidement sur ce que les chymistes en ont dit avant moi , afin de ne point grossir ce Mémoire inutilement.

Les anciens chymistes ont recommandé , pour faire le tartre émétique , de faire bouillir du verre d'antimoine pulvérisé , & de la crème de tartre dans suffisante quantité d'eau , pendant environ douze heures , les uns plus , les autres moins. Ils ne sont point d'accord sur les doses du verre d'antimoine , ni sur les autres préparations d'antimoine qu'ils ont prescrites , comme le foie d'antimoine , les scories du régule d'antimoine , &c. M. Hoffmann prescrit de ne point faire bouillir l'émétique , & dit que , lorsqu'on le fait bouillir trop long-tems , on le décompose. M. Geoffroy , Mémoires de l'académie , année 1734 , a tâché de perfectionner ce médicament , en indiquant les meilleures proportions de régule d'antimoine , qui devoient rester dans l'émétique ; mais il paroît qu'il ne s'est point occupé à chercher une manipulation , par laquelle on pût parvenir à combiner ensemble une quantité donnée d'une préparation de verre d'antimoine , avec la crème de tartre , pour faire le meilleur émétique.

M. Rouelle , dans son Mémoire de 1744 sur la division méthodique des sels en genre & en espece , met dans sa troisième section ,

& pour le genre de l'acide végétal, le sucre ; le fel de seignette, les crystaux de Verdet & l'émétique : il détermine même la figure des crystaux de ces sels ; cependant ce que l'on peut appeller vraiment tartre émétique, ou plutôt tartre soluble antimonié, est un sel neutre déliquescént, qui n'est susceptible d'aucune espèce de crySTALLISATION, comme je le démontrerai dans un instant, & d'où il suit que tous les émétiques, tels qu'on les a faits jusqu'à présent par crySTALLISATION, ne sont émétiques, que parce qu'ils sont mal préparés, & qu'ils ne doivent leur qualité qu'à l'eau de dissolution, qui elle seule contient le sel neutre émétique, mais déliquescént, qui enveloppe les crystaux de crème de tartre. Je vais faire voir aussi que ces crystaux ne sont nullement combinés avec la substance antimoniale ; aussi tous les émétiques préparés suivant l'usage ordinaire, ne sont-ils jamais d'une égale force, quoique préparés par une même méthode & par un même artiste.

Avant de chercher une nouvelle méthode pour faire un émétique qui fût toujours de même qualité, j'ai décomposé, à l'imitation de M. Geoffroy, différens émétiques dont les effets étoient connus ; je les ai soumis à la fusion, pour reconnoître la quantité de régule d'antimoine qu'ils contenoient, & j'ai remarqué, comme M. Geoffroy, que ceux

desquels je retirois depuis un gros & demi jusqu'à deux gros de régule d'antimoine par once, faisoient des émétiques d'une bonne force.

Dans toutes ces fusions on ne retire jamais, avec la dernière exactitude, toute la partie réguline de l'antimoine. Comme cette substance métallique est volatile, il s'en dissipe toujours une certaine quantité, tandis qu'une autre portion se calcine, & reste dans les scories. Aussi j'ai remarqué, qu'en employant six gros de crème de tartre, pour dissoudre deux gros de verre d'antimoine, ce mélange formoit un émétique un peu plus foible que celui qui m'avoit fourni deux gros de régule d'antimoine par once.

Le tartre émétique que l'usage m'a fait reconnoître le meilleur, est celui qui est composé de deux gros & demi de verre d'antimoine, & d'une once de crème de tartre. Voici de quelle manière je le prépare, pour que le verre d'antimoine soit tenu en dissolution par cette quantité de crème de tartre.

Je prends deux gros & demi de verre d'antimoine broyé en poudre impalpable sur un porphyre, avec de l'eau : je le mêle avec une once de crème de tartre ; réduite en poudre très-fine ; je projette ce mélange dans une pinte d'eau bouillante, le verre

d'antimoine se dissout en entier sur le champ ; il se fait une effervescence , & il s'exhale une odeur de foie de soufre , qui est très-considérable , lorsqu'on fait une grande quantité de cet émétique à la fois , mais qui est foible , lorsqu'on opere sur une petite quantité : on filtre la liqueur , tandis qu'elle est bouillante , & on la fait évaporer jusqu'à siccité , & non point crySTALLISER , pour les raisons que je vais dire dans un instant. Cet émétique agit très-bien à la dose d'un grain , & est employé tous les jours jusqu'à quatre grains , sans causer des secousses trop fortes.

L'extrême finesse du verre d'antimoine est cause qu'il est dissous sur le champ par l'acide du tartre ; il n'y a que deux gros & demi ou environ de crème de tartre , qui soit réellement combinée avec le verre d'antimoine , & qui forme la combinaison vraiment émétique : l'excédent du tartre n'est employé ici que pour tenir cette combinaison dans une sorte de division , & pour la commodité de la distribution. Si on retranchoit cet excès du tartre , on auroit un émétique déliquescent , dont les effets seroient trop violens , & d'ailleurs difficile à distribuer en petite dose.

Lorsque cet émétique est suffisamment desséché , on le broye sur un porpyhre , afin de le mêler , en cas qu'il se soit fait une sépa-



ration de la portion émétique & du tartre pendant l'évaporation ; il n'attire point l'humidité de l'air.

Au moyen de ce procédé par lequel on dissout toute la quantité de verre d'antimoine employée, on est sûr de faire un émétique dont les qualités seront toujours les mêmes à la même dose, ce qu'on ne peut point faire par tous les autres procédés qui ont été donnés jusqu'à présent. On peut encore, à volonté, augmenter la force de cet émétique, en employant davantage de verre d'antimoine, parce que la crème de tartre peut dissoudre son poids égal de verre d'antimoine.

Par les autres procédés, on a toujours employé le verre d'antimoine ou concassé ou pulvérisé grossièrement. On avoit remarqué, sans en examiner la cause, qu'on retiroit une moindre quantité de cristaux, lorsqu'on faisoit bouillir l'émétique long-tems, que lorsqu'on ne le faisoit bouillir qu'un instant, ce qui a établi le préjugé, que l'émétique en bouillant, se décompose. Il arrive cependant précisément le contraire, il s'en forme une plus grande quantité ; & comme cette combinaison est déliquescence, on obtient d'autant moins de cristaux, que la combinaison s'est faite en plus grande quantité.

J'ai répété plusieurs fois le procédé de l'émétique que je viens de donner, sur cinq

livres de mélange, afin de mieux observer ce qui se passe pendant que la combinaison du verre d'antimoine se fait avec la crème de tartre, & aussi pour examiner les cristaux.

Il se forme dans la liqueur, & à mesure que la combinaison se fait, une petite quantité de nuages rouges, très-legers, qui ressemblent au soufre doré d'antimoine, & qui en effet paroissent en être; ces nuages deviennent noires par l'ébullition. J'ai filtré la liqueur, & l'ai mise à cristalliser; elle a fourni par le refroidissement des cristaux différemment configurés, & qui se sont déposés en différens tems les uns sur les autres. Les cristaux qui étoient appliqués immédiatement aux parois de la terrine, n'étoient que de la crème de tartre cristallisée; ceux qui se sont déposés après, étoient d'une configuration différente; c'étoient des petits cristaux aiguillés très-déliçats, groupés plusieurs ensemble, & disposés en roses: ces roses étoient solitaires pour l'ordinaire. J'ai fait évaporer la liqueur successivement, & à plusieurs reprises, pour retirer tout ce qu'il étoit possible, de cristaux; tous ceux que j'ai obtenu, étoient figurés en roses; il est resté enfin une liqueur qui a refusé de cristalliser.

Les cristaux qui se sont formés les premiers, étoient de la crème de tartre, qui n'avoit souffert aucune altération de la part

du verre d'antimoine ; ils étoient d'une couleur jaunâtre ; je les ai lavés dans une suffisante quantité d'eau , pour enlever l'eau de la dissolution qui les coloroit ; je les ai fait égoutter sur du papier gris , dans un endroit humide , & j'ai tenté inutilement par tous les moyens possibles d'en retirer du régule d'antimoine.

Les crystaux en roses avoient la même couleur que les précédens ; ils doivent être considérés comme étant de la crème de tartre , qui a souffert quelque altération de la part du verre d'antimoine : j'ai traité ces crystaux comme les précédens , ils ne m'ont point fourni de régule.

Je dois néanmoins observer , que quoique ces crystaux bien égouttés sur du papier gris , ne fournissent point de régule , il y a lieu de croire qu'ils retiennent cependant une petite quantité de la combinaison de la crème de tartre avec le verre d'antimoine , qui y est trop adhérente pour en être séparée par l'imbibition dans le papier , ce que j'ai reconnu à leur couleur qui est un peu jaunâtre , & à leur saveur qui a quelque chose de métallique. Ce qu'ils retiennent de cette combinaison , est en si petite quantité , que la partie réguline n'en peut pas devenir sensible dans les expériences , & qu'il faudroit donner cette espèce d'éméti-

tique, à des doses excessives & même par once, pour qu'il produisît quelque effet.

J'ai fait évaporer l'eau-mere jusqu'à siccité; elle a formé un sel neutre très-déliquescent, & qui attiroit puissamment l'humidité de l'air; il étoit d'une pesanteur considérable: j'en ai soumis une partie à la fonte, avec addition de flux noir & de poix-résine: j'ai retiré, à très-peu de choses près, la quantité de régule qu'elle devoit en fournir.

Le verre d'antimoine que l'on prépare en grand, pouvant être altéré par des additions de verre ordinaire & tendre, pour faciliter sa fusion, j'ai tenté de faire le tartre émétique avec du régule d'antimoine en substance, ce qui auroit été plus sûr, si la crème de tartre eût pu le dissoudre, parce que ce demi-métal est moins facile à falsifier, que le verre d'antimoine; mais l'acide du tartre agit si foiblement sur lui, que je présume qu'il n'en dissout qu'une très-petite quantité, ou même point du tout.

J'ai mêlé deux gros de régule d'antimoine broyé sur le porphyre, avec une once de crème de tartre: j'ai projeté ce mélange dans une pinte d'eau bouillante, il ne s'est excité aucun mouvement d'effervescence; la crème de tartre s'est dissoute en entier, & le régule d'antimoine s'est précipité.

J'ai filtré la liqueur, la crème de tartre a crySTALLISÉ à l'ordinaire; il est resté sur le filtre le régule d'antimoine, qui s'est trouvé n'avoir diminué que de quelques grains. On doit attribuer cette petite diminution de poids à ce qui est resté attaché au papier du filtre, plutôt qu'à une véritable combinaison de cette petite quantité de régule d'antimoine avec la crème de tartre.

Il résulte de tout ce que je viens de dire; que le tartre émétique est un sel neutre déliquescent, qui n'est point susceptible d'aucune espèce de crySTALLISATION, & que tous ceux qu'on fait par crySTALLISATION, ne doivent leur émélicité qu'à l'eau de dissolution, qui contient la combinaison vraiment émétique, qui enveloppe les crySTAUX de crème de tartre, & que l'on fait sécher sur ces mêmes crySTAUX.

*Nota.* Ce Mémoire a été lu à l'académie royale des sciences, le 5 Juillet 1760.

Il s'est glissé quelques fautes d'impression dans la première partie de ce Mémoire. *Page 242, ligne 14*, ne faisant aucune effervescence avec les acides, lisez avec les alcalis. *Page 246, ligne 26*, moyen, lisez moins. *Page 249, ligne 30*, des crySTAUX de sel très-bleus, lisez très-blancs.



## OBSERVATION

*Sur une nouvelle espèce d'Exostose d'un os cylindrique, par M. DUMONT, fils, chirurgien à Bruxelles.*

Un payfan réduit à l'impuissance de pouvoir marcher, après avoir reçu un coup de pied d'un cheval fougueux, à la partie inférieure du fémur, quatre à cinq pouces au-dessus des condyles de cet os, fut en conséquence un tems traité par un chirurgien de campagne. Ce tems de six à sept semaines employé à guérir ce misérable, étant expiré avec beaucoup de peine, le payfan essaya de marcher; mais ce fut avec tant de douleur & de difficulté, qu'il fut bientôt obligé de regagner le lit, ce qui réduisit ce chirurgien de campagne à un nouvel examen de la cuisse. Après des recherches scrupuleuses, il trouva une tumeur dure, de la grandeur d'un petit œuf de poule, qui occupoit le fond de la cuisse un peu intérieurement, à l'endroit de l'os où le coup avoit été donné; il n'y eut aucun changement de couleur à la peau qui couvroit la tumeur. Ce chirurgien se doutant que l'os auroit bien pu avoir été cassé, mais croyant en même tems qu'il n'étoit pas possible que ce

cal pût devenir si grand, prit cette tumeur dure pour un apothème accidentel; & en conséquence de cette idée, il tâchoit de la résoudre ou bien de la faire suppurer; mais tout son travail fut sans aucun avantage. Ce payfan désespérant de trouver dans son chirurgien de ressource à son mal qui prenoit de plus en plus, se fit transporter à Bruxelles. Les chirurgiens de cette ville, de même que le chirurgien de campagne, traitèrent cette exostose comme une tumeur qu'ils eurent d'abord envie de résoudre ou de faire suppurer; mais ce payfan souffrant infiniment sous cette conduite, ils se virent obligés de recourir aux cataplasmes calmans & relâchans, qu'ils continuèrent environ un mois, au bout duquel tems il se manifesta un amas de liquide à la partie inférieure & presque postérieure du fémur. Après bien des douleurs, fièvre, insomnie & frissonnemens, ils pensèrent d'abord que la fonte de la tumeur en étoit la cause, & en avoit fourni toute la matiere. Dans cette pensée, ils se contenterent de ne faire qu'une ouverture de l'étendue d'un pouce, afin d'évacuer la matiere qui sortit en quantité de 15 onces, & d'une odeur insupportable. Le malade en parut soulagé, mais ce fut pour peu de tems. Ils furent fort surpris, lorsqu'ils s'apperçurent que, le pus évacué, la tumeur subsistoit encore en entier, malgré l'évacua-

tion d'une telle quantité de matiere purulente. Comme ils penserent que cette tumeur dure n'étoit qu'un reste de la tumeur qu'ils soupçonnerent avoir fourni tant de matiere purulente, ils continuerent l'application des cataplasmes maturatifs en relâchans, afin de la fondre entièrement. Ce *pus* inondoit toute la cuisse sous le *fascia lata*, quoiqu'il s'étoit manifesté plus éminemment à l'endroit où ils firent l'ouverture. Ce qui se manifestoit par la sortie du *pus*, à la suite de chaque compression faite sur tous les points de la circonférence de la cuisse; cela les déterminoit à recourir aux injections détersives, qui parcoururent toute la cuisse, & qu'ils répétèrent deux fois par jour, à la suite de quoi ils bouchonnerent la plaie d'une grosse tente, bien soutenue par un bandage ferme, afin, (disoient-ils,) de tenir la plaie ouverte, pour donner à la matiere qui se multiplioit de jour en jour un égout libre & non interrompu. Ces mêmes pansemens furent continués près de deux mois, pendant lesquels, ni les douleurs, ni la tumeur ne disparurent aucunement, quoiqu'il sortît tous les jours par la plaie une abondance de matiere purulente, produite d'une fonte générale des humeurs de ce misérable, qui succomba bientôt à son marasme. Je fis l'ouverture de son cadavre, que je me doutois devoir offrir quelque



chose de curieux , & j'en disséquai la cuisse. La matiere purulente qui avoit inondé la cuisse , en avoit parfaitement disséqué tous les muscles , comme s'ils eussent été préparés par un habile anatomiste. Tout le tissu cellulaire qui les unit dans leur état naturel , étoit détruit : je ne trouvois rien de morbifique , ni dans , ni entre les muscles , excepté qu'ils furent un peu plus durs & plus bandés dans l'endroit de la tumeur ; ce qui me fit procéder à l'examen de l'os de la cuisse , que je séparai du tronc , & que j'emportai chez moi pour l'examiner attentivement & avec loisir. D'abord , à quatre à cinq pouces au-dessus des condyles , à la partie interne , il se manifesta une tumeur osseuse qui s'étendit en longueur à quatre à cinq pouces vers le haut de la cuisse , & dont la largeur & le point le plus saillant eurent deux pouces. Cette tumeur osseuse , quoique d'une figure elliptique , étoit fort raboteuse , & sembloit être une pierre de roche appliquée à cet os. Plusieurs trous faits par la matiere qui avoit percé les parois de cette exostose , laisserent entrevoir un vuide au milieu de cette tumeur , qui étoit environnée de plusieurs autres élévations osseuses. Pour connoître l'état intérieur de cet os & de la tumeur , je le fis fendre verticalement , de façon que l'os & la tumeur furent partagés en deux par la scie. Alors

j'eus le plaisir de voir, 1<sup>o</sup> que l'os n'avoit pas été cassé; 2<sup>o</sup> que le canal avoit conservé son diametre naturel, excepté qu'il étoit un peu plus étroit à l'endroit de la tumeur, & que les parois de cet os étoient un peu plus grosses qu'à l'ordinaire; 3<sup>o</sup> que l'exostose paroissoit dans quelques endroits être formée par une matiere osseuse, comme appliquée sur le fémur, & en quelques endroits se confondre avec la substance même de l'os; 4<sup>o</sup> que l'exostose étoit creuse, & que les parois, quoique d'un blanc gris à l'extérieur, étoient assez solides, mais toujours moins que l'os même; 5<sup>o</sup> que la face interne de cette exostose creuse avoit la couleur plus foncée, & étoit plus dure que la surface écharpée; 6<sup>o</sup> que cette cavité n'avoit point du tout de communication avec le canal de l'os; 7<sup>o</sup> qu'elle contenoit une matiere analogue à celle qui avoit sorti par la plaie; 8<sup>o</sup> que les petites exostoses qui avoisinoient le grand, étoient solides, sans se confondre avec la substance de l'os même: ils avoient presque tous un travers de doigt d'épaisseur, sur deux & quelquefois trois de longueur; 9<sup>o</sup> que le canal contenoit peu de moëlle qui étoit d'une odeur insupportable.



## O B S E R V A T I O N

*Sur un Agneau cyclope , par M. BONTÉ ;  
medecin à Coutances.*

La nature constante dans l'ordre & la symétrie de ses productions , ne s'en écarte que rarement ; elle s'attache même avec soin à dérober à nos yeux , ces égaremens singuliers ; elle étouffe la plupart des monstres dans leur naissance ; à regret , elle les voit croître , & elle leur ôte toujours la faculté de se reproduire. Les animaux , les végétaux font l'objet de ses bizarreries ; le déplacement des viscères , leur union , leur séparation , la singularité souvent de leur figure , font autant de preuves de ses caprices ; elle se joue encore d'une manière particulière , en ajoutant dans quelques sujets , ce qu'elle retranche dans d'autres.

Les cyclopes étoient regardés comme des monstres fabuleux & enfantés par l'imagination des poètes. On a vu naître cependant un cyclope humain. Je conserve dans l'esprit de vin , la tête d'un agneau qui naquit tel & vivant : la forme extérieure du crâne est naturelle ; au milieu du front , est un seul oeil bien conformé avec toutes ses parties extérieures : le globe de l'œil est

beaucoup plus grand, que ne doit être celui d'un agneau de pareil âge, la nature voulant ainsi dédommager en quelque chose ce monstre, de la privation de l'autre. Je ne sçai si cet œil est pourvu de deux nerfs optiques ; je n'ai point voulu ouvrir la tête, pour la conserver dans son intégrité : non seulement ce monstre étoit privé de la moitié d'un des sens, celui de l'odorat lui a été absolument refusé ; s'il avoit vécu, l'organe du goût auroit été aussi très-foible ; la mâchoire supérieure étant tronquée au moins de deux tiers, sans aucune trace de narines, elle se termine par un museau pointu, comme celui du putois ou de la taupe.

## OBSERVATION

*Sur un Anevrisme vrai, guéri par la nature,  
par M. DESLANDES le fils,  
chirurgien à Tours.*

Je fus appelé au mois de Juin 1756 ; pour voir la veuve d'un boulanger âgée, de cinquante-huit ans. Elle avoit été saignée trois jours devant au bras droit ; le chirurgien lui avoit coupé l'artere : il eut beaucoup de peine à arrêter le sang, & fut obligé de revenir deux heures après & d'appli-  
quer

quer plusieurs compresses & un bandage fort serré, pour que cet accident n'eût pas de suites fâcheuses. Je levai l'appareil, parce que le bandage s'étoit relâché : je trouvai dans le lieu de la saignée une tumeur anevrismale, grosse comme une noisette, qui présentoit les signes de l'anévrisme vrai, ronde, unie, avec pulsation, sans changement de couleur à la peau, & susceptible de diminution lorsqu'on la comprimoit, laquelle tumeur est cependant regardée comme anévrisme faux & consécutif, (par les accidens qui ont précédé.) J'appliquai de nouveau le bandage, auquel j'ajoutai une plaque de plomb, pour faire sur la tumeur une compression plus forte ; la malade ne put le souffrir, parce qu'il comprimoit trop le bras, & lui occasionnoit une très-grande douleur, avec gonflement, dans tout l'avant-bras ; ce qui me détermina à lever l'appareil, & à en appliquer un autre : je fis alors une compression avec le papier mâché, les compresses graduées, une bande & une machine de fer blanc, garnie par sa face interne, qui ne comprimoit que la tumeur & le coude, laissant une libre circulation aux vaisseaux collatéraux ; les accidens cessèrent dans toute l'étendue de l'avant-bras ; mais comme cette machine empêchoit la malade de fléchir son bras, elle l'abandonna au bout de trois semai-

nes. Je lui représentai le danger où elle s'exposoit, en la quittant si promptement; & cependant elle ne voulut point la reprendre, ni souffrir aucune compression. Enfin, quatre mois après, la tumeur est devenue grosse comme un œuf de poule, sentant un frémissement dans tout le bras & l'avant-bras. Je lui proposai l'opération, comme seul moyen de guérison. Je fis voir la malade à deux de mes confrères, qui lui représenterent, ainsi que moi, les suites funestes de son état, si elle ne se faisoit opérer; mais elle ne voulut nullement y consentir. Cette tumeur a acquis dans l'espace de huit mois le volume d'un œuf d'oie; & a été dans cet état, un an, se contentant d'y faire de tems en tems quelque embrocation d'eau de vie de lavande, qui lui procuroit du soulagement par rapport à l'engourdissement qu'elle ressentoit dans toute l'étendue du bras: enfin la tumeur a diminué peu-à-peu, & a disparu entièrement. La malade qui est entièrement guérie depuis dix mois, vaque à ses affaires & agit comme ci-devant, ne se sentant nullement de sa maladie.

Digitized by Google

## OBSERVATION

*Sur une Plaie faite au mollet de la jambe , avec la pointe d'un tranchelard aigu , qui a été suivie d'un épanchement considérable , par M. CAMPARDON , maître en chirurgie , à Mafféube.*

Le 16 Décembre 1755, le nommé Victor Clément, âgé d'environ vingt-cinq ans, d'une bonne constitution, cuisinier chez M. le comte de Béon, à la Palu, étant assis devant le feu de la cheminée, appuyoit son pied gauche sur le pommeau d'un chenet. Un mouvement brusque & inopiné, qu'on lui occasionna, fit tomber sa jambe sur un tranchelard fort aigu, & dépouillé, qu'il tenoit dans sa main droite. Cet instrument fit une plaie fort étroite à la partie moyenne & intérieure du mollet de la jambe, en blessant le muscle jumeau intérieur. On ne mit sur cette espèce de piqueure, qu'une compresse trempée dans une dissolution de boue d'acier dans l'eau-de-vie, & on fit garder le lit au blessé; cependant la jambe étant douloureuse, enflée & rouge, un chirurgien voulut sonder la plaie, pour découvrir son étendue, & pour se déterminer aux moyens les plus convenables. Victor,

par une délicatesse excessive & mal-entendue, s'obstina à s'opposer à cette opération préliminaire. La douleur, l'enflure & la rougeur de la jambe faisant des progrès, on y appliqua des cataplasmes de mie de pain cuite avec l'eau, auxquels on ajoûtoit quelques jaunes d'œufs & un peu d'huile d'olives. On avoit soin de les renouveler souvent : on en continua l'usage pendant plusieurs jours, mais sans succès. Enfin, le 16 Janvier 1756, cette petite plaie fournit une hémorragie si considérable, qu'elle épuisa beaucoup le blessé. Elle alarma tellement toute la maison, qu'on le fit confesser, dans la crainte que cette grande effusion de sang ne le fit périr. Le chirurgien ordinaire, appelé pour le secourir, se borna à appliquer sur la petite plaie une pâte d'orties pilées ; l'hémorragie céda pour un peu de tems à ce topique ; mais comme il ne pouvoit pas porter immédiatement sur le vaisseau qui la produisoit, l'impétuosité du sang força bientôt cette foible digue ; elle fit reparoître l'hémorragie qui céda, & se reproduisit plusieurs fois, malgré ces manœuvres réitérées.

Le blessé, & ceux qui étoient auprès de lui, craignant pour sa vie, & voyant l'inutilité des moyens employés, M. le comte de Béon me fit l'honneur de réclamer mon secours. Quoiqu'éloigné de son château, de



deux heures de chemin , je m'y rendis sur le champ , le 16 Janvier. Je trouvai le malade , malgré son grand épuisement , atteint d'un peu de fièvre : toute sa jambe étoit enflée , pâle , blafarde & œdémateuse. Il n'y avoit pas long-tems que la plaie avoit cessé de rendre du sang. Ne doutant point que le vaisseau qui fournissoit la source de l'hémorragie , ne fût encore ouvert , je ne vis rien de plus pressant , que de fermer son ouverture. Les symptômes qui avoient précédé , & ceux que m'offroit l'inspection de la partie , me démonstroient , pour ainsi dire , qu'il s'étoit fait un épanchement de sang dans l'épaisseur de ce membre. Des indications aussi urgentes ne me permirent pas de retarder la dilatation de la plaie ; elle étoit si étroite dans son ouverture , qu'il me fallut préparer , par un coup de bistouri , l'accès de mes ciseaux courbes ; par leur secours , j'étendis l'ouverture en haut & en bas de la jambe , suivant la direction du muscle jumeau interne. Je donnai à cette incision la longueur d'environ six pouces , c'est-à-dire , autant que le vuide formé dans le mollet de la jambe l'exigeoit : je le trouvais rempli par une grande quantité de sang noir , pourri & un peu fœtide. Après en avoir retiré près d'une livre , je reconnus que cette caverne s'étendoit jusqu'à la partie externe de la jambe : ne restant de ce

### 358 OBSERV. SUR UNE PLAIE, &c.

côté, que la peau & le muscle jumeau très-émacié : je les incisai par une contre-ouverture : il ne sortit presque pas de sang fluide & rouge, dans cette opération ; de manière que je ne pus appercevoir quel étoit le vaisseau qui avoit fourni l'hémorragie. Je remplis tout le vuide de la plaie, avec de la charpie brute : je ne levai ce premier appareil, que deux jours après : je favorisai l'établissement de la suppuration, par un digestif ordinaire : j'y ajoutai bientôt des incisis, pour mondifier & ramener les chairs atteintes d'un peu de mortification : je secondai ces vues par l'usage d'une bandette, en guise de séton, & par des injections vulnéraires & détersives. Je supprimai l'un & l'autre de ces moyens, lorsque les chairs me parurent avoir pris des qualités favorables, & fait des progrès vers la cicatrice : je les touchai plusieurs fois avec la pierre infernale : la consolidation fut parfaite à la fin du mois de Février suivant. J'ai vu ce jeune homme à Toulouse dans le mois d'Avril 1760. Il ne lui reste pas la moindre difformité, ni aucune gêne pour la progression.

Cette observation prouve du moins, que les blessures les plus légères en apparence, peuvent devenir très-graves & très-dangereuses, lorsqu'elles ne sont pas bien connues, ou qu'elles sont négligées.

## OBSERVATION

*Sur un Anevrisme formé par l'artere spermatique, & sur le scrotum devenu squirreux dans le même sujet, par M. JULIEN, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de la ville de Châteaulaudon.*

Quoique cette observation n'annonce point un moyen curatif pour obvier, dans une semblable circonstance, à des accidens qui produiroient les mêmes ravages, je me crois néanmoins autorisé à publier un phénomène qui prouve évidemment la foiblesse de nos organes, dont les opérations variées sont souvent contraires au bon ordre de la nature.

L'ouverture des cadavres qui nous fournit tous les jours des découvertes, est d'autant plus utile à la perfection de l'art de guérir, qu'en parcourant la structure admirable des parties qui nous composent, on découvre plus facilement les causes des maladies provenantes, ou de la dépravation de nos liqueurs, ou de leur distribution irrégulière. La médecine & le public tirent souvent avantage des recherches, lorsqu'on a le pouvoir de les faire dans l'intérieur des cadavres de ceux qui périssent de maladies

compliquées d'accidens extraordinaires, quelques-uns traités par conjecture, & contre lesquels on hazarde l'application de remèdes infructueux.

Il y a quelques années qu'un manœuvre, âgé de trente-huit ans, portant sur son épaule droite une grosse pierre au haut d'un bâtiment, par une des plus grandes chaleurs de l'été, perdit l'équilibre au milieu de l'échelle, & manqua de tomber en arriere. Il se rassura néanmoins, en conservant son fardeau; le violent effort qu'il fit pour éviter la chute, fit naître une vive douleur dans l'aîne droite, il s'aperçut, quelques heures après, d'un gonflement dans cette partie, qui s'étendit en peu de jours jusques dans le scrotum. Les gens de la campagne, qui pour la plûpart menent une vie très-dure, sont peu sensibles au mal; aussi celui-ci, malgré ses souffrances, continuait-il encore son travail l'espace de six semaines; mais sentant encore de plus en plus des douleurs aiguës & lancinantes, il discontinua son entreprise. Le défaut de confiance dans les secours de la médecine, annexé à la plûpart des gens du peuple, fit passer quatre mois de jours déplorables à ce malheureux, qui se rendit enfin aux instances de ses proches. Il me fit donc appeler, pour s'assurer si ce gonflement n'étoit point une hernie. Au premier aspect, je le

crus effectivement ; mais en examinant avec toute l'attention requise , cette tumeur , je n'y reconnus ni les signes ni les symptômes qui accompagnent ordinairement les hernies dans l'état le plus grave ; elle résistoit si fort au tact , qu'elle me sembloit ossifiée : elle comprenoit , depuis l'embouchure de l'anneau , se continuant perpendiculairement jusques dans la partie droite du scrotum ; la densité & la solidité de cette tumeur ne me permirent pas de remarquer alors la sortie d'aucunes parties des viscères quelconques , qui peuvent s'échapper de l'abdomen par cette voie : la tension extrême qu'éprouvoient les fibres de la peau , avoit suscité , avec la fièvre , l'inflammation ; une grande partie de l'uretre & le corps caverneux de ce côté étoient confondus en partie dans cette dureté qui donnoit un volume considérable au scrotum. Ce malheureux , dévoré d'une soif continue , avoit la jambe & la cuisse de ce côté , d'une grosseur énorme : ce dernier accident jetta bientôt le malade dans l'hydropisie ; la dureté , la douleur & l'inflammation de la tumeur me firent recourir aux relâchans , dont l'application que j'en fis faire pendant huit jours , modéra l'érétisme des fibres : la fièvre , l'inflammation & la douleur céderent ; alors ce moribond chanta victoire , & se crut guéri ; il redevint indocile ,

tant à la prescription des remèdes , que du régime , & voulut temporiser : joignons à ceci son inclination pour l'empyrisme ; je fus donc obligé de l'abandonner presque aussitôt que je commençois à le voir ; l'abdomen s'emplit de plus en plus , la fièvre reparut ; une toux excessive survint à l'instar des autres hydropisies. Il me fit rappeler de nouveau ; je le trouvai alors si près de sa fin , qu'il manqua de périr en ma présence dans une syncope : ce malade avoit uriné avec abondance jusqu'à ce tems ; mais dans une seule nuit , cette sécrétion fut supprimée : les urines continuerent d'être rares environ dix ou douze jours ; elles acquirent alors une couleur brune , & une consistance trouble : *Aqua inter cutem laboranti , cum febre , urinâ paucâ & conturbatâ , perniciem denotat* , Coac. Hip. En effet , peu de jours après , il mourut.

J'avoue que jusqu'à ce moment , je fus inquiet sur la nature d'un agent capable de produire de tels ravages : c'étoit spécialement la partie tuméfiée qui formoit l'objet de mes recherches ; & jaloux d'approfondir plus loin pour m'en donner la connoissance , je fis secrètement un examen aussi étendu , que le tems & le lieu me le purent permettre. Je disséquai d'abord la tumeur jusqu'à sa terminaison aux arcades des muscles du bas-ventre , après avoir vuide

les eaux contenues dans l'abdomen, craignant d'être troublé par l'inondation; ensuite je m'attachai à suivre la route de cette tumeur jusques dans le scrotum, & voici ce que j'observai. 1<sup>o</sup> Je ne trouvai plus le cordon des vaisseaux spermatiques, ni cette enveloppe qui leur est commune avec le testicule: j'y rencontrai un corps squirrheux d'une forme cylindrique; d'environ deux pouces & demi de circonférence, qui naissoit d'une partie de l'arcade & du contour de l'ouverture pratiquée au muscle grand oblique pour le passage de ce cordon, & se continuant sous la même forme jusqu'à l'entrée du scrotum; là, il s'élargissoit dans toute sa face latérale extrême, en y confondant toutes les parties qui y sont contenues. 2<sup>o</sup> Après avoir fait la division de cette espece de sac, qui par sa dureté résistoit au tranchant du scalpel, j'y découvris seulement l'artere spermatique, dont les tuniques avoient souffert une dilatation si considérable, qu'il me fut facile d'introduire le bout du petit doigt en trois différens endroits de son diametre; l'ayant ouverte dans toute sa longueur, depuis sa sortie du bas-ventre, jusques dans le scrotum, j'en tirai du sang d'un rouge pâle & de consistance séreuse: je détachai de la paroi interne de ce vaisseau cinq portions charnues, ressemblantes à des petites sangsues, qui avoient depuis un pouce

jusqu'à quinze lignes de longueur, d'un rouge  
 brun ; c'étoit des concrétions polypeuses :  
 quelques-unes de ces concrétions remplis-  
 soient presque en entier le calibre de ce  
 vaisseau dans les endroits où ses tuniques  
 avoient éprouvé moins de dilatation. J'ai  
 fait mon possible pour ne me point laisser  
 séduire à la vue de ces polypes , comme le  
 cite M. Quesnay dans un sçavant Mémoire  
 sur la perversion des humeurs (a) ; car s'il  
 y a également adhérence intime des cail-  
 lots de sang qui se trouvent moulés dans  
 les vaisseaux après la mort , avec la paroi  
 de la tunique interne , au moins n'y distin-  
 gue-t-on peut-être pas des fibres charnues ,  
 aussi sensibles que dans les concrétions dont  
 je parle ; au surplus , si ces excroissances  
 m'ont induit à erreur , je me sou mets entiè-  
 rement aux décisions des auteurs sur ce su-  
 jet. 3<sup>o</sup> J'observai que les différentes mem-  
 branes qui servoient à la formation de cette  
 tumeur , étoient rangées par couches , leurs  
 fibres décrivirent des lignes spirales , unies  
 les unes aux autres , & formoient deux la-  
 mes de l'épaisseur chacune d'une ligne au  
 moins ; ces lames faisoient un tissu fort ferré ,  
 d'une consistance cartilagineuse dans la face  
 antérieure , où le tissu cellulaire y entroit en

(a) Mémoires de l'académie royale de chirurgie ,  
 tome premier , partie premiere.



partie, moins solide, moins épaisse dans la postérieure; la nature avoit pratiqué dans l'interstice de ces deux lames, par une distribution irrégulière des liqueurs, des ouvertures borgnes, en forme de sinus, remplis d'une humeur limpide, jaunâtre & d'une odeur aigre. 4° Parvenu à la distribution des vaisseaux spermatiques dans le testicule, non seulement je ne découvris rien de la veine, des nerfs, ni du conduit déférent; je perdis encore de vue les branches artérielles qui se rendent à l'épididyme & au testicule; elles étoient confondues, comme les autres parties, dans la substance des lames qui formoient cette tumeur; le testicule étoit presque desséché, & son adhérence étoit si forte, qu'il ne me fut pas possible de disséquer aucune de ses parties; cette altération est naturelle, puisque toutes nos parties prennent accroissement par la distribution des sucs nourriciers, de même tombent-elles dans la consommation, lorsque le cours de ces mêmes sucs leur est intercepté. 5° La verge étoit logée, depuis le commencement de son trajet dans le scrotum jusques sous la couronne du gland, dans un prolongement formé, tant par le tissu cellulaire, que par le dartos, qui de ce côté formoient conjointement une partie de cette tumeur; les corps caverneux & l'uretre étoient si fortement engagés, que le gland avoit acquis,

par l'étranglement de ses vaisseaux ; un volume monstrueux ; par conséquent le sujet avoit une peine extrême à uriner ; & , les derniers jours de sa misérable vie , l'urine ne sortoit que par gouttes. On peut juger des douleurs inouïes que ce malade auroit éprouvées , si les reins avoient filtré l'urine avec autant d'aisance dans les derniers tems , que dans l'état de santé ; mais ces organes avoient perdu leur ton & étoient macérés par l'impression des eaux dont l'abdomen étoit abreuvé , & j'ai trouvé la vessie contenant très-peu d'urine. 6<sup>o</sup> Enfin ayant divisé la cloison qui sépare les deux loges du scrotum , je donnai issue du côté gauche , à une hydrocele renfermée dans un kiste qui avoit son adhérence au testicule du même côté. Je remarquai aussi un petit tubercule dans la substance de son épидидime , rempli d'un pus safrané & gelatineux : curieux enfin de connoître ce qu'étoient devenus l'artere , la veine & les autres organes de la génération du côté du squirrhe , ( c'est ainsi que je crois devoir nommer cette tumeur , ) je continuai mes examens au-dessus de l'anneau , en suivant l'artere spermatique jusqu'à l'aorte d'où elle part ; je la trouvai simplement gorgée de sang , sans autres particularités , non plus qu'aux parties nerveuses ; mais quant à la veine de même nom , elle avoit perdu sa cavité par la longueur du

tems qu'elle étoit privée de son usage pour le retour du sang ; elle ne formoit qu'un cordon plat depuis sa sortie du squirrhe , jusques dans sa jonction à la veine cavé ; ce n'est point que la cavité fût remplie d'aucunes substances ; mais l'affaissement de ses parois qui , appliquées l'une sur l'autre , s'y sont adaptées par les bouches des petits vaisseaux qui la composent , n'ont plus formé par leur union , qu'un cordon , au lieu d'une veine.

On ne peut se refuser de nommer anévrisme la dilatation outrée de cette artere ; quoiqu'il n'y ait aucune rupture des tuniques qui la composent ; cette dilatation s'est donc faite par une bien violente impulsion , produite par l'effort que cet homme a été obligé de faire , tant en portant son fardeau , qu'en se faisant violence pour éviter la chute ; la compression des muscles abdominaux sur les viscères , par conséquent sur les vaisseaux ; la vélocité du sang déjà raréfié par la chaleur de l'air , ne sont-elles pas des causes suffisantes pour donner lieu à une extension des fibres des tuniques de cette artere ; & , une fois dilatées , le mouvement de diastole répété n'auroit-il pas été un obstacle capable d'empêcher ces mêmes fibres de reprendre leur ressort ? Il faut encore remarquer que cette artere

étoit confondue dans la dureté de la lame interne du squirrhe , à son approche au testicule ; la digue qui s'est formée peu-à-peu par le racornissement des parties fibreuses , en s'opposant au torrent de la circulation , a donné lieu à un étranglement qui , pressant de toutes parts les tuniques de ce vaisseau , soumises au mouvement impétueux du sang , les ont obligées de se distendre au point où je les ai trouvées : si l'endurcissement de cette tumeur n'avoit contraint & gêné le battement de l'artere spermatique , il y a tout lieu de penser que l'anevrisme auroit acquis un volume plus étendu. Comment se peut-il faire qu'un vaisseau si grêle , contenant si peu de liquide , dont les différens contours devoient interrompre la véhémence de la circulation du sang , ait éprouvé un accident de cette nature ? Le tems qui fait éclore toutes les diversités de la nature , nous développera peut-être , par l'étude des grands hommes & par leurs principes épurés , les causes jusqu'ici inconnues de quantité de maladies qui affligent le genre humain.



## OBSERVATION

*Sur un Placenta enkisté, par le sieur  
AGASSE, maître en chirurgie, premier  
pensionnaire pour les accouchemens, à  
Valenciennes.*

Je fus appelé le 21 Septembre 1756, à neuf heures du soir, pour délivrer une femme qu'on me dit être épuisée de sang & accablée de douleurs, dont la cause procédoit d'un placenta qu'une sage-femme n'avoit pu extraire, quoiqu'elle eût fait jusqu'au moment de mon arrivée différentes tentatives pour délivrer cette femme, qu'elle avoit accouchée à trois heures après midi, d'un enfant vivant & bien conformé : je l'ai interrogé d'abord sur le sujet qui l'avoit empêché de terminer son opération. Elle me répondit qu'elle croyoit qu'il y avoit une mole dans la matrice. Cette réponse qui me parut équivoque, m'ayant déterminé à y porter la main qui, guidée par le cordon ombilical, me fit reconnoître, au lieu d'une mole, une cavité ou poche située à la paroi antérieure de cette matrice, à environ trois travers de doigts au-dessus de l'arcade des os pubis, & dans laquelle cavité je ne pus introduire que deux ou trois doigts,

avec l'extrémité desquels j'en touchai à peine le fond qui étoit applati ; son entrée formoit une espece de col , du diametre d'environ deux pouces , qui se trouvoit beaucoup plus étroit que son fond , & dans laquelle cavité étoit placé le centre du placenta , qui la tapissoit intérieurement dans toute sa circonférence , de même que le reste de la paroi antérieure interne de la matrice , où il s'étoit intimement attaché. Après avoir reconnu ces circonstances , je procédai à l'extraction du délivre , en le cernant. Lorsque je parvins vers son centre qui tapissoit cette poche , comme je viens de le dire , j'eus des difficultés presque insurmontables pour l'en séparer , tant l'adhérence qu'il y avoit contractée , étoit forte. Ayant été obligé , pendant que je manœuvrois , de faire former un point d'appui sur les régions iliaques & lombaires gauches , par cette sage-femme , tandis qu'avec ma main gauche j'en formois un autre sur les régions opposées , pour assujettir la matrice , d'autant qu'elle vacilloit pendant mon opération que je n'ai pu accomplir , sans faire sentir à la malade des douleurs très-vives , par rapport à l'adhérence intime de l'arrière-faix avec la matrice , où j'introduisis une seconde fois ma main , pour en tirer les caillots qui auroient pu y être restés , j'ai senti que cette cavité ( dont la figure ne peut être mieux

comparée qu'à celle d'une bourse de jettons à demie fermée ) étoit plus considérable , en égard à l'issue du placenta qui la remplissoit en partie , étant adossée au côté droit de la ligne blanche. La quantité de sang que cette femme avoit perdu dans l'espace de six heures , que cette sage-femme l'avoit toujours flatée de la délivrer , l'avoit exténuée & affoiblie , au point que je désespérai de sa vie ; car il est certain , comme je l'ai dit ci-dessus , qu'elle avoit fait , dans cet espace de tems , différentes tentatives pour tirer cet arrière-faix ; ce que j'ai observé par l'orifice de la matrice qui s'étoit peu contracté , & l'effusion du sang ne provenoit sûrement que de quelque point de la circonférence du placenta qui avoit pu être séparé , d'où procèdent toujours les pertes utérines. J'ordonnai une portion calmante & anti-hystérique : je fis macérer pendant la nuit l'arrière-faix , que je visitai le lendemain , & auquel je ne remarquai d'extraordinaire , qu'une ligne circulaire vers le centre où il paroissoit avoir été implanté aux parois de cette poche. L'accouchée avoit ressenti peu de tranchées pendant la nuit , & étoit autant bien que sa foiblesse pouvoit le permettre ; l'évacuation des lochies s'étoit établie , & elles fluoient en quantité proportionnée à ses forces. J'ordonnai un régime convenable à son état. J'avois plus

à combattre la foiblesse que la fièvre, qui n'augmenta que le soir du second jour ; la galactose ayant été parfaite, elle en fut délivrée, partant de la fièvre, le cinquieme jour. Cette poche qui faisoit une saillie à l'abdomen, ne s'est plus rendue palpable après le cinquieme jour de la couche ; sans doute que la contraction du muscle uterin, qui fait insensiblement diminuer le volume de la matrice, l'aura fait perdre au tact ; d'ailleurs cet organe reprenant ses dimensions ordinaires, se trouve recouvert par les intestins. L'accouchée ayant été, par les secours que je lui apportai, & les soins qu'on lui rendit, de mieux en mieux, fut en état de sortir, au bout de cinq semaines. On peut recourir aux observations sur les accouchemens laborieux de M. Levret (a). On y trouvera que cet excellent auteur s'est plus étendu qu'aucun autre, sur le sujet qui constate l'observation que je viens de rapporter.

(a) Suite des observations, page 119, §. VII.





## HISTOIRE NATURELLE.

*Projet d'une Histoire naturelle des Plantes  
de la Lorraine, par M. BUCHOZ,  
docteur en médecine, à Nancy.*

La botanique est une science qui nous apprend à connoître les plantes, & à les ranger par ordre, en les divisant par classes & par familles. Parmi les botanistes, les uns se sont contentés seulement de nous les indiquer, suivant la méthode qu'ils se sont tracée; d'autres nous en ont donné des descriptions; d'autres, enfin, ont traité de leurs propriétés & de leur culture. Nous tâcherons de réunir dans notre Traité, les trois avantages; mais auparavant nous traiterons de l'anatomie, de la végétation, de la génération des plantes, & des différens systêmes de botanique; ce qui fera le sujet de six Discours préliminaires: celui qui est imprimé en dernier lieu, est le quatrième. Après avoir fait précéder les Discours, on entrera dans le détail particulier de chaque plante, qui sera le sujet d'autant de dissertations. Les dissertations sur chaque plante, seront rangées suivant le systême de l'auteur. Il commencera d'abord à donner la description de la plante sur la nature même;

il désignera l'endroit de la Lorraine où elle croît ; il rappellera ses différens noms , suivant les différens auteurs ; il fera l'analyse de la plante ; il donnera la maniere de la cultiver ; il expliquera ensuite les propriétés , tant pour la médecine galénique , que pour les arts & métiers : il n'avancera rien sur chaque plante , qu'après des observations plusieurs fois répétées ; il rejettera donc ce qui est fabuleux ; enfin , il fera voir que la Lorraine peut se passer de l'étranger pour ses médicamens ; que les plantes qui s'y trouvent au nombre de près de deux mille , sont même plus propres pour remplir les indications des maladies qui y régissent communément , que les remèdes qu'on tire des pays lointains , qui sont pour la plupart falsifiées , & qui ne sont nullement analogues à notre tempérament : voilà le principal but de l'auteur. Ceux qui auront fait quelques observations fidelles sur les plantes , sont priés , pour le bien de la société , d'en faire part à l'auteur , franc de port , à son adresse à Nancy : il en fera usage dans le cours de son ouvrage , & fera mention de ceux qui les auront communiquées.



---



---

## LIVRES NOUVEAUX.

Observation sur l'art des Accouchemens ; nouvelle découverte, par laquelle on peut prévenir tous les funestes accidens qui arrivent aux femmes qui meurent en couche : le tout fondé sur les principes de la mécanique , conforme à la structure des parties , & confirmé par l'expérience. Par M. *Bichet* , ancien chirurgien major des hôpitaux du Roi , en Allemagne & en Espagne , & depuis , chirurgien de Messieurs les Princes & Enfans de France & du Roi , dans sa plus tendre jeunesse , sous les ordres de Madame la duchesse de Ventadour , in-12. A Paris , sans nom de Libraire.

Mélanges de chirurgie , par M. *Claude Pouteau* , ancien chirurgien en chef du grand Hôtel-Dieu de Lyon , 1 vol. grand in-8<sup>o</sup> , avec figures : se trouve à Lyon , chez *Geoffroy Regnault* , Imprimeur-Libraire , grande rue Merciere ; & à Paris , chez *Desaint & Saillant* , Libraires , rue Saint-Jean de Beauvais. Prix broché 3 livres 12 sols.

Mémoire sur la Sensibilité des tendons , prononcé en italien , à l'académie des Apathistes , dédié à M. le Bailli de Froulay. Par M. *Grima* , chirurgien-pensionnaire de l'ordre de Malte , membre de l'académie des Apathistes. M. Grima établit dans cette Dissertation la sensibilité des tendons , par ses expériences. Il rapporte en extrait celles de M. Fabrini , de M. Laghi , de M. Lecat , & de plusieurs autres phyficiens de l'Europe. Il paroît sur-tout avoir eu en vue de célébrer ses compatriotes.

*Del nuovo e sicuro metodo di cucire gl' intestini, allora quando in occasione di ferita, o di altro vengan' offesi, od allontanati dalla loro naturale contiguità; dissertazione di Michel-Angiolo Grima, cerusico stipendiato dalla S<sup>ra</sup> R<sup>ne</sup> Gerolimitana, academico Fiorentino, &c. In Parigi, nella stamperia di Andrea Le Breton. C'est-à-dire: Méthode nouvelle & assurée de faire la suture des intestins, quand ils se trouvent séparés; soit par quelque blessure, ou par quelqu'autre cause qui a pu les offenser. Par M. Grima, chirurgien-pensionnaire de l'ordre de Malte, de l'académie de Florence, &c. A Paris, de l'imprimerie de Le Breton, in-4<sup>o</sup>, broch. de 30 pages.*

Cette Dissertation est dédiée à don Emmanuel Pinto, grand-maître de Malte. L'auteur qui nous paroît très-bien instruit dans toutes les parties de la chirurgie, y discute d'une manière très-étendue & très-réfléchie, l'objet des suture pratiquées aux intestins. Après beaucoup d'expériences heureuses, faites sur des animaux dont il avoit cousu les intestins, & plusieurs observations, qu'il a eu occasion de faire sur des hommes, il se décide en faveur des suture. Les avantages de cette méthode qui paroît presque abandonnée des plus grands chirurgiens, sont ici présentés dans tout leur jour. L'auteur regarde cette opération comme très-utile, & préférable à toutes les autres méthodes que l'on peut suivre dans les plaies du bas-ventre & des intestins. M. Grima appuie son sentiment sur des expériences multipliées, & sur des raisonnemens solides. Cette Dissertation nous a paru bien faite, & annonce, dans l'auteur, de l'érudition & des talens pour sa profession.



## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U S T 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- nes.	par- ties.		
1	16	20	14 $\frac{1}{2}$	27	7	$\frac{1}{2}$	S-E. im- pétueux.	Couvert, petite pl. par interv. tout le jour.
2	12 $\frac{1}{2}$	18	15		9	0	O. fort par interv.	B. de nuag. pl. méd. le matin.
3	15	19	15	28	1	$\frac{1}{2}$	O-N-O. médiocre.	Id. Pl. forte le soir.
4	14	19	18	27	10	0	N-E. id.	Idem. Pet. pluie, tonn. éclairs toute la nuit.
5	14	17	15		11		S-E. au S. impét.	Id. Pet. pl. par int. le f.
6	15	19	16	28	2		S. au S- O. méd.	Id. Pl. méd. le matin par intervalle.
7	16	22	18		1		S-O. mé- diocre.	B. de nua- ges.
8	17	21	17		2		O. id.	Id. Pet. pl. par interv. tout le jour.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
9	15	20	15	28	3		S. id.	Id. Quelq. gout. de pl. le matin.
10	13	20	16		5		O. id.	Peu de nua.
11	14	18	17		4		Idem.	Couv. pet. pl. dès le m.
12	16	21	17		3		Idem.	B. de nuag. petite pl. à 10 h. du s.
13	14	19	14		1	$\frac{1}{2}$	O. méd. & fort.	B. de nua- ges.
14	12	18	13		1	0	Idem.	Id. Pet. pl. à 8 h. le m.
15	12 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14		2		Idem.	Couvert, quelq. gout. de pl. le m.
16	11	19	13 $\frac{1}{2}$		1		Id. méd.	B. de nuag.
17	10	18	14		0		N-E. mé- diocre.	Peu de nua.
18	11	20	16			$\frac{1}{2}$	O. idem.	Idem.
19	10	20	15		1	0	Idem.	Idem.
20	12	22 $\frac{1}{2}$	16			$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
21	11 $\frac{1}{2}$	21	17		2	0	E. au S. idem.	Idem.
22	14	25	20		0	$\frac{1}{2}$	Idem.	Serein.
23	16	21	18		2	0	S. id.	B. de nuag. pl. médioc. tonn. & écl. à 1 h. mat.
24	17	20	17	27	11		S-E. id.	Couv. pet. pl. par int. tout le jour.
25	15	18	14	28	1		S-O. mé-	B. de nua-

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.		Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.		
						diocre & fort.	ges, pluie. <i>Idem.</i>
26	12 $\frac{1}{2}$	14	12	28	3	<i>Idem.</i>	Couv. pet. pluie tout le matin.
27	10	15	12		$\frac{1}{2}$	O.N.O. méd.	B. de nuag. petite pl. à 1 h. du soir.
28	11	16	12		0	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. jusqu'à 6 h. matin.
29	10	17	12		3	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Petite pl. à 5 h. du soir.
30	11	17	13		$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	B. de nuag.
31	10	17	15		0	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. à 8 h. du f.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 25 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 10 dégr. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 7  $\frac{1}{2}$  lignes : la différence entre ces deux termes est de 9  $\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.E. 2 fois E. 3 fois du S.E. 5 fois du S. 4 fois du S-O. 12 fois O. 6 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems serein. 25 jours de nuages. 5 jours de couvert. 20 jours de pluie. 2 jours de tonnerre. 2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une sécheresse moyenne pendant tout le mois.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1760, par*  
*M. VANDERMONDE.*

On a observé dans ce mois des fièvres intermittentes, qui ont eu de particulier d'être précédées de très-grands frissons & d'assoupissement. La cure a consisté dans les apéritifs, le quinquina purgatif, & sur-tout dans un mélange de quinquina, de poudré d'iris de Florence, de celle d'arum, de rhubarbe pulvérisée & de sel ammoniac; le tout incorporé dans le syrop des cinq racines. Des sueurs abondantes ont terminé ces fièvres; d'autres n'ont été dissipées, qu'après un écoulement d'urine bourbeuse & blanchâtre.

Il y a eu aussi, pendant ce mois, des maux de gorge gangreneux, caractérisés par un léger mal à la gorge, un enrouement, une petite toux & une haleine très-puante; un pouls vif, petit, agité, la voix rauque & creuse, & une escarre gangreneuse dans le fond de la gorge, qui ne faisoit pas des progrès bien rapides: les saignées ne paroissent pas favorables à cette maladie; l'émétique réussissoit assez bien; & ce qui sembloit être plus approprié au mal, c'est l'oxymel scillitique; on donnoit aussi la limonade aiguillée avec un grain de tartre émétique, le camphre dissous dans l'huile, ou mêlé avec de la confecton alkerme: le gargarisme qui étoit le plus efficace, étoit composé d'eau-rose de myrrhe & d'esprit de vitriol. Au reste, ces maladies n'ont pas été mortelles, en suivant un bon traitement.



*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois de Juillet 1760, par  
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu des variations notables dans la température de l'air. Le tems a été chaud les fix premiers jours du mois, la liqueur du thermometre ayant monté tous ces jours à 20 degrés & au-delà; le 3, elle s'est élevée à 22 degrés, & le 5, à 24: depuis le 6 jusqu'au 18, elle est restée constamment en-dessous de 20 degrés, si ce n'est le 15, qu'elle a été observée un peu au-dessus de ce terme: le 9, elle n'a pas monté au-dessus de 14 degrés; & le 11, elle n'a été qu'à 12 $\frac{1}{2}$  degrés: le 18, le thermometre a été observé à 22 degrés, & le 19, à 24: depuis le 21 jusqu'au dernier du mois, il s'est toujours trouvé au-dessous du vingtieme degré, si ce n'est le 31, qu'il s'est élevé à 23 degrés; le 23, le 24 & le 25, il n'a pas passé 13 degrés.

Il n'y a eu ce mois de pluie remarquable, que le 6, le 8, le 10 & le 11: dans les autres jours où elle a eu lieu, ce n'a été que des ondées.

Le barometre a présenté peu de variations jusqu'au 30 du mois, le mercure ayant toujours été observé dans le voisinage de 28 pouces, mais plus souvent au-dessous

# 382 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

de ce terme : le 30, il étoit à 27 pouces 8 lignes, & le 31, à 27 pouces 6 lignes.

Les vents ont beaucoup varié du premier au 20, ensuite de quoi ils ont presque toujours été *Nord*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du Nord.

8 fois du Nord-Est.

4 fois du Sud.

6 fois du Sud-Ouest.

5 fois de l'Ouest.

9 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

4 jours de brouillards.

3 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juillet 1760, par M. BOUCHER.*

Nous avons eu encore ce mois des fièvres continuës bilieuses, ou consistant dans des embarras sourds du foie, marqués par les symptômes dont il a été fait mention le mois précédent, & dont quelques-unes ont pris le type de fièvres sensiblement rémittentes ou doubles-tierces. Un assez grand nombre d'enfans en ont été attaqués, & plusieurs y ont succombé : il s'est fait dans quelques-uns des éruptions de pustules suppurantes, qui, en sortant vers le déclin de la maladie, en ont été en partie la crise : dans d'autres enfans, la petite vérole a suivi immédiatement la fièvre continue, ou une petite fièvre irrégulière.

La petite vérole a été assez commune ce mois dans les enfans sur-tout; elle étoit en général, de l'espece discrète; mais la quantité des pustules dans les sujets pléthoriques, ou ceux qui étoient d'un tempérament sanguin, l'ont rendue fâcheuse, quand la saignée n'avoit point précédé l'éruption.

Il y a eu aussi beaucoup de fièvres tierces & des doubles-tierces, qui n'ont rien présenté de particulier dans leurs symptômes.

Les alternatives, dans la température de

l'air, ont causé des fluxions rhumatismales & réveillé les rhumatismes habituels. L'abaissement subit du barometre, à la fin du mois, a donné lieu à des stases sanguines dans l'intérieur des corps, qui ont été marquées par un sentiment de lassitude & d'engourdissement, courbature, pesanteur de tête, éblouissemens ou mouvemens vertigineux, &c. & qui ont obligé à prescrire la saignée.

---

## E R R A T A.

- Page 297, ligne 17. du plaisir de ce nouveau système, *lisez* de créer un nouveau système.

Pag. 303, lig. 22. à cette seule colique, *lisez* à cette seule espèce de colique.

Pag. 319, lig. 18 & 19. il affecte, *lisez* ils affectent. qu'il produit, *lisez* qu'ils produisent.

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre.

A Paris, ce 20 Septembre 1760.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Française, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. . . . . Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. . . . .

*Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.*

---

NOVEMBRE 1760.

---

TOME XIII.



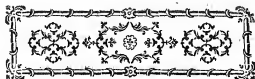
A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

NOVEMBRE 1760.

---

ESSAI

*Sur l'Hydropisie & ses différentes especes ,  
par M. MONRO, le fils, docteur en  
médecine , traduit de l'anglois sur la  
seconde édition , & augmenté de notes &  
d'observations , par M. S. \*\*\* , docteur  
en médecine de la faculté de Paris , méde-  
cin du Roi & de marine , à Brest. A Paris,  
chez Ganeau , Libraire , rue S. Severin ,  
1 vol. in-12. Prix relié 2 livres 10 sols.*

**L**A premiere édition de cet ouvrage pa-  
rut en anglois, en 1754. On en donna  
en 1759 une seconde édition, considéra-  
blement augmentée & perfectionnée. C'est

d'après celle-ci , que M. Savary a composé sa traduction.

M. Monro divise son ouvrage en deux parties. La premiere contient la doctrine de l'hydropisie en général. On y considere le siége & la nature de cette maladie , ses symptomes , les différentes causes : on y expose les circonstances qui peuvent servir à établir un prognostic sûr , & on y donne les indications convenables que présente le traitement , avec la méthode de les remplir. La seconde partie traite des différentes especes d'hydropisie. On y a observé le même ordre que dans la premiere.

Dans la premiere partie , M. Monro , après avoir donné la définition de l'hydropisie , en détaille les symptomes généraux : ils se réduisent à la transparence , la fluctuation , l'empâtement & la mollesse des parties , la difficulté de respirer & la toux fréquente. Les causes , selon l'auteur , sont le relâchement & la foiblesse des fibres , l'épuisement ou l'engorgement des liquides. M. Monro ne croit pas que la rupture des vaisseaux lymphatiques , soit , en général , la cause de l'hydropisie , quoiqu'il ne nie pas que cela puisse être dans quelques hydropisies. L'auteur tire le prognostic de l'importance de la partie affectée , des causes , de la durée & des symptomes de la maladie , de l'âge ,



des forces, de la constitution du malade. M. Monro établit trois indications curatives. La première consiste à éloigner la cause de la maladie ; la seconde, à procurer l'évacuation des eaux extravasées ; la troisième, à prévenir les rechutes.

L'auteur remplit la première indication par les remèdes contraires, c'est-à-dire, par les fortifiants, si l'hydropisie vient de relâchement ; tels sont des alimens faciles à digérer, secs & stimulans ; les remèdes qui rétablissent l'oscillation des solides, & généralement tout ce qui peut donner du ressort aux parties : quand l'hydropisie vient de ce que la masse du sang n'est pas suffisamment dégagée des sérosités surabondantes, il faut désobstruer les viscères par le régime, par des boissons résolutives, & tous les apéritifs & incisifs : quand l'hydropisie vient de la trop grande contraction des vaisseaux, l'auteur conseille une nourriture douce, fondante & relâchante, du bon pain bien cuit, des bouillons, des gelées, de la chair des jeunes animaux, bouillie, des œufs frais & autres alimens semblables ; les frictions avec les huileux, la vapeur de l'eau chaude, comme l'eau de mer, les eaux minérales d'Aix-la-Chapelle & de Spa, &c. Si l'hydropisie vient de la rupture d'un vaisseau, le mal est incurable. S'il y a quelques canaux excrétoires de

bouchés , il faut les défobstruer. Comme on voit, cette indication n'est que la méthode préparatoire qui doit conduire à la seconde.

La seconde consiste à évacuer les eaux. L'auteur conseille pour cela tous les remèdes les plus accrédités ; les émétiques , les purgatifs , les apéritifs & les fondans. Parmi les derniers , il prescrit de faire usage du mercure éteint dans le savon. Nous croyons que ce remède doit avoir une grande activité dans toutes les maladies où il faut fondre & diviser les humeurs.

Les deux premières indications étant remplies , on ne doit pas perdre de vue la troisième , qui est d'empêcher les rechutes. Ceux qui sont dans ce cas , doivent persister long-tems dans l'usage des corroborans. L'auteur conseille ici les bains froids , pour affermir & donner un nouveau ressort aux solides. Il exclut ces remèdes dans l'hydropisie produite par la roideur des fibres.

L'auteur , dans la seconde partie , traite des différens genres de l'hydropisie , où les eaux s'épanchent & s'amassent dans des cavités qui ont une communication libre avec d'autres , où elles sont renfermées dans des sacs qui n'ont pas d'issue naturelle ou directe. Aussi M. Monro établit deux sortes d'hydropisies , l'une qu'il appelle infiltrée , & l'autre enkystée.

Le siège de l'hydropisie infiltrée est,

selon l'auteur, la membrane cellulaire ; les symptômes sont ceux de l'hydropisie en général, aux phénomènes près, qui se tirent de la nature des membranes cellulaires, dans lesquelles l'eau se trouve renfermée. Les causes, le pronostic & la cure ne présentent rien de particulier. L'auteur distingue les différentes espèces d'hydropisies infiltrées ; telles sont l'anasarque, l'hydropisie infiltrée du scrotum, l'hydrocéphale cutanée ou externe, l'hydropisie infiltrée du cordon spermatique, du mésentère, du médiastin & du poulmon.

Il y a, selon l'auteur, des kystes ou sacs hydropiques, qui ne contiennent que de l'eau seule ; il y en a d'autres qui renferment quelques autres corps. Les premiers s'appellent kystes simples & les autres, composés. Les kystes simples sont rangés sous deux genres ; 1<sup>o</sup> ceux qui retiennent à-peu-près leur structure naturelle ; 2<sup>o</sup> ceux qui sont tellement changés par la maladie, qu'ils sembleroient, au premier coup d'œil, en être le produit. L'auteur, dans les kystes simples naturels, range l'hydropisie de la matrice, celle des trompes de Fallope, dans les kystes rompus contre nature, l'hydroglosse, l'hydrocele du cordon spermatique ; les hydropisies enkystées qui ont leur siège entre les parties contenant de l'abdomen, les hydropisies enkystées de l'abdomen, de

l'ovaire ; de la poitrine , l'hydrophthalmie bâtarde ; les kystes composés naturels renferment l'hydropisie des articulations , l'hydrocele proprement dite , l'hydropisie ascite , l'hydromphale , l'hydropisie de poitrine , du pericarde , l'hydrophthalmie vraie , les hydrocéphales internes , les épanchemens d'eau dans les ventricules du cerveau , l'hydrocéphale bâtarde , & l'hydropisie de la moëlle épiniere.

Tous ces articles sont présentés avec beaucoup de précision & de clarté. Il paroît que l'auteur a eu plutôt en vue de se conduire d'après ses observations , que de suivre aucun systême. C'est un des principaux mérites de cet essai. Nous aurions désiré que la curation eût été plus méthodique , c'est-à-dire , que l'auteur eût donné d'abord le *Prospectus* général de chaque maladie , & ensuite le détail des indications particulières qui font varier le traitement. On pourroit lui reprocher aussi un peu trop de sécheresse dans la description du diagnostic , des causes & du pronostic de chaque maladie. D'ailleurs cet ouvrage est enrichi d'un très-grand nombre de notes très-utiles , tant de la part de l'auteur , que de celle du traducteur , qui n'a rien négligé , pour donner à cet Essai toute la perfection dont il étoit susceptible : son style est correct , & tel qu'il convient pour ces sortes d'ouvrages :

ses notes sont intéressantes : elles sont distinguées de celles de l'auteur, par un astérisque.

On trouve à la suite de cet Effai, la description d'un nouveau troicart pour la ponction de l'hydropisie, & pour les autres évacuations qu'il convient de faire à diverses reprises. Cet instrument utile, est de l'invention de M. Lecat, chirurgien à Rouen, dont tout le monde connoît les talens & les lumieres. On peut voir la figure de ce troicart, dans le Journal de médecine, vol. XII, pag. 147.



## G U É R I S O N

*D'une Epilepsie, qui rendoit les yeux microscopiques, &c. par M. GODART, docteur en médecine à Vervier, pays de Liège.*

La femme dont il s'agit dans cette observation, voyoit, aux tems de ses fréquens accès d'épilepsie, les objets souvent doubles. Des spectres affreux se présentoient à son imagination, plusieurs fois en un jour : ses yeux lui sembloient produire des étincelles de tems à autre : une fumée bleue-verdâtre enveloppoit presqu'en tout tems les corps qu'elle regardoit ; mais ce qui est plus merveilleux encore, elle voyoit les

objets éclairés, plus gros que dans l'état naturel. Lorsque, par exemple, on apportoit de la lumière, au commencement & sur le déclin du jour, ou que dans des tems nébuleux le soleil venoit à darder tout à coup une vive lumière, ce qui s'en trouvoit éclairé, paroissoit à la malade, d'une grosseur monstrueuse : une mouche, pour me servir de ses expressions, comme une poule ; une poule, comme un bœuf ; un enfant, comme un grand homme : un homme de taille ordinaire, comme un géant énorme, & le reste, à proportion : phénomène assurément bien étonnant, & qui méritoit d'autant plus l'attention du médecin-physicien, que la connoissance de sa cause ne pouvoit manquer de répandre du jour sur celle du mal terrible dont il étoit le symptôme.

*Leibnitz* qui a poussé à sa dernière perfection l'ouvrage très-avancé par *Descartes* (a), nous apprend que la *grandeur* n'a

(a) J'ai déjà averti dans la *Physique de l'ame*, note à la page 350, que je ne crois pas *Descartes* premier destructeur des qualités sensibles, puisqu'*Aristote* nous dit formellement de *animâ*, lib. ii, cap. ij, que les anciens philosophes ne les admettoient point. On doit donc les considérer comme de mauvaises herbes, que le règne du peripatétisme avoit laissé se reproduire. *Descartes* a parfaitement bien extirpé tout ce qu'il a cru de mauvais ; mais il y avoit laissé quelques genres

pas plus de réalité que les *couleurs*, *odeurs* & autres qualités sensibles des corps. La perception que nous avons eu de ces sortes d'êtres, résulte, comme toute autre sensation, du rapport qui regne entre la manière d'agir des forces corporelles, & la façon de sentir de notre ame dans nos organes ; & l'observation fait connoître que nous voyons les corps plus ou moins grands, selon que l'angle optique sous lequel nous les appercevons, est plus ou moins ouvert, selon que la distance à laquelle nous les rapportons, est plus ou moins longue, & que la lumière qui nous les fait voir, produit une impression plus ou moins vive. Le microscope grossit les objets, en augmentant l'angle visuel, ou, pour parler plus exactement, d'après la judicieuse remarque de M. *Muschenbroek* (a), en nous les faisant voir distinctement sous une amplitude d'angle, qui rendroit, sans ce secours, la vision confuse. C'est principalement parce que nous rapportons la lune à un plus long rayon de la voûte azurée, que nous la voyons plus grande à l'horison, que partout ailleurs (b), & sa portion éclairée ne

de plantes qui, pour n'avoir peut-être pas été suspectes aux philosophes antérieurs à *Aristote*, n'en étoient pas moins pernicieuses ; & ce sont celles dont *Leibnitz* nous a enfin débarrassé.

(a) *Instit. physic.* §. 1265.

(b) Richard Smith, *Optic.*

nous semble, dans son premier quartier, faire portion d'une aire plus grande que le disque obscur, que par la différence d'intensité de la lumière. « Lorsque, dans l'observation de 1634, *Gassendi* vit, pour la première fois, mercure dans le soleil, il le prit d'abord pour une petite tache. . . ne pouvant s'imaginer que le globe de cette planète pût produire une si petite ombre sur le disque du soleil (a).

Ce sont-là les seuls moyens qui puissent augmenter la grandeur apparente des corps, & c'est par conséquent dans l'un des trois, ou dans leur combinaison, que l'on doit trouver l'explication de notre phénomène.

Or la vivacité de la lumière, qui étoit une condition nécessaire à sa production, son apparition à des distances qui excluent de la prunelle les grands angles visuels, & son indépendance des différens éloignemens auxquels les objets étoient rapportés, décident assez que la vivacité de l'impression en étoit la seule cause. En effet, dans une disposition épileptique, où le système des nerfs se trouve monté sur un très-haut ton de vibratilité, il est aisé de comprendre qu'une lumière un peu vive produit des impressions non bornées, mais qui se répandent & s'étendent circulairement beaucoup plus que dans l'état naturel, d'où résultent

(a) Hist. de l'acad. royale des sciences de Paris, 1743, p. 181, 182, édit. d'Amsterdam.



des images d'objets sur la rétine, plus grandes que de coutume, & qui font appercevoir les corps aggrandis dans la même proportion. Ainsi l'image d'une mouche, celle d'un enfant, &c. occupant au tems des fréquens accès, c'est-à-dire, lorsque des attaques qui, pour se succéder les unes aux autres de trop près, avoient laissé une grande foiblesse & sensibilité dans les nerfs; ces images, dis-je, occupant pour lors la même étendue sur la rétine, que celle de la poule, d'un grand homme, vus dans un autre tems, il n'est pas étonnant que l'ame qui juge, d'après ce qui se passe dans ses organes, attribuât à la mouche la grandeur d'une poule, à l'enfant la taille d'un bel homme, ainsi du reste.

La détermination des humeurs vers la tête, leur mouvement trop rapide, leur distribution inégale, irrégulière, rebondissante, occasionnée par les spasmes qui dominent dans cette maladie, rendent raison de la duplicité des objets, de la production des étincelles, de l'apparition des spectres & des fumées bleues-verdâtres.

Ces causes ayant rompu l'équilibre des muscles des yeux, les axes optiques ne concouroient plus aux mêmes points, & par conséquent les objets devoient paroître doubles.

Les secousses que recevoient les fibres visuelles des arteres de la rétine, embar-

raffées par l'abôrd de trop de fang , produifoient les étincelles , de la même façon que nous les voyons naître dans l'état de fanté , lorsqu'on fe frote les yeux dans l'obfcurité , ou qu'on fait quelque effort qui pousse le fang par bonds vers la tête , en éternuant , par exemple , en touffant ou en chantant avec force.

Les fons , les faveurs , les odeurs étranges , dont les épileptiques font souvent affectés , font connoître la généralité de cette caufe , & par conféquent qu'elle peut avoir lieu dans le réfervoir même des idées , & y produire des fpectres. C'étoit ici l'imagination premiere de *Boerhaave* (a) ; celle où l'on voit des phantômes que l'on fçait reconnoître pour des illufions , parce que le dérangement du cerveau n'étant pas univerfel , ce qui reftoit libre dans le fanctuaire , fervoit à défabufer de la réalité des objets que préfentoit à l'efprit l'agitation des fibres des cantons affectés.

Quant aux fumées bleues-verdâtres que notre malade appercevoit fur tout ce qu'elle regardoit , j'en trouve l'explication dans la pléthore de la membrane vasculaire , qui revêt la rétine , & que le fubtil *Albinus* a découverte (b). Les rayons qui , dans cet état de plénitude , travërfoient les vaiffeaux féreux , donnoient la couleur jaune ; ceux

(a) *Inftitut med.* §. 582.

(b) *Academ. annot. lib. iij , cap. xiv.*

qui passent par les sanguins, produisoient du bleu, conformément à la couleur que prennent les veines, lorsqu'elles sont assez remplies pour laisser entrevoir à travers leurs membranes le sang rouge qu'elles contiennent. Or l'on sçait que les impressions du bleu & du jaune, réunies sous certaine proportion, donnent la sensation du *bleu-verdâtre*; ce qui, à mon avis, confirme beaucoup cette théorie, sont ces mêmes vapeurs bleues-verdâtres, que l'on apperçoit envelopper tout ce qu'on regarde, lorsque, par le serrement des jugulaires, l'on produit cette espece de pléthore, ou que par un exercice immodéré, on force le sang à distendre considérablement les capillaires, comme je l'ai plusieurs fois éprouvé pendant ma jeunesse. La même chose arrivera encore aux approches des syncopes assez fortes pour arrêter le sang dans les veines, dans les cas de commotion ou de vertige, qui en troublent la course, &c.

Mais pour revenir à l'augmentation des grandeurs, qui fait ici notre objet, il s'ensuit de l'éthiologie que nous en avons donnée, qu'il suffisoit de réfléchir sur la nature de ce phénomène, pour reconnoître dans notre cas une vibratilité extraordinaire du genre herveux, & par conséquent, que l'on devoit, dans la cure, prêter une attention particuliere à la débilité des viscères

tissus de beaucoup de nerfs , & même s'assurer , au moyen des autres symptômes qui accompagnent celui , entr'autres , qui jouoit le rôle principal , afin d'y fonder l'indication essentielle.

C'est ce que nous pensons avoir fait , avec un succès peu commun , dans ce genre de maladie , en nous attachant particulièrement à raffermir les fibres de l'estomac , ce centre sympathique du genre nerveux , comme on va le voir par le détail du cas suivant.

Une fille âgée de trente-quatre ans , qui jusqu'alors s'étoit toujours bien portée , eut , au tems de ses règles , un saisissement si violent d'un tour qu'on lui joua durant la nuit , qu'elle en resta évanouie & sans sentiment , pendant trois heures , avec entière suppression du flux lunaire.

On lui ouvrit le matin , en vue de rappeler cette évacuation , la veine du pied ; mais il n'en sortit que quelques gouttes de sang. La même chose arriva à la saignée au bras (a) , & les règles restèrent supprimées.

(a) Je me souviens d'avoir vu faire une très-grande ouverture de la saphène fort gonflée d'une épileptique , sans qu'il en sortit une goutte de sang. *Willis de morb. convulsiv. cap. 5 , p. 34* , rapporte qu'ayant fait ouvrir la veine du bras dans un cas pareil , le sang s'en écoula lentement , quoique l'ouverture fût assez large , & qu'il se congela d'abord & se figea , tellement , qu'il formoit sur l'assiette , non la surface plane  
Elle

Elle eut en conséquence à se plaindre d'une douleur sourde , depuis la fosse du cœur , jusqu'aux environs du nombril , laquelle pourtant s'étendoit plus du côté droit que du gauche , & qui excitoit , dans cet endroit , des pulsations de tems à autre : cet état dura six semaines.

Puis il s'éleva de cette région une vapeur chaude , le long du sternum , jusqu'aux clavicules , qui s'étendant de part & d'autre , selon leur direction , prit sa route vers le derriere du col , & donna la sensation d'une main chaude qui auroit fortement comprimé la nuque. La malade tomba , la même nuit , du haut-mal , dont les accès se sont reproduits tous les dix ou quinze jours , constamment précédés du même symptôme.

Au bout d'un an du saisissement , cette fille s'est mariée. L'onzième jour de ce nouvel état , les règles supprimées repaurent , & furent accompagnées d'un accès. Elle conçut bientôt après , & pour lors les

que prennent les liquides , mais qu'il s'y amassa par gouttes , comme si c'avoit été du suif qui , se refroidissant au contact du vase , se fût groupé ; phénomène qu'il expliqua par la filtration des parties séreuses & spiritueuses du sang , à son passage par les muscles & viscères en convulsion , & par la compression que le marc restant y recevoit , comparant cet effet à la décomposition que subit le lait battu , pour donner son beurre.

attaques revinrent très-souvent , quoiqu'on lui ouvrît onze fois la veine pendant cette grossesse. Enfin elle accoucha à terme d'un garçon , après un pénible travail , sans accès & sans vuidanges ; mais son mal lui reprit le cinquieme jour de sa couche , & elle en fut ensuite vexée presque aussi fréquemment qu'auparavant. Des attaques si répétées , portèrent atteinte au cerveau , & amenèrent les symptomes dont nous avons ci-dessus fait mention.

L'usage du castoreum fit disparaître ces spectres , ces fumées , ces étincelles ; & ces objets éclairés diminuerent peu-à-peu de volume , jusqu'à ce qu'ils reprissent leur grandeur naturelle , leur couleur & leur simplicité.

Néanmoins les accès d'épilepsie continuèrent à revenir une fois tous les six à sept semaines , malgré les saignées & quantité de remèdes que prescrivirent , pendant six ans , de sçavans médecins qui déclarerent enfin le mal incurable.

Ce fâcheux pronostic détermina la malade à revenir à son air natal. Le neuvieme ou dixieme jour de son retour , elle essuya un accès ; mais comme elle resta cinq mois , sans en plus avoir , elle crut que le changement d'air l'avoit guérie.

Pendant cet intervalle , elle fit une couche qui , quoique sèche , fut heureuse. Cinq

semaines après, une émotion lui ramena un paroxysme qui fut suivi de plusieurs autres si rapprochés, que l'on en comptoit quatre & même cinq la semaine. Cette fréquence d'attaques ayant duré deux mois, reproduisit les spectres, les étincelles, les fumées, la duplicité des objets & leur augmentation étonnante au grand jour; c'est pourquoi l'on me fit appeler.

Le caractère de ce dernier phénomène décéloit une vibratilité extraordinaire du genre nerveux; & la vapeur chaude qui s'élevoit de la région de l'estomac avant chaque accès, indiquoit la source des mouvemens convulsifs. Ces deux considérations me portèrent à m'appliquer particulièrement à rendre du ton aux fibres trop débiles de ce viscere. J'employai à cet effet des poudres de mars unies au castoreum : l'accès en fut retardé; & ce qui n'étoit plus arrivé, on le sentit venir; il fut d'ailleurs plus léger qu'à l'ordinaire, puisque la malade à qui on pouvoit piquer la main avec des aiguilles, sans douleur, sentit qu'on la remuoit & secouoit pendant celui-ci : un saignement de nez qui fut de la partie, fournit l'indication de la saignée, & le sang s'étant trouvé coëneux, elle fut répétée.

La malade fut exempte de son mal pendant l'usage de ses poudres; mais les ayant achevées de quelques jours, il en revint

une legere attaque, accompagnée derechef de l'hémorragie du nez (a) ; & elle fut suivie d'un point de côté, qui nous obligea de recourir à la saignée au pied.

On fut un tems, sans plus rien ressentir ; enfin pourtant il survint encore un accès, mais si leger, que la malade y conserva tout son plein sens. Après celui-ci, elle eut à se plaindre d'envies de vomir que je dissipai par une douce médecine qui la purgea très-bien. Les ordinaires reparurent le lendemain de la purgation & continuerent pendant sept jours, avec des sueurs nocturnes, grand accablement de corps, foiblesse de tête, embarras à l'estomac, tension à la nuque.

J'appréhendai le retour du haut-mal ; c'est pourquoi je fis reprendre le mars & le castoreum en pilule, pendant douze jours, à la quantité de huit grains du premier, sur quatre grains de l'autre ; puis je l'ai donné pendant trois semaines, sans castoreum ; & par ce moyen, j'ai eu la satisfaction de dissiper toutes ces menaces, & de corriger telle-

(a) L'hémorragie qui n'est arrivée qu'aux deux paroxysmes qui ont suivi l'usage du mars, me paroît avoir été l'effet de la pléthore, qu'a produit la contraction des fibres fortifiées. Les vieillards deviennent quelquefois pléthoriques & sujets aux hémorragies par cette cause, le racornissement faisant, à leur égard, ce que le ton relevé des solides a opéré dans notre cas.



ment la disposition épileptique du sujet , que depuis près de six ans que cette femme s'est confiée à mes soins , elle n'a pas eu la moindre attaque de son mal.

Cependant sa santé n'a pas été d'abord parfaite. Il est resté d'un mal si terrible & qui a duré si long-tems , un fond de foiblesse dans le tempérament du sujet qui , exigeant un régime de vie , que sa chetive condition ne comporte point , lui a amenée , ensuite de cette grande incommodité , plusieurs dérangemens , dont quelques-uns me paroissent assez intéressans pour en faire ici succintement mention.

Le premier fut une perte de sang , qui entraîna de la matrice un œuf rouge , de la grosseur de ceux d'oie , d'une substance charnue , à l'extérieur auquel tenoient quelques lambeaux de membranes.

L'ayant ouvert , il est sorti du sang abondamment de son parenchyme , & j'ai trouvé dans sa capacité une liqueur jaunâtre , transparente , qui ressembloit assez à du blanc d'œuf , quoiqu'un peu plus épaisse. Dans cette tumeur gélatineuse étoit contenue une masse grise , charnue , friable , de la grandeur , grosseur & figure d'une petite fève de haricot , dans laquelle je n'ai pu reconnoître rien d'organisé ; elle tenoit par un cordon , à une substance parenchymateuse.

A côté de ce corps , se trouvoit un autre

corps blanchâtre, de la figure & grosseur d'une lentille, lequel tenoit aussi à l'enveloppe de l'œuf, par un cordon, mais plus long & plus délié; enforte que ce corpuscule flotloit dans l'albumen, à la moindre agitation. Il s'annonçoit au toucher, comme contenant un liquide, & ses membranes étoient assez solides pour supporter le maniment & la pression des doigts; l'ayant froissé, il en est sorti une liqueur semblable à du lait caillé fort détrempé.

Cet avortement fut suivi d'une grande foiblesse des jambes, laquelle dégénéra insensiblement dans une impuissance absolue de marcher sans bequilles.

Environ trois ans après, se trouvant à terme d'une grossesse, elle eut une perte si considérable, que le sang formoit un torrent qui alloit visiblement l'emporter, si je n'eusse fait au plutôt rompre les eaux & tirer l'enfant, ce qui sauva la vie à la mere & à son fruit; les vuidanges furent médiocres; & dès le second jour, cette femme s'aperçut qu'elle étoit guérie de sa jambe gauche.

Au huitieme jour de cette couche, il lui prit un froid universel qui fut suivi de chaleur & de sueurs: vingt six heures après, la jambe droite se refroidit; le froid commença par l'extrémité du pied, & monta insensiblement jusqu'à la cuisse; pour lors

survint un nouvel accès de chaleur universelle, suivi de sueurs, comme la veille.

Le lendemain & deux autres jours suivans, même événement, à égale distance de tems, avec soulagement de la jambe affectée,

Je pris ces accès pour une véritable fièvre intermittente, dont le froid n'attaquoit que la jambe droite, quoique la chaleur qui s'ensuivoit, fût générale; les bâillemens qui précédoient les attaques, aidoient au diagnostic.

La malade souhaitoit que je l'en guérissse; mais je ne voulus pas faire cesser une fièvre qui paroissoit lui servir d'un si bon remède: elle eut donc encore deux accès, mais séparés l'un de l'autre, par un bon jour; après quoi, il n'en est plus revenu; aussi s'est-elle trouvée, à son grand étonnement, guérie de son impuissance à marcher.

Mais ce ne fut qu'une trêve de quelques mois; car la foiblesse des jambes lui reprit, & elle eut de plus à se plaindre d'une croix qui lui pressoit le dos, & de trois points de chaleur à la poitrine, lesquels formoient un triangle, dont le sommet sur le sternum, chaque des autres points, s'étendoit plus bas, à droite & à gauche; la vision étoit double; & dès qu'elle se couchoit sur le dos, toutes les extrémités

de son corps se trouvoient sans sentiment. Se tournoit-elle sur le côté ? l'engourdissement occupoit de même tout ce côté ; & , ce qui est de plus extraordinaire , la vue & l'ouïe de ce côté-là , y participoient tellement , qu'elle ne voyoit de l'œil , ni entendoit de l'oreille du côté sur lequel elle reposoit. J'ai négligé de m'affurer si ce phénomène avoit aussi lieu à l'égard de l'odorat & du goût.

J'attribuai ces effets à un relâchement des solides , notamment du tissu cellulaire assez considérable pour donner lieu aux humeurs de se porter trop copieusement vers les parties déclives , & gêner par leur abondance les fonctions des nerfs.

Comme la langue étoit chargée & le poulx agité , j'ordonnai quelques poudres de rhubarbe alliée avec le corail & le mastic , dont l'usage étoit mêlé à celui des pilules martiales.

Bientôt ces symptômes ont disparu , pour être remplacés par des vertiges où tout paroïssoit rouler , & de couleur verte , avec constriction de l'orifice de l'estomac ; mais la persévérance dans les remèdes indiqués mit aussi fin à ceux-ci , fit rendre plusieurs vers , & rétablit tellement les forces , que depuis un an , il n'est plus rien survenu.

## M E M O I R E

*Sur le Tartre stibié ou émétique , dans lequel on donne un moyen assuré pour le préparer uniformément , & où l'on examine la dissolubilité des préparations régulines de l'antimoine dans les végétaux , par M. LECHANDELIER , apothicaire à Rouen.*

De tous les médicamens (a) pharmaciens , &c. que la chymie nous procure , il n'en est aucun qui soit plus généralement adopté que le tartre émétique ; cependant il y a lieu de douter si l'on connoît bien son essence. En effet , la préparation se trouve décrite avec des combinaisons si différentes en qualité & en quantité , qu'elle présente toujours de l'incertitude aux artistes , pour opérer , & aux médecins pour en régler les doses. J'ai connu des apothicaires qui lui préféroient l'ipeacuanha , en qualité de vomitif simplement , comme si ce dernier n'étoit pas lui-même sujet à varier dans ses effets , soit par le choix , soit par la pulvérisation. D'autres pharmaciens donnent dans un abus bien

(a) Ce Mémoire nous a été envoyé le 10 de Septembre , c'est-à-dire , presqu'un mois avant la publication de celui de M. Baumé , sur le même objet.

plus susceptible de blâme ; ce sont quelques-uns de ceux qui résident dans les petites villes , qui sont assez peu délicats pour acheter des marchands droguistes la plûpart des préparations chymiques , & le tartre émétique même. Est-ce ignorance , ou seulement indifférence pour le cabinet & le laboratoire ? Ne seroit-ce point aussi le peu de retour que la chymie procure aujourd'hui à ceux qui lui donnent leurs fatigues & leurs veilles , qui occasionneroit cette irrégularité de leur part ?

Dans ces tems réculés où la chymie étoit encore au berceau , tout y étoit mystérieux ; ses raisonnemens étoient regardés comme des sophismes ; ses notions , des absurdités ; ses louanges , des charlataneries ; ses remèdes , des poisons. Le tems a bien changé cette façon de penser ; & , graces aux travaux de nos prédécesseurs qui ont répandu des lumieres sur ses opérations , la chymie a pris le dessus. Nous voyons avec une satisfaction infinie , qu'elle est cultivée aujourd'hui par des sçavans aussi distingués par leur mérite personnel , que par leur naissance , & que notre siècle la met dans un haut degré d'évidence ; mais nous sommes tombés dans un excès bien plus préjudiciable que le premier : la chymie est en proie à l'avidité du gain , & non seulement ses productions utiles aux arts , mais même ses remèdes si dé-

licats, si redoutés, sont devenus des marchandises dont on fait un trafic. La chymie seroit-elle donc moins digne de considération, moins susceptible d'exactitude qu'autrefois ? Au contraire, plus son obscurité s'évanouit, plus on voit clairement qu'elle ne devoit être confiée qu'à des gens studieux & circonspects, dont l'attachement au bien public l'emportât sur l'intérêt particulier.

Il n'y a que deux siècles que la chymie étoit encore en horreur. Paracelse, le premier qui l'ait professée publiquement, a passé pour un magicien. L'antimoine & ses préparations qui ont été les premiers fruits des travaux chymiques, ont eu des ennemis sans nombre. Nous voyons dans Nicolaus Præpositus en 1528, que l'antimoine n'étoit admis qu'à l'usage extérieur ; & en 1566, l'assemblée générale de la faculté de médecine crut devoir décider, d'après l'autorité desdocteurs les plus éclairés, que l'antimoine étoit un poison, qu'il n'étoit pas possible de corriger, au point de l'administrer intérieurement, sans courir les plus grands dangers. Cependant, dès 1581, Vuecker donna la préparation du verre d'antimoine, & l'indiqua pour les coliques & la fièvre tierce ; & quoique Bauderon qui a été imprimé depuis 1588, jusqu'en 1650, n'ait fait aucune mention de l'antimoine, la faculté de médecine de Paris publia, dès

1638, la description du foie d'antimoine & du vin émétique. En 1647, Angelus Sala a décrit le régule, le verre, le safran, le vin & les fleurs d'antimoine. La pharmacopée de Toulouse, en 1648, ne fait que citer l'antimoine & son verre, par monosyllabes, & dans le catalogue des médicamens simples. Germain, en 1652, ne parle de nombre de préparations de l'antimoine, que pour en blâmer l'usage, & s'efforce de prouver qu'elles ne sont pas capables de lui ôter ses qualités vénéneuses.

Zwelfer, en 1653, donne le verre, le safran, le vin & le syrop émétiques; & dans son Appendix imprimé en 1658, on trouve un tartre émétique purgatif, & la crème de tartre purgative. Voilà peut-être où l'on pourroit fixer l'époque de l'origine du tartre émétique; mais il faut observer que son tartre émétique n'étoit que le verre d'antimoine calciné avec le nître, confondu ensuite, & lixivié avec le sel de tartre, filtré & saturé d'acide vitriolique: ce sel ne pouvoit point contenir les parties réguli-nes de l'antimoine; & l'auteur ne l'indiquoit que comme un purgatif, à la dose de 24 à 36 grains. Sa seconde préparation étoit aussi une calcination du verre d'antimoine, avec le nître, & c'est ce qu'il appelloit émétique corrigé. Il faisoit bouillir dans le vin blanc cette masse calcinée &



pulvérisée; & dans ce vin séparé de la poudre, il faisoit dissoudre de la crème de tartre, pour la laisser ensuite cristalliser. Il est évident que ces cristaux n'étoient guères empreints de la substance antimoniale; aussi ne les donnoit-il que comme purgatifs.

Verny fit réimprimer en 1663 la pharmacopée de Bauderon, avec des observations; & à la fin de ce volume, se trouve un Traité chymique, par Sauvageon, qui donne le foie d'antimoine, les fleurs, &c. Il observe qu'il n'est plus aucun dispensaire qui ne contienne quelque remède chymique; & il avance, comme une proposition très-certaine & importante, que « quiconque veut exceller en la médecine, ne doit point ignorer la chymie. Il dit aussi que si les opérations de chymie sont plus laborieuses que les communes, cela ne doit point rebuter ceux qui ont du courage & du zèle pour le bien & santé de l'homme, à quoi elles sont destinées, comme tout homme de bien en doit avoir. Thibault en 1674, donne les préparations du foie, du régule, du vin émétique & d'autres opérations sur l'antimoine; mais il ne fait point mention du tartre émétique.

Enfin il paroît que c'est à Lemery, que nous sommes redevables de la publication du tartre émétique. Cet auteur qui servira

toujours de bouffole dans la pratique, & qui a donné à sa théorie même des lumières inconnues alors, mit au jour son Cours de chymie en 1675; & Charras, son contemporain, qui fut imprimé en 1676, ne fait aucune mention du tartre émétique, quoiqu'il ait donné une quantité considérable de préparations d'antimoine.

Lemery, dans sa septieme édition, prescrit, sur huit onces de crème de tartre, deux onces de foie d'antimoine; dans la dixieme, il en exige trois onces; & dans son Traité de l'antimoine, il se contente de deux onces, en observant qu'il en a employé jusqu'à quatre, sans que le tartre ait été plus vomitif. Il remarque que le tartre émétique ne se dissout pas bien, & qu'on employoit autrefois le verre, mais qu'il lui a paru communiquer moins de sa substance au tartre, que le foie; il paroîtroit par-là, que l'usage du tartre émétique seroit plus ancien que son Cours de chymie.

La pharmacopée de Lille en 1694, demande que le tartre stibié soit fait de partie égale de verre d'antimoine & de crème de tartre. Penicher, en 1695, prescrit, sur huit onces de crème de tartre, quatre onces de foie. Geoffroy qui dictoit en 1709 la matiere médicale dont nous possédons l'excellent Traité, n'en demande que deux onces, avec ses scories; & il le trouve

préférable, parce qu'il est soluble. Lemery, dans son *Traité de l'antimoine*, avoue que cet émétique est commode, & qu'il se dissout aisément, parce que la crème de tartre a été rendue dissoluble par le nître fixé des scories; mais il ajoute qu'il est foible, & qu'il en faut donner une plus grande dose.

La faculté de médecine de Paris demandoit, en 1733, huit onces de verre & autant de foie, pour une livre de crème de tartre. Dans la nouvelle réforme qu'elle vient de faire de son *Codex*, elle préfère le foie avec ses scories; ce qui rend cette composition encore incertaine pour les doses.

Enfin, des académiciens célèbres, dont nous admirons les lumières supérieures, viennent de pousser à la plus haute perfection la théorie & la pratique de la chimie; mais ils laissent encore sur le tartre émétique des variétés & des incertitudes. M. Macquer a adopté les doses prescrites par le *Codex* de Paris, en 1733. Il a observé que la crème de tartre ne devient émétique, qu'en dissolvant la partie réguline de l'antimoine. Il ajoute que le verre & le foie ne sont que la terre métallique de l'antimoine, séparée du soufre surabondant, mais qui retient assez de phlogistique, pour avoir à-peu-près l'éméticité du régule, & la même dissolubilité dans les

acides. Cette comparaison paroîtroit peut-être un peu vague, si on ne se rappelloit que ce sçavant auteur avoit dit dans ses *Elémens de chymie théorique*, que c'est en perdant de son phlogistique, que le régule acquiert la faculté de se réduire en verre. Ce même auteur rapporte que M. Geoffroy, l'apothicaire, & membre de l'académie, a révivifié du régule, en décomposant le tartre émétique, & a observé que plus les préparations antimoniales qu'on a employées, approchent du régule ou du verre, plus le tartre émétique est violent, parce que l'acide agit plus immédiatement, & dissout davantage de la partie émétique de l'antimoine.

M. Malouin, dans sa *Chymie médicale*, demande les mêmes proportions, mais avec des attentions extraordinaires, telles, que de partager la crème de tartre en quatre proportions, & de ne les exposer tour-à-tour, qu'à un feu de digestion, en évitant même l'ébullition. Il trouve les cristaux de ce tartre stibié, aussi difficiles à dissoudre, que le sel de Duobus; & il attribue cette difficulté à la nature de la crème de tartre dont ils participoient : enfin il observe que le safran des métaux & le verre d'antimoine, ne sont pas parfaitement dissous par deux fois autant de crème de tartre, & qu'il en faudroit six ou sept fois autant.

M.

M. Baron le jeune, de l'académie des sciences, qui vient de donner sur la chymie de Lemery des commentaires, donne une définition du tartre stibié. Il paroîtroit adopter sa préparation par le verre d'antimoine & la crème de tartre, à partie égale, s'il ne trouvoit pas le procédé nécessaire pour leur combinaison, plus embarrassant & plus difficile, parce que le verre d'antimoine est, dit-il, moins aisé à dissoudre que le régule contenu dans le foie; & il attribue cette difficulté au peu de phlogistique que le verre a conservé. Il préfère la digestion à l'ébullition, pourvu qu'on emploie assez d'eau, pour tenir la crème de tartre en dissolution. Il dit que l'ébullition est ennuyeuse, & opere la décomposition de la crème de tartre: enfin il tire des diversités des préparations du tartre stibié une conséquence bien judicieuse, c'est qu'il n'est point indifférent de préparer le tartre stibié, par telle ou telle méthode; qu'il faut que les médecins soient instruits par quel procédé a été fait celui qu'ils sont obligés d'employer, ou que les artistes en aient de préparés par toutes les combinaisons, afin que les médecins, en spécifiant l'espece, comme la dose, puissent éviter toute erreur en une matiere aussi délicate. M. Malouin dit qu'on devroit faire dans les villes le tartre émétique en public,

comme on fait la thériaque à Paris & à Venise, & toutes les grandes compositions à Londres. Il y a long-tems que j'ai manifesté un desir sincere d'un laboratoire commun, & que j'ai exposé les avantages qui devoient en résulter.

Tant de diversités pour une même préparation, ne sont guères propres à en décider les combinaisons & les doses. Il est cependant possible de les fixer d'une maniere solide ; & c'est ce que je me flatte de démontrer si sensiblement, que j'espère persuader tous mes confreres de la nécessité de faire eux-mêmes le tartre émétique, ainsi que de la facilité d'opérer dans telle quantité qu'il leur plaira, ce qui opérera nécessairement une uniformité dans sa préparation pour les artistes, une certitude dans sa dose pour les médecins, & un avantage réel pour les malades, qui est l'unique but auquel doivent prétendre ceux qui s'attachent à chaque partie de la médecine.

PROCÉDÉ. Mettez beaucoup d'eau dans un vaisseau de cuivre, sur un bon feu ; & quand elle sera bouillante, mettez-y peu-à-peu de la crème de tartre en poudre fine ; quand elle sera bien dissoute, ajoutez-y du verre d'antimoine, & les faites bouillir ensemble jusqu'à saturation ; passez la dissolution par un drap, & la faites évaporer à siccité ; ne seroit-il pas possible de la faire évaporer à une température plus basse, & de la conserver sous une cloche ?

OBSERVAT. Ce tartre émétique est un sel vraiment neutre, formé par la combinaison du verre d'antimoine, avec la crème de tartre, par conséquent aussi immuable que tous les sels neutres.

Une partie de crème de tartre, broyée long-tems dans de l'eau froide, en exige deux cens parties pour être dissoute; mais quand l'eau est bouillante, vingt parties la dissolvent aisément. Lorsque l'on met la crème de tartre dans l'eau bouillante, il se fait au premier abord, une effervescence sensible & surprenante, après laquelle l'eau cesse un instant de bouillir; c'est pourquoi il est nécessaire que le feu soit vif; afin que l'eau reprenne aussi-tôt son bouillonnement: la crème de tartre se dissout promptement, & l'agitation de l'eau avec, une épatule, en dispersant la poudre, pour empêcher qu'elle se précipite, aide aussi sa dissolution: elle rougit le papier bleu & le syrop violat: j'entretiens l'eau toujours bouillante, & j'y mets le verre d'antimoine par pièces; je couvre le vaisseau, pour obvier à la coagulation de la crème de tartre qui, sans cette attention, s'incrusterait aux bords; & quoique l'eau s'évapore assez considérablement par l'ébullition; cependant il n'est pas nécessaire d'en réparer la perte; parce qu'à mesure que la combinaison de l'acide se fait avec le verre, ils

acquierent tellement la dissolubilité, dont ils n'étoient susceptibles ni l'un ni l'autre auparavant qu'une partie de tartre émétique reste en dissolution dans six parties d'eau bouillante, tandis qu'il en faut vingt pour dissoudre la crème de tartre ; ainsi l'eau pourroit être diminuée des deux tiers, sans que ce sel fût obligé de se coaguler.

Quand la crème de tartre est saturée, elle possède les qualités des sels neutres ; elle n'altère point la couleur du syrop violet ; elle s'est chargée alors de la moitié de son poids de verre d'antimoine, & ce seroit inutilement qu'on lui en présenteroit davantage ; l'espace de deux à trois heures suffit pour la dissolution du verre. Dès que je suis parvenu au point de saturation, je passe la liqueur par un drap dans un autre vaisseau de cuivre & sur le feu, afin qu'il ne s'en crySTALLISE aucune portion, & je la fais dessécher sur le champ : je ne l'expose qu'à un feu modéré, pour empêcher la grande dissipation des molécules salines, qu'un grand feu produit sensiblement ; cependant je la tiens toujours légèrement bouillante, & il ne se fait aucune décomposition : j'évite les crySTALLISATIONS, parce que l'eau essentielle à la formation des crySTAUX ne sert qu'à les affoiblir, puisqu'ils contiennent, à poids égal, moins de parties régulines. M. Malouin fait cette observation judicieuse,



qui est adoptée par les bons chymistes, & qui doit paroître convaincante à tous ceux qui réfléchissent sur la crySTALLISATION des sels ; par ces moyens simples & faciles , j'obtiens un tartre émétique sûr, puisqu'il est aussi chargé, qu'il le peut être, de la substance semi-métallique de l'antimoine.

Si on a la curiosité de tirer de tems en tems du fond du vase quelque pièce de verre d'antimoine , on la trouvera pénétrée & comme dorée à sa surface, diminuée en largeur & en épaisseur, perforée même en plusieurs endroits, tant qu'il soit dissous. En préparant le tartre émétique par le verre & le foie d'antimoine ensemble, j'avois observé, il y a long-tems, que la matière restée sur les filtres, égaloit en poids le foie d'antimoine que j'avois employé ; mais jeune encore, & peu instruit des principes de mon art, j'avois passé légèrement sur cette circonstance. C'est à M. Delaisement, un de mes confreres, que je suis redevable de l'observation de la dissolubilité du verre d'antimoine, même en pièces, dans la dissolution de la crème de tartre. Ce sçavant académicien, par sa profondeur dans la théorie, & son attachement personnel à la pratique, s'est acquis, à juste titre, une réputation supérieure.

La dissolubilité du verre d'antimoine par le tartre, & la solubilité de leur combinaison

dans l'eau, surprendront peu, quand on réfléchira que le tartre a la propriété de dissoudre le fer, les terres absorbantes, la chaux, que les sels qui en résultent, sont solubles eux-mêmes, & que les acides végétaux dissolvent des substances métalliques ; que le cuivre pénétré par l'acide du vin, est changé en verd de gris ; que la vapeur du vinaigre convertit le plomb en chaux, & que cette chaux, comme les autres calcinations du plomb, deviennent dissolubles par le vinaigre, & même par le tartre.

Il n'est pas suffisant, pour donner une préférence décidée au tartre stibié, formé par le verre d'antimoine, d'avoir obtenu son degré de dissolubilité avec le tartre & le point de saturation ; il faut examiner aussi les combinaisons des autres préparations régulines. J'ai mis quatre onces de foie d'antimoine pulvérisé dans la dissolution de huit onces de crème de tartre, je les ai entreteu toujours bouillantes pendant cinq heures ; j'ai eu l'attention d'ajouter de nouvelle eau bouillante, présumant que le foie n'étoit point dissoluble par le tartre, & qu'ils ne formeroient point un composé plus dissoluble dans l'eau, que la crème de tartre seule. J'ai pesé les papiers destinés à filtrer ce sel, & j'ai dépouillé exactement le foie par des ébullitions répétées dans de nouvelle eau, de la crème de tartre qui s'étoit

coagulée sur les filtres : j'ai laissé sécher parfaitement ces filtres chargés de foie ; & je puis assurer avec vérité ; que je n'ai point éprouvé de différence sensible du poids du foie d'antimoine , employé à celui qui est resté après une ébullition de cinq heures : j'ai laissé crySTALLIFER la dissolution , & j'ai obtenu six onces & demie de cristaux bien secs ; l'eau de la dissolution ne pesoit plus que cinq livres huit onces : je l'ai évaporée à siccité , & elle n'a donné que quatre gros & demi de sel ; c'est à-peu-près la même quantité que ce volume d'eau pouvoit tenir de crème de tartre en dissolution , le surplus s'est perdu par l'ébullition & dans les linges. On prétend cependant , que , par cette méthode , on obtient un tartre stibié , bien émétique : ce que je sçais , c'est que la dissolution de ce tartre stibié dans l'eau , fait sur le syrop violat la même impression que la dissolution de la crème de tartre , à dose égale ; mais la dissolution de ce tartre stibié , est blanche ou trouble , & laisse un dépôt plus abondant que la crème de tartre , qui ne donne qu'un tant soit peu de terre , ce qui porteroit à croire que la crème de tartre auroit enlevé quelque chose du foie d'antimoine.

Enfin j'ai fait sur le régule d'antimoine pulvérisé la même opération , avec les mêmes attentions ; je n'y ai point apperçu

non plus de diminution sensible ; ce sel dissous dans l'eau , a fait les mêmes effets que le précédent. Il est vrai que cette dissolution faite en petite quantité , n'a pas pu être examinée à la dernière rigueur , & que l'eau se charge si peu de ces sels , que leur impression sur le syrop violat est bien peu sensible ; mais je crois que les expériences citées suffisent pour admettre le raisonnement suivant.

Le régule n'est dépouillé que du soufre grossier ou matériel de l'antimoine , & contient essentiellement le soufre , principe ou phlogistique.

Le foie d'antimoine est le régule dissous par le foie de soufre.

Le verre est le régule privé d'une grande partie de son phlogistique. Or le verre seul est parfaitement dissoluble par le tartre ; c'est donc une condition essentielle pour parvenir à la dissolution de la substance semi-métallique de l'antimoine , que la privation du phlogistique.

Une expérience que ce raisonnement indique très-naturellement , va , je crois , donner pour argument toute la conviction qu'on puisse exiger. J'ai délayé une once de diaphorétique minéral dans trente onces d'eau bouillante ; j'y ai ajouté peu-à-peu de la crème de tartre , il s'est fait une effervescence très-vive ; j'en ai essayé un peu dans

le syrop violat, sans que sa couleur ait été altérée : j'ai continué, avec cette attention, d'augmenter la crème de tartre, jusqu'à une once & demie ; & j'ai obtenu un sel véritablement neutre, dont la dissolution s'est filtrée, sans se coaguler : j'ai fait sécher le diaphorétique resté sur le filtre ; il pesoit trois gros : j'ai trouvé au fond de la dissolution refroidie quelques petites aiguilles fines, réunies en forme de houpes ; le petit volume de sel ne m'a pas permis d'en poursuivre une crySTALLISATION exacte.

Le diaphorétique minéral est la partie réguline de l'antimoine, tellement privée du phlogistique, qu'elle est réduite en chaux, & cette chaux se combine parfaitement avec la crème de tartre.

Après avoir éprouvé le degré de dissolubilité des préparations régulières de l'antimoine par le tartre, j'ai tâché de distinguer aussi à quel degré elles étoient dissolubles dans trois autres acides, tirés du regne végétal ; le vin blanc ordinaire ; le vinaigre blanc, fort, non distillé ; & le suc de citron récent & bien défécé : les matières étoient en poudre fine, & j'en ai employé deux gros, à chaque essai, dans huit onces de chaque liqueur acide : je les ai laissés en infusion à froid, pendant huit jours ; ayant soin de les brouiller de tems en tems, & lorsque les procédés ont été exactement

déposés au fond, j'ai remarqué que dans le vin, la poudre superficielle du foie avoit un peu augmenté en couleur, & le vin étoit un peu teint & louche; le régule étoit à sa surface, d'un gris ardoisé, & d'autant moins brillant, que ses particules étoient plus fines; le vin étoit transparent & sans teinture, le verre ni son vin n'ont montré aucun changement sensible : dans le vinaigre, le foie & cet acide ont présenté les mêmes circonstances que le vin & le foie; le régule n'a pas plus changé que dans le vin : la surface de la poudre du verre étoit d'un rouge terne, & son vinaigre très-légerement teint & un peu louche : dans le suc de citron, le foie m'a paru en tout, tel que dans le vin & dans le vinaigre : le régule a resté aussi le même que dans ces deux liqueurs; la surface du verre m'a paru d'un rouge vif, & ce suc un peu louche, avec une très-légère teinture. Il résulte de ces infusions froides, que le foie a donné quelque teinture à ces trois liqueurs acides, que le régule n'en a donné à aucune, & que le verre a très-légerement teint le vinaigre & le suc de citron, & nullement le vin.

J'ai filtré ces liqueurs par des papiers ajustés au même poids; & lorsque les poudres ont été séchées, j'ai pesé les filtres chargés, & ensuite les poudres séparées; mais je ne rapporterai que le poids des filtres chargés,

comme le plus sûr, ou du moins le plus vraisemblable, parce que la poudre la plus fine reste adhérente au papier : le foie dans le vin étoit diminué de six grains, le régule de quatre grains, le verre de douze grains : dans le vinaigre, le foie avoit perdu cinq grains, le régule cinq grains le verre, quinze grains ; & dans le suc de citron, le foie étoit diminué de douze grains : le régule s'est trouvé sans diminution ; le verre n'a pu être examiné sérieusement, parce que son filtre qui s'étoit crevé, avoit occasionné quelque perte. J'observe que le suc de citron porte une substance mucilagineuse qui, en se desséchant, a gommé les filtres, & les a rendus plus pesans.

J'ai complété, au poids de deux gros, chaque matière tirée des filtres, & je les ai remises dans le même dissolvant dont elles avoient été séparées : je les ai fait réduire à moitié, en bouillant : j'ai filtré de nouveau par des papiers égaux en poids ; & j'ai observé dans les dissolvans, comparés dans des verres blancs, les couleurs suivantes : le vin teint par le foie, étoit légèrement citronné ; par le régule, un peu plus chargé ; par le verre, légèrement citronné ; le vinaigre par le foie étoit très-légerement teint ; par le régule, un tant soit peu ambré ; par le verre, légèrement citronné : le suc de citron par le foie étoit chargé,

à-peu-près , comme de la biere brune ; par le régule , sensiblement ambré ; par le verre , d'un rouge brun : le vin , en général , a pris le moins de teinture , & le suc de citron en a pris le plus ; en particulier , le vinaigre par le foie a été le moins teint de tous , & le suc de citron par le verre a été le plus chargé.

Tous ces dissolvans , après avoir bouilli avec ces substances antimoniales , & après en avoir été séparées par le filtre , & réchauffées , ont rougi le papier bleu , ont fait effervescence avec l'alcali fixe du tartre , & ont donné un précipité. J'ai observé que le vin a fait une effervescence plus legere que les autres , qu'il a rougi legèrement le papier , & que ce papier étant séché , est resté legèrement rouge : le vin blanc , pur & chauffé , fait les mêmes effets ; le vinaigre & le suc de citron ont montré une effervescence plus vive , & ont rougi plus vivement le papier ; cependant , ce papier étant séché , celui qui a été imbibé de vinaigre n'est pas resté plus rouge que celui qui a été teint par le vin ; celui qui a été trempé dans le suc de citron , est resté beaucoup plus rouge que les deux autres.

Enfin les matieres restées sur les filtres étant parfaitement séches , je les ai pesées avec les filtres. Il est bon de se rappeler que les liqueurs étoient les mêmes qui



avoient servi aux infusions , & que les diminutions que j'examine maintenant , & qui indiquent la quantité dont ces dissolvans se sont chargés , sont par augmentation , & indépendantes de celle dont ils ont paru se charger pendant l'infusion : le foie resté du vin est diminué de trois grains ; le régule & le verre n'ont point souffert de diminution : le foie resté du vinaigre est diminué de six grains ; le régule , de quatre grains ; le verre n'est point diminué : le foie resté du suc de citron , ainsi que le régule & le verre , ont paru porter quelque augmentation ; mais elle n'en imposera point , en faisant remarquer qu'elle ne vient que de la partie mucilagineuse du suc : j'ai encore observé que le filtre du foie étoit moins gommé & moins pesant que les deux autres : ces trois poudres restées du suc de citron , & séparées des papiers , étoient diminuées de vingt à vingt-quatre grains ; mais il n'est pas possible d'évaluer ce qui y est resté adhérent & inséparable.

Je sens combien peu de fruit on peut retirer de ces dernières observations ; cependant il semble que l'on pourroit conclure en général , que le suc de citron est le plus disposé à se charger de la substance antimoniale de ces trois préparations , & principalement du verre , & que le vinaigre a moins d'action sur elles , que le vin blanc.

C'est ici une occasion favorable pour relever une erreur qui s'est glissée dans un Mémoire que j'ai donné sur la décomposition des combinaisons de l'acide vitriolique, & qui a été inséré au Journal de médecine du mois de Juin dernier. Il sembleroit, par quelqu'une des conséquences que je tire, que je serois dans cette opinion, que le sel marin auroit pour base une terre absorbante. Comme ce n'a point été le fruit d'un système particulier ou contraire à l'expérience, je puis assurer que c'est purement l'effet d'une distraction, dont j'eus le malheur de ne m'appercevoir, qu'aussi-tôt après l'envoi de mon Mémoire. Je sçais que tous les sels peuvent être réduits en terre & en eau. Je sçais que de très habiles chymistes ont attribué à l'acide marin un principe particulier qu'ils ont appelé terre mercurielle, & que d'autres chymistes ont cru que la base du sel marin étoit terreuse; mais je sçais aussi que l'on connoît maintenant qu'elle est alcaline, & que de l'acide marin, avec une terre absorbante, il naît un sel différent du sel marin. J'espère d'ailleurs que les lecteurs attentifs, qui auront apperçu cette méprise, l'auront trouvée trop grossière, pour l'attribuer à ignorance.



## OBSERVATIONS

## INTÉRESSANTES

*D'Anatomie, par M. PERRIN, chirurgien à Vernon.*

L'observation anatomique de M. Guigneux, maître en chirurgie à Orléans, dans le Journal du mois d'Avril dernier, m'en a rappelé une à-peu-près semblable, mais cependant bien différente, puisque si la nature avoit frustré le sujet d'un viscere, elle l'en avoit récompensé, en lui donnant un autre double. En préparant les leçons anatomiques de M. Didier le jeune, de l'académie royale de chirurgie, démonstrateur, chez lequel je demurois en 1752, lorsque je fus pour préparer, conjointement avec le sieur Lafont, actuellement chirurgien à Saint-Germain-en-Laye, la leçon des reins & ureteres, &c. nous fûmes fort étonnés de ne trouver ni rein droit ni uretere, quoique ce soit un des visceres placés dans le bas-ventre, qui se trouve plus sensiblement qu'aucun autre hors du sac ou de la membrane propre du péritoine; & comme il est arrivé très-souvent à des chirurgiens commençans, ou peu attentifs, de ne le pas trouver, ne le cherchant pas

avec assez de soin hors du sac , & qu'il arrive très-fréquemment qu'il se trouve comme caché & enseveli dans le tissu cellulaire du péritoine , ce qui arrive principalement aux personnes grasses ; & le sujet que nous disséquions , étant très-chargé d'embonpoint , nous fîmes les perquisitions les plus exactes , sans pouvoir rien découvrir , c'est-à-dire , ni rein ni uretere. Nous tournâmes nos attentions sur le rein gauche , qui nous surprit , & par sa longueur , & par sa largeur , puisque ce viscere étoit long de huit travers de doigt , large de six , & épais de près de deux pouces , ce qui est du double ; l'uretere ne nous frapa pas moins , puisqu'il étoit aussi dilaté qu'un intestin dans un jeune sujet , & nous apperçûmes dans ce canal deux pierres , l'une , grosse comme une amande , & l'autre , de la forme d'un lingot , & longue d'environ un demi-pouce. Comme nous n'avions que ce sujet pour nos leçons , nous ne pûmes faire l'ouverture d'aucun de ces viscères. Le même sujet nous fournit une observation non moins curieuse , puisqu'en préparant les leçons des parties de la génération de la femme , nous sentîmes sous nos doigts dans l'hypogastre , deux corps pyramidaux , adaptés exactement l'un à l'autre ; les ayant mis à découvert , nous vîmes très-clairement que c'étoit une double matrice ; & M. Disdier ,  
charmé

charmé de ces rares découvertes, m'engagea à les porter aux écoles de S. Côme, à M. Puzos, qui faisoit pour lors le cours d'accouchemens pour les sages-femmes ; & cet habile chirurgien trouva une si grande bizarrerie de la nature dans ces deux viscères, qu'il garda la pièce, & nous priva par ce moyen, de pousser plus loin nos recherches, c'est-à-dire, d'examiner les parties intérieures de ces viscères, qui sûrement devoient être aussi intéressantes que les extérieures.

---

## OBSERVATION

*Sur l'Extirpation d'une tumeur à la voûte du palais, avec la Description d'un Bandage particulier, pour arrêter l'hémorragie, par M. ANSELIN, chirurgien à Amiens.*

Un particulier de cette ville me vint consulter à l'occasion d'une tumeur considérable, adhérente à la voûte du palais ; cette excroissance qu'il avoit négligée depuis quatorze ou quinze ans, avoit fait un si grand progrès, que lorsqu'il me la fit voir, elle lui emplissoit toute la bouche, ce qui l'incommodoit extrêmement, ne pouvant plus manger qu'avec beaucoup de peine, &c

parler qu'avec difficulté, ayant en outre presque toujours la respiration laborieuse, la tumeur faisant obstacle à l'introduction de l'air dans les poumons.

Dans cette extrémité, il se détermina à souffrir l'opération. Après l'avoir examiné avec la plus scrupuleuse attention, je lui exposai les événemens qui en pouvoient résulter; tels que la grande difficulté d'opérer dans cette partie, la crainte de la récurrence, & le danger presque inévitable d'une hémorragie extrêmement difficile à arrêter, malgré toutes les ressources de l'art, dans un lieu aussi défavorable, par l'embarras de trouver un point d'appui, pour comprimer les vaisseaux ouverts par l'opération.

Ces objections ne l'ayant pas intimidé, je cherchai à inventer une machine, dont le mécanisme fût capable de prévenir le danger des suites d'une hémorragie, que je regardois comme moralement impossible d'éviter. J'en fis un modèle, avec une lame de plomb, & lui ayant donné la forme la plus convenable, tant pour remplir mon objet, que pour l'approprier à la commodité du malade, je la fis exécuter en fer blanc: j'en joins la copie que j'ai tracée, avec la description, par ordre alphabétique.

Pour servir de point fixe & d'attache à cette machine, j'eus recours à un fort

bonnet piqué , bien ajusté à la tête du malade , lequel se fronce & se serre par derriere , avec des cordons.

Après avoir préparé le malade par les remedes généraux & un régime convenable , je lui donnai jour pour l'opération.

Je me servis , pour la faire , d'un scalpel à deux tranchans , dont la pointe étoit arrondie : je commençai par cerner la tumeur , d'une incision demi-circulaire , qui comprenoit une grande partie de sa circonférence : je continuai la dissection , jusqu'à ce que je fusse sûr de l'avoir emportée , avec tout son kyste.

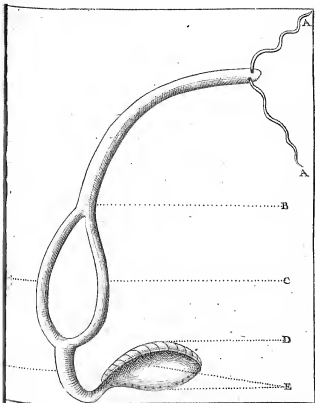
Ce que j'avois prévu , arriva. Il y eut une artere ouverte à la partie latérale droite , & presque postérieure du palais ; comme l'hémorragie étoit considérable , je me hâtai d'appliquer la machine , dont la partie convexe de la platine étoit garnie d'une piece d'agaric de chêne , afin de faire une compression sur l'ouverture de l'artere ; j'assujettis ensuite la machine par sa partie supérieure au bonnet froncé , dont j'avois fait couvrir la tête du malade : je recroisai par-devant les deux rubans qui avoient servi à former les deux attaches ; la premiere , au-dessus de la future coronale ; l'autre , à la partie supérieure de l'occiput , ce qui me réussit dans le moment.

Je parvins , moyennant cette manœuvre , à arrêter l'effusion du sang qui auroit coulé en abondance , sans ôter au malade la facilité de parler & d'avalcr.

L'hémorragie n'a point reparu : le malade fut radicalement guéri , après l'exfoliation de plusieurs portions des os maxillaires & palatins ; la plaie fut entièrement cicatrisée , dans l'espace de sept semaines , sans qu'il soit survenu de nouvelles excroissances. Je fis cette opération le 14 Novembre 1758 , au sieur Forceville , marchand épiciér de cette ville , en présence de M. Bourgeois , mon confrere , & de plusieurs amis & parens du malade : la tumeur qui étoit une masse charnue , excédoit la grosseur d'un œuf de poule.







Les cordons qui s'attachent au bœuf froncé par derrière.  
 Partie supérieure de la machine qui porte à plat sur le front comme un porte-  
 verre & l'on ne le large.  
 L'ouverture pour laisser passer le nez depuis sa partie supérieure jusqu'à l'inférieure.  
 Partie convexe de la platine qui touche au palais, garnie d'une pièce d'agrie de chêne.  
 Les lignes oblique ascendante marque la partie concave, et la ligne horizontale marque  
 les trous qui reçoivent autour de la platine pour la facilité de couler la pièce d'agrie.  
 La bande inférieure depuis la partie inférieure du nez jusqu'à la Bouche.



## OBSERVATION

*Sur la guérison parfaite d'une Epiplo-entérocele, avec sphacèle & perte d'une partie de l'intestin, par M. JEART, ancien chirurgien - major des vaisseaux du Roi, & chirurgien établi à Moissac en Quercy.*

Le nommé Jammès de la Riviere, de Verdun, âgé d'environ cinquante ans, avoit depuis long-tems une hernie qui ne l'incommodoit pas cependant, & ne l'empêchoit pas du tout de vaquer à ses affaires, lorsqu'il portoit un bandage. Au mois de Juillet 1759, il s'exposa à remonter un moulin flottant, qui étoit descendu par l'inondation de la Garonne : les grands efforts que cet homme fit, obligea l'hernie de sortir, au point qu'il ne fut pas possible d'en faire la réduction : voilà d'abord étranglement suivi des symptomes qui l'accompagnent. On appella M. Faye, chirurgien à Verdun, qui le trouva souffrant des douleurs horribles; la tumeur herniaire étoit de la grosseur de deux poings, réunis avec dureté, inflammation, pouls fréquent & intermittent, soif ardente; ce chirurgien prit tous les moyens possibles de guérison; mais tout fut inutile;

la partie tomba en mortification. Je fus appelé le quatrième jour de l'accident ; le malade étoit dans un état des plus tristes ; des yeux mourans , un poulx défaillant , vomissement accompagné de frissons , tout m'annonçoit une mort prochaine : pour lors voyant qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre , je proposai l'opération aux parens qui furent d'abord déterminés , malgré l'exposé que je leur fis du danger qui pourroit la suivre. J'ordonnai au malade de mettre ordre à ses affaires spirituelles : tout cela fait , je procédai à l'opération. Je coupai tous ces tégumens , je mis le sac herniaire à découvert , je l'ouvris ; la première chose que j'apperçus , ce fut l'intestin iléum gangrené , & une partie de l'épiploon sphacélé : j'emportai tout ce que je trouvai de gâté ; il sortit de cette ouverture , des excréments , avec deux vers extrêmement longs & blancs ; la plaie répandoit une odeur insupportable : je la remplis de plumaceaux chargés des anti-septiques : le lendemain de l'opération , le hoquet & le vomissement commencerent à cesser ; la suppuration devint abondante , de très-mauvaise odeur & couleur ; par ce moyen , la circonférence de l'ulcère fut consumée , ainsi que celle du sac. Je pansai deux fois le jour le malade , avec un digestif fait avec de la térébenthine , les jaunes d'œufs , la teinture de myrrhe & d'aloës. Je faisois

prendre au malade , de trois en trois heures , un grand verre d'infusion de quinquina , & j'en appliquois sur l'ulcere , des compresses trempées. Je me servis pour digestif , d'une essence vulnéraire , avec l'hypericum , la morelle & la véronique ; la plaie diminua insensiblement , quoiqu'il en sortît pendant long-tems des matieres fécales. Ce traitement que j'ai toujours continué , a si bien répondu à mes vœux , que l'intestin s'est consolidé , & le malade radicalement guéri.

---

## PETITES VEROLES CONFLUENTES,

### ANOMALES ET ÉPIDÉMIQUES ,

*Observées à Tarascon en Provence , par  
M. MOUBLET , bachelier de la faculté  
de médecine de Paris , & médecin de  
l'université de Montpellier.*

( §. 1. ) Tandis que l'inoculation partage & occupe tous les médecins de l'Europe , je pense que c'est contribuer à éclaircir une question si importante pour l'humanité , que d'exposer les effets que la petite vérole naturelle produit sous différent ciel. On peut les comparer avec ceux qui en ont suivi l'insertion , dans différentes circonstances. Car , dans une matiere où le raisonnement ne sert qu'à apprécier l'expérience , on ne

doit se décider qu'en faveur de la méthode constatée la plus salutaire par des faits évidens & réitérés, & considérée dans tous ses revers.

(2.) Les confluentes, que j'entreprends de décrire, ne sont pas les seules que nous avons vu régner ici. Il a paru en même tems des discrètes, dont la plûpart ont été simples & bénignes, & d'autant plus heureuses, que l'épidémie touchoit à son terme, & que la saison s'adoucissoit; quelques-unes cependant, d'entr'elles, ont suivi le type d'une fièvre synoque putride; les confluentes qui ont dominé, & qui nous ont paru d'un genre particulier, fixeront seules notre attention.

(3.) Il étoit facile de les prévoir par les signes caractéristiques qui les précédent, qui cessoient d'être équivoques, par le tems de l'épidémie courante, dans lequel ils se manifestoient. Ces signes qui sont si irréguliers, qu'ils diffèrent dans la diversité des sujets, par leur assemblage, leur durée & leur exacerbation, ne sont pas moins dépendans de la même cause, & relatifs aux mêmes principes.

(4.) La maladie s'annonçoit par un frisson plus ou moins long, qui, dans quelques-uns, a continué & est revenu erratiquement, pendant les deux & trois premiers jours. Il étoit suivi d'une chaleur & d'une fièvre également forte, qui répondoit à

l'intensité de ses paroxysmes, dans les intervalles de rémission. Ce prélude ressembloit assez à celui qui précède une fièvre synoque : la tête étoit appesantie, & la chaleur du corps considérablement augmentée. Chez les adultes, la fièvre étoit vive, accompagnée d'une lassitude spontanée, d'un accablement général dans tous les viscères, d'une oppression plus considérable, & d'une altération plus sensible dans les humeurs : les urines étoient rouges & colorées, la langue blanche & chargée, & le ventre le plus souvent constipé ; les fonctions des viscères paroissoient moins lésées, que s'exécuter avec peine. Il arrivoit des nausées, des envies de vomir fatigantes, quelquefois sans vomissement : des rapports nidoreux revenoient fréquemment à la bouche ; ces efforts redoublés augmentoient le mal-aîse universel, excitoient des tiraillemens, une distension gravative & douloureuse à la région épigastrique, & une accélération dans le mouvement des liqueurs.

(5.) Solano pense que le pouls plein, gros & rebondissant, est un signe univoque de la petite vérole. Je n'ai eu lieu de remarquer que sa vitesse, sa fréquence & sa plénitude, à différens degrés, telles qu'elles sont dans les fièvres inflammatoires, & dans les corps où régnent une pléthore & une cacochymie diversément combinées. Le

pouls des enfans étoit plus élevé, & ses pulsations plus promptes : les sternutations, les bâillemens, les vomissemens plus fréquens ; les symptômes communs & ordinaires, précurseurs de l'éruption ; la face rouge, les larmoyemens involontaires, la demangeaison des narines, l'enrouement étoient multipliés & plus remarquables : il se manifestoit assez souvent une douleur lancinante à la région précordiale.

(6.) La progression & l'intensité de ces accidens, (4. 5.) étoient déterminés par la disposition du corps. Ils ont été pour quelques-uns, passagers, de peu de conséquence, & se sont écoulés sans alarmes ; ils ont persévéré dans plusieurs, jusqu'au cinq & au six, sans diminution & sans relâche : les tempéramens les plus forts en ont été le plus affectés, & sont ceux en qui le prodrome de la maladie a été le plus lentement.

(7.) Dans le plus grand nombre dans lesquels elle a sévi avec vigueur, l'effervescence des liqueurs étoit excessive, & les symptômes énoncés, portés à un degré éminent. Dès l'invasion de la maladie, la fièvre étoit violente, le visage rouge, l'haleine chaude, le devant de la tête brûlant ; les malades étoient tourmentés par des insomnies & des anxiétés : on reconnoissoit par intervalles, des aliénations d'esprit & une tendance au délire ; il s'établissoit fréquemment de bonne heure : des taches miliaires,



d'une couleur foncée , paroissoient principalement au col & sur le devant de la poitrine ; la respiration étoit gênée & sibilieuse , les excrétiions difficiles , les urines rouges & briquetées , souvent supprimées , avec des douleurs extrêmement aiguës à la région lombaire , qui duroient pendant tout le tems de l'ébullition , & les membres étoient mus par des contractions subites & irrégulières.

(8.) Le second période de la maladie s'est déclaré par l'irritation & la distension de la peau , produite par l'irruption & l'abondance de la matiere varioleuse qui s'y porte , & qui engorge les glandes cutanées : l'éruption paroissoit graduée dans ceux qui n'avoient pas souffert d'accidens fâcheux , (6) ; le visage étoit le premier couvert de petites taches éréthypélateuses ; les boutons étoient entassés & paroissoient en grand nombre , à la fois ; les autres parties n'étoient pas si fournies : ils rentroient , par rapport à elles , dans la classe de celles que Morton appelle cohérentes ; mais , selon Sydenham , le caractère & le nombre de ceux de la face , doivent servir de règle & donner la dénomination à tous ceux du corps ; & il suffit qu'elles y abondent , pour devoir les mettre au rang des confluentes : à mesure que les boutons grossissoient , le cercle rouge qui ceint leur base , s'étendoit ; ils croissoient avec assez de régularité ; mais

quelque heureux que fût l'ouvrage de la nature, on ne remarquoit pas toujours une grande remission dans la fièvre, parce que l'intérieur n'étoit pas entièrement débarrassé.

(9.) Quelquefois il survenoit, entre les intervalles, des boutons à ceux qui en avoient été jusqu'alors exempts, (7); de petites marques exanthémateuses qui s'éclipsoient deux jours après. Lorsque les pustules varioliques avoient beaucoup de peine à sortir, l'on remarquoit un accablement général, une langueur dans toutes les fonctions; l'éruption faite, ne procuroit pas un grand calme; les malades étoient inquiets & avoient une pente à l'assoupissement: la circulation étoit embarrassée, le corps lourd: & la fièvre ne répondoit pas à la grandeur du mal: le ptyalisme étoit léger, la bouffissure du visage très-considérable, les urines claires, le ventre ferré; les boutons accumulés & unis par leur base, s'élevoient peu; ils s'affaïssoient & faisoient le godet, & leur pointe s'applatissoit.

(10) L'éruption a été quelquefois orageuse, & la progression des boutons, rapide & précipitée. Malgré leur abondance, ils étoient si confondus au visage, qu'ils se surmontoient les uns les autres: le voile du palais, la bouche & la langue en étoient couverts; leur excessive quantité au visage & aux articulations nuisoit à leur élévation: ils étoient écrasés, & leurs bords &

leur circonférence étoient rouges, & paroissoient enflammés. *Absoluta jam esse videbatur eruptio pustularum, quæ tamen ita parum eminebant, ut adhuc intra cutem hærerent, margines admodum inflammati & quasi sanguine ardentes.* Freind, hist. II, pag. 74 de purg. in variol. confl.

(11.) Chaque famille de boutons étoit plus distincte sur les autres parties : les mains étoient plus fournies que les pieds, leur croissance y étoit plus sensible, l'œdématie des extrémités inférieures, plus considérable ; leur issue n'en étoit pas meilleure ; deux jours après, ils s'enfonçoient également, & étoient marqués au milieu, d'un point noir, comme ceux du visage : les malades inclinoient au délire ; ils avoient des mouvemens vertigineux, pouissoient des cris : leur sommeil étoit interrompu par des rêveries & des terreurs ; ils se levoient du lit dans leur accès phrénétique ; ils avoient une roideur dans les tendons, l'haleine forte, l'urine briquetée, avec un sédiment épais ; la soif étoit ardente, le gosier embarrassé, la voix difficile, la toux fréquente ; les yeux ne pouvoient supporter la lumière ; les selles étoient jaunâtres, & plusieurs ont rendu des vers morts & des vivans.

(12.) Il est toujours des variétés constantes ; effets de la constitution. Une épidémie régnante peut produire toutes les espe-

## 448 PETITES VEROLES ÉPIDÉM.

ces différemment combinées. J'ai traité à l'hôpital une fille de seize ans, attaquée d'obstructions dans les viscères du bas-ventre, qui, après avoir éprouvé les symptômes généraux & préliminaires de la petite vérole, fut couverte dans l'espace de 24 à 30 heures, d'une infinité de boutons d'une base large, d'une circonférence relevée, d'une grosseur à-peu-près égale, distincts, rebondis, clairs, transparens, remplis d'une sérosité limpide, & formant de petites tumeurs crySTALLINES : le cercle de la base étoit pâle, & toutes les parties bouffies, comme l'observe Helvetius, ( pag. 209, &c. sur la petite vérole ; ) peut-être que la ténuité de l'humeur avoit contribué à leur développement brusque ; parvenus à leur maturité, ils deviennent peu-à-peu louches, ternes ; l'humeur blanchit, s'épaissit, acquit une certaine densité, prit même une consistance ferme & solide : le plus limpide & le plus aqueux transuda à travers de la pellicule ; par cette progression insensible, ces boutons marqués d'une tache brune & obscure, séchèrent : cette espece de crySTALLINE dégénéra ainsi en verruqueuse ; la fièvre qui avoit continué pendant l'éruption totale, devint très-considérable, jointe à la fièvre secondaire de la suppuration, & s'appaîsa ensuite insensiblement, les autres symptômes étant mitigés.

(13.) On voyoit ordinairement la suppuration s'établir le 5 , le 6 ou le 7 ; quelquefois elle duroit encore après le 12. La fièvre étoit redoublée par celle que la nature avoit coutume de susciter ; la tuméfaction de toutes les parties a été d'autant plus grande , que la salivation a été moindre , & qu'il est survenu rarement de diarrhée. Les malades se plaignoient des phlegmes arrêtés au gosier , qui excitoient une toux laborieuse , & qui gênoient beaucoup la respiration : la difficulté d'avaler devenoit plus pénible par le gonflement & l'irritabilité arrivée aux muscles de l'œsophage & des parties voisines.

(14.) Les pustules de la bouche , soit par la chaleur du lieu , soit par une plus grande tuméfaction , étoient plus avancées que celles de l'extérieur : le sommet des boutons du visage blanchissoit plutôt qu'au reste du corps : on les trouvoit rebondis , pleins ; & le lendemain , leur surface s'écrasoit , & le cercle d'alentour étoit encore rouge. J'en ai remarqué , dont le dehors étoit humide , parce que la partie la plus fluide du pus suintoit au travers de la capsule qui le renferme : plusieurs en même tems se réunissoient , en suppurant , & caractérisoient la filiqueuse de Freind , qui n'est qu'une cristalline , dont les boutons se pénètrent , gagnent de l'un à l'autre , & forment comme

des filiques ; les familles des boutons appartenant aux autres parties moins enflammées , moins confluens , quoique fort avoïsinés & accumulés même en différens endroits , étoient plus enflés , plus arrondis , & se soutenoient mieux.

(15.) Les pétéchie dans plusieurs , n'ont paru qu'après l'éruption. On appercevoit sur la poitrine & aux jambes , des phlyctènes gangreneuses , des taches noires d'un vrai pourpre ; dans ceux en qui l'éruption avoit étoit si difficile & si surabondante , la tuméfaction des paupieres , de la tête , des mains & des pieds , étoit excessive , le corps extrêmement sensible & douloureux ; une partie des boutons , d'après leur dépression , crevoit , & il en découloit une sanie ichoreuse , d'une âcreté insigne , *ita ut carnem subjectam nigredine & sphacelo afficeret.* ( Freind , *Hist. III, de Febr. var. confl. pag. 79.* )

(16.) Ils laissoient appercevoir un creux large , & formoient des apostèmes livides & comme sphacelés ; leurs bords desséchés & racornis , noircissoient ; ils ne sembloient au visage , par leur proximité & leur adhérence , faire qu'une croûte charboneuse , comme à celles que Sydenham traita en 1674. Les pustules de la tête qui n'étoient point ouvertes , & sur-tout celles des articulations confondues ensemble , composoient de grandes vésicules , sous lesquelles

on distinguoit une sérosité âcre & corrosive, que Sydenham décrit en ces termes : *Ambustorum ad instar sero limpidiore distentas*, ( *De variol. reg. anom. pag. 211*, 1760. )

(17.) Il est survenu à plusieurs, dans ce tems, une nouvelle génération de boutons qui pulluloient, sans s'élever beaucoup. Ils naissoient, non pas à la tête où il n'y avoit point d'espace, mais principalement aux extrémités inférieures; accident qui n'est point échappé aux anciens : *Aliquando accidere & inveniri variolas parvas intus in magnis variolis, & nominari variolas duplices.* ( *Rhaf. pag. 419, col. 3.* )

(18.) L'infiltration, l'engorgement extrême & l'exulcération gangreneuse de la peau caufoient aux fibres une distension violente; le séjour, & l'effusion de cette humeur âcre & corrosive, produisoit des douleurs vives & insupportables; l'intérieur étoit encore assailli par des picotemens vifs. Les enfans qui se déchiroient, en enlevant ces croûtes & ces escarres, faisoient des plaies difformes qui saignoient abondamment: une odeur fétide s'exhaloit de leur corps; leur aspect étoit hideux: ils se tournoient sans cesse dans leur lit, sans trouver une place qui les fixat; un délire obscur s'emparoit d'eux: la langue, *pustulalis dolentior*, épaisse, noire, crevassée &

tremblante, étoit gercée profondément; les lèvres étoient rissolées, la chaleur & la soif si ardentes, qu'il y avoit des malades qui ne vouloient boire que froid : la déglutition devenoit toujours plus pénible, la respiration laborieuse, la voix foible, aiguë & entrecoupée, *vox sibillosa*, la vue débile; les yeux clignotoient, le ventre étoit tendu & gonflé par beaucoup de vents; quelquefois il s'ouvroit de lui-même, & les malades rendoient des vers, avec des déjections liquides, porracées & infectes. Ils sentoient des demangeaisons fortes aux narines, présage assuré que les parties internes sont attaquées.

(19.) Le tems de l'exsiccation a été pour l'ordinaire, court pour ceux qui ont essuyé les symptomes précédens, (17. 20) & par malheur, ils sont en grand nombre. Les fonctions s'altéroient davantage; un affaïssement général rendoit le poulx languissant, ferratile, vermiculaire: le sang se faisoit quelquefois jour par le nez; il sortoit de la bouche & de leur corps des vapeurs pénétrantes & insoutenables; le croupissement de cette sanie acrimonieuse, causoit des érosions profondes: plusieurs avoient des plaques étendues, gangreneuses & ulcérées aux fesses: ils éprouvoient par intervalles, des treffaillemens instantanés; il se formoit des délitescences; les matieres résorbées produisoient des dépôts intérieurs,



des métastases subites : à mesure que la tête se dégageoit, la poitrine s'engorgeoit tout à coup ; il survenoit un râlement qui suffoquoit dans peu les malades ; le météorisme du bas-ventre augmentoit ; les extrémités inférieures œdémaciées s'enflaient considérablement ; les excréments couloient involontairement , & d'une manière insensible ; la déglutition étoit si difficile, qu'ils répugnoient tout liquide : les malades, dans un état d'angoisse, tomboient dans une stupeur, ou mieux, dans une foiblesse qui anéantissoit tous les sens ; les narines étoient dilatées, la cornée terne & comme voilée, les ongles livides, tout le corps infect, cadavereux & flétri.

(20.) Quand l'ouverture d'un dépôt ou d'un abcès intérieur étouffoit le malade, sa mort étoit subite, & n'étoit point avancée par tous ces accidens consécutifs, (19.) On remarquoit seulement une aphonie, une rigidité plus grande dans les tendons, une lenteur, un engourdissement dans les sensations : l'altération & la gêne avec lesquelles s'accomplissoient les fonctions essentielles, laissoient encore subsister un reste de liberté dans les mouvemens des viscères, qui étoient tout à coup interceptés. Je vis le second d'Avril une fille robuste, âgée de dix-huit à vingt ans, qui étoit au 21<sup>e</sup> de la petite vérole, & que je n'avois

commencé de visiter que le jour d'auparavant. Son corps étoit bouffi, & son visage couvert d'une seule croûte noire & livide; le pouls répondoit encore assez bien. Après avoir pris un bouillon, sans avoir fait remarquer une grande difficulté, & proféré quelques paroles distinctes, elle se remit dans son lit. A peine y fut-elle rentrée, qu'elle fit un mouvement soudain & se leva à l'improviste sur son séant : elle rendit l'ame à l'instant, & quelque tems après, des déjections d'une puanteur extrême, mêlées d'une sanie purulente & gangreneuse.

(21.) La maladie n'a pas été portée à un si haut degré d'intensité dans ceux qui en ont échappé. La longueur de leur convalescence a été relative aux accidens plus ou moins dangereux, qu'ils ont souffert. La dépuration du corps ne se fait presque jamais parfaitement par l'ouverture des boutons : une partie du pus a été repompée dans l'intérieur, & a suscité des symptômes morbifiques, à raison de sa quantité & de son acrimonie. Plusieurs ont été atteints de fièvres, de toux opiniâtres, de diarrhées, d'abcès, de furoncles dans différentes parties. J'ai traité un enfant de dix ans, dont les narines ont été remplies d'un si grand nombre de pustules, qu'elles se sont trouvées, après l'exsiccation, tellement collées & cicatrisées ensemble, qu'il n'est resté,

aucune issue à l'air. Il a fallu les ouvrir par deux incisions, dilater leurs parois, & pratiquer deux petites canules de plomb, retenues par un ruban que l'enfant porte encore pour entretenir l'ouverture; le nez est devenu comme écrasé, rappettissé & fort referré.

(22.) Freind décrit un cas presque entièrement semblable : *Ut* dit-il, *quale demum fuit morbi virus appareat, cum sanitas jam esset restituta, materia variolosa naris infimæ septum quod cartilagineum est, penitus erosit, ita ut foramen haud mediocre perfectâ undique cicatriculâ obductum relinqueretur*, ( pag. 82, *Hist. IV de confl. var.* ) Les boutons ont laissé extérieurement, dans un grand nombre, des traces de leur présence; les capsules étant desséchées, sont tombées insensiblement en écailles; mais la matière qu'elles contenoient, a fait des excavations; les pustules qui, en s'unissant, se sont aggrandies, ont favorisé la stagnation, & ont laissé des cicatrices apparentes qui ont altéré le tempérament & la texture de la peau.

(23.) Cette maladie, qui a été extrêmement contagieuse & funeste, peut être rapportée à la troisième & quatrième espèce qu'établit M. Helvetius, qui ne diffèrent que par une plus grande intensité, ( *Obs. sur la pet. vérol. pag. 213, 214.* ) Il en est

mort des personnes d'un âge avancé ; mais les enfans ont été principalement les victimes. Il est des familles à qui elle a enlevé tous ceux qu'elles possédoient : elle a commencé de paroître au mois de Décembre dernier ; aussi Boerrhaave remarque, *quò citius in hiemem incipit, eò violentior,* (aph. de cogn. morb. pag. 260, §. 1380 ; ) elle a sévi avec la même vigueur, jusqu'au mois de Mai de cette année, où la salubrité de l'air a été ramenée par une température plus douce de l'atmosphère, & par des pluies abondantes dont nous avons été privés jusqu'alors.

(24.) Les maladies aiguës qui ont régné durant cet intervalle, n'ont point participé des mêmes principes, & sont des fausses péripneumonies, des fièvres bilieuses, putrides, des erratiques, des intermittentes, qui étoient entretenues par une cacochymie simple qui cédoit plus aux évacuans & aux antimoniaux, qu'au quinquina & aux fébrifuges. Il est important de remarquer qu'une épidémie meurtrière a ravagé plusieurs villages des environs, dans le même tems que cette petite vérole s'est exercée ici avec violence ; & lorsqu'elle a cessé, elle s'est déclarée avec fureur dans des endroits voisins.

(25.) On voit assez par les signes rapportés, quels sont les événemens qu'a eu chaque état de la maladie ; ils ont été diffé-

rens , suivant les diverses nuances des symptômes ; les premiers tems ne paroissent pas souvent présager le danger des autres périodes : le mal empirait d'une manière sourde ; dans d'autres , les mêmes accidens ont subsisté dans tous les tems , parce que la raréfaction & le tumulte du sang persévèrent jusqu'à ce que la matière varioleuse soit entièrement séparée du torrent & de la masse des humeurs ; & elle ne l'étoit point , à cause de sa grande quantité. En général , quelques-uns sont morts au commencement de l'éruption , plusieurs sur le déclin de la suppuration , & le plus grand nombre dans l'exsiccation. Les personnes robustes , douées de vaisseaux forts & élastiques , dont les liqueurs sont susceptibles d'une grande raréfaction , avançoient la putréfaction des humeurs : les enfans d'un tempérament humide , d'un tissu de fibres lâches , abondans en sérosité , duroient davantage : il étoit rare qu'elle se termina avant le 9 , & elle ne passoit pas ordinairement le 20.

(26.) Sydenham , dans la description de celles de 1674 , dit que les malades qui en mouroient , passaient souvent le 21 , qu'il croit communément être le terme de ces maladies. ( Sch. mon. 77. ) Il faut observer que Sydenham compte , non pas du jour de l'éruption , mais de celui de l'invasion du mal. En ce sens , j'en ai vu aller jusqu'au 25 : l'ordre inégal des périodes

qu'elles parcourent , ainsi que l'assemblage irrégulier des symptômes qui les accompagnent , dépendent de l'état des saisons dans lesquelles elles arrivent , de la cause qui les produit , & de la disposition des tempéramens qu'elles affectent.

(27.) Le froid , pendant cet hiver , a été long , sans être excessif. Le thermometre gradué , selon M. de Réaumur , est descendu & a resté long-tems au-dessous du terme de la glace , sans beaucoup s'en écarter ; & la sécheresse a été si forte & si continue , qu'il n'est pas tombé une goutte d'eau depuis le 7 Janvier , jusqu'aux derniers jours d'Avril.

(28.) Les émanations de la terre ont été par conséquent plus grossières , les vapeurs plus chargées de matieres hétérogenes ; les sels plus âcres & moins dissous , introduits dans la masse des humeurs , ont vicié leur substance , altéré leur mouvement , produit des dépravations d'autant plus pernicieuses , que leur contact est plus intime , leur action plus immédiate & plus durable.

(29.) Leurs effets sur les solides , sont la crispation de la peau , le resserrement des pores , la densité & la rigidité des fibres , la diminution de la transpiration , une trop grande vibratilité , une augmentation de force dans le genre vasculaire , une stagnation des fluides dans l'intérieur , qui rompt l'équilibre qui doit régner entre les viscères

& le système des capillaires; car plus les viscères s'engorgent & s'affoiblissent, plus la résistance de l'habitude extérieure augmente; & à mesure que la dépuration du corps est moindre, la putrescence des humeurs est plus grande.

(30.) Puisque l'air modifie nos organes; toutes ces considérations nous prouvent que l'état physique du corps étoit véritablement lésé, avant même l'invasion de la petite vérole. S'il importe si fort de faire entrer les révolutions de l'atmosphère dans l'æthiologie des épidémies, on conçoit aisément de quelle influence doit être l'intempérie sèche & froide de l'air, dans les maladies éruptives qui se jugent principalement par la peau. Aussi Arbuthnot rapporte qu'en l'hiver de 1708, qui fut le plus froid qu'on ait senti en Angleterre, les maladies qu'on essuya, ne furent pas funestes; qu'en celui de 1709, reconnu pour le plus humide, on n'y en éprouva point d'extraordinaires, mais qu'en 1710 & 1714, la sécheresse fut extrême, & qu'il régna une petite vérole communément mortelle. (*Effets de l'air*, §. XXXIX, pag. 210.)

(31.) En effet sa propagation seroit-elle si rapide, si elle n'étoit fécondée par un concours de qualités de l'air? & quelle autre cause peut en faire éclore le germe, en déterminer l'espèce, en entretenir la durée, exciter en nous cette disposition qui favorise

son développement, que le vice de l'atmosphère qui en vivifie l'activité? *Variolæ quandoque lethales, quandoque mitius se habent, prout nimirum plus aut minus malignitatis ab aëre contractæ referunt.* (Willis, tom. I, cap. XV, pag. 167.)

(32.) La constitution régnante de l'air ne suffit pas néanmoins seule, pour faire acquérir & pour rendre une petite vérole maligne. Combien qui en ont été exempts? Combien encore qui, en même tems, l'ont eu d'une manière douce & salutaire? Il faut enfin un assemblage de conditions en nous, qui accompagne son expansion. En vain ces miasmes contagieux répandus dans l'atmosphère, s'insinuent dans nos humeurs, & y sont comme un levain corrompateur. S'ils ne trouvent point de matières à s'allier, s'il n'est point en elles un vice inhérent qui les seconde, la perfection du corps n'en ressentira aucune atteinte, les organes conserveront leur intégrité & leur énergie; le sang, sa pureté & son homogénéité: ils seront foulés dans tous les vaisseaux, ils parcourront tout le cercle du genre vasculaire, & les forces de la nature dompteront leur qualité septique: l'ordre de la circulation, les sécrétions des liqueurs, les mouvemens qui leur seront imprimés les dissiperont entièrement par les émonctoires extérieurs, & l'économie animale restera saine & incorruptible.



(33.) Mais si la masse du sang est déjà imprégnée de principes étrangers, ou d'une certaine quantité de matieres hétérogenes, par ce mélange inficié, nos humeurs deviennent susceptibles de recevoir toutes les impressions funestes que ces miasmes septiques, d'une mobilité & d'une pénétrabilité extrême, peuvent susciter & causer en elles : ils contractent une affinité réciproque ; plus ils se mêlent ensemble, plus ils s'alterent & s'éloignent de leur état primitif & naturel : leur volatilité favorise leur action, leur activité énerve le mécanisme général : ils désunissent les molécules du sang, détruisent leur analogie & leur cohésion, produisent des mouvemens intestins, des fermentations spontanées, d'où il résulte une dissolution particuliere du sang, une dégénération insensible de sa propre substance ; c'est ainsi que le vice du corps conspire, autant que celui de l'air, au développement des maladies épidémiques : *Sequuntur constitutionem corporis, quamquam temporis conditio vires nescio quas addit ; sed reverà à corpore est, id quidquid est.* ( Ballon. lib. V, pag. 572, de morb. epid. )

(34.) Ces suc's impurs, issus d'une double cause morbifique, mêlés avec la matiere varioleuse qu'ils exaltent, qu'ils pénètrent, à qui ils communiquent le mauvais caractère dont ils sont empreints, ne constituent

point une petite vérole simple, qui soit fixée au cours régulier de ses phénomènes périodiques : ils portent le trouble dans toutes les fonctions, parce que le foyer du mal réside & se trouve répandu dans toute la masse des humeurs ; & non seulement ils aggravent les symptômes varioliques, mais ils leur ajoutent encore tous ceux qui leur sont propres, dont la durée & l'action sont permanentes &, d'autant plus funestes, que leur malignité est plus grande, & leur quantité excessive.

(35.) Leur abondance peut être telle, que portés, avec la matière varioleuse, vers l'habitude du corps, ils s'y arrêtent, s'y fixent avec elle, la raréfient, l'augmentent, la multiplient & s'opposent à son développement. Ils suppriment toute excréation, parce qu'ils engorgent & oblitérent les orifices des petits vaisseaux. Tous les capillaires cutanés, dilatés & forcés au-delà de leur ton, après avoir cédé à leur irruption, n'ont plus ni la souplesse & la vigueur de se prêter aux efforts de la nature, ni la force & les moyens de se débarrasser des humeurs nuisibles, qui se seroient dissipées par la transpiration. En effet, *Petechiæ cur fiunt, quia maligni ichoris perspiratio impeditur.* (Sanct. Stat. med. sect. 1, aph. CV.)

(36.) La corruption totale du sang est ainsi accélérée par le volume grossi & vicié

des liqueurs, la matiere morbifique se trouve concentrée dans le corps; elle s'engage & se dépose dans les viscères principaux, les irrite, les enflamme, infirme les forces vitales, suspend, rend irrégulière l'irradiation du fluide nerveux & manifeste par-tout où elle se produit la malignité dont elle est douée: les molécules les plus tenues & les plus affinées, mues tumultueusement jusqu'à la circonférence du corps, forcent les capillaires lymphatiques, s'échappent à l'extrémité des tuyaux, s'extravaient, noircissent & paroissent sous la peau: *Hujus enim cacochimiæ quæ reverà habet aliquod præter communem communis cacochimiæ sortem, virus est id quod in cutem efflorescit.* (Ballon. *Epid. lib. II, p. 169, 573.*)

(37.) La circulation toujours plus embarrassée, laisse dérouter le sang & les liqueurs: il se fait des stases en différentes parties; les humeurs croupissantes se décomposent, la putréfaction s'en empare, leur véhicule se dissipe, leur âcre dominant s'exalte; & parvenu à un degré éminent d'acrimonie & de malignité, il dessèche, corrode, détruit, consume le tissu même des solides, *Iis quæ suppurant, fit sphacellus.* (Sanct. *Stat. med. sect. 1, aph. XVI.*)

(38.) Le mouvement intestin dont elles sont agitées, ne sert qu'à développer leur

putridité alcaline & gangreneuse ; celui que leur communiquent les impulsions languissantes des forces vitales n'est pas capable de les expulser hors du corps. Ce qui se passe à sa circonférence , nous représente les dérangemens funestes qui arrivent dans l'intérieur des viscères ; elles corrompent leur substance , vicient leurs fonctions , entraînent l'ataxie des esprits , interceptent leur cours & précipitent la mort. *Ab infecto spiritu congelatur sanguis qui extrà pulsus , carbones , nigras papulas efficit , si manet intùs , mortem.* ( Sanct. Stat. med. sect. 1 , aph. CXXVII. )

(39.) Ces désordres mortels doivent nous rendre extrêmement attentifs sur la marche progressive des symptômes qui nous les annoncent , pour nous éclairer dans nos pronostics & dans le traitement que nous devons observer. Sydenham pense avec juste raison , que c'est toujours un grand bien , quand la petite vérole , en éclatant , n'est pas accompagnée d'accidens extraordinaires , parce qu'on a lieu d'espérer que les malades sont mieux en état de résister à ceux qui arrivent dans la suite.

(40.) Les vicissitudes de froid & de chaud , l'accablement général , l'affaïssement du genre nerveux (4 ,) dénotent la plénitude des vaisseaux , & combien la circulation étoit embarrassée par les matieres putrides

putrides qui l'insuflent : le pouls plein , dont les pulsations font lentes & fortes (5) , démontrent non feulement la gêne des vaiffeaux , mais encore l'engorgement des vifceres.

(41.) L'intenfité de la fièvre , les anxiétés , les infomnies , les douleurs & la roideur des tendons étoient en raifon de l'agitation des liqueurs , de la fenfibilité des corps & de l'éretéisme des vaiffeaux (5, 7.) On pouvoit préfumer , quand les accidens préliminaires étoient modérés , ou leur violence amortie par les premiers remedes adminiftrés , que les forces de la nature étoient fupérieures à celles du mal , puifqu'elles faifoient prospérer les remedes ; elles entretenoient une chaleur douce & vivifiante , qui foutenoit le cours régulier des liqueurs , & travailloit avantageufement à l'élaboration des fucs , (6.)

(42.) Ceux qui ont vomi , ont fouffert moins de cardialgies , de foulevemens d'estomac , & de mouvemens fpafmiques aux parties précordiales , que ceux qui n'ont eu que des fecouffes infructueufes , que des envies pénibles , produites par l'âcreté des matieres qui agacent & irritent le genre nerveux , (4) : le délire paffager , avant l'éruption , a été de peu de conféquence ; il n'étoit à redouter , que lorsqu'il ne prouvoit qu'un calme infidieux.

(43.) Les évacuations symptomatiques abondantes ont appauvri le sang ; les taches milliaires rouges & foncées , en disparaissant , n'ont laissé aucun mauvais effet , (7). Les pétéchies pourprées , noires , les sueurs spontanées , les mouvemens spasmodiques étoient l'indice d'une disposition septique dans le sang , (15). Morton pense très-bien que le transport au cerveau est le plus mauvais signe qui puisse arriver dans ces occasions.

(44.) Je fus appelé , au commencement de Février , sur le soir , pour un enfant âgé de quatre ans , vigoureux & bien constitué , que je trouvai dans un délire phrénétique , furieux , avec des mouvemens convulsifs surprenans : la fièvre étoit violente , la bouche sèche , la peau brûlante , les yeux étincellans & le visage tout en feu ; des sueurs abondantes & continuelles mouilloient tout le corps. Il tressailloit par intervalles ; les tendons du poignet éprouvoient des soubresauts fréquens ; le poulx étoit plein , fougueux & rénitent ; les artères temporales battoient avec force : on reconnoissoit enfin tous les signes d'une inflammation vive qui s'étendoit jusqu'au genre nerveux : on s'apperçut de plusieurs boutons qui perçoient au visage & aux jambes ; l'enfant ne s'étoit plaint que du jour d'auparavant , & avoit été saigné deux fois. J'ordonnai une saignée au pied ; trois heures

après , le délire se calma , les convulsions cessèrent , le malade parut tranquille , & répondit avec justesse ; tous les symptomes furent mitigés. Je fus mandé précipitamment le lendemain , à cinq heures du matin : il râloit ; l'on me dit qu'il avoit passé la nuit tranquille , & que ce n'étoit que depuis peu de tems qu'il avoit perdu tout à coup la parole : le pouls étoit petit , lent & presque effacé , le visage livide , la respiration extrêmement laborieuse & les extrémités froides. Il mourut quelques heures après.

(45.) Les métastases & les délitescences sont ordinairement mortelles , si la nature ne suscite une évacuation qui y supplée ; car ce n'est pas tant la lenteur ou la précipitation avec laquelle l'éruption se fait , qui montre le danger du malade , que l'abondance , la qualité , la direction de la matiere varioleuse , & la grandeur des obstacles qui s'opposent à son développement : le cours trop rapide de la circulation , qui rend quelquefois sa sortie brusque , peut , en la confondant avec la masse du sang roulant dans les vaisseaux avec vélocité , l'empêcher de s'en séparer ; d'autres fois , la sécheresse & la résistance de la peau sont cause du retardement de l'éruption.

(46.) Un soldat de l'âge , de vingt-quatre ans , arriva à l'hôpital dans le mois de Décembre dernier , atteint des symptomes

avant-coureurs de la petite vérole ; la fièvre étoit vive. Il souffroit depuis plusieurs jours des anxiétés, des insomnies, des agitations, des picotemens vagues dans tout le corps ; la peau étoit brûlante, sèche & aride : un phénomène inquiétant, par rapport à son intensité & à sa durée, ( quoiqu'assez ordinaire, ) étoit une douleur gravative à la région lombaire, qui le tourmentoit excessivement, suivie d'une suppression d'urine. Je le traitai selon la méthode de<sup>e</sup> Sydenham, Mead & Huxham, par des lavemens fréquens, des potions anodines, anti-phlogistiques & sédatives : jugeant que tous ces désordres dépendoient de la difficulté de l'éruption, & craignant quelque congestion inflammatoire & une funeste impression de la matiere varioleuse sur les viscères, je prescrivis, pour l'attirer vers la circonférence & relâcher le tissu de la peau, les bains, suivant les conseils de Rhases, de Boerhaave, d'Artbuthnot & de tant d'autres célèbres praticiens.

(47.) On lit dans l'histoire de l'Académie des sciences, ( an. 1711, ) une observation pareille, dans laquelle l'immersion du malade dans le bain, calma les accidens, & provoqua l'éruption qui réussit parfaitement. Un médecin de Lausanne, pénétré des mêmes principes, avoit coutume de fomentier avec l'eau tiède, de quatre en



quatre heures, le visage & les autres parties du corps, ( hist. de l'académie des sciences, an. 1737 ; ) je retirerai les mêmes succès du bain ; l'éruption de la petite vérole s'accomplit heureusement ; elle fut des plus confluentes : il survint ensuite au malade des accidens mortels, durant le cours de l'éruption.

*La suite au Journal prochain.*

## COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

Le sieur Bomare de Valmont, démonstrateur d'histoire naturelle, membre de la société littéraire de Clermont-Ferrand, de l'académie royale des belles-lettres de Caën, &c. va reprendre ses leçons publiques d'histoire naturelle, qu'il donne tous les ans, & en fera l'ouverture par un discours, le vendredi 21 Novembre 1760, à trois heures & demie précises, & les jours suivans qui seront indiqués.

L'étude d'histoire naturelle est, sans contredit, d'une nécessité absolue pour tous les étudians en médecine ; & c'est ce qui nous porte à leur annoncer de bonne heure ce Cours, dans lequel nous leur assurons, d'après notre expérience, qu'ils trouveront toutes les instructions nécessaires pour par-

venir à connoître les drogues simples, & à distinguer celles qui doivent être préférées, de celles que leur mauvaise constitution doit faire rejeter.

Nous ajoûterons que M. Bomare joint à l'art singulier d'exposer clairement les leçons qu'il donne, la prudence très louable de ne pas s'écarter de ce qui regarde spécialement le naturaliste ; ainsi, quoiqu'il se propose bien d'indiquer les usages mécaniques des corps naturels dont il fait l'exposition, il observe un scrupuleux silence sur leurs vertus médicinales, s'en rapportant, comme il le doit, à cet égard, aux lumières des médecins de Paris, & renvoyant aux professeurs de l'art, & à leurs leçons, ceux qui marqueroient quelque desir de s'instruire de cette partie de la connoissance des drogues. Son silence est moins un défaut dans ses leçons, qui sont d'ailleurs susceptibles d'un plus grand détail, qu'un religieux respect pour la médecine dont il ne veut pas s'écarter ; & ce motif, loin de décourager nos étudiants d'aller écouter ses leçons, doit les y porter avec d'autant plus d'ardeur, que M. Bomare joint à ce respect le désintéressement le plus marqué & le plus patriotique. Son zèle pour l'instruction des personnes à qui l'histoire naturelle doit être de quelque utilité, va jusqu'à sacrifier *gratuitement* les après-dînés des dimanches, pour faire des con-

férences où tout le monde non seulement est admis pour écouter, mais encore peut faire des questions relatives au point d'instruction que chacun veut puiser dans l'histoire de la nature.

La première de ses conférences s'ouvrira le dimanche 23<sup>e</sup> de *Novembre* 1760, à trois heures & demie précises, par un discours sur le Spectacle de la nature & l'importance de pareils entretiens. On se rendra en son cabinet, ( le lieu de ses assemblées, ) rue de la Verrerie, à la Rose blanche, près la rue du Coq.

*Nota.* M. Bomare propose encore à ceux que le défaut d'occasion ne rend pas assez familiers avec les drogues désignées dans nos matières médicales, de leur en fournir des échantillons assortis. Le commerce & les différens voyages ont fourni à M. Bomare une collection assez considérable de ces diverses substances, pour en procurer à un grand nombre d'amateurs, d'artistes & de naturalistes. C'est ainsi, qu'en se formant un petit cabinet, l'on s'habitue à connoître les différens objets ; que l'on acquiert un moyen des plus sûrs de ne pas se laisser tromper dans leur choix, dans le jugement qu'on en peut porter, & dans l'usage qui en doit être le résultat.

---

*LIVRE NOUVEAU.*

Précis de la Médecine Pratique , contenant l'histoire des maladies , & la maniere de les traiter ; avec des observations & des remarques critiques sur les points les plus intéressans : par M. *Lieutaud* , médecin de M<sup>se</sup> le duc de Bourgogne , & des enfans de France , de l'académie royale des sciences , & de la société royale de Londres. *Seconde édition.* A Paris, chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire de M<sup>se</sup> le duc de Bourgogne, rue S. Severin. Prix relié 6 livres.

Dans le compte que nous avons rendu de la premiere édition de cet ouvrage , nous avons fait appercevoir en quoi il excelloit , & les principaux avantages que le public pourroit en retirer. Nous avons été très-charmés de voir notre jugement confirmé par le suffrage des connoisseurs. L'auteur a redoublé ses soins , pour donner à cette édition la plus grande correction dont elle étoit susceptible. Il a mis en françois tous les titres des maladies , qui étoient en latin dans la premiere édition. Il a ajouté plusieurs articles qui lui étoient échappés. Le traité des maladies des enfans est sur-tout augmenté de plusieurs chapitres importans , de façon que nous présumons que le public recevra cette édition , avec encore plus d'empressement que la premiere.





## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	13	18	13	28	5	0	N - O. médioc.	Peu de nua.
2	10	17	13	6	$\frac{1}{2}$		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
3	12	18	16				N. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
4	14	18	17	5	0		N-O. <i>id.</i>	<i>Id.</i> Quelq. gout. de pl. le soir.
5	13	19	15				N. <i>idem.</i>	B. de nuag.
6	13	18	15	4	$\frac{1}{2}$		N-E. <i>id.</i>	Serein.
7	10 $\frac{1}{2}$	18	16				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
8	11 $\frac{1}{2}$	18					<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
9		19	16				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
10	12	21	16				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
11	12	20	15 $\frac{1}{2}$			0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
12	12	19					<i>Idem.</i>	Peu de nua- ges.
13		20	16	2			<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i> Pl. médi. tonn. éclairc. le f.
14		19					<i>Idem.</i>	Peu de nua- ges.
15		20	16	1	$\frac{1}{2}$		N-O. <i>id.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. le soir.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
16	12	20 $\frac{1}{2}$	16	28	0	0	S. id.	B. de nua- ges.
17	13	21	17 $\frac{1}{2}$	27	10		S-O. id.	Idem.
18	16	17	14		9		O. id.	Couv. pet. pl. le soir.
19	14	16	14		11		S. id.	B. de nuag. pl. médioc. par int. tout le jour.
20	13	16	14	28	0		Idem.	Id. Quelq. goutt. de pl. le matin.
21	12	15	10 $\frac{1}{2}$	27	11		S-O. au O. id.	Idem.
22	10	15	12		8		S-O. id.	Id. Pl. pet. le mat. & le soir.
23	10	16	12		10		Idem.	Idem.
24	11	16	13		8		Idem.	Couv. pl.
25	11	17	13		11		Idem.	idem. B. de nuag. pl. pet. le f.
26	12	18	14 $\frac{1}{2}$				Id. méd. & fort.	Idem.
27	14 $\frac{1}{2}$	18	15	28	0	$\frac{1}{2}$	Idem.	B. de nua- ges.
28	14	18	12 $\frac{1}{2}$	27	10		Idem.	Id. Quelq. goutt. de pl. le soir.
29	12	17	13	28	1	0	Idem.	Idem.
30	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$		3		Idem.	B. de nua- ges.

## MÉTÉOROLOGIQUES. 475

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois , a été de 21 dég. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 10 dég. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.  
 9 fois du N-E.  
 3 fois du S.  
 11 fois du S-O.  
 2 fois O.  
 4 fois du N-O.

Il y a eu 6 jours de tems serein.  
 22 jours de nuages.  
 2 jours de couvert.  
 14 jours de pluie.  
 1 jour de tonnerre.  
 1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité vers le milieu du mois.



*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1760, par M. VANDERMONDE.*

---

On a observé pendant ce mois, des maux de gorge gangreneux, qui ont continué de régner, ainsi que dans le précédent : ils paroissoient avoir une tendance plus grande à la gangrene : la fièvre étoit moins forte, le pouls souvent intermittent ; les malades étoient incommodés de défaillances fréquentes, ce qui sembloit éloigner les saignées, & indiquer les corroborans unis aux anti-septiques ; les émétiques antimonialx ont assez bien réussi.

Il a régné aussi des fièvres miliaires, surtout parmi les femmes en couche, accompagnées d'une espece d'assoupissement, & d'une oppression considérable à la poitrine, qui obligeoit les malades à pousser de profonds soupirs. Les saignées, les absorbans, les tisanes nîstreuses, les apozèmes legerement apéritifs, les doux purgatifs produisoient un assez bon effet, quand ils étoient dirigés avec intelligence. Les enfans ont également éprouvé des fièvres scarlatines dont on venoit à bout, en suivant le traitement ordinaire.

Plusieurs personnes ont péri, pendant ce mois, d'affection soporeuse ; d'autres en ont réchappé, en restant paralytiques des membres ou de la moitié du corps,



*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois d'Août 1760, par  
M. BOUCHER, médecin.*

La pluie qui a commencé avec le mois ; & qui a persisté une grande partie de son cours, a donné des inquiétudes pour la moisson. Du premier au 18, il ne s'est passé qu'un jour sans pluie ; & les onze premiers jours du mois, elle a été forte par intervalles : il en a été de même des sept à huit derniers jours.

Le mercure, dans le barometre, a été observé le plus souvent au-dessous du terme de 28 pouces, quoiqu'il ne s'en soit guères éloigné que le 5 du mois ; il ne s'est porté un peu au-dessus de ce terme, que les quatre ou cinq derniers jours.

Le vent a presque toujours été au Sud, les douze premiers jours ; & ensuite il a varié jusqu'au dernier du mois.

La température de l'air a été sujette à des variations sensibles ; mais, en général, il n'y a pas eu de grandes chaleurs : la liqueur du thermometre ne s'est portée au-dessus du terme de 20 degrés, que le premier, le 22 & le 24 : elle est restée plusieurs jours au-dessous de celui de 14 degrés ; & elle n'a guères passé 11 degrés, les journées du 27 & du 28.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de

478 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

22 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 9 degrés : la différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces  $1\frac{1}{2}$  ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de  $8\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé

4 fois du Nord.
3 fois du Nord-Est.
2 fois de l'Est.
5 fois du Sud-Est.
6 fois du Sud.
12 fois du Sud vers l'O.
10 fois de l'Ouest.
6 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 30 jours de tems couvert ou nuageux.

26 jours de pluie.  
3 jours de tonnerre.  
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Août 1760, par M. BOUCHER.*

Nous avons eu ce mois des fièvres de différente espèce; des fièvres continues, les unes de la nature de la synoque putride, & d'autres participant de la fièvre bilieuse: ces dernières ont été parfois compliquées des symp-

Comme de la pleuropneumonie : les fièvres intermittentes ont été les plus communes, le plus souvent doubles-tierces, & dont les accès, dans la plupart des malades étoient si violens, qu'on s'est cru obligé de les modérer à bonne heure, par le quinquina, même avant d'évacuer les premières voies, lorsque les indications n'en étoient pas pressantes; il n'en est point résulté d'inconvéniens : l'on conçoit bien que s'il y avoit de la phlogose dans les entrailles, il étoit nécessaire d'y remédier auparavant; ensuite de quoi, l'on faisoit bien d'allier au quinquina quelques acides végétaux, & souvent des laxatifs dans ce genre.

On doit observer que ces diverses fièvres, lorsqu'elles n'ont point été terminées par quelque évacuation critique, ont été aisément suivies d'enflure & d'un gonflement opiniâtre du ventre, sur-tout à la région épigastrique, avec un sentiment d'irritation à l'estomac, de *barrure* ou ceinture incommode à cette région, de la toux sèche, constipation aux uns, & le ventre trop relâché aux autres. On s'est assez bien trouvé, en pareil cas, des pilules savonneuses, auxquelles on joignoit, selon les circonstances, la gomme ammoniac, les cloportes, la squille, la rhubarbe, &c. aidées de tisanes faites avec les plantes apéritives, & animées d'esprit de sel adouci.

Nous avons eu encore quelques pleuro-

pneumonies légitimes, des fluxions de poitrine & des esquinancies; les unes phlegmoneuses, & les autres purement catarrheuses. Les diarrhées ont été fort communes, tantôt avec fièvre, & tantôt sans fièvre, mais toutes avec des tranchées vives, & souvent avec de la douleur à l'estomac & des nausées, ayant du rapport à la cardialgie ou au *cholera-morbus*: la saignée a été le plus souvent nécessaire; trop tôt supprimées, elles étoient aisément suivies d'enflure aux jambes & au ventre.

Les éruptions cutanées ont persisté; c'étoit le plus souvent des pustules d'un pâle rouge, de la pointe desquelles s'échappoit une matière lymphatique âcre, & qui ressembloient assez à la grosse gale, causant de la demangeaison. Les enfans y ont été plus sujets que les adultes, ainsi qu'à des tumeurs glanduleuses autour de la tête & du col, qui étoient sensibles ou douloureuses, & phlegmoneuses dans quelques-uns.

Le petite vérole ne s'est pas étendue plus que les mois précédens.

---

#### A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois Novembre.

A Paris, ce 20 Octobre 1760.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Française, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. . . . . Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. . . . .

*Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.*

---

DECEMBRE 1760.

---

TOME XIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

## A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions  
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire ,  
rue S. Severin , qu'il faut s'adresser pour se  
procurer ce Journal. Le prix de la Souscrip-  
tion pour toute l'année , est de *neuf livres  
douze sols*. Quand on voudra le faire venir  
par la Poste , il n'en coûtera que *quatre sols*  
par mois dans chaque Ville du royaume. On  
avertit que les Lettres qui ne seront pas affran-  
chies , seront au rebut.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

DECEMBRE 1760.

---

MEMOIRE

*Sur la Maladie noire.*

QUELQUE jour qu'ayent pu répandre sur la nature & sur le traitement de la maladie noire, les différentes observations qui nous ont été communiquées sur ce sujet, nous sommes forcés d'avouer que la méthode qui paroît la plus accréditée, ne répond pas toujours aux souhaits du médecin. Nous croyons donc rendre un très-grand service à la médecine, en continuant à publier les différentes pieces qu'on voudra bien nous adresser sur une matiere aussi importante. S'il ne nous est pas toujours

permis de les insérer en entier, du moins ferons-nous enforte de ne dérober au public, rien d'essentiel, rien de ce qui pourroit lui donner quelques lumieres sur cette maladie.

*Extrait d'une Lettre de M. Brieu de , médecin  
à Aurillac.*

Quelles que puissent être les causes éloignées de la maladie noire, l'évacuation copieuse de sang caillé, noirâtre, & les défaillances qui l'accompagnent, sont la suite d'une pléthore locale qui a son siége dans les vaisseaux abdominaux. Dans cette hypothese, les saignées répétées, selon les forces du malade, paroissent indispensables, ainsi que les minoratifs & les acides, sur-tout les acides végétaux; & l'expérience m'a appris que le syrop de vinaigre, par exemple, produisoit de meilleurs effets, que des acides plus actifs, sans doute, à raison de la vertu legerement cordiale qui lui est propre. J'ai presque toujours mêlé ces remedes à de legers apéritifs, dans les différentes especes & dans tous les périodes de cette maladie, & j'ai cru m'appercevoir de leurs effets salutaires : les martiaux m'ont réussi dans deux de ces maladies; ils semblent d'autant mieux indiqués, qu'il paroît que c'est un engorgement dans les vaisseaux sanguins qui occasionné tous les symptomes : la fièvre qui



accompagne ordinairement cette maladie, n'arrêtera pas un médecin éclairé, parce qu'il emploiera par préférence les apéritifs favorables, tirés du regne végétal, qui, sans porter le trouble dans la machine, sont capables de fondre & de résoudre les matieres qui forment ces sortes d'engorgemens.

On demande dans les observations inférées dans le Journal du mois d'Avril, si les émétiques les plus doux ne pourroient pas être placés dans cette maladie ? Il semble, dit-on, que la nature les indique dans les efforts que le malade fait pour vomir, & par le soulagement que le vomissement lui procure. Il n'est pas douteux qu'ils feroient d'un secours très-efficace dans les premiers jours de cette maladie, s'il n'y avoit pas à craindre quelque rupture de vaisseau dans le tems de leur action, beaucoup plus dangereuse, que ne peut être favorable l'évacuation des intestins & du ventricule. Voici cependant une observation qui sembleroit prouver que leur action n'est pas toujours aussi funeste, que je l'ai crainé jusqu'ici.

Un prêtre, d'une paroisse distante de trois lieues de la ville d'Aurillac, m'envoya chercher, il y a quelques années, dans une attaque de maladie noire, que je calmai par la méthode indiquée ci-dessus. Je lui prédis néanmoins que cette attaque auroit des retours, parce que je trouvai dans ses visceres

des obstructions invétérées, qu'on ne pouvoit pas se promettre de fondre. Je lui prescrivis donc, pour prévenir ces accidens, de se faire saigner de tems en tems, & de faire usage de quelque eau minérale ferrugineuse : depuis ce tems-là il avoit eu un vomissement de matieres noires, auquel il remédia, en suivant mes premiers conseils. Il y a environ un mois, qu'après avoir éprouvé un dégoût universel, il rendit par les selles, une très-grande quantité de sang caillé, ce qui fut accompagné de défaillances, &c. Ne trouvant plus mon ordonnance, il se laissa traiter par un chirurgien en qui il avoit confiance. Celui-ci, après quelques saignées & quelques purgatifs, ne trouvant pas que le mal cessât assez promptement ; & le dégoût subsistant toujours, il fit prendre à son malade une dose de tartre stibié dans un véhicule aqueux ; ce remede produisit une évacuation des plus copieuses de sang coagulé & de matieres bilieuses, sans aucun accident : le malade fut soulagé, les défaillances & les déjections cessèrent peu de jours après, à l'aide d'un autre purgatif.

#### O B S E R V A T I O N ,

*Par M. AUBRELIQUE, médecin à Noyon.*

Le malade qui fait le sujet de cette observation, étoit âgé de soixante-quatre ou cinq

ans, & d'un tempérament mélancolique. Il fut attaqué, il y a trois ans, d'un vomissement de matieres, tantôt brunes, tantôt noires, accompagnées de déjections de même nature qui, outre cela, étoient très-gluantes & d'une odeur insupportable : à cela se joignoient des douleurs sourdes dans le ventre, & de la fièvre : persuadé que des matieres de cette nature étoient capables de produire une inflammation dans le canal intestinal, je crus devoir traiter cette maladie, comme un *cholera-morbus*. Je lui ordonnai donc de l'eau de poulet, des lavemens, de l'huile d'amandes douces, & quelques saignées; dès que l'état du malade put me le permettre, j'eus recours à la purgation, ce qui me réussit; & le malade parut parfaitement rétabli. Il a essuyé différentes attaques qui ont été traitées par la même méthode & avec le même succès; mais ces attaques devinrent de plus en plus fréquentes: dans la dernière, le malade parut presque entièrement épuisé. Il se plaignoit d'une très-grande foiblesse; cependant la fièvre n'étoit pas considérable, mais il y avoit toujours des douleurs sourdes dans le bas-ventre: je crus devoir employer les acides, dont on vante si fort l'efficacité dans cette maladie: je le mis donc à l'usage de la limonade & d'une tisane de réglisse & de grande consoude, & je fis mettre de la crème de riz

dans ses bouillons. Il fut quinze jours dans cet état, ayant quelques intervalles dans lesquels il ne vomissoit pas, & où il n'alloit à la selle, que par le moyen des lavemens : les matieres avoient même changé de couleur, ce qui donnoit les plus grandes espérances ; mais tout-à-coup il fut pris d'un vomissement de matieres noires, si considérable, qu'il n'en avoit pas encore éprouvé de pareil, ce qui fut suivi d'une foiblesse qui fit craindre qu'il ne touchât à son dernier instant. On vint me chercher : je lui trouvai le visage cadavéreux, les yeux tournés, les extrémités froides, le corps couvert d'une sueur glaciale ; à peine sentis-je son pouls : je lui fis avaler, avec beaucoup de peine, quelques cuillerées de vin d'Alicante ; cette foiblesse fut très-longue ; le pouls se releva cependant un peu, & le malade revint à lui : ayant remarqué dans la matiere du vomissement, plusieurs grumeaux de sang, dont quelques-uns étoient de la grosseur d'un œuf de pigeon, je lui fis prendre des sucres astringens, avec le citron, mais inutilement. Il eut un petit délire, & il mourut.

Je fis faire l'ouverture du cadavre : nous trouvâmes le pylore farci de glandes obstruées, qui en retrécissoient tellement l'ouverture, que si le malade eût vécu encore quelque tems, le vomissement seroit devenu habituel ; les glandes du mésentere se ressen-

toient de cet engorgement : le jejunum & l'iléon étoient fort enflammés, leurs vaisseaux étoient engorgés ; & nous remarquâmes en plusieurs endroits des taches noires & gangreneuses assez considérables : le cœcum étoit si prodigieusement distendu, qu'on l'auroit pris pour un second estomac : il parut évidemment que c'étoit de sa cavité, que partoît le sang épanché : on l'ouvrit, nous le trouvâmes rempli d'un sang noir & corrompu, d'une odeur insupportable, qui étoit collé à ses parois : le colon étoit d'un volume plus considérable, que dans l'état naturel ; & nous remarquâmes qu'il étoit distendu en deux endroits, quoique ces distensions fussent moins considérables que celles du cœcum. J'examinai attentivement l'intérieur de cet intestin ; je ne trouvai rien qui pût m'indiquer qu'il fut la source de l'épanchement qui s'étoit fait : ainsi je ne doutai pas qu'il ne vînt du cœcum seul.

## OBSERVATIONS

*Sur la Maladie noire, communiquées par  
M. LECORDIER, chirurgien à Crevecœur,  
en Auge.*

M. Beaupré Labutte, marchand, homme septuagénaire, d'un tempérament qui participe du pituiteux & du mélancolique, est

devenu sujet, depuis quelques années , à des attaques de maladie noire qui le prennent deux ou deux trois fois par an. Ces attaques sont ordinairement annoncées par une lassitude , un mal-aïse & des inquiétudes dans les jambes , qui le prennent ordinairement la nuit : à cela succèdent des nausées , la perte d'appétit , des langueurs & des faiblesses , ce qui est bientôt suivi de déjections noires & fétides , qui jettent le malade dans des défaillances alarmantes ; mais heureusement que tous ces symptômes effrayans ne durent que le tems qu'il faut pour lui préparer un bouillon , dans lequel on fait infuser une poignée d'ache & autant d'herbe au chat ; ce remède n'a pas encore manqué de le guérir sur le champ : une saignée & un purgatif suffisent ensuite , pour compléter la cure ; comme il a négligé tout autre secours , il est presque toujours dans un état valétudinaire. M. Marin , médecin à S. Pierre-sur-Dive , qu'il a consulté depuis peu , à l'occasion d'une attaque furieuse qu'il eut en dernier lieu , & que son bouillon a guéri , mais qui l'a laissé dans un état de faiblesse extraordinaire , lui a prescrit des bouillons , avec des plantes délayantes , savonneuses & légèrement apéritives , pour prévenir les embarras dans les différentes ramifications de la veine-porte.

Cette observation m'en rappelle une autre qui prouve les bons effets des vulnéraires astringens, dans une pareille maladie. Il y a environ cinq à six ans, que je fus appelé pour le sieur Belcourt - Reton : je le trouvai pâle, langissant, sans pouls, & comme un homme qui sortoit d'une syncope : m'étant informé de ce qui avoit précédé, on me fit voir des matieres puantes & si noires, qu'on les auroit prises pour de l'encre ; on y appercevoit cependant quelques stries d'un sang rouge & vermeil : la foiblesse de son pouls me fit différer la saignée ; je le mis, en attendant, à l'usage d'une tisane faite avec le chiendent, la consoude & la reglisse, & je lui prescrivis, toutes les trois heures, un apozème fait avec la bugle, la sanicle, le lierre terrestre, la mille-feuille & le syrop de roses : je faisois mettre dans chaque prise de bouillon, une cuillerée de suc épuré d'ortie, de plantain & de mille-feuille ; un lavement qu'on lui donna, lui fit rendre encore quelques matieres noires ; ensuite on le purgea avec un dilutum de casse : au bout de huit jours, il fut en état de reprendre ses occupations.

Depuis ce tems, il se faisoit saigner toutes les fois qu'il y avoit quelques signes de plénitude ; mais il est mort enfin. Comme je n'ai point été appelé dans sa dernière maladie, je ne puis assurer si c'est de la maladie noire.

## O B S E R V A T I O N

*Sur des obstructions à la rate & au pylore, compliquées avec la maladie noire, par M. FLEUR, chirurgien, aide-major des camps & armées du Roi.*

Le 18 Juin, je fus appelé pour voir une <sup>ronja</sup> pauvre veuve, âgée de cinquante ans, <sup>de tabac</sup> d'un tempérament pituiteux, qui depuis onze ans vivoit dans la plus grande misere, & avoit toujours été très-affectée de son état. Il y avoit deux mois qu'elle avoit été attaquée d'une legere douleur à l'épigastre, qui s'étendoit jusques dans l'hypocondre gauche; elle étoit accompagnée de dégoûts & de quelques nausées: le dégoût augmenta, parce que tous les alimens qu'elle prenoit, lui causoient des chaleurs & des gonflemens passagers dans l'estomac: une lassitude générale qui se déclara, l'obligea de garder le lit: on la saigna sans succès; son ventre devint paresseux; ses excréments contenoient quelque chose de noir, & il lui survint un vomissement, dans lequel on appercevoit la même matiere; ce vomissement revenoit constamment tous les cinq ou six jours, & paroissoit la soulager: sur la fin du mois de Mai, elle fut tourmentée de l'insomnie; elle ne trouvoit point de situation favorable, & elle restoit nuit & jour sur un matelas qu'on lui avoit



étendu devant le feu. Le 9 de Juin, elle vomit tout-à-coup du sang noir & pourri ; ce qui se renouvela toutes les trois heures , pendant l'espace de trois jours : dans un de ces vomissemens, elle rendit un caillot de sang , de la grosseur d'un œuf. Pendant tout le tems que dura le vomissement , il lui prenoit des défaillances qui s'annonçoient par une sueur froide & gluante , & étoient suivies d'un vomissement ou de quelque évacuation par les selles , ce qui dissipoit cette espece de syncope : les déjections cessèrent ensuite pendant quatre ou cinq jours ; & elle ne rendit, pendant tout ce tems, qu'une assez petite quantité d'urine : jusques-là la malade n'avoit fait usage d'aucun médicament ; elle ne prenoit pour tout aliment , que du bouillon & de l'eau sucrée , rougie avec un peu de vin : les deux ou trois jours suivans, elle fut altérée de tems en tems , but beaucoup , vomit & alla à la selle , en proportion.

Tel étoit l'état dans lequel je la trouvai ; son pouls étoit petit , concentré , peu fréquent & inégal ; son visage étoit pâle & plombé , ses yeux ternes , la langue & la bouche passablement bonnes ; elle n'avoit point de douleur à la tête : elle en ressentoit seulement dans la région de l'estomac & de la rate ; encore n'étoient-elles pas toujours également vives : les matieres

qu'elle rendoit par le vomissement ou par les selles , étoient d'une puanteur insupportable : la majeure partie des signes qui accompagnoient cette maladie extraordinaire , m'ayant paru déceler la maladie noire , je lui prescrivis le syrop de vinaigre dans l'eau de riz , pour boisson : je lui conseillai quelques lavemens & un régime léger & nourrissant , parce que la malade avoit besoin d'être restaurée : je lui laissai faire usage de son eau sucrée & rougie , comme tendant au but que je me proposois. Le 19 , il survint un peu de fièvre , avec mal à la tête ; mais cela se dissipa le lendemain. Le 20 , les déjections qui s'étoient ralenties depuis deux ou trois jours , augmentèrent ; le vomissement fut considérable , & la matiere toujours noire. Je prescrivis la limonade , avec l'eau de Rabel , & je conseillai la décoction de serpentaire de Virginie ; mais la difficulté d'avoir ces secours à la campagne , occasionna un retardement dont je profitai pour faire passer l'eau de casse ; quoique je ne l'eusse prescrite que par cuillerée , la malade ne put pas la supporter , parce qu'elle l'excitoit encore au vomissement : elle n'avoit fait aucun usage du syrop de vinaigre , parce que toute sa vie , elle avoit eue de la répugnance pour les acides ; & elle ne vouloit pas prendre de lavemens , attendu qu'ils lui donnoient quelques tran-

chées : elle passa le 22 , le 23 & le 24 dans le même état , à l'affoiblissement près , qui faisoit toujours des progrès. Le 25 , je lui donnai la limonade , avec l'eau de Rabel ; mais elle ne peut pas la continuer , non plus que la décoction de serpentaire de Virginie. Le même jour , il parut des bouffissures momentanées au visage , & il y eut un retour de fièvre. Le 27 , les extrémités enflèrent , & il y eut quelques légers mouvemens convulsifs à la bouche. Le 28 , la sueur froide fut précédée de convulsions aux bras & aux jambes , qui cessèrent avec le vomissement. Le 29 , l'enflure augmenta aux deux pieds , & s'étendit à la jambe & à la cuisse , du côté droit , sur lequel elle étoit le plus ordinairement couchée : elle ne prit plus que son eau sucrée ; enfin elle mourut le 2 Juillet , ayant conservé sa connoissance jusqu'au dernier moment.

Ayant ouvert son cadavre , je trouvai son épiploon très-diminué & amaigri , au point que ses bandes graisseuses ne paroissent que comme des distributions des vaisseaux ; elles étoient couleur de souci ; le mésentère étoit aussi très-maigre , ses intestins étoient pleins d'air & d'un fluide , couleur de café : la vésicule du fiel étoit à demi-pleine d'une bile très-fluide , d'un jaune beaucoup moins foncé , qu'il ne l'est ordinairement : le pan-

créas étoit obstrué dans toute son étendue, & son volume étoit un peu augmenté; la rate avoit le double de son volume, quoique sa longueur ne fût pas augmentée; elle étoit squirrheuse & d'un rouge clair dans son intérieur; la face interne de l'extrémité postérieure qui touche au cul-de-sac de l'estomac, étoit mortifiée, de la largeur d'environ deux pouces.

L'estomac étoit comme contus en différens endroits de sa surface, ce qui formoit des especes de taches d'un rouge violet, qui étoient d'autant plus foncées, qu'elles approchoient de plus près du fond de ce viscere; celle qui touchoit à la partie gangrenée de la rate, étoit noire & sphacélée: il se perça en cet endroit, sans effort; & toute sa grande courbure se déchira, comme auroit pu faire de l'amadou; il en sortit environ une chopine d'une humeur aqueuse, de couleur très-brune: la tunique veloutée étoit, dans les trois quarts de son étendue, épaisse de quatre à cinq lignes, & imbibée d'une humeur noire & glaireuse qui avoit pris corps avec elle, & lui donnoit l'apparence du sang figé; elle faisoit du bruit sous les doigts, comme en feroit un lobe du poulmon, qu'on presseroit pour en exprimer l'air: l'ouverture cardiaque étoit dans son état naturel; mais celle du pylore étoit  
obstruée,

obstruée , au point de n'avoir plus que deux lignes de diametre : toutes les tuniques de de cette partie ne faisoient qu'un même corps squirreux : je ne remarquai rien d'extraordinaire dans aucun des autres viscères du bas-ventre , ni de la poitrine.

## R É F L E X I O N S

*Sur la Maladie noire , par M. VARNIER ,  
docteur en médecine de l'université de  
Montpellier , de la société royale des  
sciences , &c. à Vitry-le-François.*

L'objet de mes réflexions est de faire voir bien clairement qu'il n'y a que deux indications principales à remplir dans le traitement de la maladie noire : arrêter l'hémorragie qui en est la cause , & corriger la corruption cadavéreuse qui en est l'effet naturel , & qui , indépendamment de l'hémorragie , peut suffire pour détruire le sujet qui en est infecté ; l'évacuation du sang corrompu n'est qu'une indication subséquente , à laquelle il faut pourtant satisfaire , le plutôt qu'il est possible , pour éviter l'affection gangreneuse des intestins , & l'altération alcaline des liqueurs ; on seroit même obligé de suivre cette indication d'abord , si la continuation de l'hémorragie n'étoit à craindre , & s'il n'étoit pas plus pressé de l'arrêter , que de détruire la corruption.

Quant à l'hémorragie, elle peut prendre naissance dans toute la longueur du canal intestinal, soit par cause de pléthore vraie ou fausse, ou de la trop grande fluidité du sang, du relâchement du tissu vasculaire, peut-être de la rupture de vaisseaux; le *rixis* de Boerhaave, soit par érosion occasionnée par quelque acrimonie acide ou alcaline dominante, ou par un ulcère intérieur, comme je l'ai une fois observé; la transfusion du sang, à travers le tissu des vaisseaux, est, selon moi, la cause la plus ordinaire, puisque les seuls acides suffisent pour en arrêter le cours.

S'il y a vomissement de sang, il y a tout lieu de croire qu'il vient des vaisseaux courts & de la rate; s'il n'y a pas de vomissement, & qu'il n'y ait que lypothimie & déjection noire, &c. il n'est pas aisé de dire quel est précisément le lieu d'où part l'hémorragie: le sang, dans certaines dispositions, peut passer à travers le tissu des intestins, par les causes ci-dessus énoncées; l'épuisement du sujet vient de la perte invisible qu'il fait de son sang dans la cavité du canal, & de la corruption alcaline en laquelle il dégénère, n'étant plus soumis aux loix de la circulation. L'observation de M. Vandermonde (a) a cela d'instructif, qu'elle démontre avec la der-

(a) Journal de Médecine, tome VI, pag. 337.

niere évidence, que le sang de l'hémorragie du nez, dans la situation couchée de son malade, est descendu dans l'estomac ; ce qui a *produit un vomissement de sang noir & une selle considérable, d'une puanteur excessive*, l'un & l'autre provenant de l'hémorragie du nez. Cette observation intéressante fait aussi voir la vraie cause de notre maladie noire, & la fera toujours distinguer de tous les degrés de la passion hypocondriaque, dans quelques-uns desquels les malades rejettent *ano & cato*, de la bile poisseuse & noire, ce que j'ai bien distingué dans mon premier mémoire.

Les acides, dans cette maladie, agissent ; pour ainsi dire, comme topiques ; par leur usage soutenu, l'hémorragie est bientôt arrêtée, ainsi que le progrès de la corruption ; c'est par toutes ces considérations, que je n'approuve pas les astringens proprement dits, non plus que les lavemens où il entre du vinaigre, à moins qu'on ne soit sûr que l'hémorragie ait sa source dans le *rectum*. On satisfait très-bien à la troisième indication, par les minoratifs variés, suivant les forces du malade : la casse, le syrop violat, la manne, les follicules, &c. peuvent suffire, & on ne doit les admettre, que quand l'hémorragie est arrêtée. Je crains les sels, en cas d'érosion, les émétiques,

à cause du spasme & de l'explosion qu'ils occasionnent; ils pourroient renouveler l'hémorragie, & achever d'épuiser le sujet, qui ne l'est déjà que trop : je crains les purgatifs astringens, comme la rhubarbè, les tamarins, les mirobolans, l'ipécacuanha, le syrop magistral, &c. parce qu'ils purgent mal, & qu'ils resserrent après, ce que je veux éviter. Il suffit d'ouvrir le ventre & d'entretenir sa liberté, pour éliminer cette corruption superficielle des premières voies : l'émétique étendu dans beaucoup d'eau, n'a si bien réussi dans le cas que rapporte M. Vandermonde, que parce que la source de l'hémorragie étoit à la membrane pituitaire, & non dans l'estomac ; pour moi, je ne l'ai jamais prescrit, effrayé par la crainte du retour de l'hémorragie.

Si le cas est simple, primitif, sans complication d'autres maladies, en un mot, tels que ceux que je décris dans mon mémoire, je n'approuve pas non plus la saignée, parce qu'elle ne remplit pas la moindre indication, parce qu'au contraire elle peut nuire, en relâchant davantage le tissu des membranes, en dépouillant d'autant la partie rouge du sang, & en augmentant l'épuisement ; il n'y auroit qu'une grande dureté de pouls qui pourroit m'y déterminer, & nullement sa fréquence, laquelle doit augmenter dans



l'hémorragie, comme par la saignée; car le sang étant diminué de masse, pour parcourir le même espace dans les vaisseaux, & revenir aussi souvent au cœur, gagne en vitesse ce qu'il a perdu en quantité (a).

Je pourrois rapporter plusieurs exemples de sujets attaqués de ce mal, qui ont tous été guéris promptement par la méthode que je propose : je me contenterai de parler d'un seul malade.

Le 24 Juin 1760, on m'envoya chercher précipitamment pour mademoiselle Marguerite Thevenot, femme de chambre de madame de Vienne la jeune, qui venoit de vomir, à plusieurs reprises, un demi-pot de sang caillé, d'un rouge brun : je la trouvai abbatue, pâle, ayant le pouls petit & fréquent, &c. comme cet accident pouvoit ne pas avoir de suite, je me contentai d'abord de lui faire prendre du syrop de groseille, dans l'eau commune froide, pour boisson ordinaire; elle vomit encore deux ou trois fois : j'eus soin d'avertir qu'on ne s'effrayât pas, lorsqu'on verroit ses selles noires & puantes, parce que c'est la suite naturelle de cette hémorragie de l'estomac; elle passa la nuit sans dormir. Le lendemain, 25, la fréquence du pouls continuant, on me proposa la saignée, que je n'approuvai pas : revenant après-midi, je la trouvai saignée une seconde fois, sans mon ordre : l'hé-

(a) *V. Halles hæmorrhagique.*

hémorragie revint le soir, plus violente que la veille ; c'est ce que je craignois, & c'est la principale raison pour laquelle je ne permettois pas la saignée. J'ordonnai un gros d'essence de Rabel, sur quatre onces de syrop de groseille, pour boire dans l'eau commune froide, jusqu'à une agréable acidité, & alternativement de la limonade pour boisson, le riz dans le pot au feu, & de tems en tems des lavemens, qui lui faisoient rendre une quantité considérable de matieres noires, d'une odeur cadavéreuse. J'ai appris de la malade même, qu'on l'avoit saignée une deuxieme fois, le lendemain 26, à mon insçu ; aussi le vomissement de sang revint-il tout aussi violent que la premiere fois, & auroit continué jusqu'à la mort, si on eût continué les saignées. Je n'avois ici nulle indication pour la saignée, ( non plus que dans les autres, que j'ai tous guéris sans ce secours, ) dans une personne délicate, vivant sobrement, où il y a moins à craindre de la pléthore, que du relâchement des solides, & de la trop grande fluidité du sang : je rapprochai l'acide : un gros d'essence de Rabel fut ajouté à deux onces de syrop de groseille : le vomissement de sang cessa tout-à-fait ; mais les douleurs de tête, les insomnies furent prodigieuses, comme l'a observé Hippocrate : la fréquence du pouls dura plusieurs jours ;

on continua deux ou trois fois par jour les lavemens qui lui tinrent le ventre libre : on me proposa l'émétique ; mais je donnai la préférence à la casse en potion , avec le syrop violat ; ensuite on lui donna les infusions de follicules , avec la manne : les minoratifs répétés l'ont enfin débarrassée de toute la corruption qu'elle portoit : on a paré aux insomnies , par les émulsions faites avec les décoctions de têtes de pavot blanc brisés : les règles sont revenues au tems auquel elles devoient revenir , preuve que rien ne supplée à cette évacuation , qui fit suspendre l'usage des minoratifs : elle les a repris deux fois depuis , à cause du défaut d'appétit : la foiblesse a continué long-tems ; enfin elle n'a repris son sommeil naturel , que le 26 Juillet dernier.

Je prétends inférer de cette observation , que les saignées , loin de calmer l'hémorragie , l'ont fait revenir deux fois , en relâchant les vaisseaux , en rendant le sang plus fluide ; c'est augmenter le mal qu'on veut éviter (a).

Je crois aussi , comme je l'ai déjà insinué , que les tisanes où entroit l'alun , prescrites & administrées sans ma participation , ne lui convenoient pas mieux ; car quoiqu'elles soient capables d'arrêter l'hémorragie , elles

(a) Voyez les Abus de la saignée , *Appendix* , art. II , pag. 407. A Paris , chez *Vincent*.

tendent aussi sûrement à retenir les matieres corrompues , qu'on doit évacuer doucement, d'autant mieux que les acides tempérés fussent pour les deux indications principales , comme je l'ai dit tant de fois.

*Nota.* Que peut-on conclure de toutes ces observations, & de celles que nous avons publiées sur cette maladie , jusqu'à présent ? Il paroît que les acides ont communément produit des effets salutaires ; quelquefois cependant ils n'ont pas réussi. D'où peut venir cette action différente dans le même remede ? Sont-ce les circonstances , la diversité des tempéramens , le tems ou la nature de la maladie , qui ont traversé ou enchaîné ses effets ? Quelques réflexions suffiront pour fixer nos doutes sur ce sujet.

La maladie noire est un écoulement , quelquefois par haut , le plus souvent par bas , d'une matiere noire , sanguinolente & putride ? Quelles sont les indications que l'on doit suivre. Il faut , 1<sup>o</sup> arrêter ou affoiblir la putridité ; 2<sup>o</sup> procurer une issue à ce sang corrompu ; 3<sup>o</sup> remédier à la cause qui a produit l'hémorragie & qui entretient cet amas de matiere putride. Il s'agit à présent de trouver les remedes propres à remplir le but qu'on se propose.

Comme il y a toujours putridité dans la maladie noire , que le sang par son séjour , a toujours acquis un degré plus ou moins grand

de putréfaction, il est évident que les acides sont les meilleurs antidotes dont on puisse faire usage en ce cas. Ils temperent les efforts de la fermentation putride, & s'opposent par-là à la désunion totale des principes & des molécules intégrantes du sang, & aux funestes effets de la corruption; ainsi nous croyons qu'on peut & qu'on doit même faire usage des acides dans la plûpart des cas de la maladie noire, d'autant plus qu'ils ont cet avantage sur tous les autres anti-septiques; qu'ils condensent les humeurs & resserrent les fibres, & favorisent par-là presque toujours la cessation de l'hémorragie.

La seconde indication consiste à évacuer le sang corrompu. Les acides sont-ils suffisans pour produire cette évacuation? Non. Il faut aider leur action, en mettant en usage les lavemens & les legers minoratifs, comme l'eau de casse, la décoction de tamarins, unie au sel d'epsom; par ce moyen, on détourne au-dehors le sang dont on a déjà arrêté la putréfaction, & on empêche que par un séjour trop long, il ne serve à faire passer la corruption dans la masse des humeurs: on craint, dit on, en employant les purgatifs, de renouveler l'hémorragie; mais cette crainte cesse d'être fondée, en employant des doux purgatifs, & en se servant sur-tout des tamarins qui sont eux-mêmes anti-septiques. D'ailleurs lequel est

préférable, de laisser dans le corps du sang croupi, qui sert de foyer à la fièvre, à la putréfaction & à la dissolution des humeurs, ou de délivrer le malade de cette matiere putride, en l'exposant à un nouvel écoulement de sang presque toujours noir, qui a séjourné dans ses vaisseaux, & qui ne peut, étant retenu, que produire des accidens fâcheux ?

Le troisieme point de vue qu'on doit se proposer dans le traitement & la cure de la maladie noire, est de travailler à détruire les causes qui ont produit l'hémorragie. Nous les réduisons à deux chefs : ou c'est une pléthore locale des vaisseaux abdominaux, ou c'est une dissolution ou une tendance prochaine à la dissolution des humeurs.

Dans l'un ou l'autre de ces cas, les astringens ne peuvent être que très-nuisibles, soit en augmentant la pléthore & l'engorgement, soit en crispant les fibres, & accélérant par ce moyen le mouvement du sang & la dissolution des humeurs : les astringens ne conviennent que dans le dernier période de la maladie, quand le sang qui sort, n'est plus noir ni putride, & qu'on ne court aucun risque de le contenir dans ses vaisseaux ; encore les incrassans unis aux acides, paroissent-ils en ce cas, mieux indiqués que les astringens ; la saignée peut être convenable, faite avec prudence, dans le

cas de pléthore ; mais elle n'y est jamais curatoire , comme elle l'est dans les véritables hémorragies , produites par l'ouverture des vaisseaux qui laissent échapper un sang pur & sain : la saignée poussée trop loin dans la maladie noire , produite par obstruction & épuisement , augmente l'engorgement , & par conséquent la cause de la maladie. Il paroît que la saignée convient mieux dans le cas de tendance à dissolution , parce qu'elle calme la fougue du sang , & affoiblit l'élasticité des fibres ; mais dans la dissolution présente des humeurs , elle est très-nuisible ; elle jette le malade dans l'épuisement , & fait naître des engorgemens mortels.

Quand il y a pléthore ou engorgement dans les vaisseaux du bas-ventre , & que l'hémorragie noire n'est qu'une suite de la résistance que le sang trouve à remonter dans ses veines , alors les acides deviennent inutiles , & les astringens très-préjudiciables : il faut avoir recours aux apéritifs & aux évacuans ; l'observation suivante le prouve. Nous fûmes appelés pour voir , il y a six mois , un mélancolique hypocondriaque , attaqué depuis huit jours de la maladie noire. Cette maladie étoit survenue à la suite d'un chagrin & d'un ennui insurmontable : le malade étoit sans fièvre ; il ren-

doit par la bouche & par le fondement une très-grande quantité de matiere noire & corrompue. Il avoit été saigné onze fois du bras, sans aucun succès : on lui avoit donné des lavemens & des purgatifs en lavage, inutilement. Nous nous trouvâmes chez le malade, en consultation avec MM. Renard & Despreaux, nos confreres. Après l'avoir examiné, & interrogé ses parens & amis, nous fûmes convaincus que cet homme étoit dans le marasme hypochondriaque, & que cette hémorragie étoit la suite des obstructions qu'il avoit dans le bas-ventre, & de l'épaississement du sang. Le medecin ordinaire avoit proposé les astringens ; on les avoit même administrés au malade, la veille de notre consultation, & la maladie étoit toujours dans un état fâcheux. Nous opinâmes pour les apéritifs & les évacuans, & nous proposâmes les eaux de Vichy, comme réunissant ces deux avantages. Notre avis fut suivi, & le malade rendit beaucoup de sang corrompu, & fut guéri au bout de quelque tems. Nous aurions conseillé en même tems les acides, si nous eussions regardé la putréfaction du sang, comme la cause de la maladie, ou si elle eût été assez grande pour faire craindre qu'elle ne fît des progrès trop rapides ; mais les acides étant coagulans, nous avons



craint qu'ils n'augmentassent l'épaississement des humeurs & les obstructions, & qu'ils ne s'opposassent à la destruction de la cause du mal.

Quand la maladie noire est une suite ou une tendance à la dissolution du sang, comme on le voit dans le scorbut ou dans certaines fièvres ardentes & inflammatoires, alors les acides non seulement appaisent & calment le symptôme, mais même agissent contre la cause de la maladie. Ils sont ici essentiellement nécessaires, quoiqu'ils ne réussissent pas toujours. En voici un exemple. Un Espagnol, âgé de vingt ans, eut une fièvre putride intermittente. On le figna; on lui fit prendre le quinquina; la fièvre ne s'arrêta pas: on lui prescrivit une potion avec de la cannelle & des cordiaux aromatiques, dans le dessein de le faire suer; ce remède empyrique eut un effet tout différent de ce qu'on en attendoit. Ce jeune homme eut une fièvre maligne ardente, dans laquelle le sang lui sortoit à la fois par les oreilles, la bouche, le nez & le fondement: ce sang qu'il avaloit en partie, sortoit ensuite par l'anüs, & caractérisoit la maladie noire. On nous fit appeller: je trouvai le malade sans connoissance, avec une fièvre très-aiguë, un pouls très-dur, des sueurs copieuses, des évacuations putrides, un trem-

blement convulsif de tout le corps, & une hémorragie universelle, comme on le voit dans la *maladie de Siam*. Je crus appercevoir une dissolution prochaine des humeurs : j'eus recours aux saignées au pied multipliées, aux acides les plus forts, végétaux & minéraux, aux lavemens, de quatre en quatre heures, au petit lait pour boisson ; & malgré tous nos soins, le malade mourut le vingt-troisième de sa maladie, dans le dernier état de la dissolution, sans avoir pu préparer la moindre coction dans les humeurs qui étoient si dissoutes, que le sang même se faisoit jour à travers la peau. Malgré cet événement funeste, il n'est pas douteux que l'on peut croire raisonnablement que les acides étoient curatoires dans cette maladie, & que leur usage étoit indispensable.

Concluons de tout ceci, que les acides, ainsi que tous les autres remèdes de la médecine, ne sont avantageux, que selon les circonstances ; que c'est au médecin à sçavoir apprécier leur effet, & à ne les jamais regarder comme spécifiques dans aucune maladie, parce qu'il n'y a point de spécifiques proprement dits ; que ceux qu'on prend pour tels, échouent, quand ils sont mal appliqués, & que les remèdes ordinaires deviennent spécifiques, quand on sçait les placer avec intelligence.

## OBSERVATION

*Sur l'usage interne de la Ciguë , par  
M. LALLEMENT , médecin à  
Epernay.*

S'il y a de la gloire à retirer pour un ancien praticien de la découverte d'un nouveau remède , il n'y a , je crois , pas moins de désagrément à essuyer pour un jeune médecin , qui voudroit à ce prix s'en acquiescir. Le nom de téméraire sera toujours la récompense de ses travaux , quel qu'en soit le succès. Le préjugé plus vieux que lui , sçaura le réduire à se contenter des découvertes des autres. Il lui faut un garant dans toutes ses entreprises. M. Storck a été le mien dans celle-ci.

La fille du nommé Legrand , maître tourneur de cette ville , remplie depuis plus de cinq ans , d'obstructions squirrheuses au foie , à la rate & à toutes les glandes du méfentère , se confiant à quiconque lui donnoit la moindre lueur d'espérance de guérison , ayant appris que mon dessein étoit de me fixer dans ce pays , eut aussi-tôt recours à moi.

La sçavante Dissertation de M. Storck ,

## 512 OBS. SUR L'USAGE DE LA CIGUE

que j'avois lu depuis quelques jours dans le Journal de Juin de cette année, me fit prendre la résolution de mettre à profit le conseil que donne à la fin M. Vandermonde. Après avoir préparé mon malade, je lui fis prendre les pilules composées, à la vérité différemment; car la crainte me fit substituer à la poudre de ciguë d'autres poudres apéritives, & me fit contenter de l'extrait de feuilles fraîches de la même plante. Je doublai en conséquence le poids de chaque pilule, & en fis prendre d'abord une, & augmentai peu-à-peu. Je n'ai observé aucun accident fâcheux; & à l'aide de quelques topiques, que je fis appliquer sur la rate, j'eus la satisfaction, au bout d'un mois, de voir tous les effets que j'en attendois; & depuis six semaines, la malade jouit d'une santé parfaite. La fièvre lente & l'ictère, compagnes fidelles de ces sortes de maux, ont disparu, avec les douleurs sourdes qu'elle éprouvoit journellement.



## OBSERVATIONS

*Sur l'exsiccation trop prompte des vésicatoires, appliqués dans les fièvres putrides-malignes-pourprées, par M. LANDEUTTE, médecin du Roi, en son hôpital militaire de Bitche, membre du collège royal des médecins de Nancy.*

S'il est important de sçavoir quels sont les momens les plus propres pour appliquer les épispastiques, dans les différentes maladies, il n'est pas moins essentiel de connoître combien de tems on doit en entretenir la suppuration; leur exsiccation trop précipitée opère, pour ainsi dire, le même effet que l'éclipse des exanthèmes, ou fait renaître des fièvres tenant de celles qui ont précédé, donne lieu à des maladies inflammatoires, à des dépôts, par une sorte de métastase, & à des enflures considérables des extrémités inférieures, fomentent enfin des maladies de la peau, comme dartres, érysipeles & gales: c'est ce que j'ai eu occasion d'observer dans plusieurs sujets, au commencement du printemps de cette année, notre garnison ayant essuyé, depuis la fin de Mars, jusqu'au 10 de Mai environ, beaucoup de fièvres putrides-malignes-pourprées.

Le nommé Chatillon, de la compagnie de Saint-Paar, au bataillon de Corbeil, étoit attaqué de la maladie pour lors régnante, & dans le plus grand danger : pour surcroît de mal, les taches de pourpre, qui étoient abondantes, rentrèrent ; la tête & la poitrine en furent singulièrement entreprisées ; le malade eut les plus grands serremens de cœur, le pouls embarrassé & inégal ; cet état me fit recourir aux vésicatoires qui dégagerent les parties intéressées, & remirent la nature en force : à peine le malade fut-il convalescent, que le chirurgien n'en croyant plus l'écoulement nécessaire, le laissa se tarir ; la masse du sang, qui n'étoit point encore suffisamment épurée du levain morbifique, fut bientôt replongée dans l'agitation ; la fièvre continue se remit sur pied ; des redoublemens très-vifs ne tarderent pas à s'y joindre, par le trouble reporté dans les humeurs ; les jambes & les cuisses furent en même tems couvertes d'une prodigieuse quantité de boutons assez gros, qui blanchirent & suppurerent vite, notamment aux environs des emplacements des vésicatoires ; la peau étoit, dans les intervalles de ces boutons, d'un rouge & d'un feu érysipélateux.

Il est sensible que cet état des extrémités inférieures fut l'effet de l'écoulement suspendu des impuretés qui continuoient à se porter naturellement vers l'issue qu'on

leur avoit faite, & qu'on avoit laissé se fermer trop tôt; comme elles avoient abordées par les vaisseaux lymphatiques du tissu cellulaire de la peau aux plaies formées dans la substance par les vésicatoires, & entretenues par les suppuratifs, elles refoulerent, par les mêmes voies de communication, sur toute la surface des jambes & des cuisses.

Les vrais & principaux moyens de guérison, dans le retour de maladie, furent de rouvrir les passages aux humeurs qui y avoient donné lieu: il ne fut pas difficile d'en rétablir la sortie; leur écoulement ramena bientôt la convalescence, & je le fis subsister jusqu'en santé.

La Grandeur, de la compagnie de Cardon, & Rit-toujours, de celle de Dugodin, au même bataillon, eurent les pieds, jambes & cuisses prodigieusement & douloureusement enflés, par l'exsiccation trop pressée des vésicatoires; la suppuration rétablie & soutenue encore quelque tems, dissipa tout, décida même la convalescence & le parfait rétablissement, qui, auparavant, ne s'acheminoient que lentement.

Le nommé Saint-Etienne, aussi de la compagnie de Dugodin, dont la maladie avoit été des plus orageuses, & qui ne dut son calme, qu'aux vésicatoires, conserva, plus long-tems que de coutume, la fièvre lente

simple, qui termine ordinairement les putrides-malignes-pourprées : j'en trouvai la cause dans le desséchement trop prompt de ses cauterés, que je refis suppurer avec fruit ; ce qui mit en état & engagea la nature à se débarrasser par d'autres issues, des restes impurs qui la troubloient, je veux dire qu'elle poussa au dehors une de ces gales salutaires, qu'on ne doit point s'empresser de guérir.

On voit, par ces différentes observations, qu'il est des tems à remarquer, pour laisser les ulcères des vésicatoires se cicatriser heureusement ; qu'ils doivent l'être insensiblement ; qu'il est dangereux de le faire trop tôt, & que le moment de leur desséchement doit être calculé sur la grandeur de la maladie & sur l'abondance du levain morbifique.

---

## LE T T R E

*De M. ROUX, docteur en médecine de l'université de Bordeaux, & bachelier de la faculté de Paris, à M. VANDERMONDE, docteur-régent de la même faculté, & censeur royal, contenant quelques Remarques sur un Mémoire de M. BAUMÉ, maître apothicaire, inséré dans le Journal de médecine.*

Vous avez inséré, Monsieur, dans vos



Journaux des mois de Septembre & d'Octobre, un mémoire de M. Baumé, sur la crySTALLISATION des sels neutres à base alcaline & calcaire, dans lequel ce chymiste entreprend de renverser la doctrine de M. Rouelle, sur les sels à base alcaline, avec excès d'acide, & promet de donner un nouveau procédé, pour faire un tartre stibié, qui produise constamment les mêmes effets. Je me suis flaté que vous voudriez bien donner une place dans votre premier Journal, à quelques remarques que j'ai faites sur ce mémoire, & contribuer avec moi à étouffer dans leur source les erreurs qu'il contient. Disciple de M. Rouelle, & son ami particulier, j'ai cru qu'il ne trouveroit pas mauvais que je prisse la défense de la saine doctrine que j'ai puisée dans son école, & que je lui donnasse ce témoignage public de mon attachement & de ma reconnoissance.

Vous sçavez, Monsieur, que M. Rouelle a entrepris un travail immense sur les sels neutres, & que personne n'a aussi-bien développé que lui leur nature ni leurs propriétés. Il n'a encore publié qu'une très-petite partie de ce travail, qu'il a consignée dans trois mémoires imprimés dans les *Mémoires de l'académie royale des sciences*, pour les années 1744, 1745, 1754. Les deux premiers sont destinés à exposer la

théorie de la crySTALLISATION : on y trouve réuni en un corps de doctrine des matériaux qui, jusqu'à lui, avoient été épars dans les écrits des chymistes ; quand il n'auroit fait que les mettre en œuvre, la chymie lui aura toujours l'obligation d'une de ses théories les plus brillantes. J'exhorte M. Baumé à lire ces deux morceaux, & je l'affure que le mécanisme de la crySTALLISATION ne lui paroîtra plus un mystère. Il y verra pourquoi les sels de différente nature ne se confondent pas, en se crySTALLISANT, & pourquoi ils affectent telle ou telle figure.

C'est dans le premier de ces deux mémoires, que M. Rouelle a fait cette distinction si lumineuse, & si féconde entre ses mains, de l'eau de la crySTALLISATION & de celle de la dissolution ; & , quoi qu'en dise M. Baumé, l'idée qu'il en donne, est si claire & si distincte , qu'il n'est personne qui, après l'avoir lu, ne soit très-instruit de leur nature ; ce que M. Baumé a cru ajoûter à ce que M. Rouelle en avoit dit, n'est qu'une erreur, contre laquelle il est aisé de prémunir tous ceux qui se donneront la peine de réfléchir que ce n'est jamais à raison des matières hétérogenes, auxquelles l'eau peut être unie, qu'elle dissout les sels ; ainsi, à cet égard, l'eau de la dissolution est aussi pure que l'eau de la crySTALLISATION. Pour

en convaincre M. Baumé lui-même, il suffira sans doute de lui rappeler qu'il est très-possible de dissoudre du tartre vitriolé, du nître, du sel marin, du sel ammoniac, &c. parfaitement purs, & de les crySTALLISER de nouveau, sans qu'il soit nécessaire de rien ajoûter à l'eau pour cette opération.

Je n'ignore pas que certains sels donnent de beaucoup plus beaux crystaux, lorsque leur dissolution contient un peu d'acide ou d'alcali libre, & sans être combiné; mais ce phénomène dont il paroît que M. Baumé ignore la raison, quoiqu'elle ne soit pas difficile à découvrir, n'a pas lieu pour tous les sels; & il a eu tort de le confondre avec l'excès d'acide du nouveau tartre vitriolé, dont M. Rouelle a enrichi la chymie. L'acide surabondant à une parfaite saturation, est combiné dans ce sel, & il ne me paroît pas que M. Baumé ait apporté la moindre atteinte aux preuves que M. Rouelle en donne dans son *mémoire sur les sels neutres*, qui se trouve dans les *Mémoires de l'académie, pour l'année 1754*. Je vais rapporter ces preuves, que je tâcherai de développer; ensuite je discuterai l'expérience de M. Baumé, & j'indiquerai la source de l'erreur qui l'a séduit.

» Le tartre vitriolé, » dit M. Rouelle, dans le mémoire cité, « formé par l'union » de l'alcali fixe, est capable de prendre un

» excès d'acide. Entre plusieurs moyens que  
» j'ai tentés, pour m'assurer du point de  
» saturation de son excès d'acide, la distil-  
» lation est celui auquel je m'en suis tenu :  
» j'ai traité ensemble au feu de réverbère,  
» dans une retorte, quatre onces de tartre  
» vitriolé & deux onces de bonne huile  
» de vitriol ordinaire : quand on verse l'huile  
» de vitriol sur le tartre vitriolé réduit en  
» poudre, ils s'échauffent fortement, & il  
» s'excite un mouvement ; afin de m'assurer  
» si ce mouvement n'avoit pas été occa-  
» sionné par l'eau de la crySTALLISATION du  
» tartre vitriolé, j'ai desséché ce sel parfai-  
» tement ; ensuite je l'ai mêlé avec l'huile  
» de vitriol, & tous deux se sont échauffés  
» de même ; c'est donc ici une effervescence  
» qui est causée par l'union de l'excès d'a-  
» cide avec ce sel : cette distillation ne pré-  
» sente rien que d'ordinaire : j'ai tenu la  
» rétorte rougie pendant une heure entière,  
» lorsque les vapeurs blanches ont cessé,  
» pour m'assurer qu'il ne passoit plus d'acide. »  
Dans une expérience faite cet été, au jardin  
du Roi, on l'a tenue six heures dans cet  
état d'embrasement, sans pouvoir faire par-  
tir cet excès d'acide, « la masse saline qui  
» s'est trouvée dans la retorte, a fondu.

» Ce tartre vitriolé, qui a excès d'acide . . .  
» dissous dans l'eau, crySTALLISE. » J'ajouterais  
que ses cristaux sont tantôt semblables à

ceux du tartre vitriolé, tantôt allongés en aiguilles.

Non seulement on peut obtenir cette espèce de sel, par la voie sèche, comme on le vient de voir ; on peut encore combiner, par la voie humide, un excès d'acide avec l'alcali fixe ; & le sel qui en résulte, soumis aux mêmes épreuves, présente les mêmes phénomènes : il en est de même du sel de Glauber, dont M. Rouelle n'a pas jugé à propos de parler dans son mémoire, parce qu'il n'avoit besoin que de donner un exemple, pour fixer les idées sur ce genre de sels, qu'il vouloit faire connoître.

Le sel marin & le nître different entièrement, à cet égard, des sels vitrioliques ; aussi M. Rouelle n'a-t-il eu garde de faire une règle générale d'un cas particulier ; lorsque M. Baumé aura un peu plus travaillé en chymie, il se convaincra que les loix générales sont très-rares, & que la nature, non moins magnifique dans ses procédés, que dans ses plans, ne s'affujettit pas toujours aux vues étroites de notre esprit. Voyons donc les phénomènes que présentent ces deux sels ; leur comparaison jettera un nouveau jour sur la doctrine de l'excès d'acide, & pourra servir à la confirmer.

1<sup>o</sup> Si l'on verse de l'acide nîtreux sur du nître bien sec, ou de l'esprit de sel sur du sel marin décrépité, il ne s'excite point de

chaleur, il ne se fait aucun mouvement ; preuve évidente qu'il n'y a point d'union ; car toutes les combinaisons sont accompagnées de chaleur, & même quelquefois d'effervescence, & il n'y a point de chaleur ni d'effervescence, sans combinaison : donc, puisqu'il s'excite de la chaleur, & qu'il se fait une effervescence ; lorsqu'on verse de l'acide vitriolique sur du tartre vitriolé bien desséché, ces deux êtres se combinent ensemble.

2° Si l'on distille ces mélanges d'acide nîtreux & de nître, ou d'esprit de sel & de sel marin, l'acide libre, & qui n'est pas combiné, passe en entier dans le récipient ; & les sels qui restent, ne donnent aucune marque d'acidité : donc le tartre vitriolé qui conserve un excès d'acide, après avoir été exposé, pendant six heures, à un feu qui le met en fusion, & qui rougit la cornue, est une véritable combinaison d'un sel neutre parfait avec un excès d'acide.

3° Si l'on verse sur la base du nître une quantité d'acide nîtreux, & sur celle du sel marin, une quantité d'esprit de sel, au-delà de celle qui est nécessaire pour les mettre dans l'état de sels neutres parfaits, qu'on étende la dissolution d'une quantité suffisante d'eau, & qu'on la fasse évaporer, ces sels cristallisent sous leur forme ordinaire ; & en les lavant avec un peu d'eau froide,

on leur enleve toute l'eau acide, ( pour parler le langage de M. Baumé, ) qui y étoit adhérente : donc, puisque non seulement le lavage, mais même les dissolutions répétées & les crySTALLISATIONS ne peuvent pas enlever au nouveau tartre vitriolé, son excès d'acide, cet excès d'acide y est véritablement combiné, comme M. Rouelle l'a avancé.

Examinons maintenant l'expérience de M. Baumé : la voici telle qu'il la rapporte dans la première partie de son mémoire.

» Cette expérience, ( celle de M. Rouelle, » que je viens de citer, ) m'ayant paru singulière, & les phénomènes qui l'accompagnent, n'étant point conformes à tout ce que j'avois fait sur la crySTALLISATION des sels, & particulièrement sur celui-ci, » je résolus de la répéter, quoique j'eusse pu m'en dispenser, puisque ce sel attirant l'humidité de l'air, c'étoit une preuve suffisante que cet acide, surabondant n'étoit pas combiné avec ce sel ; mais comme on ne doit jamais prononcer condamnation sur des faits, à moins qu'on n'ait répété les expériences soi-même, je la répétais, afin de n'avoir rien à me reprocher, parce que je pensois qu'il pourroit bien se faire que cette *espece de calcination* combinât une certaine quantité d'acide par surabondance, avec le sel neu-

» tre, tandis que cela n'arrive pas par la  
» voie humide ; » cela ( arrive aussi par la  
» voie humide, comme je l'ai dit ci-dessus. )  
» J'ai suivi son procédé de point en point ,  
» & j'ai remarqué , comme M. Rouelle ,  
» que les cristaux que j'ai obtenus de la  
» masse saline , étoient acides , parce qu'ils  
» avoient cristallisé dans une liqueur acide ,  
» ce qui ne me surprit point du tout ; mais  
» ayant mis ce sel égoutter sur du papier  
» gris , & dans un endroit frais & humide ,  
» l'acide qui n'étoit point combiné , s'im-  
» biba dans le papier qui devint fort acide ;  
» & lorsque le sel a été séché par égoutte-  
» ment , & non pas par évaporation , il  
» s'est trouvé être parfaitement neutre.

Et un peu plus bas , après avoir rapporté  
les expériences qu'il dit avoir faites , pour  
unir , par la voie humide , un excès d'acide ,  
non seulement au tartre vitriolé , mais en-  
core au nître & au sel marin , régénéré par  
l'alcali fixe du tartre , dont M. Rouelle n'a  
pas parlé , & dont il n'avoit garde de par-  
ler , puisqu'il sçavoit qu'ils ne prenoient pas  
cet excès d'acide , il ajoute : « D'où je con-  
» clus que M. Rouelle a pris pour une sur-  
» abondance d'acide , dans son tartre vi-  
» triolé , la portion d'eau acide qui enve-  
» loppoit les cristaux , & qu'il aura fait sé-  
» cher sur ce sel , d'autant plus que toutes  
» mes expériences démontrent que cette pré-



» tendue surabondance d'acide dans ces for-  
 » tes de sels neutres, n'est qu'interposée, &  
 » qu'on peut l'en séparer, sans rien déran-  
 » ger de la figure des crystaux; le lavage  
 » dans l'eau, ainsi que la dissolution & la  
 » crySTALLISATION, ne sont pas même nécessaires,  
 » quoique très-efficaces, pour se débarrasser  
 » decette prétendue surabondance d'acide.

Ce qui se réduit à dire que l'excès d'acide du tartre vitriolé de M. Rouelle n'est pas dans un état de combinaison; 1<sup>o</sup> parce que ce sel attire l'humidité de l'air; 2<sup>o</sup> parce que ce sel, mis dans des papiers, s'y imbibé & se convertit en un sel neutre parfait. Je vais examiner ces deux propositions.

La première est si évidemment fausse, que je ne m'y arrêterai pas. Combien de sels neutres, qui, quoique dans un état de neutralité parfaite, attirent cependant l'humidité de l'air, sans parler des sels à base métallique? Le sel marin que M. Baumé ne refusera pas sans doute de reconnoître pour un sel neutre, l'attire, de son aveu, si puissamment, qu'il est très-difficile de le garder sous forme sèche.

La seconde, quoique plus séduisante en apparence, n'est pas plus exacte. L'observation de M. Baumé est vraie, si l'on expose sur des papiers, dans un lieu frais & humide, ce tartre vitriolé; (il en est de même de tout autre sel, avec excès d'a-

cide ; ) les papiers s'imbibent d'une liqueur qui a un goût acide , & le sel qui reste dissous & mis à crySTALLISER , donne d'abord un tartre vitriolé , qui est un sel neutre parfait. Je ne suis point surpris que M. Baumé ait été trompé par cette apparence ; mais s'il se fût donné la peine d'examiner ses papiers , il auroit vu la raison de ce phénomène , & il ne se seroit pas pressé , comme il l'a fait , d'en conclure que l'excès d'acide du tartre vitriolé de M. Rouelle n'étoit qu'interposé entre ses molécules , sans y être uni. J'ai donc répété l'expérience de M. Baumé ; & même , pour aller plus vite , j'ai changé plusieurs fois mes papiers ; les ayant conservés avec soin , j'en ai fait la lessive ; j'ai obtenu une liqueur rousse , éminemment acide ; l'ayant mise à évaporer , j'ai d'abord eu une matière gélatineuse , & ensuite un magma salin noirâtre , que j'ai desséché fortement , pour me débarrasser de la matière grasse qui le salissoit ; je l'ai ensuite redissous & évaporé de nouveau ; il m'a donné un sel concret , qui m'a présenté tous les phénomènes d'un sel , avec excès d'acide.

D'où je conclus , avec plus de fondement que M. Baumé , qu'à la faveur du *deliquium* , l'excès d'acide a agi sur le papier , ce qui a suffi pour détruire l'union qu'il avoit contractée avec le sel neutre ; union qui , quoi-

que légère, n'avoit pu cependant être dérangée par le lavage, ni par la crySTALLISATION; moyens que M. Baumé reconnoît lui-même suffisans pour enlever l'acide qui ne fait que baigner les crySTaux. Ainsi, il est évident que ce que M. Baumé avoit regardé comme un instrument purement mécanique, est un moyen chymique, qui a opéré une véritable décomposition; par conséquent il y avoit une union réelle, & une véritable combinaison entre l'excès d'acide & le sel neutre, dont il a été séparé.

Je ne m'amuserai point à relever ce que M. Baumé dit du borax fait avec les crySTaux de soude, qu'il prétend pouvoir crySTALLISER avec un excès de soude, quoique cet excès ne soit pas combiné, ayant oublié sans doute ce qu'il avoit dit plus haut, que les sels de nature différente crySTALLISENT séparément. Il prétend prouver sa proposition, parce que *si on ajoute au borax ainsi préparé une quantité convenable de sel sédatif, on le rend, par ce moyen, à l'état de neutralité parfaite*: c'est comme s'il disoit que l'acide du sel marin, qui est en excès dans le sublimé corrosif, n'est pas uni au mercure, parce qu'on combine trois parties de nouveau mercure, avec quatre parties de sublimé corrosif, pour faire le mercure doux; mais c'est trop m'arrêter à

cette premiere partie de son mémoire : il est tems de passer à la seconde, & d'examiner si son procédé, pour faire le tartre stibié, est en effet le meilleur qu'on ait proposé jusqu'ici, & si l'idée qu'il donne de la nature de ce sel, est bien exacte.

Il n'en est pas, Monsieur, de cette seconde partie du mémoire de M. Baumé, comme de la premiere. Nous pourrions ignorer, sans danger, qu'il y a des sels avec excès d'acide; mais il est de la plus grande importance pour la médecine, que les remèdes qu'elle emprunte de la chymie, soient préparés d'une maniere sûre & constante, afin d'être assurés de leurs effets. Comme il n'en est point qui soit d'un usage plus fréquent & plus étendu, que le tartre stibié, les chymistes ont travaillé, à l'envi, à en perfectionner la combinaison, & à donner des procédés, pour en faire un qui produisît constamment les mêmes effets, lorsqu'on l'administreroit à la même dose; c'est ce qu'on a obtenu, dès qu'on a appliqué à cette espece de sel les loix que la chymie donne pour les dissolutions métalliques; loix que M. Baumé paroît oublier dans tout le cours de son mémoire. Il ne paroît pas mieux instruit sur les travaux des chymistes qui l'ont précédé; car sans doute il se seroit épargné la peine de découvrir une chose trouvée, & il se seroit convaincu que son procédé, outre qu'il

qu'il n'a rien de nouveau, n'est pas, à beaucoup près, ni le plus sûr, ni le plus exact.

Le tartre stibié est le sel qui résulte de la combinaison de l'acide du tartre, ou plutôt de la crème de tartre entière, avec la partie réguline de l'antimoine. Il est évident que, pour que cette combinaison soit exacte & toujours la même, il faut que la crème de tartre soit chargée d'autant de parties régulines, qu'elle peut en prendre; il ne s'agissoit donc que de trouver un moyen d'attraper ce juste point de saturation; mais selon qu'on employoit telle ou telle préparation d'antimoine, on avoit un sel plus ou moins émétique, à la même dose, & combien n'en a-t-on pas employé? Enfin on s'est assuré que de toutes ces préparations, le verre d'antimoine & le safran des métaux qui est une espèce de verre, peu différente du verre d'antimoine ordinaire, étoient celles que la crème de tartre attaquoit le plus aisément, & dont elle dissolvoit une plus grande quantité. Il ne s'agissoit plus que de déterminer la quantité de ces substances, que la crème de tartre étoit en état de dissoudre. Pour peu qu'on eût réfléchi à leur insolubilité dans l'eau, il étoit aisé d'en conclure qu'on ne couroit aucun risque d'en employer plus que moins, puisque ce qui ne seroit pas com-

biné à la crème de tartre , tomberoit au fond de la liqueur , tandis que la crème de tartre trouvant une quantité suffisante de verre ou de safran , s'en souleroit en entier.

On s'apperçut bientôt , qu'en employant des quantités égales de crème de tartre , & de l'une ou de l'autre de ces préparations antimoniales , il restoit toujours une partie de ces dernières qui n'étoient pas dissoutes ; de sorte que par-là toute la crème de tartre qu'on avoit employée , étoit chargée d'autant d'antimoine , qu'elle pouvoit en prendre , & que le sel qui en résultoit , étoit au juste point de saturation , si recommandé par les chymistes , selon M. Baumé. Ces proportions ont été adoptées par les meilleurs dispensaires. *Voyez* la pharmacopée royale de Moyse Charras , édition de 1676 , pag. 573 de la pharmacopée chymique ; celle d'Augsbourg , de 1690 ; celle de Ratisbonne , édition de 1727 , qui prescrit la crySTALLISATION , & cite le *Compendium chymicum* de Wedel , dans lequel elle a puisé la formule qu'elle donne. *Voyez* encore la pharmacopée de Brandebourg , édition de Breslau , 1744 ; celle de Wirtemberg , de 1750 ; celle de Vienne , de 1751. Boecler , dans ses notes sur le *Cynosura materiæ medicæ* d'Hermann , tome premier , pag. 728 , &c. &c. &c.

Il sembleroit que le reste du procédé étoit aisé à trouver ; cependant je ne connois point d'auteur qui l'ait décrit avec exactitude ; ils prescrivent tous de longues ébullitions , ou des digestions inutiles ; & quoique M. Hoffmann , appliquant à ce sel une observation que les chymistes avoient déjà faite sur des substances d'un autre genre , se fût apperçu que toutes ces ébullitions ne tendoient qu'à décomposer une partie de ce sel , à mesure qu'il se formoit ; il étoit réservé à M. Rouelle d'indiquer la marque à laquelle on pouvoit connoître l'instant où la combinaison étoit achevée , & de ramener ce procédé aux véritables loix de la chymie. C'est lui qui , le premier , a vu l'effervescence qui a coutume de se faire dans l'instant de l'union de l'acide , avec la substance métallique ; cette effervescence passée , la combinaison est faite , & toute ébullition ultérieure ne serviroit qu'à décomposer le sel qui s'est formé.

Voici ce procédé , tel que M. Rouelle le publie , depuis quinze ans , dans ses cours.

*Prenez parties égales de crème de tartre & de verre d'antimoine ordinaire , réduit en poudre & passé au tamis : ( il est inutile de le broyer sur le porphyre , comme M. Baumé le prescrit , la crème de tartre l'attaque parfaitement bien sans cela ; ) mettez votre crème de tartre dans huit fois*

son poids d'eau bouillante, quantité qui ne suffit pas pour dissoudre la crème de tartre ; mais comme elle acquiert une plus grande solubilité, à mesure qu'elle se combine avec l'antimoine, on s'épargne par-là les longues évaporations, qu'on seroit obligé d'employer ensuite pour faire cristalliser le sel qui résulte de cette combinaison. Après avoir fait prendre deux ou trois bouillons à votre crème de tartre, ajoutez-y le verre d'antimoine, il se fera presque aussitôt une effervescence ; dès qu'elle sera finie, retirez le vaisseau du feu, & filtrez la liqueur ; le procédé est achevé en moins d'un quart d'heure : on trouvera au fond du vaisseau le verre qui n'a pas été dissous ; & il restera sur le filtre un soufre doré, que Glauber, premier auteur de cette combinaison, avoit observé, avant M. Baumé.

Faites évaporer la dissolution jusqu'à pellicule, & portez-la dans un lieu frais ; vous obtiendrez un sel neutre parfaitement saturé, qui cristallise d'abord en petites aiguilles, qui se groupent, en forme de houpes, & ensuite en tétraèdre, ou en pentaèdre : en poursuivant les cristallisations, on trouve à la fin un peu d'eau-mère qui ne cristallise plus, & qui étant desséchée, attire l'humidité de l'air ; tandis que les cristaux de tartre stibié tombent en efflorescence ; ces premières cristallisations sont



ordinairement salies par un peu de ce soufre doré, dont j'ai parlé plus haut; ce qui engage M. Rouelle à les faire dissoudre & crySTALLISER de nouveau; ensuite il les laisse tomber en efflorescence, & les met en poudre, pour les garder pour l'usage: ce tartre émétique fait constamment vomir, à la dose d'un demi-grain ou d'un grain; & la plus forte dose qu'on en puisse donner, ne passe pas quatre grains.

Quoique j'eusse vu faire ce procédé une infinité de fois, voulant cependant en observer plus exactement les phénomènes, avant de les décrire, j'ai prié M. Rouelle de me permettre de le faire répéter dans son laboratoire, ce qu'il a bien voulu m'accorder. Nous avons employé deux livres de crème de tartre & autant de verre d'antimoine; il est resté dans la bassine d'argent, où la dissolution avoit été faite, six onces de verre qui n'avoit point été dissous: le soufre doré que nous avons trouvé sur le filtre, pesoit deux onces & demie, d'où il résulte que deux livres de crème de tartre ont dissous vingt-trois onces & demie de verre d'antimoine, c'est-à-dire, que quatre parties de crème de tartre prennent presque trois parties de ce verre: l'eau-mère qui est restée, après avoir bien suivi toutes les crySTALLISATIONS, n'a pas excédé six onces. J'ai observé, en voyant faire cette opé-

ration, que la dissolution du verre d'antimoine, par la crème de tartre, étoit verte; phénomène dont je suis étonné que M. Baumé n'ait pas fait mention.

J'ai saisi cette même occasion pour répéter le procédé que M. Baumé propose dans la seconde partie de son mémoire; & comme les expériences faites en petit, sont presque toujours défectueuses; j'ai pris huit onces de crème de tartre, & deux onces & demie de verre d'antimoine; la dissolution faite, comme il le prescrit, à cela près que je n'ai pas senti l'odeur de foie de soufre, dont il parle, & la liqueur filtrée, évaporée & mise à crySTALLISER, j'ai eu d'abord une assez grande quantité de crème de tartre pure: dans une seconde crySTALLISATION, j'ai eu des cristaux de véritable tartre stibié, dont les uns étoient en aiguilles groupées en forme de houpes ou de roses, comme il plaira à M. Baumé de les appeler, & les autres, des tétraèdres & des pentaèdres: les uns & les autres sont tombés en efflorescence; les crySTALLISATIONS bien suivies, il est resté deux gros d'eau-mère qui n'a plus voulu crySTALLISER.

Il nous sera aisé maintenant de juger des assertions de M. Baumé, & d'apprécier la valeur de son travail. Je ne releverai point, Monsieur, le ton d'affurance avec lequel il annonce la nouveauté & la supériorité de son

procédé. Cela prouve que le M. Baumé ne connoît pas encore tout ce qui a été fait en chymie. Je m'attacherai seulement à faire voir qu'il est faux que le sel crySTALLISÉ qu'on obtient, en évaporant la dissolution du verre d'antimoine dans la crème de tartre, ne soit que cette crème de tartre, baignée par la liqueur qui tient le véritable tartre stibié en dissolution, & que ce tartre stibié soit un sel déliquescent. Quoique cela soit déjà démontré par l'exposition que j'ai faite du procédé de M. Rouelle, & même par le sien, je vais ajouter encore quelques réflexions qui ne laisseront aucun doute sur cette matière.

1<sup>o</sup> La crème de tartre est une espèce de sel presque insoluble, qui, selon Zimmerman, demande 96 parties d'eau, pour le tenir en dissolution. Les cristaux que M. Baumé refuse de reconnoître pour un véritable tartre stibié, en demandent à peine 24, selon le même auteur. D'où vient ce nouveau degré de solubilité, que la crème de tartre a acquis dans cette opération ? Est-ce d'une dissolution saline étrangère, qui n'a contracté aucune union avec elle ? Je n' imagine pas que M. Baumé se flate de se persuader à aucun chymiste. Il faut donc qu'il convienne que c'est la portion d'antimoine qui s'est combinée à cette crème de tartre, qui lui a donné cette nouvelle propriété,

& par conséquent, que ces crystaux sont le véritable tartre antimonie.

2<sup>o</sup> La crème de tartre crystallise en parallélépipèdes, où prend des figures parallélogrammatiques ; les nouveaux crystaux sont en aiguilles groupées en manière de houppes, ou en tétraèdres & en pentaèdres. D'où vient ce changement de figure ? Est-ce encore d'une eau de dissolution ?

3<sup>o</sup> Si, sur une dissolution de ces crystaux on verse un acide qui ait plus de rapport avec l'antimoine, que la crème de tartre, cette crème tombe au fond de la liqueur, sous sa forme naturelle. Comment cela pourroit-il arriver, si cette substance saline n'avoit éprouvé aucune combinaison ?

4<sup>o</sup> Ces crystaux tombent en efflorescence, c'est-à-dire, que l'air leur enlève l'eau de leur crystallisation. Où M. Baumé a-t-il vu que la crème de tartre eût cette propriété ? Dira-t-il qu'elle la doit à la dissolution d'un sel déliquescent ? Je ne le crois pas capable d'avancer un tel paradoxe : donc ces crystaux sont de véritables crystaux de tartre stibié : donc le tartre stibié crystallise : donc ce n'est point un sel déliquescent ; donc c'est inutilement que M. Baumé laisse dans son tartre stibié, une portion de crème de tartre, qui n'est pas saturée, puisqu'elle n'est pas nécessaire pour empêcher le *deliquium* d'un sel qui n'y tombe

pas, & qui au contraire tombe en efflorescence. Il y a plus; cette crème de tartre, n'est pas même nécessaire pour remédier au *deliquium* de l'eau mere, qu'on laisse dans ce sel, lorsqu'au lieu de le faire cristalliser, on préfère de le dessécher; les cristaux du tartre stibié sont suffisans pour cela; ils y sont même plus propres, puisqu'ils tombent en efflorescence.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, qu'il y a de l'imprudence de la part de M. Baumé, d'avancer qu'on pouvoit prendre impunément des onces de cristaux en aiguilles; son tort est d'autant plus grand, qu'il n'a pas imaginé de faire la moindre expérience, pour s'assurer de la vérité de cette assertion; s'il l'eût fait, il auroit appris que ces cristaux sont un émétique aussi sûr & aussi efficace, qu'aucun de ceux que la médecine emploie. Il en résulte encore, que c'est à tort que M. Baumé a nié l'observation de M. Hoffmann, sur la décomposition du tartre stibié, par de trop longues ébullitions, & qu'il a conclu de ce qu'on obtenoit moins de cristaux, après ces longues ébullitions, qu'il s'étoit formé une plus grande quantité de tartre stibié. Il en résulte enfin que le procédé de M. Baumé n'est pas le plus exact des procédés connus, ni le plus sûr qu'on puisse employer, pour

faire cette combinaison importante, puisque, de son aveu, la plus grande partie de la crème de tartre qu'il emploie, n'est pas saturée; mais il est faux qu'elle puisse prendre son poids égal de verre d'antimoine; quoiqu'il soit avantageux de préférer ces doses, afin d'être sûr du point de la saturation, l'excédent du verre d'antimoine tombant nécessairement au fond de la liqueur, par son poids, & ne pouvant contracter aucune union avec l'eau, à moins qu'il ne soit dissous par la crème de tartre.

Je ne dirai cependant point avec M. Baumé, que *ce verre peut avoir été altéré par l'addition du verre ordinaire & tendre*, parce que je sçais que le verre, même le plus tendre, s'il n'est pas métallique, est moins fusible que le verre d'antimoine, & que d'ailleurs étant plus coûteux, ceux qui feroient cette tromperie, la feroient à leurs dépens. C'est avec aussi peu de fondement, qu'il avance que le régule d'antimoine est insoluble dans la crème de tartre; car, sans parler des gobelets de régule, qui communiquent leur éméticité au vin qu'on laisse infuser dedans, ce régule réduit en poudre bien fine, & encore mieux, sa chaux grise & ses fleurs blanches, qu'on appelle neige d'antimoine, sont attaquées par ce menstrue, qui les dissout plus ou moins rapide-

ment, ou en plus grande ou moindre quantité, selon que leur aggrégation est plus ou moins rompue.

Je finirai, Monsieur, ces remarques, en exhortant M. Baumé à renoncer au genre d'écrire qu'il a entrepris. La chymie est un champ vaste qui lui offre bien des objets nouveaux; l'affectation avec laquelle il cherche à remanier tout ce qui a fait l'objet des travaux de M. Rouelle, ne le mettra jamais à côté de cet illustre chymiste; ou du moins s'il parvient un jour à l'égaliser, ce ne sera qu'après un grand nombre d'années d'étude & de travail; sur-tout, il fera sagement, avant de publier ses découvertes, de s'instruire auparavant, si elles n'existent pas déjà dans les écrits des chymistes. Par exemple, il n'auroit pas donné, comme nouvelle, la manipulation qu'il propose pour l'æther, dans le mémoire qui vient d'être inséré dans le tome troisième des *Mémoires* de mathématique & de physique, présentés à l'académie. Ce procédé que j'ai vu exécuter en 1754, dans le laboratoire de M. Rouelle, se trouve décrit dans le sixieme volume de l'Encyclopédie, publié en 1756. M. Venelle, disciple de M. Rouelle, qui le rapporte, l'attribue à M. Hellot. Je suis étonné que cet académicien n'ait pas réclamé contre les prétentions de M. Baumé, lorsqu'il lut son

mémoire à l'académie, en Juin 1755; ce qui pourroit faire soupçonner que M. Vennelle le lui a peut-être attribué sans fondement. Quoi qu'il en soit, M. Baumé n'en est pas l'auteur. M. Rouelle le réclame, non comme une de ses inventions, mais comme une des manipulations perdues dans les livres, où peu de gens vont les chercher.

Je dois encore, Monsieur, prévenir le public, qu'il est vrai que M. Baumé a lu son mémoire à l'académie; mais les commissaires qu'elle avoit nommés pour l'examiner, n'en ont porté aucun jugement.

---

## OBSERVATION

## TRÈS-INTÉRESSANTE

*D'une Taille faite avec le lithotomie caché, par M. CHASTANET, correspondant de l'académie royale de chirurgie, chirurgien, aide-major des hôpitaux militaires, & maître en chirurgie à Lille en Flandre.*

Je fus demandé le 30 du mois d'Août 1759, pour voir le nommé Louis-Alexandre Baillé, âgé de treize ans, fils de Séverin, blanchisseur de linge, au Cul-de-sac, à Lille. Cet enfant souffroit, depuis sa nais-



fance, d'une difficulté d'uriner, & d'une douleur plus ou moins forte dans la région de la vessie. Les parens consulterent d'abord des personnes de l'art, qui traiterent cette maladie de chaleur, d'âcreté d'urine, & qui, en conséquence, ordonnerent les remedes usités en pareil cas; mais loin de procurer le plus léger soulagement, ils ne firent qu'irriter le mal. Le pere, mécontent de leur peu d'efficacité, abandonna le tout à la nature, & ne s'en trouva, pendant plusieurs années, que mieux: le malade supportoit son état, avec courage & patience; il se familiarisa même si bien avec ses maux, qu'à peine l'entendoit-on se plaindre; cependant il survint de l'insomnie, des coliques, de la fièvre, des douleurs plus aiguës, qui dérangerent un peu sa constance; mais tout cela se calma par l'usage de quelques boissons adoucissantes. Vers l'âge de dix ans, les douleurs de néphrétique se réveillèrent avec violence. Il en essuya, dans l'espace de six mois, plusieurs accès: un point douloureux dans la région du rein gauche, & qui s'y fixa invariablement, n'a cessé de tourmenter le malade, que quelque tems après l'opération; enfin ce côté s'engorgea & devint œdémateux; il étoit si sensible au toucher, que la moindre pression inégale le faisoit beaucoup souffrir; aussi étoit-il obligé, pour se soulager, de

porter un bandage de corps. Il étoit, outre cela, rachitique, & l'incontinence d'urine avoit commencé avec son existence : des frissons irréguliers, accompagnés de fièvre plus ou moins forté, mirent bientôt le comble à tant de maux; un desséchement général en fut la suite. Telle étoit la situation où je trouvai le malheureux Baillé, situation extrême & presque désespérée.

Les symptomes que je viens de détailler, m'ayant fait soupçonner la pierre, je proposai de sonder la vessie; la sonde me confirma dans l'idée où j'étois, de l'existence d'une ou de plusieurs pierres. Après cette découverte, il paroissoit que Baillé étoit sans ressources : quel moyen en effet de hasarder l'opération, dans l'état d'épuisement où ses longues souffrances l'avoient réduit ? D'ailleurs la douleur de la région du rein gauche me paroissoit un puissant obstacle. Je soupçonnois, avec vraisemblance, que vu la tension œdémateuse de cette région, & la douleur profonde qui s'y faisoit remarquer, il pouvoit s'y trouver abscess; la purulence des urines ne me permettoit même pas d'en douter. Tant d'obstacles auroient pu me rebuter, si une consultation faite à ce sujet, n'eût proposé l'opération, seule & unique ressource à tant de maux.

Je mis pendant quelque tems mon ma-

lade à l'usage d'un tifane émolliente, à deux lavemens chaque jour, & à des nourritures douces & succulentes : ce régime préparatoire à l'opération déjà décidée dans la consultation, émoussa les douleurs, & procura quelques bonnes nuits ; mais, les huit derniers jours, les accès le reprirent avec tant de violence, que je ne songeai plus qu'à l'opérer, ce qui fut exécuté, le 22 Septembre 1759, en présence & de l'avis de MM. Desmilleville, médecin à Lille ; Plancke, chirurgien-major des hôpitaux militaires ; Vinchant le jeune, & de Block, chirurgiens de la même ville ; Saint-Paul, chirurgien-major des hôpitaux militaires, à Ostende.

Le malade situé horizontalement, & le lithotome ouvert au neuvième degré, je tirai deux pierres murales, du poids de trois dragmes : l'opération fut prompte ; point de tiraillement ni la moindre hémorragie, si souvent l'écueil des autres méthodes ; & Baillé, pansé & couché, n'éprouva qu'un sommeil doux & paisible : délivré de la cause de ses maux, il le fut de toute espèce d'accidens : les urines commencerent à passer par les voies naturelles, le sixième jour, & la cicatrice étoit sur le point de se faire, lorsqu'il parut de la fièvre ; la douleur du rein se réveilla avec force ; cependant une grande quantité de pus extrêmement fétide

s'écoula par la plaie, il en passa aussi beaucoup avec les urines ; si cette évacuation fit disparoître la douleur & la fièvre, je ne fus pas pour cela exempt d'inquiétudes sur le sort de mon taillé : mes craintes sur l'absence du rein étoient vérifiées ; tout ce qui venoit de se passer, ne me laissoit presque plus lieu d'en douter : heureusement pour le malade, l'opération n'avoit point été laborieuse ; & je n'avois à craindre aucun principe d'inflammation, suite ordinaire & inévitable des dilatations forcées, des déchiremens, &c. Le lithotome avoit ouvert aux deux pierres une issue par laquelle elles étoient sorties sans peine, sans violence, & par conséquent, sans irritations : cela me rassuroit ; mais il falloit rappeler au dehors, les matieres putrides & croupissantes dans le rein ; leur séjour eût causé infailliblement le reflux & la perte de mon malade ; mes ennemis n'auroient pas manqué de l'attribuer à l'opération, & d'en rendre le lithotome responsable ; injustice criante, dont ils se sont rendus coupables tant de fois, & dont je venois tout récemment d'éprouver la noirceur (a). Je mis donc en usage

(a) Au sujet d'un nommé de Wrée, âgé de vingt-deux ans, à qui je tirai deux pierres. L'opération fut faite en présence de plusieurs habiles chirurgiens. Il n'y eut ni hémorragie ni accidens dependans de l'opération ; mais la fièvre qui  
les

les seuls moyens qui me parurent convenir :  
je m'appliquai à laver la vessie par d'abon-

se déclara dès le premier jour, porta sur la poitrine & au cerveau, & le malade mourut à la fin du troisieme jour. L'ouverture du cadavre que je fis en présence de trois maitres en chirurgie, & de M. Planque, qui avoient assisté à l'opération, me justifia pleinement. La cause de la mort de ce pierreux résidoit dans les reins, que nous trouvâmes celluloux ; leur substance absolument fondue, ne présentoit plus que plusieurs petites vessies adossées ensemble, & remplies d'un pus fétide : les ureteres étoient gros, compactes & remplis de la même matiere. Nous jugeâmes, avec fondement, qu'il s'étoit fait un reflux de cette matiere corrompue, qui avoit causé la mort à de Wrée. J'ai entre les mains le Procès-verbal d'ouverture, que j'offre de produire : cependant mon taillé étoit mort ; le cas étoit nouveau : on l'attendoit depuis long tems, aussi fut-il reçu avec tant d'empressement, que, sans se donner la peine d'approfondir la vérité, on le répandit, en ajoutant méchamment que l'hémorragie avoit fait périr de Wrée. On fit plus ; on en écrivit à l'académie royale de chirurgie, à qui l'on manda que de cinq pierreux taillés à Lille, quatre étoient morts promptement d'hémorragie ; que le magistrat, sur l'avis du collège de médecine, avoit rendu une ordonnance qui défendoit aux chirurgiens d'employer à l'avenir le lithotome caché, sous peine de punition, &c. Cette calomnie étoit trop facile à détruire, pour produire le succès qu'on s'en étoit promis ; on peut-être s'étoit-on flaté qu'on la croiroit, sans autres preuves. On fut trompé : l'académie chargea M. Andouillé, aujourd'hui premier chirurgien du Roi, en survivance, d'écrire à M. Planque, pour

dantes décoctions émollientes, tandis que d'un autre côté, j'entretenois la souplesse

scavoit la vérité du fait. La réponse de M. Plancque détruisit pleinement ces imputations odieuses, & imposa silence aux calomnieux.

Je saisis cette occasion, pour faire part au public d'une observation d'anatomie fort curieuse. La vessie de Wrée avoit six pouces de longueur, elle étoit étroite dans toute son étendue, assez semblable à l'intestin colon : elle étoit partagée en deux cavités ; l'une inférieure, dont le col de cet organe très-dilaté, faisoit presque la totalité ; l'autre, supérieure, comprenant tout son fond supérieur, la plus grande partie de son corps, & par conséquent beaucoup plus étendue : ces deux cavités étoient séparées par une cloison charnue, fort épaisse, dont le milieu étoit percé par un trou, à-peu-près de la grandeur & de la figure du pylôre, qui faisoit la communication des deux cavités. Il suit de cette observation une idée bien avantageuse au lithotome caché : la cavité inférieure de cette vessie, où se trouvoient les deux pierres, n'avoit que peu d'étendue ; à peine eût-elle pu contenir un œuf de poule : malgré cela, l'instrument ouvert au onzième degré d'écartement, avoit été porté dans cette petite poche, sans qu'il fût question de la moindre moucheture ni excoriation, ce qui confirme parfaitement la façon dont le lithotome caché agit dans la vessie, si petite qu'elle puisse se rencontrer ; car, dans ce cas même, tout l'affaissement du fond supérieur postérieur est soutenu par la gaine de l'instrument, tandis que la lame, en se retirant, fuit & évite les parties qui pourroient se présenter devant elle, n'incisant dans sa retraite, que celles qui lui résistent, & qu'il faut nécessairement couper, telles que la prostate, le col de la vessie, &c.

de la région malade , par des embrocations d'huiles émollientes , & l'application de flanelles trempées dans des liqueurs appropriées ; cela me réussit au mieux : il passa , dans l'espace de quinze jours , par les urines & par la plaie , une grande quantité de pus ; la douleur & l'enflure du côté disparurent. Je mis alors mon malade à l'usage des pilules de savon , mêlées d'un peu de térébenthine de Chio : je lui fis donner des alimens doux , tirés , en plus grande partie , de la classe des farineux ; des boissons émollientes & légèrement vulnérables. Je me flatois du succès de mon opération : je comptois même la guérison prochaine ; mais j'ignorois le mauvais régime de mon taillé. La garde qui en avoit soin , lui donnoit , malgré les ordres les plus précis & les plus réitérés , des alimens bien différens de ceux qui entroient dans mes vues ; plusieurs indigestions me donnerent lieu de la soupçonner ; la fièvre se mit de la partie ; des coliques , des selles fréquentes , accompagnées de ténésmes & de nausées , s'y joignirent. La garde disparut , & le malade m'avoua tout ce qui s'étoit passé. Je remédiai à ce nouveau contre-tems , par des minoratifs légers ; ce ne fut cependant qu'avec peine , que je parvins à rétablir le calme ; la fièvre , de continue qu'elle étoit , se changea

548 OBSERV. SUR UNE TAILLE , &c.

en tierce : je m'en rendis maître par le secours du quinquina , qui , aidé d'un régime convénable , opéra l'effet le plus prompt ; tout enfin rentra dans l'ordre , & la guérison fut parfaite , au bout de trois mois. Il y en a sept que le malade est guéri , & qu'il jouit de la meilleure santé du monde.

*Nous , médecin , chirurgien-major des hôpitaux militaires , & maîtres en chirurgie de la ville de Lille , soussignés , certifions que , cejourd'hui 13 Juillet 1760 , nous avons visité le nommé Louis-Alexandre Baillé , que nous avons trouvé bien portant & parfaitement guéri : Déclarons que tout ce qui est rapporté dans l'observation ci-dessus , est conforme à la plus exacte vérité. En foi de quoi nous avons signé.*

*Fait à Lille , ce jour , mois & an , ci-dessus.*

DESMILLEVILLE, *méd.* DEBLOCK.

J. F. VINCHANT. PLANCQUE, *chirurg. maj.*





S U I T E

*Des petites Véroles confluentes, anormales & épidémiques, observées à Tarascon en Provence, par M. MOUBLET, bachelier de la faculté de médecine de Paris, & médecin de l'université de Montpellier.*

(48.) Quoique la diversité des symptômes n'admette point une différence dans la cause, elle exige souvent des remèdes particuliers; & quelquefois, pour saisir les indications qu'ils présentent, il ne faut pas suivre un traitement trop méthodique. Il est d'autant plus nécessaire de favoriser l'éruption, quand la matière est encore errante dans la circulation, que lorsqu'un dépôt se forme ou qu'une métastase arrive, ils peuvent faire avorter la petite vérole, (44.)

(49.) Le sang, en coulant des veines, étoit fort écumeux; exposé à l'air, sa partie gélatineuse se ramassoit en une coëlle épaisse, d'une consistance ferme, d'une substance serrée, d'une couleur rouge foncée; elle nageoit dans une sérosité jaunâtre, & faisoit le champignon. M. Mead a observé que la petite vérole est communément mauvaise à ceux à qui il arrive des syncopes & des défaillances dans les sa-

gnées. Je n'ai point reconnu cet accident assez fréquent, pour devoir le rapporter au caractère de la maladie, plutôt qu'à la constitution du malade.

(50.) Sennert & Morton défendent de saigner, après le quatrième jour, sans doute, conséquemment à la méthode des anciens, dans les maladies épidémiques & pétéchiales : *Medici quasi certâ lege ultra quartum diem venam non secabant.* (Gal. Comm. in epid. l. III, sect. 2, 8.) On amena à l'hôpital un jeune homme de vingt ans, auquel on n'avoit administré aucun remède, le second jour de l'éruption : elle étoit foible & lépte ; la fièvre cependant étoit considérable, & les pulsations de l'artere fort animées ; la langue étoit chargée d'une croûte blanche & épaisse : il lui revenoit souvent des rapports aigres & nidoreux : on distinguoit les signes rassemblés d'inflammation & de putridité. Il fut saigné & évacué abondamment, sans que j'aie reconnu que cette pratique ait nui à l'éruption, ni au cours de la maladie.

(51.) Quelques auteurs augurent très-mal de celles dont la sortie ne s'acheve point dans trois ou quatre jours ; d'autres pensent que les plus fâcheuses sont celles dont l'éruption se manifeste d'une manière orageuse. J'ai observé néanmoins, toutes choses égales, que les éruptions précipitées

sont moins dangereuses que celles qui traînent, & qui sont si tardives à s'accomplir, (12,) pourvu qu'elles se fassent tout de suite, & que la nature ait assez de force pour soutenir la marche progressive de la maladie.

(52.) Car celles qui se font dans des tems différens & interrompus, où l'éruption semble finie par la multitude des boutons qui ont paru, & où, après quelques jours d'intervalles, des nouveaux grains succèdent aux premiers, sont presque toujours mortelles, (17 :) *Nova pustularum expullulatio magnam humorum abundantiam indicat.* (Freind, *Hist. de confl. var.*) Elles prouvent encore que la matiere a croupi dans le sang, que sa dépuracion est imparfaite, & que les forces de la circulation sont trop foibles pour la pousser au dehors.

(53.) Quand, après l'éruption faite, succédoient la rémission des symptomes, la liberté des fonctions; quand les boutons s'élevoient, que leur circonférence étoit rebondie, & que l'humeur donnoit des signes de coction, les malades revenoient insensiblement en mieux (9;) les taches exanthémateuses, rouges & brunes, n'ont pas été mauvaises; mais l'existence des fâcheux symptomes supérieurement énoncés (9,) le pouls dur & fréquent, les forces abba-

## § 52 PETITES VERÔLES ÉPIDÉM.

tues , les taches noires & pourprées , la dépression des boutons ( 11 , 15 , ) étoient des signes funestes.

( 54. ) Les changemens heureux pour obvier à la dépression & à la rentrée des pustules , étoient le ventre libre , une diarrhée critique & abondante , ou une salivation qui les remplaçoit , comme l'a souvent observé Sydenham : *In malè moratis morbis qualescumque excretiones juvant.* ( Bâillon , *lib. de Febr. epid. pag. 176.* ) Les enfans , au lieu d'une bonne salivation , n'avoient ordinairement que des phlegmes au gosier , qu'ils avoient peine de rejeter , ( 13. )

( 55. ) Lorsque la face n'étoit point enflée le sixieme jour de l'éruption , que les boutons étoient aplatis , enfoncés , marqués d'un point noir , ( 11 , ) on pouvoit prescrire d'après Riviere , l'eau thériaicale , la poudre de vipere , les cordiaux les plus actifs , que Morton recommande si fort , dont j'ai retiré peu de succès. J'ai vu un enfant de dix ans , dont les boutons déprimés faisoient le godet , & portoient une tache noire sur le milieu , suivis de tous les symptomes effrayans de la plus grande malignité , ( 15 , 16 , 18 , ) qu'on ne put contraindre à boire d'autre liquide , que du vin , qui hâta la dissolution & la corruption gangreneuse du sang.

( 56. ) Plusieurs médecins pensent que

le gonflement extrême de la face & de la tête, le clignotement des yeux, menacent de l'engorgement du cerveau, aussi le délire suivoit souvent de près, ( 18 : ) la tension des muscles de l'œsophage & du larinx, & la tuméfaction des parties voisines, produisent la toux, la difficulté de l'expectoration, de la déglutition, & les embarras qui se forment dans la poitrine ; mais quand la bouche, le voile du palais sont couverts de boutons, & que les malades se plaignent de déchiremens, de douleurs internes, d'anxiétés spastiques, on peut présumer qu'ils se propagent intérieurement, & attaquent principalement les viscères membraneux, ( 11 , ) dont la lésion se manifeste par les symptômes qui leur sont propres. *Vid.* Clar. Jurin. *Hist. variol.*

( 57. ) La chaleur âcre, mordicante & putrescible, les demangeaisons insupportables, la soif inextinguible, ( 18 , ) dont les malades étoient molestés, ne pouvoient être tempérées par une boisson abondante, par des déjections bilieuses, poracées & fétides, ni par le laudanum, dont Sydenham faisoit un si grand usage.

( 58. ) Le délire & le râlement, pour l'ordinaire, mortels en ce tems, ( 19 , ) sont les marques d'une inflammation gangreneuse dans le cerveau & la poitrine : les pieds œdémateux, le ventre bouffé & mé-

téorisé préſageoient une mort prochaine.

(59.) Il eſt arrivé à pluſieurs de ceux qui ont été conſtipés pendant l'éruption, d'eſſuyer, ſur la fin de la ſuppuration, des dévoiemens colliquatifs, (18.) La couleur noire du corps, l'haleine putreſcente, l'odeur infecte, le ſang qui ſe faiſoit jour par les narines, les vers dont étoient entremêlées les déjections, montroient le degré de la diſſolution putride du ſang : *Variolæ maligniores frequenter vermes habent junctos.* (Ethmull. *Art. VIII*, pag. 227.)

(60.) J'ai remarqué que la gangrene extérieure, ſuivie de l'abbatement, de la foibleſſe du corps, de la concentration du pouls, étoient le produit de la putréfaction intérieure des humeurs & des viſceres engorgés.

(61.) Les fibres tomboient dans une atonie, une inſenſibilité extrême : le râlement étoit court; les malades s'éteignoient vite & mouroient comme ſuffoqués, (19 :) *Quiſquis huic morbo ſuccumbit ferè tanquam ex anginâ præfocatus moritur.* (Lomn. *Obſ. med. libr. II*, pag. 263 :) le corps étoit bouffi, noirciſſoit, & ſe putréſoit entièrement après la mort.

(62.) Cet aſſemblage effrayant d'un ſi grand nombre de phénomènes extraordinaires & mortels, indépendans de la cauſe variolique, effet d'une malignité inſigne,

qui ne se manifeste que dans les maladies épidémiques, a fait penser à plusieurs auteurs, que la petite vérole considérée seule, est une évacuation bénigne, & une crise heureuse que la nature suscite sans trouble, & qu'elle termine toujours sans péril; ainsi les accidens terribles dont elle est souvent accompagnée, ne doivent être imputés qu'à la maladie étrangère qui la convertit en sa propre nature.

(63.) Cette idée peut-être peu lumineuse & peu satisfaisante dans la théorie; mais elle est très-utile & très-importante dans la pratique: elle nous suggere de distinguer les effets de la petite vérole, d'avec ceux que produit la maladie avec laquelle elle est compliquée, & de ne la regarder que comme maladie conjointe, ou comme symptôme de celle qui domine: *Variolæ enim sunt tantum symptomata febris continuæ, nunc benignæ, nunc malignæ.* (Ethmull. *De Var. Art. VIII.*)

(64.) L'expérience semble fortifier ce sentiment. La petite vérole est sporadique dans ce pays, & le plus souvent heureuse. Nous avons remarqué qu'en même tems qu'elle a régné ici, une épidémie maligne s'est déclarée dans des villages circonvoisins: les miasmes contagieux qui en constituoient l'essence, & dont l'air est le véhicule, apportés dans notre atmosphère, ont con-

# 556 PETITES VEROLES ÉPIDÉM.

tracté une affinité intime avec la matiere varioleuse , lui ont transmis son caractere , lui ont acquis les accidens qui leur sont particuliers , ont enfin joint l'épidémie à la petite vérole ; mais , par cette analogie & cette réciprocité d'action , la petite vérole , en s'associant avec elle , l'a-t-elle fixée , l'a-t-elle empêchée de s'allier avec les autres maladies qui ont paru , ( 24 , ) & qui n'ont point eu ces symptomes congénères ? Où y a-t-il une contagion propre à la petite vérole ? *Seminium hoc nonnisi accedente certâ speciatim aëris alteratione in actum deducitur.* ( Ethmull. *Art. VIII* , pag. 226. )

( 65. ) Si l'infection de l'air est la cause préexistante des maladies épidémiques ; connoissant la nature d'un pays , en étudiant les qualités de l'atmosphère , les changemens de ses propriétés , par les révolutions des saisons , les variations des vents , la différence des exhalaisons , par d'exactes observations météorologiques , ne pourroit-on pas démêler les vices de l'air , présager les effets qu'ils produisent , prévenir les maladies qu'ils occasionnent , déterminer enfin en quel tems il faut se procurer la petite vérole par l'inoculation , dans quel autre état on doit laisser agir la nature ?

( 66. ) Car l'inoculation qui nous présente de si grands avantages , convient-elle



toujours ? Auroit-elle réussi dans les circonstances présentes ? auroit-elle exempté de la fièvre maligne , qui s'unissoit à la petite vérole ? Les préparations que l'on observe , avant que d'inoculer , n'auroient pu sans doute qu'être très-salutaires ; mais si elles sont évidemment utiles , ne peut-on pas les employer également pour ceux qui l'ont naturellement ?

(67.) Puisque nous portons en nous le germe de la petite vérole , s'il est le même dans tous , si la qualité du levain ne diffère que par l'état actuel du corps , par la quantité des humeurs putrides qui s'y trouvent renfermées , par les vices acquis du tempérament , & l'abus des choses pernicieuses , ne peut-on pas corriger ces défauts dans les petites véroles épidémiques , purifier la masse du sang , mettre le corps dans la disposition la plus saine & la plus favorable , qu'on tâche de lui procurer avant qu'on inocule ?

(68.) Quand la petite vérole est déclarée dans un pays , le virus variolique , si je puis me servir de ce terme , circule dans l'air que nous respirons ; il pénètre dans les corps par toutes les voies , & se mêle intimement avec nos liqueurs. Il est plausible de penser que celui qui ne l'a point eu , est alors dans le même cas que celui que l'on inocule : or si leur corps se trouve dans tous les deux

également amélioré, exempt de cacochymie, les sécrétions rectifiées, les pores & les excrétoires cutanés libres & ouverts, & les humeurs pures & dégagées de toute matière hétérogène, la petite vérole se développera d'une manière douce & simple, & doit avoir une issue aussi favorable dans l'un que dans l'autre : pourroit-elle être compliquée avec d'autres maladies, s'il n'est point en eux de levain morbifique pour leur donner naissance, ni de matières à le devenir, (32, 33.)

(69.) » Lorsqu'il se rencontre dans le sang ; dit notre Sydenham François, (M. Helvetius, Observ. sur la petite vérole, p. 220,) » quantité d'autres humeurs d'un caractère » différent, qui se débarrassent avec le levain » de la petite vérole, elle ne peut être simple, elle devient compliquée . . . ce sont » ces humeurs qui causent alors les fièvres » inflammatoires ou les fièvres malignes, » qui rendent les petites véroles si funestes. (Id. pag. 221.) *Verùm cum idem sit specie morbus, nunquam ubique & semper omnino in omnibus quos aggreditur similis sit, tot morbi species essent quot agrotantes ; quæ discrimina non à morbo, sed à variâ agrorum dispositione omnino oriri constat.* Disquisit. cL. Keil, de Var. pag. 410.)

(70.) Il paroît ainsi qu'on peut arrêter les progrès des épidémies, se garantir de

l'insalubrité de l'air, émousser l'activité que ces matieres septiques & contagieuses causent au virus variolique, en corrigeant la constitution des corps, lorsqu'ils sont près d'en ressentir les atteintes, en tâchant, par un régime modéré, des exercices doux, réglés & une suite de remedes préparatoires, analogues aux tempéramens, de redonner & de conserver à nos humeurs leur consistance & leur fluidité naturelles; aux vaisseaux, leur souplesse & leurs oscillations libres; à ces deux puissances, leur équilibre; au corps, sa force & sa legereté. *Si quanta & qualis oporteat, quotidie fieret additio eorum quæ deficiunt & ablatio eorum quæ excedunt, sanitas amissa recuperaretur & præsens conservaretur.* (Sanct. Stat. med. aph. I, sect. 1.)

(71.) Ce seroit-là le plus sûr & le plus excellent préservatif contre les petites véroles épidémiques. Boerhaave observant que la matiere varioleuse se porte avec abondance vers les tuyaux cutanés & les conduits salivaires, a jugé qu'on peut parvenir à éteindre, dans son principe, son développement, & à étouffer insensiblement jusqu'à son germe, en excitant une salivation & une transpiration fortes, par des préparations mercurielles & antimoniales.

(72.) Cette idée d'un grand homme ; n'est qu'une sublime erreur. Il est constant que la matiere varioleuse partant du centre du corps où elle est recélée, & chassée vers la circonférence par les forces du cœur & de la circulation, se distribue indifféremment, & avec égalité, vers toutes les parties, respectivement à la grandeur des couloirs, au nombre & au diametre des vaisseaux qui y aboutissent. Si les sécrétaires étoient dans tous également disposés, la matiere varioleuse ne rencontrant point d'obstacles, confondue avec l'humeur qui s'y sépare, en sortiroit dans une quantité relative, & toutes les excréations augmenteroient proportionnellement en même tems ; mais elle n'afflue si fort vers les glandes salivaires, que parce qu'elle y est entraînée par l'abondance de l'humeur qui s'y filtre, & qu'elle les traverse avec facilité, à cause de la laxité de leur tissu ; & vers les pores de la peau, parce que, par leur grand nombre, ils se présentent à elle dans toute l'habitude du corps, & qu'ils sont seuls capables, soit par leur configuration, soit par leur situation ou par leur ténuité, de la rendre à elle-même, & de la faire passer par les divers états, & les différentes crises qu'elle subit.

(73.) Je ne me suis point attaché à  
décrire

décrire le *processus* curatif qu'a exigé cette maladie. Je pense que tout médecin éclairé, connoissant le caractère, la cause & les symptômes du mal, est en état, *positis ponendis*, de déduire les indications qu'il fournit, & de prescrire les remèdes qui les remplissent. Je suis en cela la méthode d'Hippocrate, qui, après nous avoir appris les remèdes qui ne lui ont pas réussi dans certaines circonstances, omet dans la description qu'il nous a laissée des maladies aiguës, & principalement des épidémies observées avec tant de soin, ceux qui ont fait la base & le succès du traitement. Hippocrate a voulu être l'interprete de la nature, plutôt que l'apologiste de l'art. Ses connoissances, peut-être même plus profondes & plus étendues que celles que contiennent tous les commentaires qu'ont occasionné ses écrits, abbrégeoient tout, parce qu'elles comprenoient tout. *Retinuit autem Hippocrates*, dit Galien, *alia ferè remedia omnia. Tandem necesse interdum habuit scribere, nihil eos ab iis quæ offerebantur adjutos fuisse, ut malignitatem suggereret morbi. Neque enim lucubrationem hic curationis instituit, sed præsagationis conscribere.* (Gal. comment. in *Epid.* lib. III, sect. ii.)

---



---

 LIVRES NOUVEAUX.

Traité des Dépôts dans le sinus maxillaire des fractures & des caries de l'une & l'autre mâchoire, suivis de réflexions & d'observations sur toutes les opérations de l'art du dentiste; par M. Jourdain, dentiste, reçu à S. Côme, dédié à S. A. S. M<sup>te</sup> le Comte de la Marche, Prince du Sang. A Paris, chez d'Houry, Imprimeur-Libraire de M<sup>te</sup> le Duc d'Orléans, rue de la Vieille-Bouclerie, 1 volume in-12, avec figures. Prix relié, 2 livres 10 sols.

Traité sur les Effets des préparations de plomb, & principalement de l'Extrait de Saturne, employé sous différentes formes & pour différentes maladies chirurgicales; par M. Goulard, conseiller du Roi, maire de la ville d'Alet, chirurgien-major de l'hôpital royal de Montpellier, &c. &c. &c. &c. 1 vol. in-12. A Pezenas, chez Fuz<sup>or</sup>, Libraire; à Montpellier, chez la veuve Gontier, & Faure, Libraires; à Paris, chez Durand, Libraire, rue du Foin. Nous ne pouvons pas dissimuler que nous ignorons ce que l'auteur veut désigner ici par son Extrait de Saturne; il nous semble que le plomb & ses différentes préparations, ne peuvent jamais fournir d'extrait, de quelque manière qu'on les traite & qu'on les modifie.

Mémoires de Physique & de Mathématiques, présentés à l'Académie des sciences, par divers sçavans, & lus dans ses assemblées, tome troisième. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1760, 1 vol. in-4°.



## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	poes. tes.	lig. nes.	par. ties.		
1	10	18 $\frac{1}{2}$	16	28	4	0	S. méd.	Peu de nua.
2	14	19 $\frac{1}{2}$	15		3		Idem.	Idem.
3	12	18	14		5		O. id.	Idem.
4	9 $\frac{1}{2}$	16	11		2		N-E. id.	Idem.
5	9 $\frac{1}{2}$	15	13		1		N. au S. idem.	B. de nuag. petite pl. à 8 h. du soir.
6	11	15	11		2		O. méd.	Id. Pl. à midi.
7	8	14	9 $\frac{1}{2}$	27	11		S. au O. impét.	Idem. Pl. à 7 h. soir.
8	11	14	11	28	1		Idem.	Idem.
9	11 $\frac{1}{2}$	14	11	27	9		Idem.	Id. Pluie; méd. par in- terv. le f.
10	9	13	8	28	1	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Pl. forte à 6 h. f. & la nuit.
11	8	12	9		3	$\frac{1}{4}$	Idem.	Peu de nua.
12	6	11	12	27	10	$\frac{1}{2}$	Idem.	Cotiv. per. pl. tout le f.
13	11 $\frac{1}{2}$	12	8		8	0	Idem.	B. de nuag. petite pluie

N n ij

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
								par int. tout le jour.
14	7	9	8	28	0		Idem.	Idem.
15	7	10	6		7		N. méd.	Peu de nuag.
16	6	11	9		6	$\frac{1}{2}$	O. id.	B. de nuag. pet. pl. le m.
17	$8\frac{1}{2}$	11	$10\frac{1}{2}$		6		Idem.	Couv. id.
18	10	12	11		4		Idem.	Couvert.
19	10	11	12		2	0	Idem.	B. de nuag.
20	10	11	8		1		Idem.	Couvert.
21	$5\frac{1}{2}$	9	6		2		O-N-O.	B. de nuag.
							idem.	pet. pl. le m.
22	$5\frac{1}{2}$	10	9	27	6		S. au S- O. impét.	Couvert.
23	$7\frac{1}{2}$	11	$7\frac{1}{2}$		3		Idem.	B. de nuag.
24	$5\frac{1}{2}$	9	$5\frac{1}{2}$		6		Idem.	Couv. pet. pluie tout le jour.
25	3	7	5		8		Idem.	B. de nuag.
26	4	6	6		11		Idem.	Id. Pl. méd. à 5 h. soir & la nuit.
27	7	9	8		3		Idem.	Couv. pet. pluie tout le jour.
28	$6\frac{1}{2}$	7	$6\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
29	5	7	$5\frac{1}{2}$	28	0	0	O. méd.	Idem.
30	3	7	4		4		N-O. id.	B. de nuag. ges.
31	2	$5\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$		6		N. idem.	Idem.



## MÉTÉOROLOGIQUES. 565

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois , a été de  $19\frac{1}{2}$  dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 2 dégr. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de  $17\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de 16 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.  
1 fois du N-E.  
18 fois du S.  
7 fois du S-O.  
17 fois O.

Il y a eu 23 jours de nuages.  
8 jours de couvert.  
17 jours de pluie.

Les hygrometres n'ont marqué de la sécheresse que les premiers jours du mois.



*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1760, par*  
*M. VANDERMONDE.*

Il s'est déclaré, au commencement de ce mois ; beaucoup de maux de gorge , des fluxions sur les yeux , les oreilles , sans fièvre cependant , & sans de vives douleurs. Les boissons diapnoïques , peu de saignées , un régime humectant & quelques minoratifs , terminoient ces sortes d'indispositions. Dans quelques sujets , les fluxions disparoissoient tout d'un coup , & faisoient place à des diarrhées séreuses , accompagnées de ténésme & de douleurs d'entrailles , auxquelles la fièvre se joignoit , ce qui rendoit les saignées , les boissons mucilagineuses , les lavemens très-utiles. Quelquefois aussi cette même humeur fluxionnaire se fixoit sur les articulations , & donnoit des atteintes de goutte , & sur-tout de *lumbago*. Les eaux de Vichy , précédées du petit lait , & rendues sur la fin purgatives , ont assez bien réussi. Nous avons vu quelques personnes qui ont éprouvé , à la suite de ces divers maux , des douleurs spastiques au col , à la tête , à la gorge & aux membres , qui ont été assez opiniâtres ; les douleurs ont cédé à la vapeur du succin.

Il a régné aussi des peripneumonies symptomatiques , qui dépendoient d'un levain putride contenu dans les premières voies , dans lesquelles les saignées ont été médiocrement profitables : on a retiré plus des succès des émétiques antimoineux , suivis de boissons & d'apozèmes béchiques ; ces sortes de maladies se terminoient ordinairement par une sueur copieuse & salutaire.

*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois de Septembre 1760, par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été serein & assez chaud pendant près des deux premiers tiers du mois. La hauteur du thermometre, dans le point de la plus grande chaleur du jour, jusqu'au 20, n'a pas été moindre que de 16 degrés au-dessus du terme de la congelation : le 17 & le 18, il s'est élevé à 21 degrés. Nous n'avons eu jusqu'au 18, au soir, que trois petites ondées : de-là, jusqu'à la fin du mois, il y a eu quatre à cinq jours de pluie.

Le vent, qui a varié les cinq premiers jours, du Nord au Sud, s'est fixé à l'Est ou au voisinage, depuis le 6 jusqu'au 18 : ce jour, il s'est jetté au Sud, & y est resté jusqu'au 30.

Le mercure, dans le barometre, a été observé au-dessus du terme de 28 pouces, jusqu'au 13 ; ensuite de quoi il est resté constamment au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de  $8\frac{1}{2}$  degrés : la différence entre ces deux termes est de  $12\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

568 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes,  
& son plus grand abbaiffement a été de 27  
pouces 4 $\frac{1}{2}$  lignes : la différence entre ces deux  
termes est de 11 $\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord vers l'E.  
8 fois de l'Est.  
3 fois du Sud-Est.  
6 fois du Sud.  
9 fois du Sud vers l'O.  
4 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nua-  
geux.

11 jours de pluie.  
1 jour de grêle.  
4 jours de brouillards.  
1 jour de tonnerre.  
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande  
sécheresse au milieu du mois, & une sèche-  
resse moyenne, au commencement & à la  
fin.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois  
de Septembre 1760, par M. BOUCHER.*

Il y a eu ce mois, des fièvres continues,  
qui ont différé essentiellement de celles qui  
avoient régné principalement jusqu'alors.  
Les malades très-accablés, dès le commen-  
cement, ressentoient de violens maux de  
tête, avec des battemens douloureux au  
front & au sommet de la tête, & souvent

avec le sentiment d'une grande pesanteur dans cette partie du corps : ils étoient en même tems molestés par des vomissemens de matiere bilieuse & pituiteuse , ou par des nausées infructueuses : la langue étoit blanche , & parsemée de plaques jaunes sur ses parties latérales & postérieures ; quelquefois son fond se trouvoit chargé d'une crasse brune : le cours de ventre s'ensuivoit souvent dans le progrès de la maladie , qui étoit assez rapide : l'état du pouls se trouvoit assez équivoque ; il étoit ordinairement lourd & embarrassé , sans paroître fort ; mais il se développoit après quelques saignées : la fièvre redoubloit tous les soirs , ainsi que les maux de tête ; & le redoublement se terminoit assez souvent par une sueur qui ne soulageoit point : l'accablement & les symptomes affectant la tête , augmentoient en peu de jours , au point que des malades sont tombés , entre le 7 & le 9 , dans le délire ou dans le coma , & ont péri , peu après , dans des convulsions des bras , des yeux , &c. J'ai eu occasion de m'assurer du vrai caractère & de la cause essentielle de cette fièvre , par l'ouverture d'un cadavre , en qui je trouvai les sinus de la dure-mere gorgés de sang , une portion de la surface supérieure du cerveau , dans un état vraiment inflammatoire , toute sa substance paroissant plus

ferme que dans l'état naturel, & la première visiblement enflammée à la base du crâne, & à l'endroit où elle recouvre la moëlle allongée du cerveau. Il est à remarquer qu'il étoit sorti du nez du sujet, au moment qu'il expiroit, une grande quantité de matiere purulente. Je crus, en conséquence de ces observations, que le remede principal devoit être la saignée faite brusquement, & pratiquée au pied & même à la veine jugulaire, après quelques saignées au bras; ce qui effectivement m'a réussi, en soutenant néanmoins le ton des membranes nerveuses, par de doux cordiaux alliés aux tempérans.

Les points de côté pleurétiques ont été communs, & la plûpart avec des crachats sanguinolens : les fièvres intermittentes, tierces & doubles - tierces étoient opiniâtres & sujettes à récidive; il a paru aussi quelques fièvres quartes : la petite vérole étoit presqu'évanouie.

*Fin du Tome XIII.*



T A B L E  
G E N E R A L E  
D E S M A T I E R E S

Des six deniers mois de l'année 1760  
du Journal de Médecine.

*EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.*

M É D E C I N E.

<i>M E M O I R E S</i> sur divers sujets de médecine: Par M. Lecamus, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.	Page 100
<i>Histoire de la santé, &amp; de l'art de la conserver.</i> Par M. Mackenzie, médecin à Edinbourg.	196
<i>Sur l'hydropisie &amp; ses différentes especes.</i> Par M. Monro, le fils, docteur en médecine à Edin- bourg.	388

C H I R U R G I E.

*Traité des Accouchemens.* Par M. Puzos, chirurgien  
de Paris; revu & corrigé par M. Morisot, médecin  
de la faculté de Paris.

# 572 TABLE GENERALE OBSERVATIONS.

## MEDECINE.

- Vues de pratique & observations sur les nouvelles accouchées.* Par M. Le Nicolaïs du Saussay, médecin à Fougères. 19
- Eruption de la petite vérole par les bains.* Par M. Olivier, méd. à Saint-Tropez. 38
- Sur un Ver solitaire, d'une espece singuliere.* Par M. Fraïlles méd. à Ville-franche de Rouergue. 42
- Sur l'usage de la Bella-dona.* Par M. Sabatier, le fils, médecin à Carcassonne. 43
- Sur les effets pernicioeux des vapeurs de charbon.* Par M. Boucher, méd. à Lille. 109
- Sur la force de l'habitude.* Par M. Sonyer Dulac, méd. à Saint-Didier en Velay. 135
- Sur de violens mouvemens convulsifs.* Par M. Dubrac de la Salle, méd. au Blanc, en Berry. 139
- Sur une Cardialgie convulsive.* Par M. Marteau, médecin à Aumale. 143
- Sur une Hydropisie & une Parotide, à la suite d'une fièvre putride.* Par M. Richard, méd. à Noyon. 149
- Sur une Colique métallique, occasionnée par du pain cuit dans un four où l'on avoit fait brûler du bois peint.* Par M. Vandermonde. 158
- Sur une Typhomanie.* Par M. Alliet, médecin à Gisors. 211
- Sur les suites d'un vomissement de sang.* Par M. Marteau, médecin à Aumale. 226
- Sur la propriété du quinquina dans les maladies périodiques.* Par M. de Saint-Martin, vicomte de Briouze, & méd. à Domfront. 228



## DES MATIERES. 573

- Méthode pour traiter l'Hydropisie ascite.* Par M. Deplaigne, méd. à Valenciennes. 229
- Sur la Colique de Poitou.* Par M. Doazan, méd. à Bordeaux. 291
- Guérison d'une Epilepsie qui rendoit les yeux microscopiques.* Par M. Godart, méd. à Vervier. 393
- Mémoire sur la maladie noire.* Par plusieurs médecins. 490
- Sur l'effet des pilules de Ciguë dans une obstruction du bas-ventre.* Par M. Lallemant, médecin à Epernay. 511

## ANATOMIE.

- Observations d'anatomie.* Par M. Perrin, chirurgien à Vernon. 431
- Sur une espèce d'Exostose d'un os cylindrique.* Par M. Dumont, fils, chir. à Bruxelles. 346

## CHIRURGIE.

- Sur une Excroissance à la racine de la langue.* Par M. Godart, méd. à Vervier. 67
- Sur la cure d'un ascitique, après trois pontions.* Par M. Brieu, fils, méd. à Draguignan. 68
- Sur une Hernie inguinale, causée par un vomissement, &c.* Par M. Lattize, chirurgien à Nancy. 71
- Histoire d'une Plaie accompagnée de différents symptômes.* Par M. Godart, m. à Vervier. 250
- Sur un Anévrisme vrai, guéri par la nature.* Par M. Deslandes, fils, chir. à Tours. 352
- Sur une Plaie faite au mollet de la jambe.* Par M. Campardon, chirurg. à Mafleube. 355
- Sur Anévrisme formé par l'artère spermatique, &c.* Par M. Julien, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Châteaulandon. 359
- Sur un Placenta enkisté.* Par M. Agasse, chirurg. à Valenciennes. 369
- Sur l'Exuirtation d'une tumeur à la voûte du palais, avec la description d'un bandage parti-*

## 374 TABLE GENERALE

- culier, pour arrêter l'hémorragie.* Par M. Anselin, chirurg. à Amiens. 433  
*Sur la Guérison parfaite d'une Epiplo-entérocele, &c.* Par M. Jeart, chirurg. à Moissac en Quercy. 439  
*Sur une Taille faite avec le Lithotome caché.* Par M. Chastanet, chirurg. à Lille. 540

## C H Y M I E.

- Mémoire sur la CrySTALLISATION des sels neutres à base de sel alcali fixe, & à base de terre calcaire, avec un procédé nouveau, pour faire le tartre stibié.* Par M. Baumé, apothicaire de Paris. 236  
*Suite du Mémoire ci-dessus.* 336  
*Mémoire sur le tartre stibié ou émetique, dans lequel on donne un moyen pour le préparer uniformément.* Par M. Lechandelier, apothicaire à Rouen. 409  
*Lettre de M. Roux, médecin de Paris, à M. Vandermonde, pour servir de réfutation du Mémoire de M. Baumé.* 516

## HISTOIRE NATURELLE.

- Sur la grosseur & pesanteur de Messire-Louis Coute; lieutenant particulier au bailliage de Sens.* Par M. Guiard, méd. à Sens. 65  
*Sur une abstinence de vingt-six ans.* Par M. Vandermonde, auteur du Journal. 158  
*Sur un Bézard humain.* Par M. Bonté, méd. à Coutances. 160  
*Sur un Agneau cyclope.* Par M. Bonté, méd. à Coutances. 251  
*Projet d'histoire naturelle des plantes de la Lorraine.* Par M. Buchoz, méd. à Nancy. 373  
*Cours d'histoire naturelle.* Par M. Bomare de Yalmont, 469

# DES MATIERES. 575

## MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

- Sur quelques Maladies régnantes à Neuf-Brisack.*  
Par M. Lorrent, méd. à Neuf-Brisack. 74
- Sur les Maladies régnantes à Bitche.* Par M. Landeutte, méd. à Bitche. 165
- Petites véroles confluentes, anomales & épidémiques.* Par M. Moublet méd. à Tarascon. 441
- Suite des Petites véroles régnantes à Tarascon.* 549

## LETTRES.

- Lettre de M. Thomas, méd. de Paris, sur l'Inoculation de M. de la Roche-Guyon.* 79
- Lettre sur l'usage des Eaux de Barèges, dans les maladies Vénériennes.* Par M. Borden, méd. à Barèges. 175
- Lettre de M. Demachy, apothicaire à l'Hôtel-Dieu de Paris, sur l'Extrait de Ciguë.* 265
- Lettre de M. Lebas, chirurgien à Paris, sur une Vipere, qu'on prétendoit être sortie par l'anus d'un malade.* 273

## AVIS.

- Avis sur les Eaux minérales d'Aumale.* Par M. Marteau, méd. à Aumale. 85
- Avis de M. Dugès, chirurgien-herniaire à Paris, sur un Bandage nouveau.* 181

## LIVRES NOUVEAUX.

*Livres nouveaux.* 88, 183, 281, 375, 472, 562.

## OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

*Observat. météor.* 89, 183, 281, 375, 473, 563.

## 576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

### MALADIES REGNANTES A PARIS.

*Maladies de Paris.* 92, 188, 284, 380, 476, 566.

### OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

*Obs. météor. de Lille.* 93, 189, 285, 382, 477, 567.

### MALADIES REGNANTES A LILLE.

*Maladies de Lille.* 94, 190, 286, 383, 478, 568.

---

### E R R A T A.

*Page 371, ligne 19.* J'ordonnai une portion calmante, *lisez*, une potion calmante & antihystérique.

*Page 372, ligne 4.* Elle en fut délivrée, partant de la fièvre, *lisez*, parlant de la fièvre.

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre.

A Paris, ce 20 Novembre 1760.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.